Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **324** sur **324**

Nombre de pages: **324**

Notice complète:

**Titre :** Grandeur et misère de Benjamin Constant / Charles du Bos

**Auteur :** Du Bos, Charles (1882-1939). Auteur du texte

**Éditeur :** Corrêa (Paris)

**Date d'édition :** 1946

**Sujet :** Constant, Benjamin

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (303 p.) ; 19 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 324

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96129023](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96129023)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 16-LN27-83021

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32048331h>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 16/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

CHARLES DU BOS

t

Grandeur et Misère de

BENJAMIN CONSTANT

ÉDITIONS CORRÊA

: P A RiS

GRANDEUR ET MISÈRE

DE

BENJAMIN CONSTANT

CHARLES DU BOS

GRANDEUR ET MISÈRE

DE

BENJAMIN

CONSTANT

CORRÊA - PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER VÉLIN.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright 1946 by Editions Corrta et Cie Paris.

Pour

.Anne

ef pour

Jacques Heurgon, de tout cœur.

C. D. B.

Ce n'est que comparé à lui-même qu'on sent tout ce qui lui manque.

SISMONDI.

Ma vie n'est au fond nulle part qu'en moi-même. Je la laisse prendre, j'en livre les dehors à qui veut s'en emparer. J'ai tort, car cela m'enlève du temps et des forces, mais l'intérieur est environné d'une certaine barrière que les autres ne franchissent pas. Ils y font quelquefois pénétrer la douleur, mais jamais ils ne s'en rendent maîtres.

Benjamin CONSTANT. Journal intime.

Je ne connais que moi qui suis toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit, et que la peine qui s'affaiblirait sur ce qui m'est personnel se renouvelle au contraire sans cesse par l'idée que ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé. Quant à mes peines personnelles, ce n'est pas seulement la force qui m'aide à les supporter, mais la mobilité. J'ai des qualités excellentes, fierté, générosité, dévouement, mais je ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, dont l'une observe l'autre, sachant fort bien que que ces mouvements convulsifs de douleur doivent passer. Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait nulle ; mais je ne le veux pas, parce que je sens que Madame de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur.

Benjamin CONSTANT. Journal intime.

Il y a en moi un point mystérieux. Tant qu'il n'est pas atteint, mon âme est immobile. Si on le touche, tout est décidé.

Benjamin CONSTANT. Lettres à Madame Récamier.

Je suis destiné à vous éclairer en me consumant.

Benjamin CONSTANT. Lettres à Madame Récamier.

AVERTISSEMENT

Le titre de ce livre en désigne le propos. La grandeur, c'est au livre lui-même à montrer où elle se situe, à repérer et à étudier les zones d'où non seulement elle relève, mais qui lui appartiennent en propre. La misère par contre, il me faut dès l'abord marquer que je prends le mot dans l'acception et avec la sonorité pascaliennes ; mais plus encore que de la grandeur et de la misère de l'homme — de l'homme en général -de celle qu'évoquent les Pensées, ce dont il s'agit ici c'est de la grandeur et de la misère de l'individu — de l'individu à l'état pur, tel que je le définis dans le Prélude, et même j'eusse intitulé le livre: Benjamin Constant ou grandeur et misère de l'individu, si dans ce terme d'individu ne s'étaient introduites des associations de redressement stoïcien, d'autonomie volontaire et d'originalité consciente qui établiraient ici la Plus regrettable des confusions parce qu'elles sont toutes ici aux antipodes du thème.

Le centre de gravité du livre, c'est l'intérieur de Benjamin Constant — au sens où lui-même l'entend dans le texte du Journal intime qui ci-devant figure parmi les épigraphes, sens d'ailleurs conforme à l'usage classique. Cependant, si la « vie » de Constant « n'est au fond nulle part qu'en » lui-même, si « l'intérieur est environné d'une certaine barrière que les autres ne franchissent Pas », il ne suffit pas de dire avec lui que ces autres « y font quelquefois pénétrer la douleur », il faut ajouter et même souligner qu'il n'existe guère de vie dans laquelle les autres aient compté pour davantage. De l'intérieur ici, les autres sont tous inséparables, et c'est pourquoi,. si l'intérieur est et toujours restera notre centre

A

de gravité, sur ce centre, et à tout moment, les autres pressent de tout leur poids, et pressent au degré de presque le décentrer, et néanmoins il est ici essentiel de leur laisser exercer cette pression à la limite, faute de quoi les secrets de l'intérieur se déroberaient et l'intérieur lui-même serait faussé. Comme les autres ici sont à peu près tous des personnages qui, en dehors du premier plan qu'ils occupent dans la vie de Constant, sont en eux-mêmes des êtres de premier rang, soit de par le génie: Madame de Staël, soit de par la passion: Anna Lindsay, soit de par l'unicité: Madame de C harrière et Julie Talma, soit de par la perfection de l'égnime: Madame Récamier, il en résulte que les centres tendent sans cesse à se multiplier, et que la tentation est vive, quasi irrésistible de les traiter tous, et à tour de rôle, comme centres. J'ai essayé d'y résister, j'ai essayé de ne rien admettre ici qui, de façon directe ou indirecte, n'éclaire notre centre : l'intérieur de Constant; je l'ai essayé, je ne suis pas sur d'y être parvenu, mais si j'y ai échoué, je m'en consolerais dans la mesure où cette décentralisation aurait contribué son apport au répertoire d'expérience humaine dont je souhaiterais que ce livre pût être dépositaire.

De la Méditation spirituelle sur Benjamin Constant à laquelle Barrès procéda dans Un Homme libre et qui, en l'acuité de S'l justesse, demeure un des rares chefs-d'œuvre que le sujet ait inspirés, je reproduis ici le Colloque, parce que, mieux que quoi que ce soit, il se trouve décrire les divers paliers de ce livre et l'importance respective que je leur attribue:

— Benjamin Constant, mon maître, mon ami, qui peut me fortifier, ai-je réglé ma vie selon qu'il convenait ?

— Les affaires publiques dans un grand centre, ou la solitude: voilà les vies convenables. Le frottement et les douleurs sans but de la société sont insupportables.

— Tu le vois, je m'enferme dans la méditation ; mais on ne m'a pas offert les occupations que tu indiques, où peut-être j'eusse trouvé une excitation plus agréable.

— A vrai dire, dans la solitude je me désespérais. Dès que je le pus, je m'écriai : Servons la bonne cause et servons-nous nous-même.

-— Mais comment se reconnaît la bonne cause ? Et jusqu'à quel point vous êtes-vous servi vous-même ?

— Hé 1 me dit-il avec son fin sourire, j'ai servi toutes les causes pour lesquelles je me sentais un mouvement généreux. Quelquefois elles n'étaient pas parfaites, et souvent elles me nuisirent. Mais j'y dépensai la passion qu'avait mise en moi quelque femme.

— Je te comprends, mon maître ; si tu parus accorder de l'importance à deux ou trois des accidents de la vie extérieure, c'était pour détourner des émotions intimes qui te dévastaient et qui, transformées, éparpillées, ne t'étaient plus qu'une joyeuse activité.

Les « émotions intimes » qui « dévastaient » Constant, telle est la raison d'être de ce livre, et elles sont tributaires des deux paliers dont nous venons de dire qu'ils sont ici tout inséparables : le palier de la solitude et le palier des autres. L'« activité » en revanche — quand elle n'est pas celle de la faculté réfléchissante, quand elle ne débouche pas dans les constats d'Adolphe, du Journal intime et des Lettres — l'activité qui a pour objet de « détourner » les émotions intimes, et ici c'est l'activité politique, celle qui s'applique aux « affaires publiques », ne me concerne que de façon subsidiaire, et à des degrés différents selon qu'elle est liée aux émotions intimes, comme sous le Directoire, et même dépendante d'elles, comme en 1814-1815, ou qu'au contraire, comme sous la Restauration et jusqu'à la mort, elle devient à son tour centrale, mais parce qu'alors Constant a renoncé pour de bon aux émotions intimes qui le dévastaient.

Cependant, si pour nous c'est moins le Constant des funérailles de I830 que le Constant des émotions intimes qui est immortel, il convient de ne pas oublier qu'aux yeux de Constant lui-même son œuvre véritable était son œuvre politique, et de cela il sied toujours de tenir compte, faute de quoi l'on manque à la mémoire de celui que l'on vise à honorer. C'est pourquoi, sans prétendre ni à une compétence que je n'ai pas ni à un détail dont ce n'est pas le lieu, je n'ai pas voulu laisser entièrement hors de cause le Constant politique — et je l'ai voulu d'autant moins que l'éclipsé et la méconnaissance totales du libéralisme aujourd'hui ne constituent

qu'un motif de plus, et le plus valable des motifs, pour rendre hommage au libéral par excellence, à l'homme qui, un an avant sa mort, à juste titre écrivait : « J'ai défendu quarante ans le même Principe, liberté en tout, en religion, en Philosophie, en littérature, en industrie, en politique ; et. par liberté j'entends le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. ) 1

Exception faite pour deux documents inédits que je dois à la libéralité de la comtesse Jean de Pange, et dont l'un est capital, ce livre n'est en rien le fruit de recherches personnelles ou de ■fouilles dans des archives. Il ne repose que sur l'imprimé, mais, il y a un demi-siècle déjà Brunetière disait: « De nos jours, le véritable inédit, c'est l'imprimé », et aujourd'hui plus que jamais peut-on s'abriter derrière cette constatation et y puiser une excuse. Mais, et par là même, à l'égard de l'imprimé et ma dette est sans limites et je tâcherai de l'acquitter en détail, chemin faisant" Dès cet Avertissement toutefois, il me faut isoler et placer hors cadre l'ouvrage tout ensemble monumental et magistral de Gustave Rudler: La jeunesse de Benjamin Constant (I767-I794).. Sur Constant jusqu'à la rencontre de Madame de Staël, il est impossible d'être plus exhaustif et Plus équitable. L'ouvrage fut Publié en I909 et devait être suivi' de deux autres volumes que nous attendons encore, mais, à en juger d'après le premier, il semble certain que lorsqu'ils auront paru, et alors seulement, nous serons en possession de la biographie définitive de Benjamin Constant. Ce livre-ci n'est biographique que par son souci de tenir compte à chaque instant de -la chronologie — cette chronologie vis-à-vis . de laquelle j'ai pu être parfois tenté de penser que l'amour que je lui voue allait presque jusqu'à la manie, mais dont l'étude de Constant m'a prouvé de façon définitive que, parmi les amours de tête que l'on porte aux instruments de travail dont on us.,e,

1 Benjamin CONSTANT : Mélanges de Littérature .et de Politique (Paris, Pichon et Didier, 1829)»

préface, p. VI.

" Gustave RUDLER : La Jeunesse de Benjamin Constant (I767-I794). (Paris, Librairie Armand Colin, 1909). Cet ouvrage, présenté et soutenu comme thèse de doctorat, était accompagné, pour thèse complémentaire, du non moins magistral travail : Bibliographie Critique des Oeuvres de Benjamin Constaté. (Librairie Armand Colin). »

il n'en est pas de Plus légitime ni même de Plus indispensable.

Mais le texte que j'aiplacé en tête de ce livre, et qui est à mes yeux distinct du livre lui-même, exige un mot d'explication et même un retour en arrière. J'étais dans ma vingtième année lorsqu'en I902 je lus pour la première fois Adolphe, dans ma vingt-quatrième lorsque dans les livraisons du I5 juillet et du Ier août I906 de la Revue des Deux Mondes parurent les Lettres de Benjamin Constant à Prosper de Barante et qu'ainsi pour la première fois je pris contact avec Constant lui-même, en tant qu'il se différencie du seul auteur d'Adolphe. A partir de là, le problème de la relation entre le Constant qui vécut et l'Adolphe du récit ne cessa guère de m'occuper, et à Pontigny, en août I925, pendant une décade sur /'Autobiographie et le Roman, je fis une communication qui contenait le noyau de mes vues à ce sujet. Aussi, lorsqu'en juin I932 une conférence me fut demandée par plusieurs Universités d'Allemagne et, quelques mois Plus tard, par l'Université de la ville natale de Benjamin Constant, Lausanne, je choisis pour thème: Benjamin Constant et Adolphe, ou la grandeur de la sévérité envers soi-même. C'est cette conférence qui figure ici comme texte liminaire, et à dessein je l'ai reproduite sans y introduire aucun changement parce que dans ma pensée elle constitue à proprement parler un acte de réparation et pourrait même s'intituler: Réparation à Benjamin Constant. Son objet était de nettoyer l'atmosphère des injustices, des incompréhensions et des malentendus que pendant près d'un siècle, et souvent intentionnellement (je songe ici à Sainte-Beuve), l'on y avait accumulés. Mais, quand rien n'indigne commé l'injustice, il peut advenir que dans cette sorte de réparation l'on passe ça et là le but, et je n'ignore pas les points où il put m'advenir ici de le passer. Mais sous ce rapport le livre luimême aura valeur de correctif et pourra procéder avec d'autant moins de scrupule qu'au préalable l'atmosphère aura été nettoyée.

Ile Saint Louis, 29 mars 4 avril 1933.

« Et maintenant il me faut quitter Constant — le quitter pour revenir à lui, car, si je ne gardais l'espoir de lui offrir en mon livre réparation, j'aurais grande honte d'avoir dû ici envers pareil sujet me montrer si fragmentaire, si partiel. »

C'est sur ces paroles que s'achevaient les conférences sur Benjamin Constant, que Charles Du Bos prononça en 1933 devant un auditoire restreint, chez une amie, madame Rivel. Il comptait les reprendre dans le livre qui devait s'intituler : « Grandeur et misère de Benjamin Constant ». Ces cours avaient été rédigés avec grand soin, en vue du livre futur ; pourtant, seuls l'Avertissement, le Prélude et le premier chapitre : « Benjamin Constant et « Adolphe » ou La Grandeur de la Sévérité envers soi-même », avaient atteint la forme absolument définitive que souhaitait l'auteur. Celui-ci aurait certainement consacré au moins un chapitre à la passion de Benjamin Constant pour madame Récamier, sujet qu'il n'a pas eu le temps de traiter dans ses cours, et auquel il attachait la plus grande importance.

PRÉLUDE

« Ma vie n'est au fond nulle Part. qjl' en moi-même. Je la laisse prendre, j'en livre les dehors à qui veut s'en emparer. J'ai tort, car cela m'enlève du temps et des forces, mais l'intérieur est environné d'une certaine barrièrwqtie les autres ne franchissent pas. Ils y font quelquefois pénétrer la douleur, mais jamais ils ne s'en rendent maîtres. »

Ressemblante à la manière d'une empreinte, cette phrase est extraite du Journal intime de Benjamin Constant, à la date de 1804, et à l'âge de trente-sept ans. Elle traduit la condition de l'être tout individuel, individuel malgré lui, qui, loin de la rechercher, subit cette condition comme la loi même de sa nature. De cette loi, plus que quiconque, Benjamin Constant relève — au point qu'il figure l'individu à l'état pur.

Le propre de l'individu à l'état pur,- c'est qu'il est incomparable au sens littéral du mot : il n'offre pas avec les autres de terme de comparaison parce que dans sa composition ne se rencontrent pas ces éléments génériques qu'à côté des traits individuels et en dépit d'eux l'on retrouve chez presque tous les êtres humains, à partir desquels les hommes sont comparables entre eux, et qui ouvrent et assurent entre eux les possibilités de communication. C'est pourquoi déjà Aristote avait promulgué qu'il n'y a de science que du général, qu'il n'y en a pas de l'individuel ; et c'est pourquoi aussi un naturaliste tel que Buffon écrit : « Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connaisances, il est aisé de s'apercevoir que nous ne

pouvons en acquérir que par la voie de la comparaison : ce qui est absolument incomparable est entièrement incompréhensible. » Pour cette unique fois je me féliciterai donc de n'être ni un savant ni un naturaliste puisqu'il m'eût fallu m'interdire l'étude qui constitue l'objet même de ce livre, l'étude d'un individu à l'état pur.

Incomparable, oui, mais à une exception près, celle-là même qu'au lendemain de la mort de Constant, le 13 décembre 1830, dans la lettre à Mademoiselle Eulalie de Saint-Aulaire, formulait Sismondi : « Ce ri est que comparé à lui-même qu'on „ sent tout ce qui lui maizque. » Formule saisissante : peut-être son auteur même ne pouvait-il encore en mesurer toute la portée, mais aujourd'hui, après un siècle écoulé, nous savons qu'elle exprime la vérité dernière — une vérité mystérieuse, et dont le mystère doit être posé au seuil d'une investigation qui remplirait son office si elle parvenait à l'élucider.

Tout incomparable, et cependant nous amenant sans cesse à le comparer à lui-même ; ne laissant rien à souhaiter quand on le confronte à autrui, détenant, et jusqu'à la fascination, cet achèvement que confère l'absolu de l'individualité, et cependant incomplet par rapport à une complétude que sans cesse il suggère, propose à l'imagination, qu'il nous oblige presque à concevoir et que seul il aurait pu fournir — tel est bien l'aspect sous lequel Constant nous est donné. L'individualité ici est de l'homme, bien plutôt que des œuvres donr aucune ne nous la livre intégralement : toujours en deçà de l'épanouissement, partout elle se refuse à la saillie ; non pas sortie, mais rentrée, elle est le tissu même de l'être : secrets et trésors sont enfouis dans la toile sur laquelle, satisfait, Degas eût promené la main sans rencontrer le moindre relief.

C'est dire qu'avec Constant l'on aborde une originalité qui postule certes un génie personnel, mais qui se distingue de celle qu'offre d'habitude le génie. Maintes grandes œuvres ont pour auteurs des hommes dans la matière brute desquels,

indifférenciés, anonymes, entrent de multiples éléments ressortissant au fond commun : inféodée au génie, l'originalité n'éclate que dans l'œuvre, où, émergeant de la relative neutralité de l'arrière-plan et se détachant contre lui, elle se présente alors avec un rehaut accru. Canal et truchement, l'œuvre capte, confisque l'individualité à son profit : il advient même qu'elle l'épuisé, mais peu importe l'avant et l'après : ne compte que l'opération : à un degré qui passe l'attente, qui exclut tout désir de quelque au-delà d'elle-même, l'œuvre complète l'homme, ou mieux, l'accomplit : rien désormais ne lui manque. Chez Constant, à l'inverse, il n'y a ni matière brute, ni éléments indifférenciés, ni fond commun, ni surtout anonymat. Bien loin de capter, de confisquer l'individu, on ne saurait même soutenir que l'œuvre le libère : il est rare qu'elle intervienne, et lorsqu'elle intervient, elle ne résoud pas : elle constate. Nous sommes ici. aux antipodes même de la pratique et de l'adage de Goethe : « Poésie, c'est délivrance ». Cette solution, cette délivrance que tant d'écrivains demandent à leurs ouvrages, qu'ils obtiennent d'eux, et souvent trop facilement, Constant les ignore, —en raison du caractère de sa sincérité: une sincérité nue, étrangère à tous les coups d'état et à tous les prestiges intérieurs. L'œuvre appartient à l'ordre du constat ; et, une fois établi, si l'esprit, mais lui seul, est purifié par la compréhension finale, ce constat laisse l'individu en face de soi, aux prises avec une situation au dedàns comme au dehors inchangée. A chaque moment de sa vie, Constant se retrouve tel qu'il est.

Tel qu'il est, — c'est-à-dire variant d'heure en heure, mais sans sortir du cercle de son individualité, laquelle figure ici l'invariant. D'où provient qu'achevé quand on le confronte à autrui, Constant semble incomplet si on le compare à lui-même. Parce qu'il est individuel dans la moindre de ses réactions, notre imagination est aiguillée vers une infinité de mondes possibles, et afin que Constant fournît sa complétude, il faudrait qu'à tous les points le centre eût touché la périphérie, que toutes les virtualités eussent affleuré, que chacune des puissances eût passé à l'acte. En vertu de son originalité, l'être tout individuel est condamné à ne jamais tout à fait s'accomplir: aucune

de ses manifestations ne l'épuisé : s'il est un sens où rien ne lui manque, il en est un où lui manque cela même dont, malgré lui, il nous suggère, nous impose l'idée.

Pareille individualité est le contraire même de l'individualité que l'on cultive, que l'on choie ou même que l'on crée, — le contraire même du Culte du Moi du jeune Barrès, et non moins de l'appel sur lequel s'achève les Nourritures terrestres : « Crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. » Le jeune Barrès se plaît à dresser la fictive barrière des Barbares : un Constant éprouve qu'elle n'est que trop réelle la « barrière » dont son « intérieur » est « environné » et que « les autres ne franchissent pas », et il est des heures, des circonstances où c'est à lui-même qu'il apparaît, sinon un barbare, en tout cas une exception monstrueuse, de par l'existence de cette barrière qui le retranche et qui l'exclut de la communauté humaine ; — et de même il n'a nul besoin ni tentation, « impatiemment ou patiemment », de créer l'être tout « irremplaçable » qu'il est, qu'il ne peut pas ne pas être, et dont si souvent pourtant il souhaiterait que par un autre il fût remplacé : cet être, ce lui est assez que d'avoir à le porter, à le supporter, que de savoir que, quoi qu'il fasse et quoi qu'il veuille, il ne pourra jamais le déposer.

Rares, très rares sont les êtres individuels malgré eux, et ce sont les seuls qui soient tout individuels, qui soient des individus à l'état pur, et de ceux-là, au cours de son portrait de Marius adolescent, Pater a une fois pour toutes dégagé le trait fondamental : « A vein of subjective philosophy, with the individual lor its standard of ail things, there would be always in his intellectual scheme of the world and of conduct, with a certain incapacity wholly to accept other men's valuations. — Une veine de philosophie subjective, avec l'individu pour critérium de toute chose, devait persister jusqu'au terme dans sa conception intellectuelle du monde et de la conduite, et non moins une certaine incapacité à accepter tout à fait les évaluations des autres hommes. » Quand on appartient à cette lignée, certes il ne s'agit guère de cultiver, de choyer ou de créer son individualité : il s'agit de subir sa condition, une condition que l'on

n'a ni sollicitée ni cherchée, qu'au sens le plus fort et le plus strict du mot l'on a reçue, mais — et c'est là que réside la spéciale et poignante tragédie — qu'il peut advenir que l'on reçoive sans recevoir la faculté de l'interpréter — de remonter à la Cause première, de restituer à la Source, au Donateur, — et alors, dans une acception bien plus tragique encore que le :

« on mourra seul » lorsque c'est un Pascal qui le prononce, individu à l'état pur mais individu non transcendé, on meurt seul.

Mais, avant de mourir seul, et tout au long de sa vie, l'indi- vidu à l'état pur vit seul, et il vit seul dans un monde où il j n'est pas seul. En ce modeste truisme tient le dilemme avec lequel il ne cesse d'être aux prises. « Ma vie n'est au fond nulle \ part qu'en moi-même », oui, mais tout autour de cette vie et l'assiégeant sans relâche, il y a les vies des autres, — et de ces autres dont le plus souvent la vie est en vous et non pas en eux-mêmes, ou qui du moins ont besoin de votre vie à vous pour eux-mêmes s'éprouver vivants. Oui, à chaque moment de sa vie, Constant se retrouve tel qu'il est, mais, à chaque moment de sa vie, il retrouve les autres tels qu'ils sont — tels qu'en regard de sa différence ils se situent et subsistent. Ah ! si déjà au philosophe le passage du moi au non-moi pose un problème, le problème du philosophe est presque négligeable à côté de celui que le passage du moi au non-moi pose à l'individu à l'état pur. Opérer ce passage, connaître, comprendre et accepter les autres, les accepter non pas en leurs évaluations mais en leur existence même, les connaître, les comprendre et les •. (accepter tels qu'ils sont et pour ce qu'ils sont, c'est la plus difficile et la plus haute victoire que puisse remporter l'individu à l'état pur, et l'humaine grandeur de Constant, c'est que, tout individuel, il ait transcendé l'individu par son sentiment de l'existence d'autrui.

Car l'individu doit se transcender, mais il ne doit se transcender qu'en faveur d'ordres qui eux-mêmes le transcendent. De ces ordres, à mes yeux, il n'y en a que trois : l'ordre divin, l'ordre de l'amour humain (mais au sens le plus plein et le plus élevé du mot) et l'ordre de la pitié. L'ordre divin : l'indi-

vidualité éloigne de Dieu ou peut conduire vers Lui selon qu'elle est cultivée, choyée, créée ou qu'elle est subie, reçue, selon qu'elle est placée sous le signe du voulu ou sous le signe de Y involontaire. Dans le premier cas, qu'elle en ait conscience ou non, de façon quasi inévitable l'individualité tend toujours et de plus en plus à se considérer comme cause d'elle-même, comme causa sui dans l'exacte acception où, au seuil de l'Ethique, Spinoza définit la substance unique, mais une substance qui dans Y Ethique n'est encore rien de moins que le mystérieux Dieu spinoziste. Que, glissant si je puis dire de Dieu, la notion de cause de soi descende dans l'individu, y prenne racine, l'étoffe, la tentation est presque irrésistible de poursuivre le processus, de remonter, au bénéfice de l'individu, la pente qui vient d'être descendue, — et à la limite, ce que l'on joint c'est l'athéisme ou la déification de l'individu, ou même les deux, et au sein d'un même être : c'est le cri pro\ digieux et tout illuminant de Zarathustra: Wenn es Gatter gàbe, » wie hielte ich's aus, kein Gott zu sein ? — S'il y avait des Dieux, comment tolérerais-je de n'être pas un Dieu ?» Nous sommes ici au plus loin de Dieu, et nous y sommes du fait de l'individualité cultivée, choyée, créée, voulue : transportons-nous aux antipodes que figurent ces versets de saint Paul : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » : l'être individuel malgré lui, qui subit sa condition comme la loi même de sa nature, qui ne l'a ni sollicitée ni cherchée ni voulue, qui ne saurait douter qu'il l'a reçue et qui n'en saurait douter avant même qu'il ne sache de Qui il la tient, — un tel être, mieux qu'aucun autre, est préparé à entendre les versets de saint Paul, à se les appliquer, à y répondre, et même, avec lui saint Paul pourrait presque se dispenser du second, car nul moins que lui n'est enclin à « se glorifier » de sa condition : ce lui est assez que de la porter, de la supporter que de savoir que, quoi qu'il fasse et quoi qu'il veuille, il ne pourra jamais la déposer. La déposer ? Il ne peut et pas davantage il ne doit la déposer : seulement, au plus intime de lui-même, en un mouvement d'abord imperceptible et même insensible, mais qui un jour se dévoile accom-

pli, et aussitôt incalculable, et dès lors irréversible, sa condition change de nom, récupère son vrai nom, son nom original : hier il était un individu, aujourd'hui il est une créature, ou, plus exactement, il redevient la créature qu'il n'avait point cessé d'être mais qu'il avait oubliée comme telle ; et, ne déposant pas mais transcendant sa condition d'individu, c'est la . créature en lui qui restitue l'individu à son Créateur. A force de sentir et de vivre la réalité du verset : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? », à force aussi de méditer l'obligation qu'il recèle,

la créature recouvre enfin l'humilité et la dignité de son véritable état : elle continue d'assumer la charge de sa condition individuelle qu'elle peut d'autant moins déposer qu'elle sait dorénavant qu'elle n'en est que dépositaire, mais dorénavant c'est une charge dédiée, car dorénavant elle sait à Qui elle appartient et de Qui elle relève. Acte de transcendance dont il va de soi qu'il ne peut s'opérer que sous la motion de la grâce mais qui comporte un versant humain, et c'est le versant humain qui ici nous requiert. En ce sens, et en ce sens seul, l'individualité — l'individualité subie, reçue — peut conduire vers Dieu et même ramener à Lui. Peut conduire vers Dieu ? Oui, mais le peut seulement, n'y conduit pas nécessairement. La relation de Constant à l'ordre divin, ce livre aura à l'étudier :

le jour où Constant approcha le plus ce mode de transcendance fut sans doute celui où, le 23 novembre 1808, il écrivait à Prosper de Barante : « Ma religion consiste en deux points : vouloir ce que Dieu veut, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre coeur ; ne rien nier, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre esprit. Ces deux points donnés, la route est établie de la terre au ciel, et chacun pour soi trouve cette route pleine de protection, de consolation intérieure, et d'une providence particulière que nul ne peut prouver, mais qui se fait sentir à chacun à chaque pas. »

Toutefois, dans l'acte par lequel Constant transcenda en lui l'individu, ce n'est pas l'ordre divin qui fut déterminant,

et c'est moins encore l'ordre de l'amour humain. Pour qu'à la faveur de l'amour humain l'individu se transcende, il faut qu'il s'agisse de l'amour humain au sens le plus plein et le plus

élevé du mot, d'un amour tout désintéressé et dont l'attribut central soit l'attribut rare entre tous, l'attribut de la continuité, — de cet amour dont, dans la sphère de la réciprocité, le chef-d'œuvre nous est offert par Robert et Elizabeth Brow-

Ining. Or, si Constant certes aima, l'amour en lui ne pouvait durer. La continuité : ah ! dira-t-on jamais assez que dans tous les domaines du sentiment, de la pensée, de la vie intérieure (en l'acception la plus étendue) elle seule vaut, qu'elle absente, tout périclite. L'esprit, la sensibilité, l'âme même de Constant étaient discontinus, et, dans l'ordre de l'amour humain, bien loin de lui permettre de se transcender, la discontinuité développe, accuse, exaspère l'individualité.

Restait le troisième ordre : l'ordre de la pitié, et c'est ici que Constant reprend tous ses avantages, — au point que cet ordre est indissociable de ce qu'il y a dans son être même de plus consubstantiel et de plus méconnu, — au point qu'il mériterait d'être dénommé le martyr de la Pitié ; — et c'est ici qu'à nouveau il faut reproduire le texte qu'il ne faut jamais se lasser de citer : « Je ne connais que moi qui suis toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit, et que la peine qui s'affaiblirait sur ce qui m'est personnel se renouvelle au contraire sans cesse par l'idée que ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé. Quant à mes peines personnelles, ce n'est pas seulement la force qui m'aide à les supporter, mais la mobilité. J'ai des qualités excellentes, fierté, générosité, dévouement, mais je /ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, I dont l'une observe l'autre, sachant fort bien que ces mouve| ments convulsifs de douleur doivent passer. Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle ; mais je ne le veux pas, parce que je sens que Madame de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolalation, mais de ma douleur. » Ce texte, extrait lui aussi du Journal intime, à la même date de 1804, au même âge de trente-sept ans, ne précède que de quelques mois celui duquel nous sommes partis, et à eux deux ils figurent les deux pôles

entre lesquels oscillent toute la vie et tout l'être de Constant. Confrontés, ils se contredisent, mais c'est dans cette contradiction même que tient l'humanité de Constant et la grandeur de son humanité. Un homme dont la vie n'est au fond nulle part qu'en lui-même, mais qui, parce que la pitié le poursuit, est toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour lui, un homme qui, dans l'acceptation étymologique du grec sumpathein, souffrir avec, sympathise avec la douleur des autres, qui sait qu'aucune sympathie ne peut être consolatrice qui ne partage cette douleur et qui, pour la partager, ne secrète une douleur identique, mais qui, si à ces autres il livre les dehors (et souvent bien plus que les dehors) de sa vie, n'arrive pas, quoi qu'il veuille et quoi qu'il fasse, à se donner vraiment à eux parce que chez lui l'intérieur est environné d'une cer- \ taine barrière que les autres ne franchissent pas, un homme enfin qui, en dépit de tout cela, parvient à transcender en lui l'individu par son sentiment de l'existence d'autrui et par sa religion de la douleur, — tel est le thème central de ce livre.

BENJAMIN CONSTANT ET « ADOLPHE »

OU LA GRANDEUR DE LA SÉVÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME

« Le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche 1. »

En son langage souverain où chaque terme a le poids de la vérité substantielle qu'il exprime, la magistrale sentence de Bossuet fixe la condition du juste au sein du monde — et l'honneur de Benjamin Constant, c'est que pareil texte se présente et même s'impose à l'esprit au seuil du thème qui nous sollicite. Certes, le juste tel que l'entend Bossuet, c'est le juste selon Dieu, et seul Celui qui sait « le secret des coeurs » sait si, en cette acception, Benjamin Constant mérite le titre ; — certes souvent Constant fut le jouet de « ses propres passions » : en proie à la dernière et à la plus violente d'entre elles, à la passion pour Juliette Récamier, n'inscrivait-il pas dans son journal : « Hélas ! cela ne passe point et cette affreuse fièvre de passion qui ne m'est que trop connue m'a envahi et me domine entièrement. Le travail, la politique, la littérature, tout est fini. Le règne de Juliette commence » 2, et jusqu'à sa cinquantième année il avait dû apprendre, ainsi qu'il le dit ailleurs, à « dormir dans une barque battue des vagues ». Et

1 BossU]LT : Oraison funèbre de la Reine d'A ngleterre.

8Benjamin CONSTANT: Journal intime, août 1814. Paris, Librairie Stock, 1928, p. 201. (Sauf pour la période qui va du 19 octobre 1814 au 19 juillet 1815 où le texte en sa séquence chronologique a été restitué d'une façon parfaite par Gustave Rudler en un opuscule dont je parlerai plus loin, toutes mes citations du Journal intime se réfèrent à cette édition, la seule que l'on puisse se procurer, l'édition originale due à Dora Melegari (Paul Ollendorf, 1895, étant devenue aujourd'hui introuvable.

pourtant, sur les trois plans rien qu'humains mais humainement essentiels de la psychologie, de l'introspection et de l'éthique, Benjamin Constant est un juste, et un juste si « sévère à luimême » qu'irréprochable dans sa justice à l'égard d'autrui, à force de sévérité envers soi il a tracé de lui-même dans

Adolphe, à la fois le plus ressemblant et le moins ressemblant des portraits, le plus ressemblant quant aux défauts, le moins ressemblant par le silence observé quant aux qualités, et comme toujours le monde l'a pris au mot et pendant un siècle n'a jugé Constant que sur Adolphe ; —et de même, si, dans la zones des actes, Constant céda à ses passions, jamais il ne leur céda dans la zone du regard dirigé sur elles : dans cette zone-là au contraire, il est leur « persécuteur irréconciliable », et il l'est parce qu'à un degré unique parmi ceux qui se situent en deçà de toute sainteté, il possédait et pratiqua la vertu de sincérité. Il sied de citer ici la phrase décisive que prononçait il y a quarante-trois ans celui qui, aujourd'hui octogénaire, est le vétéran des lettres françaises contemporaines, la phrase de Paul Bourget : « Benjamin Constant a donné jusqu'au bout l'exemple d'une vertu si rare qu'elle tient lieu de beaucoup d'autres, parce qu'elle suppose une noblesse d'âme demeurée intacte, même dans les pires égarements. Il a été sincère, et de cette haute sincérité qu'il faut distinguer en l'appelant la grande, vis-à-vis non seulement des autres, mais de lui-même 1.» La sincérité : en ce début du vingtième siècle il n'est guère de mot d'ordre qui davantage soit en faveur : il est sur les lèvres de tous, et innombrables sont ceux qui l'arborent comme signe de ralliement, comme devise et même comme suffisante règle de vie. Au XVIIe siècle La Rochefoucauld disait : « L'honnête homme est celui qui ne se pique de rien » : de cet honnête homme-là au sens où le concevait le XVIIe siècle, il semble bien

1 Paul BOURGET : Benjamin Constant (Le Livre du Centenaire du Journal des Débats. Librairie Plon, 1889). Ces quelques pages, qui à ma connaissance n'ont pas été recueillies ailleurs, ne font aucunement double emploi avec l'Appendice A de l'édition définitive des Essais de psychologie contemporaine (Librairie Plon) : Sur l'esprit d'analyse dans l'amour. Adolphe. Si belle que soit dans l'ensemble l'œuvre critique de Paul Bourget, sur laquelle naguère j'eus la joie de m'exprimer dans Approximations (première série, Plon, 1922, p. 243-266), je ne crois pas que Bourget ait jamais lien écrit de plus profond que ces deux essais sur Constant.

que l'espèce ait disparu, puisqu'aujourd'hui il n'est homme qui ne se pique d'être sincère. Mais gardons-nous à notre tour de nous laisser prendre au mot, car il existe deux types de sincérité qui entre elles n'ont de commun que le nom : il y a une sincérité qui est la facilité même, qui se confond avec elle, et qui, loin de constituer une vertu, est susceptible de devenir un vice : elle ne consiste qu'en l'abandon à un penchant, le glissement le long de la pente de la préférence personnelle : elle ne coûte absolument rien à qui l'exerce parce qu'elle lui est naturelle au même titre que la respiration et elle offre cette facilité supplémentaire qu'elle assure pour toute difficulté la solution la plus inespérée, à savoir le fait qu'aucune difficulté ne vienne à surgir. Aussi, caractérisant la sincérité de Benjamin Constant, Bourget a-t-il eu soin de la définir : « Cette haute sincérité qu'il faut distinguer en l'appelant la grande » : elle seule est une vertu dans la plénitude d'acception du terme latin virtus où sont inclus et la force morale et le courage, et elle est une vertu non seulement difficile mais très rare qui à l'inverse même de toute complaisance, de l'abandon à un penchant ou du glissement le long d'une pente, est par excellence la vertu contre soi-même et correspond dans la sphère humaine à ce qu'est dans la sphère humano-divine « ce sentier solitaire et rude, où le juste grimpe plutôt qu'il ne marche ». Oui, entendue et pratiquée de la sorte, la vertu de sincérité « suppose une noblesse d'âme demeurée intacte » : chez Constant sincérité et noblesse d'âme ne sont pas moins inséparables que l'endroit. et l'envers d'une étoffe — et l'étoffe ici est inusable, durera aussi longtemps qu'il y aura encore des êtres capables de penser, de sentir et de souffrir : de cette étoffe, Adolphe ne nous montre que l'endroit, le versant de la sincérité, Constant ayant mis toute sa délicatesse à nous y celer cet envers où c'est la noblesse d'âme qui réside. Mais nous, nous regarderons, nous palperons, nous soupèserons l'endroit et l'envers, et nous rétablirons entre eux cette relation de cause à effet où se dévoile la grandeur d'un des hommes les plus authentiques qui aient jamais vécu.

I\* Adolphe... Si Guy de Pourtalès a pu dire avec raison qu'Adolphe est « un livre de tous les temps, un livre sans date » 1, avec non moins de raison il convient d'ajouter qu'Adolphe est un livre de tous les pays,' un livre sans autre patrie que celle que nous vaut à tous notre condition d'hommes, notre lot terrestre, et parce que la condition de l'homme y est traduite en toute sa pureté, Adolphe, conformément au verdict que Gœthe sur ses écrits, est, lui aussi, der Triumph des Rein-Menschlichen, le triomphe de l'humain en sa pureté. 2 Parmi les écrivains de langue française, Benjamin Constant est l'égal de quiconque, mais, pas plus que son esprit, sa langue ne témoigne d'aucun indice national : elle est classique, mais sans le tour classique, d'une parfaite propriété d'expression, mais sans qu'indemne de tout lustre, nulle part cette propriété d'expression ne luise au passage, ne signale son aloi : la langue ici n'est rien d'autre que le miroir de la pensée, mais un miroir où ni la langue ni la pensée jamais ne se mirent. Langage idéal de la constatation au sens absolu du terme, de la constatation en soi — langage plus encore que style si le plus souvent, et même chez les écrivains classiques, et fût-ce à leur insu, le style produit au jour l'élément individuel, tandis que chez Constant l'individualité est toute à l'intérieur même de l'esprit et qu'en son cas au contraire le style a pour objet de produire au jour cette valeur de généralité et même d'universalité, cette Allgemeingültigkeit que recèle en puissance l'expérience vécue par l'individu, das Erlebnis. Le style de Constant, c'est cette Allgemeingültigkeit même, que, par le moyen du langage idéal de la constatation, assume ici la pensée. Erlebnis, Allgemeingültigkeit, et, résultat de l'un et de l'autre, der Triumph des Rein-Menschlichen : en France je viens d'avoir l'occasion de rappeler toute l'importance que Gœthe leur assigne a, et entre Gœthe et Constant, par ailleurs si différents et même si opposés, nous touchons ici l'unique mais essentielle sphère de

1 Guy de POURTALÈS De Hamlet à Swann (les éditions G. Crès et CIE : 1924, p. 177).

2 V. Approximations (cinquième série), éditions R.A. Corrêa, 1932, p. 203.

8 Approximations (cinquième série), Aperçus sur Gcethe, passim. '

contact. Chez Constant le secret de ce Triumph, c'est que non seulement à l'instar de Gœthe il aurait pu déclarer : « 7cA habe nie über das Denken gedacht » mais qu'il n'a jamais pensé rien que pour penser, qu'il n'a jamais prisé ni pratiqué ce que votre vocabulaire philosophique dénomme das Denken überhaupt. Avec Constant la donnée initiale est toujours la vie, le plan vital, et c'est toujours de la terre saturée d'une expérience vécue à fond que sort, que sourd la pensée, que telle une nappe d'eau elle affleure. A la vie, la pensée ici est tout ensemble immanente et transcendante : en son origine elle est immanente à la vie, car c'est d'elle qu'elle procède ; en son aboutissement elle lui est transcendante, car elle s'élève au-dessus de la vie par les conclusions qu'elle en dégage et auxquelles cependant seule la vie l'a conduite. Dans Lebensanschauung : vier metaphysische KaPitel a, l'ouvrage posthume dè votre admirable Georg Simmel, le maître dont il y a vingt-sept ans j'eus le bonheur et la fierté d'être l'élève et l'ami, le premier chapitre est intitulé Die Transzendenz des Lebens : transposant le titre de Simmel en un autre registre, l'on défipirait au mieux le mode de pensée particulier à Constant en disant que la pensée ici est die Transzendenz des Lebens, qu'elle est la vie se pensant elle-même, la vie joignant sa transcendance dans l'acte même de se penser. A propos du génie de présence de Tolstoï, et de cet esprit de vie qui ne cesse de bouger et de bruire en l'inoubliable Natacha de Guerre et Paix, j'écrivais : « C'est ainsi que parlerait la vie si elle parlait » 3 ; à propos du génie de constatation d'Adolphe, il siérait de dire : « C'est ainsi que la vie s'apparaîtrait à elle-même si elle se pensait elle-même, si, se pensant, elle s'élevait au-dessus d'elle-même

1 Wie hast dus denn so weit gebracht ?

Sie sagen, du habest es gut vollbracht! Mein Kind! ich hab es klug gemacht: Ich habe nie über das Denken gedacht.

« Comment donc as-tu conduit ton oeuvre si loin ? Ils disent que tu t'en es bien acquitté ! — Mon enfant, j'ai procédé avec adresse : je n'ai jamais pensé sur la pensée. »

GŒTHE. Zahmt Xenien (septième série).

2 München und Leipzig. Verlag von Duncker & Humblot, 1918.

8 Extraits d'un Journal (deuxième édition augmentée), éditions R.A. Corrêa, p. 95.

et, dégageant ses conclusions, joignait sa transcendance ». Guerre et Paix est la présence de la vie, Adolphe en est le constat : de l'un à l'autre, la distance est celle du plus grand des romans au plus grand des récits. Cette distance du roman au récit, au début de son essai sur la Méthode de Balzac (recueilli dans Messages, première série) Ramon Fernandez l'a étudiée en détail de la façon la plus pertinente, tout en ayant soin de marquer que nombre d'oeuvres, et parmi elles la plupart des romans de Balzac, sont de nature mixte et participent des deux genres : je ne puis indiquer ici que la distinction qui lui sert de point de départ et autour de laquelle au reste toute l'analyse pivote : « Voici, dit-il, comment on pourrait distinguer le roman du récit : Le roman est la représentation d'événements qui ont lieu dans le temps, représentation soumise aux conditions d'apparition et de développement de ces événements. — Le récit est la présentation d'événements qui ont eu lieu, et dont la reproduction est réglée par le narrateur conformément aux lois de l'exposition et de la persuasion... La différence est donc que l'événement du roman a lieu tandis que celui du récit a eu lieu, que le récit s'ordonne autour d'un passé », et en Adolphe Fernandez « reconnaît un récit pur » 1. Sans doute l'événement d'Adolphe tout ensemble a eu lieu et continue d'avoir lieu : à la date où en quinze jours Constant écrit la première version du livre, en novembre 1806, depuis près de douze ans déjà il est engagé dans la liaison avec Madame de Staël, et ce n'est que près de cinq ans plus tard, le 10 mai 1811, à onze heures du matin, sur les marches de l'Hôtel de la Couronne à Lausanne, qu'interviendra la séparation décisive. Or nous savons que le texte définitif, le texte ne varietur d'Adolphe était établi en 1810, un an avant la rupture. La composition d'Adolphe, jusqu'à et y compris l'état final, relève donc d'une période où l'événement continue d'avoir lieu — et même de cette période dernière la plus tragique et la plus fertile en scènes et en soubresauts. Et pourtant rien n'est plus exact que de reconnaître en Adolphe un récit pur, un

1 Messages (première série), éditions de la Nouvelle Revue Française, 1926, pi 60-61.

récit tout ordonné autour d'un passé, car lorsque Constant écrit Adolphe il y a longtemps que pour lui l'événement a eu lieu — a eu lieu en tant qu'événement activement vécu par lui, éprouvé et même voulu par lui. Si en effet la liaison avec Madame de Staël dévora et tyrannisa seize ans de la vie de Constant, cependant au bout de deux ans l'événement n'était plus que vécu passivement par lui, subi non plus éprouvé, subi, dira-t-il, par devoir ou par faiblesse, mais nous, nous dirons : subi par noblesse d'âme, et de cela, dès le 18 mai 1797, est garant ce passage de sa lettre à sa tante la Comtesse de Nassau, née de Chandieu, sœur de la mère de Constant qui était morte en couches huit jours après sa naissance : « Je vous écris, ma chère tante, du fond de la solitude la plus complète, au milieu de mes forêts et sentant qu'il ne me manque que de la stabilité dans ma situation pour être tolérablement heureux. Je vous écris pour vous demander si vous pouvez m'aider à donner à cette situation ce qui lui manque. Un lien auquel je tiens par devoir, ou si vous voulez par faiblesse — mais auquel je sens bien que je tiendrai aussi longtemps qu'un devoir plus réel ne m'en affranchira pas, et que je ne pourrai briser qu'en avouant que je suis terriblement fatigué, ce que je suis trop poli pour dire — un lien qui, me précipitant dans un monde que je n'aime plus et m'arrachant à la campagne que j'aime, me rend profondément malheureux et menace du plus grand désordre une fortune qu'au milieu du vagabondage de ma vie je ne me suis acquise que par miracle, un lien, enfin, qui ne peut se rompre que par une secousse qui ne saurait venir de moi, m'enchaîne depuis deux ans. — Je suis isolé sans être indépendant ; je suis subjugué sans être uni. Je vois s'écouler les dernières années de ma jeunesse sans avoir ni le repos de la solitude ni la légitimité des affections douces. C'est en vain que j'ai tenté de le rompre ! Il est impossible à mon caractère de résister aux plaintes d'une autre, auxquelles je n'ai à opposer que ma volonté, lorsque surtout je puis retarder mon affranchissement d'un moment, d'un jour à l'autre sans un inconvénient évident. Je m'use ainsi dans une situation contraire à mes goûts, à mes occupations favorites et à la tranquillité de

ma vie. D'ailleurs, ce lien brisé, je me trouverai dans une solitude qui ajoutera à l'image de la peine vraie ou fausse qu'on dira que j'ai causée. Pour m'en consoler, il faut que je donne à quelqu'un un peu de bonheur. — Devinez-vous, ma chère tante, où je veux en venir ? A une chose que j'ai projetée depuis un an, pour laquelle je vous ai écrit vingt lettres que j'ai déchirées, enfin, à vous demander une femme. J'en ai besoin pour être heureux. Et pour avoir d'avance pour elle tous les sentiments de l'amitié, je la veux tenir de vous 1. » Mais d'une part la Comtesse de Nassau ne semble pas croire que Constant ait la vocation du mariage, et d'autre part et surtout Madame de Staël revient, et six semaines plus tard, le Ier juillet, voici ce que cette fois Constant écrit à sa tante : « Vous voulez donc, la plus aimable des tantes, que votre neveu demeure dans le célibat ! Que votre volonté soit faite ! Je m'y résigne d'autant plus facilement que mon légitime souverain est de retour, et que tout projet d'insurrection est abandonné. Pour parler sérieusement, je vous dirai que j'ai reçu de nouvelles et de si grandes marques de dévouement de la personne à laquelle j'ai cru un moment plus avantageux pour elle et pour moi de paraître moins attaché, que je ne pourrais, sans la plus vive ingratitude et sans me préparer des regrets très amers, penser à faire quoi que ce soit qui lui soit pénible. Je vous prie donc instamment, ma chère tante, d'oublier la partie de ma lettre qui a rapport à cela, et surtout de ne la montrer à personne et de n'en conserver dans votre souvenir que ce qui s'y rapporte à mon sentiment pour vous. » De ces deux témoignages, contradictoires entre eux, mais de cette contradiction toute constantienne qui n'est due qu'à la noblesse d'âme, la situation de Constant ressort avec la clarté la plus évidente : l'événement a eu lieu ; en tant qu'expérience activement vécue, éprouvée du dedans, il appartient au passé, mais par cela même qu'il a eu lieu, parce qu'aux yeux de Constant le passé engage le présent, il continue, il doit continuer d'avoir lieu en tant que passivement subi, même alors qu'il

1 Journal intime de Benjamin Constant et Lettres à sa famille et à ses amis précédés d'une Introduction par D. MELEGARI, Paris, Paul Ollendorff, 1895, p. 266-267. (

n'est plus que passivement subi : il n'est plus à proprement parler vécu, mais il doit à l'autre et se doit à lui-même de vivre si je puis dire sa mort. Si dans Adolphe, si dans ce plus grand des récits tout s'ordonne autour du passé, ce passé se survit en un présent où il est en train de vivre sa mort, et il y propage les élancements d'un mal très ancien, qui a derrière lui, loin derrière lui les phases aiguës de l'invasion et de l'attaque, mais que son ancienneté n'empêche pas d'être incurable. Là est la clé du sentiment de la vie dans Adolphe, un sentiment si spécial, un sentiment sans analogue. Adolphe n'est pas la présence de la vie, disais-je, il en est le constat, mais, tandis que dans Adolphe la vie se constate, en tant que vie même elle est sourdement présente — présente et immobile, de cette immobilité anxieuse qui est celle des malades, des cardiaques qui craignent que le moindre mouvement ne détermine une rechute, — et dans les cent pages d'Adolphe, la vie déroule son constat, et de chacun des faits qui le mérite remonte, affleure la réflexion où la vie accède à sa transcendance, et quand le constat est achevé, il a déposé en nous lecteurs, en nous êtres réfléchissants, de quoi comprendre, accepter et transcender la vie.

« Il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force » : à nouveau c'est une parole de Bossuet qui éclaire le cas de Constant : toute la force de l'esprit de Constant gît dans la réflexion, et c'est là une force que nul n'aurait pu lui ôter, que lui-même (qui fréquemment sans doute le souhaita) ne pouvait dépouiller, car elle lui était infuse, et la mention de Bossuet ici non plus n'introduit point de disconvenance, car, de par son sérieux, sa gravité, ce ton qu'ailleurs j'appelais : l'essence même de l'attristé, la réflexion de Constant touche, confine au religieux : elle est la réflexion de qui médite, avec toute la force de son esprit, sur l'expérience qu'il a vécue et, bien au delà de toute considération personnelle, vise à contempler le noyau véridique, résistant, désormais soustrait à toute

atteinte, que cette méditation lui livre. Réflexion qui, dans le même temps où elle médite l'expérience vécue, ne cesse de se montrer fidèle à la définition de Leibniz : « La réflexion n'est autre chose qu'une attention à ce qui est en nous » : réflexion et attention se conj oignent alors dans l'introspection, et là Benjamin Constant est le maître par excellence : il est le plus grand des introspectifs parce qu'il en est le plus irréprochable. Mais, en ce domaine de la réflexion, avec Constant lorsqu'on croit avoir tout dit, on n'a encore rien dit, et le trait capital à cet égard, c'est celui qu'a saisi et marqué sa cousine Rosalie de Constant, la femme qui l'a le mieux compris, d'une compréhension peut-être due à un amour qui ici, au lieu d'aveugler, aiguisait la faculté de perception. Au lendemain de la première édition d'Adolphe, le 14 juillet 1816, Rosalie écrivait à Constant : « Vous jugez si Adolphe m'a ramenée à vous avec vivacité ; c'est si bien vous, qu'il m'a fait souffrir quelque chose de ce que l'histoire vraie m'a fait éprouver. Tous mes sentiments pour vous se sont renouvelés ; et mes regrets de ce qui a fait manquer souvent l'effet des dons que vous avez reçus, et ma douleur de vos peines, et mon extrême désir de vous voir reconquérir ce qui devrait être votre partage. Je me suis dit : avec de tels dons il n'est jamais trop tard ; avec cette bonté de cœur, avec cette sensibilité accrue par la réflexion qui chez d'autres la diminue, on peut encore être aimé et jouir de l'être.» — « Cette sensibilité accrue par la réflexion qui chez d'autres la diminue » : ah ! oui vraiment Rosalie a compris Constant, et cette observation nous dévoile le repli le plus rare de sa nature. Appréhendée à sa source, en son bondissement originel, la sensibilité de Constant est des plus vives, mais vive plutôt que profonde, et cela à cause de la native accélération de son tempo : à ce sujet, en sa précocité incroyable, il était tout à fait au clair l'enfant de douze ans qui écrivait à sa grand'mère cette lettre où déjà est inscrit tout ce qui en Constant ne relève pas de la réflexion : « Je voudrais pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant mais je crains que tout se borne au physique, je me porte bien et je grandis beaucoup. Vous me direz que si c'est tout il ne vaut pas la peine de

vivre. Je le pense aussi mais mon étourderie renverse tous mes projets je voudrais qu'on put empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité et lui donner une marche plus cadencée ; j'ai essayé si la musique pouvait faire cet effet, je joue des adagio, des largo qui endormiraient trente cardinaux, les premières mesures vont bien, mais je ne sais par quelle magie ces airs si lents finissent toujours par devenir des prestissimo ; il en est de même de la danse, le menuet se termine toujours par quelque gambade. Je crois ma chère grand'mère que ce mal est incurable et qu'il résistera à la raison même ; je devrais en avoir quelque étincelle car j'ai douze ans et quelques jours, cependant je ne m'aperçois pas de son empire ; si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans ? » En son bondissement originel, la sensibilité de Constant est toute inféodée à cette rapidité de circulation du sang. Non qu'à mon avis Constant soit à proprement parler un sensuel et moins encore un voluptueux : de la sensibilité et surtout de la volupté, le rythme est un rythme ralenti bien plutôt qu'accéléré, mais il est un nerveux, et il l'est avec race, avec tous les affinements, les exigences et les dégoûts que le système nerveux assume chez ceux qui sont nés supérieurs, et par-dessus tout il est intelligent au suprême degré, si intelligent que toujours, d'un seul mouvement, son intelligence est tout de suite au bout du travail. Affinement nerveux, intelligence immédiate : nul besoin de chercher ailleurs le secret de cette « magie » grâce à laquelle, « si lents » soient-ils, « tous les » airs finissent par devenir des prestissimo, mais ce n'est pas par le prestissimo qu'ils finissent: tout à l'inverse, c'est par lui qu'ils débutent, car le prestissimo est le tempo spontané de Constant. Le prestissimo ; c'est lui qui explique l'invariable comportement de Constant toutes les fois que « l'affreuse fièvre de passion l'envahit et le domine entièrement » : c'est sur-le-champ alors qu'il lui faut obtenir ce qu'il veut, ce que dans la fièvre il croit vouloir : il est alors dans l'état que décrit sa formule saisissante : « la contrariété me rend fou », mais à peine l'a-t-il obtenu, la fiève tombe, la passion s'évanouit : il ne peut plus concevoir ce qu'il voulait obtenir parce qu'en lui c'était

seule la fièvre qui le voulait — et de même c'est le prestissimo qui explique la fameuse et ici tout inévitable mobilité constantienne. Avec une sensibilité aussi vive, un système nerveux aussi affiné, une intelligence à qui tout est donné jusqu'à l'épuisement dans le premier contact, avec cette sincérité qui constitue son signalement avant qu'elle se transforme en vertu, comment Constant pourrait-il échapper à être mobile ? Il le peut d'autant moins que seule cette mobilité même est susceptible de maintenir en vie une sensibilité trop rapide en son exercice pour qu'à chaque instant ne la menace le péril du tarissement. Car, lorsque la fièvre tombe, la sensibilité de Constant tombe avec elle, — tombe au point mort : ne sentant plus ce qu'il sentait, ne voulant plus ce qu'il voulait, et, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, en dépit de lui-même sincère, aux yeux de l'autre qui continue de sentir, qui continue de vouloir, que continue d'animer la fièvre de passion, Constant est lisible à livre ouvert. Et alors l'autre souffre d'une souffrance à laquelle Constant assiste, dont aussitôt il se connaît l'auteur responsable, la cause ; et devant cette souffrance qu'il a causée, Constant, chez qui la sensibilité était tombée au point mort, vit au dedans l'expérience de la seconde naissance, la vit de telle sorte qu'on peut se permettre ici d'employer le « naître à nouveau » de l'Evangile, car, si le phénomène se produit ici dans la zone de l'éthique pure, la zone de l'éthique est ici si pure qu'elle aussi touche, confine au religieux, qu'elle s'accomplit et se transcende dans la phrase de la Réponse à la Lettre à l'Editeur qui fournit à Adolphe sa conclusion — cette phrase au delà de laquelle, dans la sphère des sentiments humains, il n'y a, il n'y aura jamais rien : « La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait ». Aux dernières lignes de ce roman si constantien de thème et de tendance, et qui par son titre même : Un Crime d'amour témoigne, en face des drames du sentiment, d'un sérieux digne de Constant, Paul Bourget écrivait : « Après avoir aperçu tout ce que peut multiplier de ruines l'égoïste et défiante injustice, Armand sentait la suprême bienfaisance de

la pitié. C'était pour avoir eu pitié des remords de son amant, pitié de l'amour de son mari, pitié de l'avenir de son fils, qu'Hélène s'était arrêtée sur le fatal chemin. C'était par la pitié qu'elle effaçait tout de leur triste et sombre passé. C'était par la pitié pour son mari et pour son fils encore qu'elle trouverait peut-être le moyen de vivre une vie de réparation, pourvu que lui-même, Armand, eût pitié d'elle et qu'il l'y aidât. Ainsi le principe de salut qu'il n'avait pu obtenir de la raison et que les dogmes de la foi ne lui avaient pas donné, puisqu'il n'y croyait pas, il le rencontrait dans cette vertu de la charité qui se passe de toutes les démonstrations et de toutes les révélations — mais ce précepte de charité ne fut-il pas la révélation suprême ? Que dit le Livre ? Quelles paroles d'adieu prête-t-il au Sauveur, comme le testament du rachat éternel : « Haec mando vobis, ut diligatis invicem ? » Et qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est pas d'abord plaindre ?... — Et Armand éprouva qu'une chose venait de naître en lui, avec laquelle il pourrait toujours trouver une raison de vivre et d'agir : le respect, la piété, la religion de la souffrance humaine » Ici, avec Constant, avec Adolphe, avec le Paul Bourget d'Un Crime d'amour, nous sommes dans cette zone, noble entre toutes, qui appartient indivise à l'éthique et à la religion, où l'éthique apporte la solidité de son poids, mais où le « précepte de charité » est le levain, et c'est pourquoi j'ai pu me permettre d'employer le « naître à nouveau » de l'Evangile. « La religion de la souffrance humaine », jamais elle ne fit défaut à Constant: sans doute chez lui il n'y avait pas que cette religion-là : il y avait la religion tout court, la religion en soi : Constant est l'homme qui dès sa jeunesse disait que l'ouvrage qu'il composait : De la religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développements, « faisait l'unique intérêt, l'unique consolation de « sa (( vie », qui, à travers toutes les diversions, y revint toujours comme à son centre véritable, qui y travailla pendante trente ans, le remettant sans cesse sur le métier, donnant le bon à tirer du volume final à la veille de sa mort : il est l'homme qui, le 23 novembre 1808, écrivait à Prosper de Barante : « Ma religion consiste en deux points : vouloir ce que Dieu veut,

c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre coeur ; ne rien nier, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre esprit. » Mais la religion de Constant est un sujet trop vaste pour qu'ici nous puissions même l'efileurer : il me faut le réserver pour mon livre sur Constant : ce soir je ne vise que sa « religion de la souffrance humaine », disons mieux, disons : sa religion de la douleur, car pour Constant c'est la douleur qui est la réalité et le principe transcendants d'où la souffrance elle-même, en tant que manifestation concrète, dérive et découle, et sa religion de la douleur tient toute en sa déclaration à Rosalie qui remonte du plus profond de lui-même et à laquelle il sut ne pas faillir : « Tout ce que je respecte sur la terre est la douleur et je veux mourir sans avoir à me reprocher de l'avoir bravée. » Nous voici maintenant en mesure de pleinement comprendre à notre tour la remarque par où Rosalie a si bien compris Constant : « Cette sensibilité accrue par la réflexion qui chez d'autres la diminue ». Devant la douleur qu'il a causée, non seulement Constant renaît, mais il entre en réflexion, et chez lui la réflexion non seulement « accroît » mais parachève la seconde naissance de la sensibilité. C'est ici, comme je le marquais tout à l'heure, le repli le plus rare de sa nature. Il advient en effet que ceux où la circulation du sang est lente, par l'acte de penser soient conduits à l'acte de sentir, mais ceux où la circualtion du sang est trop rapide, ceux qui tels Constant débutent par le prestissimo, si jamais ils accèdent à la réflexion, presque toujours cette réflexion « diminue » leur sensibilité quand elle ne va pas jusqu'à la tuer. Chez Constant ce renversement des données habituelles s'accompagne d'un renversement de tempo qui possède ici la valeur du plus instructif des signes : dès que Constant entre en réflexion, tout prestissimo s'abolit, et ce qui s'y substitue, c'est un adagio, un largo qui n'est plus celui que jouait un enfant de douze ans avec le seul objet de cadencer la marche de son sang, mais bien celui qui se joue au plus intime de la plus mûre expérience de l'homme mûr ; et cet adagio-là, au lieu d'« endormir trente cardinaux », engendre, restaure en chacun de nous, lecteurs, un état de veille, l'état de veille en soi, — cet état de veille où, faisant

retour sur nous-mêmes, et parce que nous faisons retour sur nous-mêmes, nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes, nous nous purifions de tout ce qui en nous n'est que personnel, qu'individuel, par l'absolu de la compréhension nous dégageons le lot commun de l'humanité et nous nous rattachons à lui, et ainsi, rien que par la purification de l'esprit, dans cette zone qui appartient indivise à l'éthique et à la religion, nous préparons la voie à ce que puisse s'accomplir en nous le décisif travail que résume l'injonction de saint Augustin — cette injonction où,. envisagée du dedans, et dans la part humaine que nous avons à y'contribuer\* se résume toute la vie religieuse de notre être — : « Transcende te ipsum, transcende-toi toimême. »

L'adagio d'AdolPhe, l'adagio de -la réflexion constantienne, par là s'explique qu'Adolphe soit à la fois le plus ressemblant e et le moins ressemblant des portraits, et qu'il soit l'un et \ l'autre en raison de la noblesse d'âme de Constant. Lorsque chez un être la réflexion accroît la sensibilité, si cet être est noble se développent en lui à la limite d'abord le sens de la responsabilité, puis, le creusant et l'aggravant, le sens de la culpabilité ; et c'est de cette situation même que d'un bout à l'autre Adolphe est tributaire. Sensible, réfléchi et noble, • Constant était destiné à se sentir toujours en faute — destiné au point que chez lui il y a là presque une vocation, et une vocation antérieure même à l'époque où il peut se considérer comme à proprement parler la cause d'une douleur, comme ayant le moins du monde « déchiré » un « cœur qui l'aimait ». Deux avant la rencontre de Madame de Staël, âgé à peine de vingt-cinq ans, mettant tout en oeuvre pour tirer de ses difficultés matérielles, sociales et morales un père envers qui jusqu'au terme il s'est montré un fils incomparable, ayant épousé à vingt-et-un ans, à la cour du duc de Brunswick, la fille d'un capitaine brunswickois, Minna von Cramm, de neuf ans son aînée, « laide, sans fortune, violente, capricieuse », et, même l'eût-elle souhaité, ce qui n'était pas le cas, tout incapable de le comprendre, Constant vient de découvrir que Minna

lui est infidèle, et aussitôt voici ce que spontanément, instinctivement il écrit le 17 septembre 1792 à son amie Madame de Charrière : « Sans doute tout cela est de ma faute : blasé sur tout, ennuyé de tout, amer, égoïste, avec une sorte de sensibilité qui ne sert qu'à me tourmenter, mobile au point d'en passer pour fol, sujet à des accès de mélancolie qui interrompent tous mes plans et me font agir, pendant qu'ils durent, comme si j'avais renoncé à tout, persécuté en outre par les circonstances extérieures : par mon père à la fois tendre et inquiet, livré à Marianne et m'écrivant de superbes lettres ; par une femme amoureuse d'un jeune étourdi, platoniquement, dit-elle, et prétendant avoir de l'amitié pour moi ; persécuté par toutes les entraves que tous les malheurs et les arrangements de mon père ont mis dans mes affaires, comment voulez-vous que je réussisse, que je plaise, que je vive ?» — « Sans doute tout cela est de ma faute » ; première entrée du leitmotiv qui commande et domine toute la vie de Constant — du leitmotiv qui, dix-neuf ans plus tard, les seize ans de la liaison avec Madame de Staël vécus dans l'intervalle et le texte ne varietur d'Adolphe établi, trouvera son expression dernière et la plus haute dans la déclaration de Constant qui parut d'abord chez vous et traduite dans votre langue en 1879 à Stuttgart par les soins de Monsieur A. Strodtmann au deuxième volume de ses Dichterprofile. Nous sommes en avril 1811, un mois avant la séparation définitive : Constant, qui s'était rendu à Genève pour conférer avec son avocat au sujet d'une démarche dont il l'avait chargé, avait fait une visite à Madame de Staël et avait soupé chez elle : à l'issue du souper, il avait été grossièrement et tout injustement provoqué par Monsieur Rocca, le nouveau soupirant, celui dans les bras duquel, à défaut de consolations d'esprit, l'inconsolable Madame de Staël goûta des consolations d'un autre genre, celui à propos duquel avec l'impétueuse mais par là même presque désarmante impudeur qui la caractérise, elle disait : « La parole n'est pas son langage ». Donc, à la veille du duel, le 19 avril, Constant rédige la déclaration où il prend « certaines dispositions pour le cas où « il » serait tué », voici le paragraphe qui nous concerne ici : « Je

pardonne à Madame de Staël l'événement dont elle aura été la cause et je ne la tiens pas responsable pour la fureur d'un jeune fou. Je la prie de même de me pardonner si, en certaines occasions, je lui ai causé du chagrin. Je n'examine pas si j'ai eu tort ou raison ; lui avoir fait de la peine suffit pour m'en faire ressentir du remords.» —«Je n'examine pas si j'ai eu tort ou raison » : ah ! ici nous sommes au sommet et de la noblesse d'âme de Constant et de la religion de la douleur — sommet qui, lui aussi, ne s'atteint que par un acte de transcendance, que par l'acte de transcender les catégories de l'avoir tort et de l'avoir raison. Car, pour la religion de la douleur, c'est toujours la douleur qui a raison, même si elle a tort, et, à celui qui croit en cette religion et la pratique, « avoir fait de la peine suffit pour en ressentir du remords ». C'est pourquoi, « la grande question dans la vie » étant « la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne « justifiant » pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait », en Adolphe . réflexion, sensibilité, sens de la responsabilité, sens de la culpabilité, remords, tout se conjoint pour que, plus centralement et plus profondément que jamais, en ce qu'ailleurs aussi j'appelle la basse de l'attristé, se perçoive, à la manière d'un murmure qu'à lui-même, tout en écrivant, Constant s'adresserait, le leitmotiv : « Sans doute tout cela est de ma faute ». De sa faute ? De la faute d'Adolphe, il n'y a ici que cela même dont tout être d'âme moins noble que Constant se dit : « ce n'est pas de ma faute », à savoir ce rythme si général et quasi imper-, sonnel en vertu duquel les sentiments humains sont sujets aux intermittences, à la décroissance, à la mort, le rythme même que depuis Constant on veut nous apprendre, on ne cesse de nous apprendre à tenir pour celui dont nous sommes le plus irresponsables. Mais précisément, la noblesse suprême de Constant, c'est d'inclure les sentiments eux-mêmes dans ce » domaine de la responsabilité qui n'inclut d'ordinaire que les actes, et où du reste l'on satisfait à toutes les exigences du principe d'obligation si l'on n'y inclut que les actes ; c'est, lorsqu'en lui le sentiment s'interrompt, décroît ou meurt, de s'éprouver non seulement responsable, mais coupable de ne

plus sentir, avec la même acuité et le même remords que nous nous éprouvons responsables et coupables quand nous agissons mal ; c'est d'éprouver que, dans la zone des sentiments, si les actes doivent toujours être là, nul acte cependant, du point de vue de l'autre, du point de vue de qui continue à sentir, ne compense, ne contrebalance la déficience du sentiment; c'est enfin d'éprouver que la vie abonde en situations où l'acte même de sentir constitue le seul acte qui compte, et comme l'essentiel devoir dont l'accomplissement de tous les autres devoirs ne parvient pas à remplacer la carence. Nous sommes ici au lieu même où entre Adolphe et Constant existe cette différence que, de par la délicatesse de Constant, et le prenant au mot, tout un siècle a méconnue. Si Adolphe est le chefd'œuvre du constat, du Bericht, c'est un constat où, pour tous les motifs que nous venons d'étudier, Constant observe le silence quant à ses qualités, et l'un des plus subtils triomphes du livre, c'est que Constant ait pu observer ce silence sans nuire en rien à la sincérité, sans en compromettre l'équilibre, mais ce résultat est dû à une troisième dimension de la sincérité elle-même, à cette entrée en jeu de son dernier ressort qui ne se produit que lorsque plongé dans la réflexion, les qualités d'un être s'évanouissent à ses propres yeux devant la constatation de leur impuissance à rendre heureuse celle qui l'aime, — l'état que fixe cette autre phrase de la Réponse à la Lettre à l'Editeur : « Si ce manuscrit renferme une leçon instructive, c'est aux hommes que cette leçon s'adresse. Il prouve que cet esprit, dont on est si fier, ne sert ni à trouver du bonheur, ni à en donner ». De plus, si dans le personnage d'Adolphe la sincérité de Constant se concentre sur ses défauts, en revanche, et par une délicatesse qui va très au delà des seules bienséances, qui relève avant tout de la noblesse d'âme, dans le personnage d'Ellénore, ce sur quoi Constant a observé le silence, c'est sur presque tous les défauts de Madame de Staël — et cette fois au risque de presque compromettre l'équilibre du personnage d'Ellénore. Entre Ellénore et Madame de Staël il n'existe que deux rapports, celui que dans sa lettre à son frère Charles, du 12 juillet 1816, signalait aussitôt la toujours perspicace Rosalie :

« Ce n'est elle que sous le rapport de la tyrannie », et celui sur lequel s'achève le portrait d'Ellénore dans Adolphe : « On l'examinait avec intérêt et curiosité comme un bel orage », mais, pour ce second point de contact, il suffit de se référer au Journal intime de Constant dans les années mêmes où Adolphe était encore sur le métier, pour voir que si les orages de Madame de Staël éclataient dans tous les sens du terme de façon quasi quotidienne, ils étaient le plus souvent dépourvus de toute beauté. Il n'a fallu rien de moins que la sûreté psychologique de Constant et le soutien qu'apportait ici à cette sûreté même la généralité de la situation dont traite Adolphe pour sauver l'équilibre du personnage d'Ellénore, pour composer douceur et violence, dignité et tyrannie en une figure si touchante que Constant remporte sur nous une victoire à laquelle sa noblesse eût été spécialement sensible : celle de nous obliger à prendre avec Adolphe et contre Adolphe le parti d'Ellénore. Enfin — et c'est ici qu'entre Adolphe et Constant la différence existe au maximum, c'est ici qu'elle doit être produite au jour et même soulignée, — la sincérité de Constant dans Adolphe nous montre toujours à nu, et toujours de la manière la plus irréprochable, tous ses sentiments, mais ce qu'elle ne nous montre pas, ce sont les réactions de Constant lui-même vis-à-vis de ses sentiments, ce travail de soi sur soi et même — recourons à l'ancienne formule de Bergson — cette création de soi par soi que Constant opère sur ses sentiments, et en vertu de laquelle, du sein de leur intermittence ou de leur décroissance, et parfois loin même de la douleur qu'il a causée et de la femme qui en souffre, par les seules forces de sa réflexion solitaire il obtient de « naître à nouveau ». Je ne puis ici citer qu'un texte, mais le texte est capital. A la fin de mars 1804, tandis que Madame de Staël poursuit son voyage en Allemagne, Constant qui, lui, revient d'Allemagne, arrive à Lausanne : il y apprend la grave maladie de Monsieur Necker, le père de Madame de Staël, un père que Madame de Staël tout ensemble admirait, vénérait et aimait avec passion, d'une passion qui fut sans doute le sentiment le plus sincère et le plus profond de toute sa vie, Constant écrit aussitôt dans son Journal : « J'arrive enfin à

Lausanne ; j'y trouve une lettre de M. Rilliet qui m'annonce la maladie de M. Necker. Je frémis à l'idée de ce qui pourrait interrompre la pauvre vie un peu heureuse de sa fille et la plonger dans le plus affreux désespoir. J'irai à Coppet. Je soupe chez ma tante de Nassau. Les persécutions de mariage commencent. L'incertitude de mes résolutions jette beaucoup de vague sur mes réponses et m'empêche d'avoir l'air de confiance que je voudrais. Dîné avec Rosalie de Constant, Madame de Nassau et M. de Loys. Commérages de société. Il est certain que ce pays n'offre aucune ressource intellectuelle. Il est impossible de s'y faire sans se résoudre à dévorer la moitié de ses pensées. Et, mobile comme je le suis, je sens que je courrais risque de perdre une parties de mes facultés, faute de rencontrer quelqu'un qui prenne intérêt aux idées et aux travaux littéraires. On ne serait compris sur rien. J'en reviens toujours à mon idée de passer mes hivers en Allemagne, après avoir accompli mes devoirs de famille. Ce n'est que là que je serai encouragé à achever l'ouvrage qui fait l'unique intérêt, l'unique consolation de ma vie... (Ici interviennent des points de suspension, et, sans doute quelques heures plus tard, Constant ajoute) M. Necker est mort ! Que deviendra sa fille ? Quel désespoir pour le présent ! Quel isolement pour l'avenir ! Je veux la voir, la consoler, ou du moins la soutenir. Pauvre malheureuse ! Quand je me rappelle sa douleur, son inquiétude jy a deux mois et sa joie si vive qui devait être de si courte durée ! Pauvre malheureuse ! Mourir vaudrait mieux que sa souffrance. Et ce bon M. Necker, .combien je le regrette ! Si noble, si affectueux, si pur ! Il m'aimait. Qui conduira maintenant l'existence de sa fille ? » Le lendemain Constant se rend à Coppet auprès de la famille : «J'arrive à Coppet ; j'y trouve quelques parents du défunt. Conversations tristes ; mais que la sensibilité pour les malheurs qui ne sont pas personnels est d'une mince épaisseur ! Comme on est prêt à se distraire et à penser à autre chose ! » Et voici, du même jour, le texte capital : « Je ne connais que moi qui sois toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit, et que la peine qui s'affaiblirait

sur ce qui m'est personnel se renouvelle au contraire sans cesse par l'idée que ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé. Quant à mes peines personnelles, ce n'est pas seulement la force qui m'aide à les supporter, mais la mobilité. J'ai des qualités exceptionnelles — fierté, générosité, dévouement, mais je ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, dont l'une observe l'autre, sachant fort bien que ces mouvements convulsifs de douleur doivent passer. Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle ; mais je ne le veux pas, parce que je sens que Madame de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur. »Capital, oui certes, et même culminant, ce texte figure un sommet humain et comme le haut plateau où d'elle-même l'humanité peut s'élever — un sommet où, si grands que soient et Adolphe et son auteur, Constant lui-même se dévoile plus grand que tous deux. Le maximum de la sincérité, et le maximum de la noblesse : en un constat aussi irréprochable que le constat d'Adolphe, la sincérité va jusqu'au bout de son travail, mais, parce qu'il s'agit ici de cette sincérité très rare, mais la seule qui soit véritablement une vertu, de la sincérité capable de toujours tenir sous son regard les deux termes dont se compose toute donnée sentimentale, le travail opéré en ce qui concerne qui l'opère, ce qui se dresse alors à ses yeux, c'est l'image de l'autre en tant qu'autre, et alors celui qui vient de dire « si je voulais », ajoute aussitôt « mais je ne veux pas ». — « Je ne le veux pas, parce que je sens que Madame de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur ».

La grandeur de la sévérité envers soi-même : vous percevez à présent pourquoi j'ai choisi ce titre pour notre entretien de ce soir. Oui, il y a une grandeur dans la sévérité envers soimême, et de cette grandeur Constant nous offre un exemple entre tous mémorable, mais, dans la grandeur de la sévérité

envers soi-même, il y a aussi une limite, et cette limite est celle-là même qui constitue la limite de Constant. « Lui-même ne peut parvenir à s'aimer » : le mot est de Pauline de Beaumont dans sa lettre du Ier octobre 1797 à Joubert : pour prononcer ce mot, cette femme de tant de qualité n'était pas la mieux qualifiée, car ni Pauline de Beaumont ni Joubert n'ont jamais aimé ni compris Constant, et moi, qui les aime tous trois, suis obligé une fois de plus d'appliquer la maxime de Proust et de « réconcilier tous ces dieux ennemis dans le Panthéon de mon admiration ». Mais en soi le mot est vrai et profond, plus vrai et plus profond que peut-être Pauline de Beaumont n'en avait pleine conscience. « Un des scribes, qui avait entendu cette discussion, voyant que Jésus leur avait bien répondu, s'approcha et lui demanda : Quel est le premier de tous les commandements ? Jésus lui répondit : « Le premier de tous est celui-ci : Ecoute, Israël : le Seigneur, notre Dieu, est seul le Seigneur. Tu aimeras donc le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et de toute ta force. C'est là le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là. » — « Comme toi-même — tu aimeras ton prochain comme toi-même » : le commandement est formulé dans les termes les plus clairs, les plus explicites qui soient, et la présence du comme établit, pose entre l'amour du prochain et l'amour de soi-même la relation fondée en vérité, édictée par la Vérité, et qui est inscrite à la racine de la nature humaine elle-même. Nous sommes ici au centre du plus grave et du plus fréquent des malentendus — d'un malentendu sur lequel il faudra bien un jour que tous les esprits de bonne foi fassent entre eux la lumière. Dans l'article de la Somme où il demande

« utrum homo debeat seipsum ex charirate diligere, si l'homme doit s'aimer lui-même d'un amour de charité », Saint Thomas d'Aquin répond nettement par l'affirmative, et Camus relate que saint-François de Sales lui avait souvent dit « que la confusion de ces termes, amour-propre et amour de nous-même faisait naitre beaucoup de confusion dans les pensées et dans

les actions des hommes ». Que l'on doive s'aimer soi-même, s'aimer d'un amour de charité, ne saurait être révoqué en doute qu'à cause de cette confusion entre amour-propre et amour de nous-même. L'amour-propre correspond à ce vaste domaine — un domaine que nous n'aurons jamais fini de nettoyer et d'assainir — où le juste est, et doit être, le «persécuteur irréconciliable de ses propres passions » — et il correspond aussi en nous à ce qui en nous n'est que personnel, n'est qu'individuel, non point dans le sens de la personnalité, de l'individualité de la créature créée par Dieu, se reconnaissant pour telle et Lui en rendant grâces, mais dans le sens qu'avec une force admirable définit la phrase de Claudel : «... le silence de la créature retranchée dans son refus intégral, la quiétude incestueuse de l'âme assise sur sa différence essentielle. »

C'est à l'amour-propre, à cet amour-propre-là, et dans toute son extension, que s'applique l'injonction augustinienne : « Transcende te ipsum, transcende-toi toi-même ». Mais l'amour de nous-même n'est rien d'autre que l'amour de charité par lequel nous aimons, et devons aimer, notre état et notre dignité de créature créée, d'enfant de Dieu : il est l'objet même du commandement, et, si j'ose ainsi m'exprimer, fils de notre amour de Dieu, notre amour de nous-même est à son tour père de notre amour .du prochain : il en est la condition initiale et indispensable, car qui « ne peut parvenir à s'aimer » ne parviendra jamais tout à fait à aimer son prochain. Nous touchons ici la limite de Constant. « Ma religion, écrivait-il à Prosper de Barante, consiste en deux points : vouloir ce que Dieu veut, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre coeur ; ne rien nier, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre esprit. » C'est là déjà un mode fort élevé de religion, qui pourtant reste encore exclusif de l'amour : dans mon livre sur Constant, j'aurai à examiner si Constant parvint à l'amour de Dieu ou s'il dut se borner à vouloir l'aimer, mais, dès ce soir, comment ne pas remarquer que Constant dit : « vouloir ce que Dieu veut », qu'il ne dit pas : aimer, et, de façon plus générale, comment n'être pas frappé par la prépondérance que dans toutes les zones Constant accorde à la part de la volonté ? Constant

veut aimer son prochain plutôt qu'il ne l'aime, et il veut l'aimer, ne s'aimant pas lui-même, ne pouvant parvenir à s'aimer, et il ne peut parvenir à s'aimer parce qu'il ne cessait de vivre ce dont un autre mot, lui aussi vrai et profond, un mot de Jacques Rivière sur lui-même, nous a donné l'explication : « Je manque pour moi-même de charité ». Là se situe et là s'élucide la limite incluse dans la grandeur de la sévérité envers soi-même. Mais « manquer pour soi-même de charité », c'est une de ces erreurs auxquelles le plus souvent, et en tout cas chez Constant et aussi chez Rivière, seule la noblesse d'âme est sujette. La grandeur dernière de Constant, c'est, ne pouvant parvenir à s'aimer lui-même, d'avoir toujours voulu parvenir à aimer les autres, et c'est pourquoi j'ai pour Constant cet amour qui lui manquait pour lui-même : un amour de charité.

I

Cours du mardi 24 janvier I933

« Je suis né le 25 octobre 1767, à Lausanne, en Suisse, d'Henriette de Chandieu, d'une ancienne famille française, réfugiée dans le pays de Vaud pour cause de religion, et de Juste Constant de Rebecque, colonel dans un régiment suisse au service de Hollande. Ma mère mourut en couches, huit jours après ma naissance. » C'est sur ce bref livret de famille que s'ouvre le Cahier Rouge, chef-d'œuvre qui, dans l'ordre du récit autobiographique, pour l'allure cursive dans la véracité la plus dégagée, n'a guère son analogue. Mais, en ce qui concerne les antécédents familiaux de Constant, d'un tel laconisme nous ne saurions nous contenter. Non certes, que je considère que, quels qu'ils soient, familiaux ou autres, les antécédents expliquent un être, à plus forte raison un individu à l'état pur : plus que jamais à cet égard je me rallie à la sage et lumineuse boutade de Faguet : « La méthode de Monsieur Taine explique tous les bourgeois français nés à Rouen en 1606 excepté Pierre Corneille. » Gœthe ne nous disait-il pas l'an dernier : « l'esprit est toujours autochtone », et il nous le disait — ce qui double le prix de la constatation — après avoir dénombré précisément tout ce que sur d'autres plans il avait pu devoir à ses ascendances ; — et Alfred de Vigny de son côté, avec l'excès d'orgueil qui est sien, mais de cet orgueil stoïque qui chez lui n'est pas sans beauté, car chez lui il constituait le seul recours, en son ultime poème l'Esprit pur, six mois avant sa mort, le 10 mars 1863 n'écrivait-il pas :

J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire. Qu'il soit ancien, qu'importe ? il n'aura de mémoire

Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes, J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.

J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque Roi.

A peine une étincelle a relui dans leur cendre.

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ; Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi...

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,

Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,

Parmi les maîtres purs de nos savants musées,

L'idéal du poète et des graves penseurs.

J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,

Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!

Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés :

Je peux en ce miroir me connaître moi-même,

Juge toujours nouveau de mes travaux passés!

Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées

Vous amener à moi, de dix en dix années,

Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

Oui, il existe un sens, et même s'il n'« écrit » pas « leur histoire », où les ancêtres d'un grand homme descendent de lui bien plutôt qu'il ne descend d'eux, à savoir que sans lui nous ne remonterions jamais jusqu'à eux, que nous n'y remontons qu'à cause de lui, parce que, lui venu, après coup nous ne parvenons pas à résister à l'attrait, riche en prestiges mais sans doute aussi en mirages, qui consiste à tâcher de surprendre, voire de capter des éléments en solution, alors pourtant que ces éléments n'accèdent vraiment à l'être que du jour où ils ont cristallisé en une individualité unique. Dans le domaine de la biographie, l'étude des antécédents correspond bien moins à proprement parler à ce qu'on appelle en philoso-

phie ou en science la recherche des causes qu'à ce mode très spécial de poésie qu'il faudrait dénommer la poésie du psychologue. Mais, pour le psychologue, cette poésie est des plus attachantes : elle abonde en rencontres, en coïncidences, en conjonctions prestigieuses, et qui dans quelques cas vont au delà du seul prestige : le cas de Constant est éminemment de ce nombre, et c'est pourquoi il sied que nous établissions avec plus de détail le livret de famille constantien.

Dans un des appendices du Cahier Rouge, qui fut publié par ses soins en 1907, une des descendantes de Benjamin : Madame L. de Constant Rebecque a rédigé sur la famille de Constant une note qui débute ainsi : « La famille Constant de Rebecque est originaire d'Aire en Artois. Plusieurs de ses membres prirent part aux Croisades, notamment Hugues et Mainfroy de Rebecque, qui y donnèrent des preuves de valeur éclatante. Arnoult Sire de Rebecque fut compagnon d'armes de Baudoin comte de Flandres qui, en 1197, tint sur les fonds de baptême son fils Ott. En souvenir du siège de Constantinople où ils avaient combattu ensemble, il lui donna le nom de Constant. Par la suite ce nom, porté par plusieurs de ses descendants; fit partie du nom de famille. Antoine Constant de Rebecque, gentilhomme de l'empereur Charles Quint, le suivit dans toute ses guerres et y trouva la mort. » C'est avec le fils de cet Antoine, avec Augustin que commencent de se produire les rencontres et les conjonctions qui nous intéressent. Les Constant avaient tout de suite adhéré à la Réforme.

Entré au service de Jeanne d'Albret, Augustin l'avait accompa- gnée à Paris où il se maria, mais peu après, en raison de sa qualité de protestant, il dut se réfugier à Genève où nous savons qu'il était le jour de la Saint-Barthélémy. Toutefois, dès qu'Henri de Navarre se fut échappé de la cour, Augustin revint en France pour servir sous les drapeaux du futur Henri IV. Dans ses si perspicaces Remarques sur Benjamin Constant, recueillies dans De Hamlet à Swann, voici ce que Guy de Pourtalès nous relate à son sujet : « Constant se lia d'amitié avec d'Aubigné, le poète batailleur, prit part à maint combat, reçut vingt-deux blessures au siège de Villefranche, et ne

s'en porta pas plus mal. Le roi Henri se servit de lui à plusieurs reprises comme envoyé extraordinaire et plénipotentiaire ; il se loua de ses services. « Le Roy, depuis Henri IV, dit d'Aubigné dans ses Lettres et Mémoires d'Estat, a eu besoin de pilottes de tempeste et non pas d'eau doulce : de ce rang. a esté le vicomte de Turennes, depuis duc de Bouillon, le seigneur de Clervaut, le Plessis Mornay, le seigneur de Constant... » Mais le plus grand service que Constant rendit à son roi fut de lui sauver la vie à la bataille de Coutras. Henri, qui combattait comme un simple gentilhomme, ayant saisi Château-Renaud à la gorge, un gendarme se jeta sur lui et « frappoit de son tronçon de lance sur la salade royale, lorsque Constant délivra son maître en tuant le soldat. » En reconnaissance de lui avoir sauvé la vie, le futur roi donna à Augustin pour les armes de la famille la devise suivante : In arduis constans — Dans les choses ardues constant. Que si nous évoquons une autre devise illustre : Solae inconstantiae constans — A la seule inconstance constant, ne semble-t-il pas qu'à elles deux elles figurent les deux astres inverses sous les signes desquels sont placés les deux Constant qui nous occupaient mardi dernier, le Constant qui lui-même se dépeignait « mobile au point d'en passer pour fol », et l'autre tout engagé dans l'entreprise la plus ardue qui soit, celle de ressusciter au bénéfice d'autrui des sentiments morts ou moribonds, car sauver la vie d'un sentiment est chose plus ardue encore que de sauver la vie d'un être. L'anticipation ici n'est pas seulement prestigieuse mais au plus haut degré significative, et le plus étrange c'est qu'ici elle s'accompagne d'une coïncidence singulière, car sur ce même champ de bataille de Coutras, Nenride Navarre était assisté, en qualité d'aumônier, par un autre protestant, membre d'une famille noble du Dauphiné qui, elle aussi, avait tout de suite adhéré à la Réforme, par Antoine, seigneur de la Roche-Chandieu qui, à Genève lui aussi, et sous l'influence de Calvin, avait renoncé aux études juridiques pour devenir un pasteur zélé, — et à celui-là, en reconnaissance de ses services, Henri avait donné, non pas une devise, mais une magnifique bague de saphir, don qui peut nous offrir l'innocent divertissement d'y voir une survi-

vance, du point de vue protestant tant soit peu illogique, de l'anneau d'améthyste épiscopal. Or, cet Antoine de la RocheChandieu est l'ancêtre d'Henriette de Chandieu, la mère de Benjamin. Appartenant l'un et l'autre à l'entourage immédiat d'Henri, il paraît quasi impossible qu'à Coutras ou ailleurs le seigneur de Constant et le seigneur de la Roche-Chandieu ne se soient pas connus : nous ignorons tout de leurs rapports, mais ce que nous savons, c'est que, renonçant à la carrière des armes, Augustin de Constant, lui aussi, se fit plus tard pasteur, et pasteur zélé : il serait bien tentant — mais justement il le serait trop, et attention aux mirages — d'attribuer cette décision à l'influence d'Antoine de la Roche-Chandieu, de se représenter l'ancêtre maternel de l'homme qui écrivait que son livre : De la religion « faisait l'unique intérêt, l'unique consolation de sa vie », induisant l'ancêtre paternel de celui-ci à mettre en pratique semblable manière de voir, mais les mirages me guettent, et il est déjà suffisamment curieux d'assister près de deux siècles à l'avance à cette première rencontre des deux familles d'où Constant est issu.

A l'endroit d'Augustin, la reconnaissance d'Henri ne dépassa pas l'octroi de la devise, et quand Henri de Navarre se fut mué en Henri IV, gâtant son abjuration par le mot fameux : « Paris vaut bien une messe » — à mes yeux un des mots les plus bas qui soient, où se décèlent à la fois la tare indélébile de l'esprit gaulois dès qu'il touche à la religion et cette confusion du religieux et du politique, pour ne pas dire cette réduction du religieux au politique à laquelle l'intelligence et le caractère français ne restent que trop sujets, mais se rachetant en revanche et sur ce plan même par l'acte en soi admirable, quels qu'aient pu en être les mobiles, que fut la promulgation de l'Edit de Nantes, il semble qu'Augustin, lui, de sauveteur, se soit mué en conspirateur, et en un conspirateur qui dut recourir à l'exil et au retour en Suisse pour éviter la prison. L'épisode demeure obscur, et nous ne l'entrevoyons qu'à travers le témoignage de Sully, témoignage ici assez suspect, car Sully n'aimait pas Augustin de Constant : il l'accuse d'avoir travaillé à soulever les protestants et à fonder une république : à son

instigation des réunions nocturnes auraient été tenues et des complots ourdis pour l'établissement d'un gouvernement républicain. Je ne mentionnerais même pas cet incident s'il ne se rattachait dans ma pensée, par un lien non pas ici hasardeux, mais, je l'avoue, des plus distants, à une observation qu'en 1830, le jour de l'enterrement de Benjamin Constant, Vigny note dans son Journal : « C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. Mais je crois qu'il avait son but d'ambition très élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre ; peut-être lui fallait-il une république et en être président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser ; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites. « Ce texte de Vigny aiguille dans une direction suggestive si l'on met l'accent moins sur le terme d'ambition que sur celui de tristesse ou plutôt si l'on complète et corrige le premier par le second. « Peut-être lui fallait-il une république » : en matière politique, dans l'ordre de ce qui devrait être, dans l'ordre idéal, à tout esprit qu'habite l'exigence de justice, c'est toujours une république qu'il a fallu, qu'il faut, qu'il faudra. Si nous savons aujourd'hui qu'à La République de Platon le sous-titre : Concernant la justice ne fut ajouté que beaucoup plus tard, cependant pour une fois l'addition relève du plus légitime, du plus valable des motifs, car tout l'argument de La République est la recherche même de la justice, des conditions de la justice dans l'état : la justice ici figure l'âme à laquelle l'état doit donner corps. Seulement, quand il ne se meut pas, comme à dessein se meut le Platon de La République, rien que dans la sphère de l'idéal, l'esprit tout à fait supérieur est celui qui en chaque domaine voit tout ensemble et ce qui devrait être et ce qui est, qui maintient les deux ordres simultanément vivants en lui et qui ne les laisse jamais se contaminer l'un l'autre : d'où l'alternance d'ambition et de tristesse : ambition de faire accéder ce qui devrait être à l'être, tristesse de constater que, sitôt l'accession opérée, de ce qui devrait être plus

rien ne subsiste, et ce qui est désormais ne se distingue de ce qui était que par un changement de position de même nature que ceux qui apportent aux grands blessés un moment mais rien qu'un moment d'allégement : ce qui subsiste, c'est un mal qu'on a bien pu déplacer mais non pas supprimer : c'est le sens de la parole connue : « La République était si belle sous l'Empire ». Parce que chez Constant la vue de ce qui devrait être se doublait toujours de la vue la plus lucide de ce qui est, je ne pense pas que le Constant de la maturité ait escompté la fondation en France d'une république digne de ce nom : pour notre pays ses espoirs étaient différents : se leurrant comme maints français avant et après lui sur la possibilité d'introduire, de transplanter et d'appliquer en France ces intitutions et mœurs politiques anglaises qui de 1688 à 1910 firent leurs preuves, toute son activité politique eut pour objet d'acclimater en France la monarchie constitutionnelle et surtout le régime parlementaire — ce régime parlementaire dont partout aujourd'hui mais par-dessus tout et plus que jamais chez nous éclate sous nos yeux la lamentable, la misérable faillite. Président de la République ? Il est peu probable qu'il y ait même rêvé, mais il est exact — et ici l'observation de Vigny porte — que le Constant des quinze dernières années possédait la plupart des qualités que devrait tenir un président de la république, mais précisément parce qu'il les possédait, et afin de ne les point perdre, en France il n'eût pu séjourner longtemps au poste réel. Une des si nombreuses plaies de la vie politique, c'est qu'un acte presque' partout ailleurs coupable y devient souvent un acte vertueux et même le seul acte vertueux qu'il reste à accomplir, l'acte de la démission.

Mais, si le républicanisme d'Augustin s'accorde sans doute avec une aspiration que chez Benjamin les circonstances et la sagesse politique refoulèrent, le lien est en effet trop distant pour qu'on y insiste davantage. Augustin regagne donc, et pour de bon, la Suisse : c'est alors qu'il entre dans le pastorat, et, hors le fait qu'il exerça son nouvel office avec le même zèle que le métier des armes, nous ne savons plus rien de lui. Son

fils David se fixa à Lausanne dont il acquit le droit de bourgeoisie tout au début du dix-septième siècle, établissant ainsi la famille dans la future ville natale de Benjamin. Par une coïncidence de plus, c'est à Lausanne aussi que, délaissant la cour d'Henri IV et ses fonctions d'aumônier, vint se retirer pour y mourir l'autre pasteur zélé Antoine de la Roche-Chandieu, y fixant ainsi les attaches de la branche suisse des Chandieu d'où devait descendre la mère de Benjamin. La dynastie des Constant se poursuit pas un deuxième David qui fut, lui, l'arrière grand-père de Benjamin. De celui-là, Pourtalès nous dit : « Il fit des études en Allemagne, en Hollande, puis à Paris, donnant l'exemple à son arrière petit-fils d'une intelligence curieuse de tout, avide et insatisfaite. Esprit parfaitement libéré, malgré le siècle et les fonctions dont il fut investi, — car il remplit la charge de principal du collège de Lausanne, de professeur d'éloquence latine, puis reçut à l'Académie la chaire de langue grecque et de philosophie morale, — David de Constant se distingua par une rare tolérance. Il était d'ailleurs l'ami intime de Bayle, qu'il connut de 1672 à 1674 à Coppet, où celui-ci avait été appelé comme gouverneur des fils du comte de Dohna. En ces mêmes lieux qui virent la laborieuse tragédie d'Adolphe et de Corinne, David de Constant et Bayle, réunis par le hasard sous le même toit, entretenaient un vif échange d'idées philosophiques. » De rencontrer la « tolérance », à toutes les époques si « rare », chez l'arrière grand-père de Benjamin, dans la composition duquel toujours elle constitua une des valeurs et même une des vertus les plus positives, de pouvoir se représenter son aïeul conversant à ce sujet avec Pierre Bayle, c'est-à-dire avec l'homme qui, le premier en introduisit l'usage en cette fin du dix-septième siècle, où l'Europe presque entière était en proie à toutes les controverses, et cela dans ce château de Coppet où cent vingt-cinq ans plus tard Germaine de Staël, si tolérante elle aussi sur le plan de l'esprit, d'heure en heure fera peser sur Benjamin la plus insupportable des intolérances, l'intolérance sentimentale, — ah! certes, ici l'anticipation a de multiples et symboliques résonances ! Mais, en dehors du prix de ces résonances mêmes,

l'évocation du nom de Bayle nous permet de saisir et de dissocier ce qu'à l'instar du titre du dernier livre de Bergson l'on pourrait appeler les « deux sources » de la tolérance. En son portrait littéraire Du génie critique et de Bayle, Sainte-Beuve, qui a si bien parlé de Bayle et qui, entre maints autres traits, offre avec lui ce trait commun, souligne chez Bayle ce qu'en une excellente expression il dénomme « l'indifférence du fond », et il ajoute : « Cette indifférence du fond, il faut bien le dire, cette tolérance prompte, facile, aiguisée de plaisir, est une des conditions essentielles du génie critique, dont le propre, quand il est complet, consiste à courir au premier signe sur le terrain d'un chacun, à s'y trouver à l'aise, à s'y jouer en maître et à connaître de toutes choses. » N'abordons pas aujourd'hui la question du génie critique : à l'inverse de Saint-Beuve je suis persuadé que lorsqu'il est complet précisément — mais alors à mes yeux plus encore qu'un Sainte-Beuve, il est un Coleridge, un Joubert, un Walter Pater, un Hofmannsthal, — le génie critique implique et même postule non point du tout l'indifférence du fond, mais tout au contraire le maximum de partici- \* pation intérieure, mais ceci nous entraînerait trop loin. Ce qui nous requiert ici, c'est qu'une des deux sources de la tolérance, celle que je qualifierais sa source négative, est bien en effet cette indifférence du fond ; et ce qui chez un Bayle ne fait que poindre, sort, se produit au grand jour avec le dixhuitième siècle de Voltaire et de d'Alembert. Si nous ouvrons le Dictionnaire philosophique de Voltaire à l'article tolérance, nous y trouvons la définition suivante : « Quest-ce que la tolérance ? c'est l'apanage de l'humanité ; nous sommes tous pétris de faiblesse et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de nature. » — « Nos sottises » : ne nous laissons pas trop impressionner par ce « nos », de cette modestie ici obligatoire qui le plus souvent ne fait qu'un avec la fausse modestie : rappelons-nous plutôt à quel point Voltaire affectionne ce terme de sottise, et combien volontiers il tend à voir toutes choses sous les deux seuls angles de la sottise et de son contraire, à les réduire à ces deux angleslà : jusque dans cette définition de la tolérance ne perçoit-on

pas au passage ce léger sifflement de mépris qui accompagne en sourdine tant de manifestations de l'intelligence voltairienne et qui en fournit comme le signalement ? « L'apanage de l'humanité », en soi c'est une belle formule, mais je ne crois pas qu'ici le contenu qu'elle recouvre s'élève beaucoup audessus de cette indulgence tout ensemble méprisante et amusée devant le spectacle de la sottise humaine qui, elle aussi, chez Voltaire correspond à une innéité : il est aisé, mais peut-être trop aisé, d'être tolérant quand de ne l'être point gâterait la bigarrure du spectacle même dont on se divertit. Et justement la tolérance véritable, positive n'est ni la « première » ni même la dernière « loi de nature » : première ou dernière, la loi de "nature est hélas ! l'intolérance, et, véritable, positive, la tolérance est le résultat d'une conquête de l'homme sur la nature, sur sa nature, — conquête difficile et même ardue. Entendezmoi bien : il ne s'agit pas — ce qui serait puéril et injuste — de nier les services que put rendre Voltaire à la cause de la tolérance et même à celle de l'humanité en tant que causes, il s'agit d'identifier la source d'où ces services procèdent, et cette source me paraît être celle-là même dont chez Bayle SainteBeuve diagnostiquait la présence : l'indifférence du fond. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est un passage d'une lettre de d'Alembert à Voltaire que je vais vous citer. De la correspondance de Voltaire avec d'Alembert, Sainte-Beuve — à qui je préfère remettre ici le soin de juger puisqu'il est tellement plus près d'eux que je ne le fus, ne le suis et ne le serai jamais — écrit : « Cette Correspondance est essentielle pour avoir la clef de la vie de Voltaire. La vie de Voltaire est une comédie : la Correspondance avec d'Alembert nous en fait voir les coulisses et le fond ; le reste n'est plus ou moins que de l'avant-scène... Toute cette Correspondance est laide... De quelque point de vue qu'on l'envisage, elle ne fait point honneur à des hommes qui érigent le mensonge en principe, qui partent du mépris de leurs semblables comme de la première condition pour les éclairer : « Eclairez et méprisez le genre humain! » Triste mot d'ordre, et c'est le leur — « Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité ! »

C'est le refrain perpétuel », et, revenant à la charge, SainteBeuve cite et commente admirablement ce passage d'une lettre de Voltaire adressée cete fois au Président de Brosses : « Le curé de Moëns, paroisse voisine de Ferney, a soutenu un procès à Dijon contre les pauvres de sa paroisse, qui se croyaient en possession de je ne sais quelle dîme ; Voltaire prend feu, il fait appel au Président : « Ayez compassion des malheureux, vous n'êtes pas prêtre. Voyez, au nom de l'humanité, ce qu'on peut faire pour les idiots de Ferney. Instruisez-moi, je vous en conjure. » Les idiots de Ferney, c'est-à-dire les paroissiens ; notez cette perpétuelle et cruelle méthode de mépriser ceux qu'on prétend servir, et de substituer l'insolente satisfaction de l'orgueil en lieu et place de l'humaine charité. » Or, le 27 janvier 1762, à propos d'un prince qui venait de mourir, voici ce que d'Alembert écrivait à Voltaire : « La philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être. » Ne doutons pas que sur ce point comme sur tant d'autres l'envoyeur et le destinataire ne se soient trouvés en parfait accord ; mais n'omettons pas de noter en même temps le caractère ici tout négatif de l'indifférence du fond, car qui méprise le genre humain ne l'éclairera jamais, qui marche toujours en ricanant ne marchera jamais dans le chemin de la vérité et qui traite d'idiots ceux qu'il veut secourir « au nom de l'humanité » sort pour son compte personnel de toute humanité digne du nom.

Et cependant, même issue de l'indifférence du fond, même quand la source en est négative, la tolérance est un bien si précieux que toutes les manières d'être tolérant peuvent être envisagées comme « la bonne manière », même quand celle-ci est le contraire de la bonne ; et surtout ce qui nous importe ici — et qui motiva l'analyse à laquelle je me suis livré —, c'est qu'à l'origine la tolérance de Constant procède du mode voltairien de tolérance. L'an dernier, le jour où j'opposais Constant à Gœthe, je vous disais — et nous allons le vérifier à chaque pas — que plus même que Gœthe, au départ, Constant appartient tout au dix-huitième siècle et à un dix-huitième

siècle tout voltairien et qu'il eut à s'en dégager sans la rencontre d'aucun Herder. C'est inassisté, par les seules forces de cette réflexion solitaire dont je vous entretenais l'autre mardi, que Constant aboutit à, la tolérance véritable, à la tolérance positive, et de celle-là, la source — située aux antipodes mêmes de l'indifférence du fond — n'est rien de moins que cette vertu qui naît du second degré de la compréhension, la vertu qui porte un si beau nom et qui est si rarement pratiquée :

. la charité intellectuelle.

Passons rapidement sur le grand-père de Benjamin, Samuel de Constant qui s'inscrit dans la série des Constant militaires et sauveteurs puisqu'à la bataille de Ramillies en 1706 il sauva le duc de Marlborough comme son grand-père avait sauvé Henri IV. Il inaugure aussi la tradition, que poursuivra le père de Benjamin, du service pris en Hollande. Dans le portrait qu'en ses Cahiers Verts trace de lui Rosalie de Constant, il nous est dépeint comme un homme strict dans ses principes, religieux et intègre. « Il n'eut jamais de vanité, nous dit Rosalie, il détestait le faste et l'appareil, et négligea souvent par modestie des choses avantageuses à sa famille. » De son mariage naquirent cinq enfants, quatre fils et une fille, et Rosalie ajoute : « Les cinq enfants furent élevés par leur père avec beaucoup de sévérité dans un temps où toute l'éducation se bornait à se -faire obéir. » Petite phrase à laquelle la piété familiale de Rosalie ne se permet l'addition d'aucun commentaire, mais qui à elle seule n'en dit que trop, et qui nous intéresse parce qu'elle explique sans doute pourquoi, ayant été élevé de la la sorte, le père de Benjamin jusqu'à son extrême vieillesse se préoccupa toujours tant des questions d'éducation et concevait celle-ci avec moins de simplification martiale. De l'aîné des cinq enfants, l'oncle de Benjamin, Constant d'Hermenches, l'ami de Voltaire et surtout le correspondant et le premier amour de tête de Belle de Zuylen, la future Madame de Charrière — celui à qui elle écrivait en ce langage inimitable qui chez elle est comme la poésie de la justesse : « J'étais éprise de l'empire que vous exerciez sur moi » — nous aurons un mot à dire lorsqu'âgée de quarante-huit ans, Madame de Charrière,

après l'oncle, rencontrera le neveu, le Benjamin de la vingtième année et qu'alors tous deux seront encore bien plus épris de l'empire qu'ils exerceront l'un sur l'autre. Le deuxième fils, Philippe, prématurément disparu, relève, par la qualité d'un noble et héroïque romanesque, plutôt que du registre d'AdolPhe, du registre de La Princesse de Clèves, mais, pas plus qu'à celui d'Adolphe, je ne résiste jamais au registre de La Princesse de Clèves, et c'est pourquoi je vous communique cette belle histoire telle que la relate Rosalie : « Philippe réunissait à un degré bien rare toutes les vertus et tous les agréments, esprit, figure, talents, joints à une modestie, une pureté de mœurs, une délicatesse qui leur donnait le plus grand prix. Tous ceux qui l'ont connu n'en parlent qu'avec admiration. Il obtint de bonne heure au service, des grades honorables. Sa cousine germaine, mademoiselle de Bercher, était la femme la plus semblable à lui pour les qualités du cœur et de l'esprit. Ils s'aimèrent. Mais la loi qui défend dans le canton de Berne les mariages entre cousins germains était alors dans toute sa force. Ils n'osèrent l'enfreindre et mirent leur vertu et leur héroïsme à triompher de leurs sentiments. Philippe engagea sa cousine à épouser un homme de mérite dont il comptait lui-même épouser la sœur. Il espérait trouver dans ces liens d'amitié le bonheur que donne la vertu. Mais cet effort était trop violent pour son âme. A trente-deux ans, brillant de jeunesse, de force et de santé, il fut enlevé en huit jours par une maladie violente que les médecins ne purent ni connaître ni guérir. Dans son délire le nom de sa cousine fut sans cesse prononcé. Il expira à la Chablière en 1756, au milieu de sa famille désespérée dont cette perte fut le premier malheur. Il avait le grade de commandant-colonel d'un régiment vallon, au service de la Hollande. La personne qu'il devait épouser n'a jamais voulu se marier depuis. » Ainsi que nous l'apprend Gustave Rudler dans sa Jeunesse de Benjamin Constant, l'ouvrage capital publié en 1909 et qui reste à ce jour la grande autorité sur le sujet, le quatrième fils, Samuel, était « intimement lié avec son frère Philippe, il lui avait voué sa vie qu'il voulait passer avec lui », et la mort de Philippe le laissa d'autant plus

désemparé qu'il s'entendait peu avec ses deux autres frères qui le traitèrent toujours en cadet. Samuel, qui fut le père de Rosalie, était, comme Constant d'Hermenches, l'ami de Voltaire. Nous sommes à l'époque (1756-1758) où Voltaire passa trois hivers à Lausanne, et il appréciait fort la famille de Constant qui lui fournissait d'excellents acteurs pour son théâtre privé. Ce fut même Voltaire qui fit le mariage de Samuel : l'été, il quittait Lausanne pour sa propriété des Délices, près de Genève, et là il noua connaissance avec ses voisins les Pictet de Saint-

Jean : leur fille Charlotte le conquit, et il faut avouer qu'il loue de façon évocatrice « les grands yeux noirs et la belle âme logée dans un corps droit comme un jonc ». Il résolut de lui amener un mari, et ce fut Samuel qu'il choisit. De son père, Rosalie devait écrire plus tard : « La finesse et l'agrément de son esprit, cette délicatesse si rare et si précieuse l'on rendu cher aux femmes dont il s'est fait aimer et adorer toutes les fois qu'il l'a voulu. » Il est probable que le jour où Samuel fut présenté à Charlotte était un de ces jours où il voulait, car il est certain que Charlotte l'aima et même l'adora, que lui se laissa faire et que le mariage eut lieu. Seulement les beauxparents Pictet étaient exigeants, tyranniques, la jeune femme tomba assez vite malade de la maladie qui dix ans plus tard devait l'emporter et Samuel fuyait le plus qu'il pouvait la maison. Alors, «les grands yeux noirs» pleuraient et allaient se consoler tant bien que mal auprès de leur vieil admirateur en jouant ses pièces sur le théâtre de Ferney. Après quoi, Charlotte écrit à son mari qu'il a trop d'esprit et qu'elle pèche par excès de sentiment, puis elle procède à un examen de conscience si j'ose dire physico-moral, d'une brusquerie sans voile, mais qui n'en est pas moins, et sans doute à cause de cela même, assez touchant : « Pourquoi lui plairais-je ? demande-t-elle... Je suis brune, maigre, je n'ai point de gorge, la main sèche, de gros sourcils, l'air rude ; je suis parfois aigre ; il est vrai que, quand c'est avec lui, j'en suis fâchée le moment d'après; mais il n'est quelquefois plus temps; je ne suis ni amusante, ni gaie, je suis soucieuse et inquiète, mais je l'adore ; il n'y a rien au monde que je ne fisse pour lui ; je fais mon unique bon-

heur du sien ; et quand je manque, c'est la vivacité, ou l'ignorance... » Le piquant ici — que ne peut l'amitié amoureuse, même toute désintéressée, même amenant et choisissant un mari, chez un homme de soixante-trois ans ! —, c'est que c'est Voltaire, chez qui l'intuition des âmes n'est pas précisément le don le plus caractérisé, qui découvre « la belle âme » de Charlotte, et que c'est Samuel en revanche qui, dans le tour le plus habituel à Voltaire, écrit en l'un de ses ouvrages : « J'ai entendu dire que les hommes célèbres dont on parle ne sont pas comme les clochers, qui grandissent à mesure qu'on en approche. J'ai été si frappé de cette idée, que, pour ne pas me tromper, je vois tous les êtres aussi petits qu'il est possible, et je m'exerce sur tous ceux qui sont autour de moi. » — « Pour ne pas me tromper ? » Voir tous les êtres aussi petits que possible » est le plus sûr moyen de se tromper, et à ce genre d'exercice nulle union conjugale ne saurait résister. Mais l'on a beau s'exercer à voir tous les êtres aussi petits que possible, il peut advenir qu'un jour — c'est même un de ses jeux favoris — l'amour vous en fasse voir un que l'on pare de toutes les perfections, et c'est ce qui, cinq ans après la mort de Charlotte, advint à Samuel. Cette fois les rôles étaient intervertis : ce fut Samuel qui aima, Mademoiselle de Gallatin qui se laissa aimer, longuement prier et enfin épouser, et qui, malade tout comme Charlotte, incapable de s'occuper des quatre enfants de celle-ci, reçut ou mieux daigna accueillir tous les soins et attentions auxquels, quand il s'agissait de Charlotte, Samuel s'était dérobé. Il semble cependant que le naturel de Samuel revint, non point « au galop », mais graduellement, et qu'au bout de douze ans de soins et d'attentions il se soit quelque peu lassé. De son vivant, n'anticipant pas l'avenir ou peutêtre tout au contraire parce qu'elle l'anticipait et espérait ainsi le détourner, Charlotte avait dit de Mademoiselle de Gallatin : « elle a le nez un peu Jong ». Or, un jour Mademoiselle de Gallatin depuis douze ans déjà Madame de Constant sonna pour le domestique ; le campagnaid qui la servait ouvrit la porte, demanda, avec son accent traînard : « Madame a son-né ?» — « Si Madame a son nez ? Morbleu ! Vous le voyez bien... »

s'exclama Samuel de Constant, qui se trouvait auprès de sa femme.

Charlotte n'avait point tort lorsqu'elle disait que Samuel péchait par excès d'esprit plutôt que par excès de sentiment, et Voltaire qui, quand les grands yeux noirs ne se trouvaient pas en cause, était son complice à cet égard, l'en félicite en ces termes : « Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le Saint-Office, je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que Socrate par les prêtres de Cérès ? Cette foi qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. » — « La foi qui transporte les montagnes » n'est guère le fait des Constant, et dans la lettre à Rosalie du 17 juillet 1816 interviendra la phrase de Benjamin qui nous retiendra tant plus tard et au sujet de laquelle avec lui j'aurai tant à dialoguer : « Quand on est parfaitement de bonne foi avec soi-même, la conviction complète est un mot vide de sens. »

Samuel écrivait dans les genres les plus divers : il débuta par un almanach agricole, économique, puis il publia des livres pour l'instruction populaire, un Traité de religion à l'usage des enfants, et, en 1785, des Instructions morales, pour le premier âge également, enfin en 1799, l'année qui précéda sa mort, à nouveau des Instructions morales mais qui cette fois, nous dit la suite du titre, pourront servir à tous les hommes, particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique, par un citoyen du Canton Léman, S.C., tous ouvrages, paraît-il, — car vous voudrez bien m'excuser de n'avoir pas été jusqu'à les lire — où la religion naturelle de Voltaire se double, ainsi qu'il sied à un pédagogue du dix-huitième siècle, d'apports venus du Rousseau de l'Emile et du Vicaire savoyard. Mais Samuel était aussi romancier, et récemment Pierre Kohler, l'érudit suisse à qui j'emprunte ces renseignements, excellent spécialiste staelien et constantien, a réimprimé le seul de ces roman qui ait le mérite de la brièveté et qui même connut assez longtemps l'honneur d'être attribué à Madame de Charrière. Le roman s'appelle Le Mari sentimental, roman par lettres comme beaucoup de romans du temps et comme les Lettres

de Mrs. Henley de Madame de Charrière, ce qui sans nul doute amena l'erreur. De la lettre VII de M. Bompré à M. de SaintThomin, détachons cette phrase : « Il me semble que l'esprit n'est pas toujours au profit du bonheur, et quelquefois je me trouve bien heureux de n'en point avoir » : plaçons en regard l'inoubliable phrase d'Adolphe, celle de la réponse de la Lettre à l'Editeur: « Si ce manuscrit renferme une leçon instructive, c'est aux hommes que cette leçon s'adresse. Il prouve que cet esprit, dont on est si fier, ne sert ni à trouver du bonheur, ni à en donner. » Sous l'apparente similitude quelle opposition foncière, et qui, par delà même l'opposition du Samuel de toujours et du Benjamin de la maturité, n'est rien de moins que l'opposition de certain dix-huitième siècle qui mise tout sur le tour et du meilleur dix-neuvième siècle qui mise tout sur la sincérité : Samuel (car Bompré n'est ici qu'un masque) se félicite de n'avoir point l'esprit qu'il a, tandis qu'avant de les gourmander, et afin de les gourmander en pleine connaissance de cause, Benjamin avoue cet esprit et la fierté dont il s'accompagne. Aussi bien, à propos des romans de son père, s'acquittant à la fois, avec une exquise délicatesse, et envers la sincérité et envers la piété filiale, Rosalie écrit : «Je m'accuse de n'avoir pas eu assez de plaisir de tout cela ; le genre de romans ne me semblait pas digne de l'esprit de mon père quoi qu'il sût y renfermer d'utiles leçons ; j'aurais voulu que son âme que j'estimais encore plus que son esprit s'y montrât et il l'a fait dans quelques autres ouvrages » L'a-t-il fait vraiment ? Est-ce la sincérité ici ou la piété filiale qui parle ? En raison même de l'exquise délicatesse de leur dosage, il n'est guère aisé de le savoir, et je crains bien à présent que la tendresse que je porte à Rosalie ne m'oblige quelque jour à entr'ouvrir du moins ces « autres ouvrages ». Mais en tout cas — et le témoignage même de Rosalie nous en assure — l'âme de Samuel était disjointe de son esprit, séparée de lui, et nous touchons ici la caractéristique centrale du dix-huitième siècle que je vise, du dix-huitième siècle voltairien. L'on n'a jamais le droit de contester à personne la possession d'une âme, mais les âmes de ce dixhuitième siècle-là sont insaisissables parce qu'elles ne passent jamais dans l'esprit. Où sont-elles ? et même que sont-elles ?

que font-elles ? que vivent-elles ? On l'ignore, et, sans la moindre arrière-pensée démoniaque, sans nulles autres associations que celle des croyances antiques, je suis toujours tenté de leur appliquer ce vers de La Dormeuse de Valéry :

... malgré l'âme absente occupée aux enfers.

Or, c'est de ce dix-huitième siècle voltairien, c'est de cette disjonction de l'âme et de l'esprit que Benjamin Constant a pris le départ — et les nombreuses lettres de Benjamin à Samuel laissent assez voir qu'il aimait son oncle d'une affection familiale (et chez Benjamin les affections familiales furent toujours très fortes), il l'aimait aussi d'une affection d'esprit ; seulement, à mesure que jour après jour l'expérience vécue aura creusé, approfondi en lui l'esprit, il découvrira que, pour tout incommensurable qu'elle soit à l'esprit, l'âme n'en est pas moins et en même temps la troisième dimension de l'esprit même : en lui âme et esprit alors se rejoindront, se pénétreront jusqu'à l'indissociable, et alors ce que dira l'esprit rendra le son de textes tels que ceux-ci : « Les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univers s'adresse à l'homme dans un langage ineffable qui se fait entendre dans l'intérieur de son âme, dans une partie de son être inconnue à lui-même et qui tient à la fois des sens et de la pensée. » — « Le sentiment religieux est la réponse à ce cri de l'âme que nul ne fait taire, à cet élan vers l'inconnu, vers l'infini, que nul ne parvient à dompter entièrement, de quelques distractions qu'il s'entoure, avec quelque habileté qu'il s'étourdisse ou qu'il se dégrade. » — « Ame discontinue », disais-je aujourd'hui même en commençant, oui, mais cette discontinuité-là, est tributaire d'une faiblesse dont nous sommes tous susceptibles. La première condition et la condition capitale c'est d'être une âme, et une âme présente à travers l'esprit.

Constant d'Hermenches, Philippe, Samuel, le premier, le deuxième, le quatrième fils du grand-père de Benjamin ; le troisième c'était Juste de Constant, c'était son père, et c'est le si émouvant et si instructif drame intime des rapports du père et du fils qui nous attend la prochaine fois.

II

Cours du mardi 3I janvier I933

« Je déteste le médiocre quoiqu'il couvre la terre entière. » Certes la formule pourrait être de Benjamin, mais son intérêt se double ici du fait qu'elle ne soit pas de lui, mais bien de son père, et même de son père octogénaire dans les lettres duquel, à cette époque, à plusieurs reprises elle revient. Détester le médiocre à vingt ans, c'est chose si courante qu'elle n'apprend rien, et parfois ceux-là mêmes que le médiocre attend et saisira ont commencé par là, mais le détester à quatre-vingts ans, et avec cette insistance, c'est là un trait plus rare et qui nous livre la clé même dans laquelle se joue toute la vie de Juste Constant.

De Juste, — baptisé à Lausanne le 14 mars 1726, mort ' âgé de quatre-vingt-six ans à Brevans, près Dôme (Jura), le 2 février 1812 — Rudler a été jusqu'à écrire: « Benjamin s'explique tout entier par son père. A vrai dire, Juste est une première effigie de Benjamin, une effigie plus terne et d'un moindre relief. Mais, pour égaler la réputation de son fils, il ne lui a manqué que le double talent de l'analyse et du style. Le fond, l'humeur originale, mordante et âcre, le pittoresque du caractère et de la vie, il l'avait. Ecrire l'histoire du fils, c'est presque écrire celle du père, tant leurs deux existences ont eu de contre-coups l'une sur l'autre, tant le père a dominé, modelé, pétri le fils, volontairement ou non, par l'action d'un caractère inouï, unique et d'une éducation étonnante. » N'oublions pas que l'ouvrage de Rudler est une thèse qui fut présentée et soutenue en Sorbonne : Rudler cède ici à la méthode universitaire des sources et des filiations (c'est le cas ou jamais

de le dire), et même il pousse ici la méthode à l'absurde. Non, Benjamin ne s'explique pas « tout entier par son père » : dans la mesure limitée — et nous ne le constaterons que trop — où il est du tout explicable, il ne s'explique que par lui-même. Mais d'une part il est vrai que l'on ne saurait majorer « les contre-coups » que les deux existences eurent l'une sur l'autre, et d'autre part il ne l'est pas moins que chez Juste l'on peut surprendre et même capter certains des éléments en solution qui cristalliseront dans l'individualité, elle vraiment unique, de Benjamin.

Ecoutons d'abord la Rosalie des Cahiers Verts : « Le troisième fils du général Constant, nommé Juste, avait une figure imposante, beaucoup d'esprit et beaucoup de singularité dans le caractère. Défiant, aimant à cacher ses actions, changeant facilement de principes et de façons de penser, il a toujours eu des amis et des ennemis violents. Personne n'est aimable d'une manière plus piquante que lui, personne n'a plus de moyens pour se faire aimer jusqu'à l'enthousiasme, personne aussi ne sait mieux blesser et mortifier par une ironie amère. Il a suivi la carrière du service de la manière la plus honorable. Ses ennemis mêmes lui rendent la justice qu'il était un des meilleurs officiers de l'armée hollandaise. A l'âge de quarante ans, il épousa Mademoiselle de Chandieu qui l'aimait depuis longtemps. Elle était belle et d'un caractère angélique. Elle mourut après deux ans de mariage en lui donnant un fils. Ce malheur a influé sur tout le reste de son temps. Il partageait son temps entre le service et l'agriculture : il bâtit, il planta, il bonifia ses campagnes, c'était l'ocupation qu'il aimait le plus. L'éducation de son fils lui donna beaucoup de peine ; celuici se ressentit du malheur d'avoir perdu sa mère. M. Juste de Constant paraissait dans la situation la plus brillante et la plus heureuse, à la veille d'avoir le régiment qu'avait possédé son père, son fils élevé, placé auprès du duc de Brunswick qui le lui avait demandé, possesseur de vastes campagnes dans la plus belle situation du monde, jouissant de ce qu'il avait créé et arrangé lui-même, aimé, estimé dans sa famille, dans son pays et en Hollande. Un sort cruel a détruit tous ces biens.

Ses ennemis les Bernois, jaloux de sa position au service, lui ont suscité un procès inconcevable dans lequel il a succombé, malgré l'équité reconnue de son droit, les efforts de sa famille et de ses amis. Une cabale puissante l'a accablé. Peut-être n'a-t-il pas mis dans la conduite de cette affaire l'art et l'adresse dont l'intégrité doit pouvoir se passer. Le désespoir causé par l'injustice l'a souvent fait faire des fautes, mais il est consolant pour lui de penser que la première cause de son malheur vient de ce qu'il a empêché le pillage de la ville d'Amsterdam. Il a perdu ses emplois, sa fortune, il vit retiré dans un asile inconnu en France. »

Nous ne pouvons aborder ce procès, qui serait en effet « inconcevable » si, en pareil domaine, l'inconcevable ne représentait la norme, où Juste le bien-nommé avait pour lui et la justice et l'humanité, qui assombrit toute la fin de sa vie et non moins cinq ans de la jeunesse de Benjamin — de sa vingtet-unième année à sa vingt-sixième année —, mais qui fournit à celui-ci l'occasion de racheter toutes ses juvéniles erreurs en assistant son père de toutes les façons avec le plus intelligent et le plus actif dévouement, multipliant à son sujet les mêmes Mémoires justificatifs, et qui le 16 octobre 1794 devait valoir à Benjamin ce témoignage de Madame de Charrière, la femme certes la moins prodigue d'éloges immérités : « Je troquerais volontiers ma conscience filiale contre la vôtre. Vous étiez autrefois un enfant qui avait à se louer et à se plaindre, et qui ne se plaignait pas, mais qui satisfaisait ses goûts bien plus à son propre détriment qu'à celui de qui que ce soit d'autre. Dès que vous avez été un homme, ayant mangé de la connaissance du bien et du mal, vous avez été un excellent fils. Recevez de moi une absolution totale. Je suis aussi bonne qu'aucun prêtre, voire le Pape, pour vous la donner, vous connaissant fort bien et ne vous ayant jamais flatté sur rien au monde. »

Ici la parfaite justesse de Madame de Charrière me contraint à absoudre à mon tour le scandale des prérogatives papales qu'elle s'arroge, et cette justesse ici nous fait toucher un trait fondamental chez Benjamin, à savoir que chez lui la connaissance — et même quand elle n'a pas encore accédé au second

degré qu'est cette réflexion dont je vous ai entretenu — la connaissance rien qu'en tant que connaissance, au lieu d'entamer, et même de désintégrer l'être, chez Constant toujours l'améliore, engendre un progrès intérieur. De quoi, comme de toutes choses, Benjamin était conscient, qui dès le 30 mars 1789 à propos de son père écrivait : « Je lui ai fait tant de chagrins, j'ai été si injuste, si prévenu ! » et qui le 21 octobre 1794 remercie Madame de Charrière en ces termes : « J'accepte bien volontiers votre absolution sur mes péchés filiaux. Il est sûr que je tâche de réparer autant que je le puis ce que j'ai pu négliger et ce que j'ai fait de mal dans une jeunesse orageuse.» Mais Juste avait déjà soixante ans passés lorsque le procès débuta, et c'est le Juste de la trente-cinquième année qui sollicite notre attention. En mai 1760 il prie un de ses amis d'essayer de découvrir les sentiments de Mademoiselle Henriette de Chandieu à son endroit : l'ami échoue à les découvrir, et Juste lui écrit : « J'étais presque sûr que vous ne tireriez rien d'Henriette ; je vous ai déja dit qu'elle est la jeune fille la plus réservée que j'aie vue. Je suis d'accord avec vous que l'on ne pourrait faire un meilleur choix, mais la santé est indispensable, et il est certain que la mienne est si compromise que je ne pourrai jamais penser à fonder une famille », et quelques mois plus tard il ajoute : « les sentiments d'Henriette à mon endroit sont un véritable problème ». Dans l'espèce précisément il n'y avait pas problème. Ainsi que nous l'apprend Rosalie, Henriette aimait Juste, si sa réserve J'empêchait de le lui montrer d'une manière assez probante puisqu'il lui fallut cinq ans pour élucider à sa satisfaction le problème, avant d'épouser Henriette. Mais ici ce qui nous intéresse, c'est ce terme de problème appliqué à des sentiments. Si en soi le terme de problème va déjà si bien à tout le mode de penser constantien, en l'appliquant à des sentiments, Juste, sans le savoir, s'affirme un précurseur et un moderne. Pour l'esprit classique en effet, dans l'ordre sentimental, ni les sentiments que l'on vous porte et moins encore les sentiments que l'on éprouve ne sont matière à problème : chaque sentiment est ce qu'il est, se connaît pour ce qu'il est, avant, et par-dessus

tout ne doute jamais de sa réalité. A la limite, et pour faire leur part à ce vague et à cet inexprimable dont on souhaiterait tant pouvoir se débarrasser mais qui enfin existent, il y aura • bien la catégorie classique tout ensemble si mystérieuse, si commode et si symptomatique du je ne sais quoi. N'est-ce point sur elle qu'un des grands seigneurs de la psychologie classique, un de ceux qui lui ont fait rendre le maximum de ce dont elle est susceptible, Retz ouvre le célèbre portrait : « Il y a toujours eu du je ne sais quoi en Monsieur de La Rochefoucauld ». Dans ce portrait même et dans toute son œuvre, Retz d'ailleurs fait valoir mieux que quiconque les droits du je ne sais quoi. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en deçà de l'usage d'un Retz, la catégorie du je ne sais quoi offre aux classiques cet excès de commodité de leur permettre de débarquer avec le salut le plus courtois mais le plus sibyllin le vague et l'inexprimable afin de revenir bien vite à ces choses précises et exprimables qui seules comptent et ont droit de cité. Le problématique des sentiments, le fait qu'en tant que tels les sentiments puissent être problématiques, à mes yeux c'est là que réside l'acquis le plus certain, le plus indiscutable de la psychologie moderne, — un acquis, je le reconnais, en lui-même problématique dans ce sens qu'il pose, qu'il soulève des questions à l'infini bien plutôt qu'il n'en résoud aucune ; mais en psychologie si possible plus encore qu'ailleurs, tout ce qui nous rapproche de la vérité doit être tenu pour un acquis, et en tout cas c'est ici qu'entre l'esprit du classique et l'esprit du moderne se situe une ligne de démarcation essentielle. La découverte du problématique des sentiments — dont l'œuvre de Proust nous livre l'aboutissement actuel — s'est elle-même accomplie en plus d'une étape. Juste et Benjamin nous fournissent à cet égard de précieux points de repère, car pour Juste, autant du moins que la rareté des documents nous permet d'apprécier, ne sont encore problématiques que les sentiments qu'on lui porte ; pour Benjamin, bien plus profondément, les sentiments mêmes qu'il éprouve. Ce « vague des passions » qu'en un mémorable chapitre du Génie du Christianisme, pour introduire René, Chateaubriand vient de signaler, dans Adolphe est déjà

devenu un vague des sentiments : « Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation, et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir. » Il suffit de lire le Journal intime et les Lettres pour constater presque à chaque page que, par delà leur confusion et leur mélange, les sentiments s'apparaissent à eux-mêmes problématiques. Chez Benjamin la tragédie de l'âme discontinue est liée de la façon la plus étroite non seulement à ce que Proust appellera plus tard « l'intermittence des sentiments », mais au fait que ces intermittences qui chez Benjamin interviennent avec une invincible fréquence sécrètent au sein de qui les vit un doute sur la réalité de ses sentiments, un doute incurable et de la nature d'une maladie mortelle.

Il faut croire qu'après avoir constaté que les sentiments d'Henriette à son endroit étaient un véritable problème, Juste commença par s'en tenir là et qu'il se désintéressa et de la. solution et du problème lui-même, car c'est un an après cette constatation que se place l'événement en fonction duquel l'expression de Rosalie : « beaucoup de singularité dans le caractère », pour exacte qu'elle soit, se dévoile tout inadéquate, et qui ne relève, lui, que de l'expression que lui applique un cousin de Juste, Constant de la Mercerie disant que la conduite de Juste y « est d'un singulier qui ne ressemble à rien ». Tout ici est « singulier », obscur par le manque de détails, difficile à interpréter, mais la conduite de Juste en cette circonstance plus que partout ailleurs projette une vive lumière sur son caractère. Donc en août 1761, âgé de trente-cinq ans, Juste a une discussion sur l'éducation avec sa cousine Mademoiselle de Bavois (plus tard Madame de Charrière de Bavois) : celle-ci lui parle d'une petite fille de neuf ans, très intelligente, qu'elle avait rencontrée dans un village voisin de Lausanne, à Bettens. Et Juste sans coup férir de partir pour Bettens, de voir la petite fille, de la prendre en affection, de l'emmener en chaise de poste sur ses genoux à l'insu de ses parents et, la faisant passer pour sa nièce, de la transplanter, lui protestant, en

pays catholique et de la placer dans un établissement d'où, le moment venu, elle sortit ayant reçu, au dire de témoins non suspects certes de partialité à son égard, une éducation en effet accomplie. La petite, dont sans doute pour dépister, Juste modifia lé prénom et que dans la famille Constant on appela toujours Marianne, s'appelait en fait, Jeanne-Suzanne Magnin. Elle était la fille d'une respectable famille d'édiles de Bettens. Mademoiselle de Bavois, qui ne prévoyait guère que la seule mention d'une petite fille très intelligente aurait pour conséquence un rapt aussi foudroyant, s'étant inquiétée des résultats et enquise auprès de Constant de la Mercerie, celui-ci, en un langage de la plus vivante, pittoresque et savoureuse incorrection, lui répond : « Je vais vous conter ce qui m'est arrivé relativement à cette fille que mon cousin a emmenée, que je croyais fermement dans un village d'alentour comme il me l'avait dit que c'était son dessein. Je me trouvai dans une maison il y a quinze jours, où on me dit : savez-vous que Monsieur Juste a emmené avec lui la petite fille ? Je me récriai là-dessus à la calomnie et de ce qu'on lui prêtât une action aussi baroque ; que cette fille était dans un village. — Non, me dit-on, vous pouvez compter qu'il a emmené cette enfant dans la chaise de poste. Je vous avoue, Mademoiselle, que cette assertion positive m'ébranla, me capotisa, sans me persuader entièrement, tant la chose me parut hors d'apparence. On m'ajouta : et Madame la Générale le sait et en est dans toute la colère possible. Je dis : hé bien, je veux lui faire une visite pour me bien mettre au fait de la chose et, si elle est, tâchez de la lui faire envisager sous le coup d'œil le plus favorable. Je la trouvai le lendemain seule ; il me fallut la mettre sur la voie en lui demandant des nouvelles de mon cousin. Alors la bombe creva avec une extrême violence, touchante dans quelques moments et plus souvent dans l'exagération contre lui et contre tous ceux qui pouvaient, suivant elle, y avoir la moindre part. Il avait emmené cet enfant sur ses genoux, la faisant passer en route pour sa nièce, qu'elle en avait des preuves, fit des plaintes amères de son fils pour le passé, présent et avenir ; qu'elle voulait absolument qu'il

renvoyât cette fille à ses parents, qu'il n'y avait que ce moyen qui pût la tranquilliser sur un avenir dans lequel elle ne voyait rien que d'affreux. Tout ce que je pus dire pour pallier, excuser mon cousin ne fit que blanchir et qu'aigrir encore plus son humeur, et elle me pria d'écrire à son fils tout ce qu'elle venait de me dire. Il ne me fut pas difficile de comprendre qu'on avait eu la charité d'envenimer la conduite de mon pauvre Juste et de la peindre sous les plus noires couleurs. J'ai cru que mon amitié pour lui demandait que je lui rendisse cette conversation, comme je le fis, quelques jours après, en désapprouvant qu'il eût emmené cette fille. Comme entre nous on ne peut pas le justifier, je lui fis part de mes craintes, de ce que les mêmes personnes qui avaient si bien réussi de le mettre mal dans l'esprit de Madame pouvaient de même faire naître des craintes et des soupçons dans l'esprit des parents de cette fille et les obliger à la redemander hautement, ce qui produirait un fâcheux éclat, que le Père avait été deux fois à la Chablière pour en demander les nouvelles et pour savoir où elle était, qu'on lui avait répondu qu'elle était bien et dans un village du pays dont on ne savait pas le nom ; que je lui conseillais s'il l'avait réellement emmenée, de la renvoyer d'abord sans abandonner son éducation, que je lui offrais nos écoles, où il aurait dû la mettre d'abord ; que je m'étais cru obligé de lui dire tout pour se conduire en conséquence... Cette affaire me chagrine, mais beaucoup. Emmener cette enfant en pays catholique où elle n'entendra pas un mot du langage, son idée de vouloir la pousser, tout cela me paraît si extraordinaire que je crois souvent que c'est un songe. On me dit qu'il a un attachement inconcevable pour elle ; il faut convenir que cet enlèvement à l'insu de ses parents est susceptible des plus mauvaises couleurs... Je crois que vous ferez bien d'écrire à Juste ce que vous avez appris touchant la petite, sans lui faire mention de moi pour qu'il ne croie pas que nous nous somme entendus là-dessus et qu'il voie qu'on pense à l'unisson sur sa conduite, qui dans le fond n'est rien moins que criminelle, mais aussi qui est d'un singulier qui ne ressemble à rien. » Mais ni l'éclatement de la bombe maternelle — pourvue

ici pourtant de toute la valeur militaire qui se peut attacher à la bombe d'une générale —, ni les réclamations des parents de la petite, et moins encore les lettres de Constant de la Mercerie et de Mademoiselle de Bavois, — rien n'exerça le moindre pouvoir sur Juste qui en aucun événement ne se montra plus fidèle à la devise octroyée par Henri IV : In arduis constans, fidèle jusqu'à la mort. Car si, quatre ans plus tard, avant qu'il n'épousât Henriette, les Chandieu exigèrent et obtinrent qu'il rompît toute relation avec sa nièce fictive, Henriette étant morte au bout de deux ans de mariage et huit jours après la naissance de Benjamin, Juste tint l'engagement pour révoqué et Marianne rentra dans sa vie. Quand celle-ci eut atteint ses vingt ans, et que le péril des épouseurs commença de poindre, retirant Benjamin alors âgé de cinq ans à ses deux grand'mères qui bien entendu se le disputaient, il confia sa garde et son éducation à Marianne, et, à nouveau au dire des témoins non suspects de partialité, Marianne ne fut pas moins accomplie dans l'éducation qu'elle donna que dans celle qu'elle avait reçue : elle suscita chez l'enfant une affection qui survécut à tous les différends familiaux et d'affaires : dans son enfance Benjamin appelait Marianne tantôt « bonne amie » et tantôt « amie » : en 1813 il lui écrit : « Chère amie, car à présent que tout est éclairci entre nous il m'est doux de vous appeler comme je le faisais dans mon enfance... », et en 1820, apprenant qu'elle était malade, il écrit à la fille de Marianne et de Juste, donc à sa demi-sœur Louise d'Estournelles : « Je vous prie de dire à votre mère combien je prends part à sa maladie et combien je désire qu'elle se rétablisse promptement : je n'oublierai jamais qu'elle a eu des soins bien tendres de mon enfance et rien n'a affaibli et n'affaiblira l'affection que je lui porte». L'année où il lui confiait Benjamin, en 1772, le 22 juillet, Juste signa à Marianne, « devant Dieu et par tout ce que la Religion et l'honneur ont de plus sacré », une promesse solennelle de mariage. Le mariage eut lieu plus tard : de Marianne, Juste eut deux enfants qui à leur tour devinrent les héritiers de Benjamin. Fidèle jusqu'à la mort, disais-je : le lien entre eux avait duré cinquante ans (1761-1812), et

c'est en toute vérité que Rudler dit que « Marianne fut la vraie femme de Juste Constant ».

Tels sont les faits, et maintenant il s'agit d'interpréter, d'essayer de dégager la lumière dont ils sont porteurs. Rappelons-nous d'abord la phrase de Rosalie sur le père de Juste, sur le général : « Les cinq enfants furent élevés par leur père avec beaucoup de sévérité dans un temps où toute l'éducation se bornait à se faire obéir ». Juste avait pu épuiser les attraits de cette « simplification martiale » et même être quelque peu revenu quant aux fruits qu'elle engendre. Nous sommes en 1761, un an avant la publication de l'Emile, et si Juste et pas davantage Benjamin ne subiront jamais Rousseau, si même, ainsi que l'observe avec perspicacité Paul Léon, dans l'éducation de Benjamin Juste prendra exactement le contre-pied de la doctrine de Rousseau et à la dépendance des choses substituera un dépaysement conduit à la limite, il n'en est pas moins vrai que la question de l'éducation est à l'ordre du jour et qu'elle fut et resta toujours pour Juste question centrale : il en discute avec sa cousine, et voici qu'imprudente, celle-ci mentionne une petite fille en la qualifiant de « très intelligente ». C'était toucher et atteindre Juste — et non seulement lui, mais en lui ses ascendants, comme plus tard ses descendants et au premier rang Benjamin, tout ce que Rosalie appellera un jour «l'esprit Constant» — dans ce que Juste a de plus sensible, de plus vulnérable. Pour l'esprit Constant — si cette primauté ne doit donner qu'avec le seul Benjamin d'impérissables résultats — l'intelligence figure toujours la valeur suprême ; et si une petite fille est très intelligente, il convient et même il importe qu'elle reçoive l'éducation à laquelle sa disposition lui confère droit, et — pour reprendre l'expression de la lettre de Constant de la Mercerie et que l'on devine ici émaner de Juste lui-même — qu'elle soit « poussée ». Or, Juste a expérimenté en sa propre personne que, si respectable qu'elle soit, une famille n'est pas toujours la meilleure éducatrice d'une intelligence. Certes, en tant que famille elle garde ses droits, mais des droits qui aux yeux de Juste ne sauraient prévaloir contre ceux du développement de l'intel-

ligence, s'opposer au vol futur de cet oiseau à ses yeux évidemment fort rare qu'est une petite fille très intelligente. C'est ainsi que je me représente le mobile initial, le premier temps du processus, celui qui précède la rencontre mais qui précipite vers elle. Le deuxième temps, lui, est beaucoup plus difficile à se représenter et même à imaginer —, à moins, mais ce qui ici passerait peut-être le point, d'exhausser le Juste de trentecinq ans au niveau de ce Dante qui avait exactement les neuf ans de la petite fille très intelligente lorsque pour la première fois il rencontra Béatrice, mais cet exhaussement serait d'une démesure doublement téméraire puisque du même coup il faudrait exhausser la petite fille très intelligente elle-même au niveau de l'héroïne de La Divine Comédie. Irons-nous à l'autre pôle ? Nous rangerons-nous à la cynique manière de voir du neveu de Juste, de Charles de Constant qui le 26 janvier 1830, l'année même de la mort de Benjamin, écrivait à sa sœur Rosalie : « J'ai trouvé l'autre jour une lettre du petit cousin Constant de la Mercerie à la tante de Charrière sur l'enlèvement que fit mon oncle de Marianne de son village pour l'élever avec lui en Hollande dans le but d'en faire sa maîtresse et à un âge où cette enfant ne pouvait lui donner que de la peine ou de l'embarras. Il a suivi son projet avec une rare constance ». Mais, quand il s'agit de n'importe quel membre de sa famille, y compris son père Samuel — et en ce cas la piété filiale de Rosalie l'invite, ainsi qu'il sied, à plus de modestie —, Charles est le type même du pharisien qui rend grâces à Dieu de n'être pas comme le reste des hommes, et en tout cas on peut concéder à sa prétention qu'il différait des autres Constant en ce sens qu'il manquait d'esprit. Aussi bien cette lettre que Charles avait retrouvée, nous venons de l'entendre, et si Constant de la Mercerie parle, mais par ouï dire, d'un « attachement inconcevable », s'il convient que « l'enlèvement à l'insu des parents est susceptible des plus mauvaises couleurs », s'il dit que la conduite de Juste « dans le fond n'est rien moins que criminelle », toutes ces expressions se réfèrent à l'enlèvement lui-même bien plutôt qu'au projet délibéré d'élever une enfant « dans le but d'en faire sa maîtresse ». Ce qui exclut

d'ailleurs l'hypothèse du projet délibéré, ou du moins, si même un moment juste l'entretint, ce qui l'annula, c'est que, lorsque Marianne n'avait plus neuf ans mais treize ans, Juste épousa Henriette et que tout de même il ne pouvait prévoir qu'elle mourrait deux ans plus tard. Quelle fut à l'origine la nature de cet « attachement » ? Peut-être tout simplement le charme si profond et si émouvant d'une intelligence enfantine lorsque celle-ci existe en sa perfection, et si à l'origine il y eut autre chose que, faute de documents, nous ne pouvons plus pénétrer, demandons ici à l'auteur d'Adolphe l'interprétation de son père : « les sentiments de l'homme sont confus et mélangés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ».

Mais, si le singulier ici ne ressemble à rien, ne serait-ce pas en vertu du trait par où, plus que par tout autre, Juste s'affirme un précurseur et un moderne — j'entends un moderne authentique, et ils sont peu nombreux et il faut les distinguer avec soin de leurs contrefaçons qui, elles, pullulent — le trait qui constitue le legs le plus précieux de Juste à Benjamin, et qui chez Benjamin deviendra une des composantes essentielles du génie : l'absence de toute convention. Dans le tissu de l'être constantien il n'entre pas un grain de convention, — non seulement pas un grain de convention sociale, — et nous ne savons que trop si déjà ceci est rare, — mais pas un grain de convention sentimentale, — et ceci alors est la rareté même. Sur ce dernier point, peut-être sur lui seul, entre le père et le fils règne un accord total, et si, dans l'événement que nous sommes en train d'analyser, toute l'attitude de Juste témoigne d'une absence de convention radicale, celle de Benjamin, à l'endroit de cet événement même, y correspond de la manière la plus exacte puisque jamais Benjamin n'a laissé une convention s'introduire dans les sentiments qu'il ne cessa de porter à Marianne.

Cependant, après avoir résolu le problème de l'éducation de Marianne et avoir constaté durant quatre ans que son intelligence se développait ainsi qu'elle le méritait, il est certain que Juste — mû par une de ces volte-faces qui dans la vie

de Benjamin se multiplieront jusqu'à devenir la norme même — se retourna vers l'autre problème, celui des sentiments d'Henriette, et qu'apparemment il avait fini par l'élucider à sa satisfaction puisqu'en 1765 le mariage eut lieu. Mais ici nous ignorons tout. Que se passa-t-il ? Il est probable que, s'interposant entre la réserve d'Henriette et cet excès d'amour du problématique qui consiste à voir des problèmes là même où il n'y en a pas, des tiers établirent la communication, que ; Juste fut d'autant plus touché des sentiments qu'il inspirait que longtemps il en avait douté, et qu'à la faveur de cette émotion générale il en oublia les treize ans de Marianne et 1 consentit à souscrire à cet égard à l'engagement que la famille > Chandieu réclamait. A cette date, et pendant les deux brèves années de mariage, aimait-il Henriette ? aimait-il Marianne ? les aimait-il toutes deux ? Encore une fois nous ignorons tout : la seule chose que nous sachions c'est que lorsqu'après avoir donné naissance à Benjamin, Henriette mourut, Juste en fut si affecté qu'à l'heure de l'enterrement il fut presque saisi de convulsions et qu'il fallut appeler un médecin. L'état convulsif est également un trait constantien signalétique, qui chez Benjamin ira parfois jusqu'à la tentative de suicide, mais, tout aussi bien que la douleur de l'amour, les convulsions peuvent traduire la douleur du remords, et la douleur du remords est par excellence une douleur constantienne.

Aujourd'hui décidément est le jour où nous sommes condamnés à l'ignorance, car d'Henriette non moins nous ignorons tout. Elle était de seize ans plus jeune que Juste qui avait quarante ans lorsqu'il l'épousa, quarante-deux ans lorsque Benjamin naquit. En dehors des deux fragments de lettres de Juste, de la ligne de Rosalie : « elle était belle et d'un caractère angélique », nous ne possédons que la reproduction d'un portrait, et dans l'interprétation des portraits je suis toujours beaucoup moins téméraire que dans l'interprétation des textes. Portrait, dû à un artiste inconnu, un pastelliste croirais-je, où flotte, très diluée, un peu de la grâce de certains Perronneau, : mais d'un Perronneau alangui par les brises tièdes du lac Léman. A mes yeux, la beauté est présente, si elle aussi est

réservée : le caractère angélique — dont peut-être pendant les deux ans de mariage Henriette eut l'emploi — ne transparaît ici que par une expression de douceur, mais d'une douceur qui ici clôt le visage plutôt qu'elle ne l'ouvre. Sauf qu'elle lui transmit ses cheveux roux — la couleur traditionnelle des Chandieu — il est impossible d'apprécier ce qu'Henriette put transmettre à Benjamin. D'après les assez nombreux et charmants portraits qui existent de Benjamin enfant et qui s'échelonnent de sa troisième à sa onzième année, l'on eut toujours coutume de dire qu'il ressemblait à sa mère, mais sur le chapitre de ces ressemblances-là, même quand il s'agit d'êtres vivants, à plus forte raison quand il s'agit de portraits, je suis si possible plus incompétent encore que dans le domaine où je viens de me hasarder.

Ni dans son Journal ni dans ses Lettres Benjamin ne mentionne quasi jamais sa mère qu'il n'a pas connue, et dont son père qui, après la mort d'Henriette et les convulsions passées, en dehors de Benjamin ne vit plus que pour Marianne, ne chercha pas sans doute à entretenir en lui le souvenir. Rudler dit à ce sujet : « Après tout, il n'en aurait pas beaucoup coûté à Benjamin de faire, comme tant d'autres, quelques phrases émues ». A tant d'autres en effet il n'en coûte pas beaucoup, il en coûte même moins que rien, mais c'est que ces autres docilement se conforment aux conventions du sentiment, et c'est de cela précisément que Benjamin est incapable : c'est pourquoi ici Rudler tout ensemble a raison et tort : il a raison pour les autres, et il a tort pour Benjamin, car pour Benjamin de faire quelques phrases émues sur une mère qu'il n'avait pas connue, cela ne lui eût pas seulement beaucoup coûté, cela lui eût été proprement impossible.

Mais il connaissait son père — ah comme il le connaissait ! — et il aurait tout donné, non point certes pour faire quelques phrases émues sur lui, mais pour qu'entre eux, et ne serait-ce qu'une fois, affleurât cette émotion qui seule, et par-dessus tout entre père et fils, ouvre la voie à l'intimité, et d'aucun des deux côtés l'émotion ne put affleurer et jamais l'intimité ne naquit, et pourtant ces deux êtres s'aimaient profondément.

Nous joignons le thème qui est aujourd'hui nôtre et qui, par delà Juste et Benjamin, retrace l'histoire de tant de pères et de fils. Pour toucher le thème au centre, plutôt que de risquer de nous éparpiller dans le méandre de relations qui durèrent quarante-cinq ans, je préfère détacher deux textes capitaux, dont le premier nous fait assister au drame en son maximum de particularité, tandis que le second est tout empreint de cette Allgemeingültigkeit, de cet universellement valable qu'il y a quinze jours je vous définissais. Le premier appartient au Cahier Rouge, le second à Adolphe. Chronologiquement, le premier est postérieur au second puisque le Cahier Rouge fut écrit en 1811 et que le texte ne varietur d'Adolphe était établi en 1810, mais le Cahier Rouge ne conduit le récit de la vie de Benjamin que jusqu'à sa vingtième année tandis qu'Adolphe concentre toute l'expérience du Constant de la maturité. Commençons donc par le texte du Cahier Rouge. Je vous disais la dernière fois que le Cahier Rouge est un chefd'œuvre qui, dans l'ordre du récit autobiographique, pour l'allure cursive dans la véracité la plus dégagée, n'a guère son analogue. Nous sommes à la fin septembre 1787 : Benjamin est à la veille de ses vingt ans accomplis : il vient de vivre la période la plus orageuse « de cette jeunesse orageuse » qu'en fonction de la peine qu'elle avait faite à son père précisément, nous le vîmes tout à l'heure mentionner à Madame de Charrière. Dettes de jeux, absurdités amoureuses qui n'ont pas l'excuse que le cœur y soit intéressé, fuites inopinées, rien n'a manqué au tableau : de tout cela il se reconnaît coupable, il sait que son père en a souffert, il souffre de l'en avoir fait souffrir et il est en train d'opérer le retour de l'enfant prodigue : « Enfin le lendemain, j'arrivai à Bois-le-Duc. J'étais dans la plus horrible angoisse, et je restai quelques temps sans avoir la force de me faire conduire au logement que mon père habitait. Il fallut pourtant prendre mon courage à deux mains et m'y rendre. Pendant que je suivais le guide qu'on m'avait donné, je frémissais et des justes reproches qui pourraient m'être adressés et plus encore de la douleur et peut-être de l'état de maladie causé par cette douleur dans lequel je pourrais

trouver mon père. Ses dernières lettres m'avaient déchiré le cœur. Il m'avait mandé qu'il était malade du chagrin que je lui faisais et que si je prolongeais mon absence j'aurais sa mort à me reprocher. J'entrai dans sa chambre. Il jouait au whist avec trois officiers de son régiment — Ah ! vous voilà ? me dit-il, comment êtes-vous venu ? — Je lui dis que j'avais voyagé moitié à cheval, moitié en voiture et jour et nuit. Il continua sa partie. Je m'attendais à voir éclater sa colère quand nous serions seuls. Tout le monde nous quitta. — Vous devez être fatigué, me dit-il, allez vous coucher. — Il m'accompagna dans ma chambre. Comme je marchais devant lui, il vit que mon habit était déchiré. — Voilà toujours, dit-il, ce que j'avais craint de cette course. — Il m'embrassa, me dit le bonsoir et je me couchai. Je restai tout abasourdi de cette réception qui n'était ni ce que j'avais craint ni ce que j'avais espéré. Au milieu de ma crainte d'être traité avec une sévérité que je sentais méritée, j'aurais eu un vrai besoin, au risque de quelques reproches, d'une explication franche avec mon père. Mon affection s'était augmentée de la peine que je lui avais faite. J'aurais eu besoin de lui demander pardon, de causer avec lui de ma vie future. J'avais soif de regagner sa confiance et d'en avoir en lui. J'espérais, avec un mélange de crainte, que nous nous parlerions le lendemain plus à cœur ouvert. Mais le lendemain n'apporta aucun changement à sa manière, et quelques tentatives que je fis pour amener une conversation à ce sujet, quelques assurances de regret que je hasardai avec embarras, n'avaient obtenu aucune réponse ; il ne fut, pendant les trois jours que je passais à Bois-le-Duc, question de rien entre nous. Je sens que j'aurais dû rompre la glace. Ce silence, qui m'affligeait de la part de mon père, le blessait probablement de la mienne. Il l'attribuait à une insouciance très blâmable après une aussi inexcusable conduite : et ce que je prenais pour de l'indifférence était peutêtre un ressentiment caché. Mais dans cette occasion comme dans mille autres de ma vie, j'étais arrêté par une timidité que je n'ai jamais pu vaincre, et mes paroles expiraient sur mes lèvres, dès que je ne me voyais pas encouragé à continuer.»

A cette scène l'on assiste comme si l'on avait vraiment assisté, comme l'on assiste à une scène de la vie vécue dont elle détient la parfaite et décevante neutralité — de la vie vécue qui, à l'image de la réception de Juste, n'est jamais ni ce que l'on avait craint ni ce que l'on avait espéré ; — et sans nul effort, avec l'allure cursive que je signalais, Constant ici est l'égal des maîtres les plus inimitables d'une présentation désencombrée, désempesée, de la vie en action, l'égal de fol Pouchkine et du tout meilleur Mérimée. Mais on a presque honte ici de s'arrêter à la moindre considération artistique, de louer la qualité du récit en regard des commentaires auxquels de la part de Constant il donne lieu : ici, plus encore que par l'application que l'on en peut faire à la vie vécue elle-même, la remarque sur la réception de Juste qui n'était ni ce que Benjamin avait craint, ni ce qu'il avait espéré, atteint, et ici déjà par delà Juste et Benjamin, certain malentendu quasimétaphysique inhérent à toute réception en tant que telJe et, plus profondément encore, cet autre malentendu, lui tout à fait métaphysique, qui semble logé au cœur même de toute anticipation imaginative, et en vertu duquel alors, toujours légèrement décalé par rapport à lui, notre rythme ne sait plus trouver le point d'accrochage avec le rythme de la réalité.

\* Notons encore ces deux traits où se décèlent d'une part toute la délicatesse de Constant, d'autre part son émouvant besoin de réciprocité, la première jamais plus vive que quand son père est en jeu, et le besoin de la seconde n'apparaissant tout à fait que lorsqu'il s'agit de son père, car presque partout ailleurs au contraire — et à mes yeux c'est même là une de ses grandeurs essentielles — Constant n'a pas besoin de la réciprocité, d'elle sait se passer : « Mon affection s'était augmentée de la peine que je lui avait faite... j'avais soif de regagner sa confiance et d'en avoir en lui ».

Et maintenant allons droit au texte d'Adolphe, qui est d'ailleurs celui-là même sur lequel le livre s'ouvre : « Je venais \* de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Gôttingue.

— L'intention de mon père, ministre de l'Electeur de était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe.

Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. J'avais obtenu, par un travail assez opiniâtre, au milieu d'une vie dissipée, des succès qui m'avaient distingué de mes compagnons d'étude, et qui avaient fait concevoir à mon père sur moi des espérances probablement fort exagérées. Ces espérances l'avaient rendu très indulgent pour beaucoup de fautes que j'avais commises. Il ne m'avait jamais laissé souffrir des suites de ces fautes. Il avait toujours accordé, quelquefois prévenu mes demandes à cet égard. Malheureusement sa conduite était plutôt noble et généreuse que tendre. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect. Mais aucune confiance n'avait existé jamais entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune, et lui inspirent le dédain de tous les objets qui l'environnent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils raisonnables et sensibles. Mais " à peine étions-nous en présence l'un de l'autre, qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne < savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur nos impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout CP. que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues où une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas, que même avec son fils, mon père était timide, et que souvent après avoir longtemps

attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas. — Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune, et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence ' d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté de causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, et 1 tel' est même à présent l'effet de cette disposition d'âme, que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de la fuir pour délibérer en paix. » Ah ! ici certes, si inimitable déjà soit-elle, ce n'est plus l'allure cursive du Cahier Rouge, c'est l'adagio même de la réflexion constantienne, cet adagio qui il y a quinze jours nous occupait, et la distance n'est pas moindre que de la légère et merveilleuse agilité d'un allegro de Mozart à la lenteur posée, égale, indéfectible du deuxième mouvement d'un Concerto de Bach. Il n'existe peut-être que Constant chez qui « la difficulté de causer sérieusement » procède de la qualité et du degré du sérieux même, et dans la compagnie si restreinte, et qui entre toutes m'est chère, des grands sérieux, pour la justesse de certaine résonance sourde et inéluctable, Constant est sans rival. Et voyez comme ici, du maximum de particu-

larité du texte du Cahier Rouge, nous avons joint \' Allgemeingültigkeit, le maximum d'universellement valable, et comment Constant le joint, non point du tout par quelque généralisation facile et indue, mais parce que, avec l'instrument de la réflexion, ne cessant d'adhérer à l'expérience vécue, il a creusé, approfondi le thème fondamental et lui a fait rendre cette sonorité à laquelle tout être humain répond parce qu'elle est la sonorité même de l'homme en tant qu'homme. Par le contenu, les deux textes sont aussi proches que possible, proches presque jusqu'à l'identité : seulement dans le premier il y a un père et un fils, dans le second il y a le père et le fils.

\* Et voyez aussi, dans cet indépassable chef-d'œuvre psychologique, la marche suivie, la seule qui en psychologie soit tout à fait légitime et vraiment sûre. D'abord le constat des effets, rien que des effets : c'est ainsi qu'étaient Juste et Benjamin vis-à-vis l'un de l'autre, puis par le membre de phrase qui prélude à la définition finale, à la définition ne varietur tout comme le texte d'Adolphe lui-même, de la timidité : « Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité », le diagnostic, équivalant ici lui aussi à un constat, de la cause, et le diagnosticconstat dévoile que chez tous deux, chez le père et chez le fils, cette cause est la même. A partir de quoi, et par l'introduction de cette autre phrase : « Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère », — telles deux rivières, grossies l'une de l'autre et ayant irrigué toute la vallée, gagnent la vallée adjacente, — après celui de Juste, et en fonction de lui, effets et causes irriguent et élucident à son tour le caractère de Benjamin.

Sismondi — ce parfait témoin, celui dont en exergue à notre précédente leçon j'inscrivais le mot : « Ce n'est que comparé à lui-même qu'on sent tout ce qui lui manque » — écrivait à Madame d'Albany le 14 octobre 1816, l'année de la publication d'Adolphe : « Le père de Benjamin était exactement tel qu'il l'a dépeint », et Rosalie, dans la lettre à son frères Charles du Ier juillet 1816, parlant de Benjamin dit : « Il fait un portrait si vrai de son père », et plus tard, revenant pour la déplorer sur la disparition prématurée d'Henriette,

elle ajoute : « Par l'influence qu'elle aurait eue sur l'esprit de \* son père, elle aurait vaincu l'espèce de crainte qui les séparait, elle les aurait expliqués l'un à l'autre, ils se seraient mieux connus, mieux entendus». — «Elle les aurait expliqués l'un à l'autre » : oui, c'est cela même dont il était ici tellement besoin, cela même que Benjamin souhaitait passionnément, que Juste peut-être ne souhaitait pas moins, mais que par tout son être il rendait impossible, d'une impossibilité qui se doublait ici du fait que c'était lui le père, car en ce domaine c'est au père, à lui seul, que revient et que peut revenir l'initiative, et si le père ne veut pas la prendre, son refus de la prendre, fût-il à lui-même tout informulé, équivaut pratiquement à empêcher le fils de la prendre, et celui-ci avec la meilleure volonté du monde n'y parviendra jamais. Il y a douze ans, à propos du beau livre de Jean Schlumberger : Un Homme heureux, j'écrivais : « Cet effort déjà en soi si difficile qui consiste devant un être humain à faire entièrement abstraction de notre personne, à ne nous le représenter qu'en lui-même et pour lui-même, à lui imputer des pensées et des sentiments où nous n'ayons aucune part, qui ne postulent même pas notre existence, — il semble que les liens du sang y apportent des obstacles presque ^ insurmontables : entre les membres d'une même famille circulent sans cesse des courants d'attractions et de répulsions passionnés, — d'un si puissant animalisme que le jeu normal des facultés s'en trouve comme suspendu, et involontairement chacun tend à n'y plus voir les autres que par rapport à luimême ; ajoutons à cela les sentiments qu'il est convenu qu'on éprouve, que l'on doit éprouver et qui viennent compliquer inextricablement la situation. A cause d'eux nul sentiment, familial n'est tout à fait simple, je veux dire ne fuse avec la fraîcheur, la vivacité d'une sympathie spontanée : s'il les rejoint, c'est à travers un détour, après avoir tourné l'obstacle et inauguré une relation toute nouvelle. Le poignant intérêt du récit de Schlumberger vient de ce que tout le temps on y sent chez le narrateur le désir de rendre à chacun des siens ce qui lui est dû, de lui créer une autonomie, de surmonter enfin cette voix du sang dont les oracles sont chargés de tant

d'injustes et aveugles humeurs : qu'il s'agisse du père, de la mère, de la femme, il semble que la main qui opère ne touche jamais une plaie que pour la guérir, pour purifier un souvenir avant de l'accrocher, net, intangible désormais, dans le musée idéal de la mémoire : seule, sa plaie à elle, elle ne peut la guérir en l'opérant, et sur tout le livre s'étend cette mélancolie de la maturité criblée où les blessures que l'on a faites ne laissent pas moins de cicatrices que celles que l'on a reçues ». Certes — nous l'avons vu — des conventions du sentiment Juste avait su se libérer et avant même la naissance de Benjamin ; mais l'effort que décrit cette page, et que vis-à-vis de Juste dans Adolphe et même dans le Cahier Rouge, Benjamin a si admirablement fourni, cet effort par lequel en son père il a su voir, connaître et comprendre non seulement son père mais Juste Constant, et même voir, connaître et comprendre Juste comme s'il n'était pas son père et comme si, lui, Benjamin n'existait pas — et, en raison de cet effort, du texte de Rosalie, il faudrait retrancher qu'il aurait pu mieux le connaître, ne retenir que, Henriette vivante, il aurait pu mieux s'entendre avec lui —, cet effort-là, vis-à-vis de Benjamin, Juste n'a pas pu ou n'a pas su le fournir : il aimait Benjamin, peut-être l'aimait-il autant que Benjamin l'aimait lui-même, il était fier de son intelligence et de ses dons, et pourtant il ne l'a jamais connu ni compris parce qu'à ses yeux Benjamin resta toujours son fils, rien que son fils, ne fut jamais Benjamin Constant. Peut\* être la plus grande preuve et le suprême triomphe de l'affection paternelle consistent-ils à pouvoir et à savoir déposer la paternité.

Mais pour cela la première condition, la condition sine qua non serait d'avoir vaincu la timidité. Malgré certaines apparences du contraire, je tâche toujours de ne point trop parler de ce que j'ignore, et ici ce qui me siérait et même s'imposerait à moi, ce serait la réserve d'Henriette. Mais en présence de pareils textes, de toutes les tragédies secrètes que tout ensemble ils recouvrent et dévoilent, en présence aussi de tout ce qui quotidiennement se vit et se constate dans les relations humaines en leur acception la plus étendue et par delà

toute relation familiale, comment ne pas penser que le jour, où la timidité serait vaincue, d'innombrables problèmes humains, dont tant ne sont que de pseudo-problèmes, se trouveraient d'un seul coup résolus, et que dans la zone des relations humaines la face du monde changerait et la terre redeviendrait habitable. Mais Retz dit quelque part que « le i principal usage du jugement héroïque » est « de distinguer l'extraordinaire de l'impossible » : je tâcherai donc d'obtenir de mon jugement assez d'héroïsme pour qu'il reconnaisse que mon vœu relève ici non point seulement de l'extraordinaire mais bien de l'impossible.

Cependant, si dans Adolphe et dans le Cahier Rouge Benjamin mieux que quiconque a connu et compris son père, si, la « jeunesse orageuse » passée, par toute sa conduite et tous ses actes, il lui a témoigné un inlassable dévouement, lorsque les deux timides — et qui ici l'étaient en une acception qui n'a plus rien à voir avec le répertoire comique — se retrouvaient vis-à-vis l'un de l'autre, ils se retrouvaient (pour user d'une des expressions de notre précédente leçon) « aux prises avec une situation au dehors comme au dedans inchangée », et à cette situation à nouveau il semble que nous assistions lorsque, de Paris, le 17 juillet 1795, Benjamin écrit à sa tante la Comtesse de Nassau : « Mon père part demain. Madame de Staël l'a comblé de politesses, il les a reçues avec beaucoup de reconnaissance, mais sans paraître y prendre plaisir. La société semble le fatiguer, et dès qu'il y a trois personnes dans une , chambre il n'ouvre plus la bouche ; et à tout moment il m'échappait pour aller passer, — ou seul ou en tête à tête avec quelques amis que je ne connais pas, — le reste de sa journée. Cette disposition jointe à ce qu'ayant quitté Dôle, il n'a plus ni domicile ni intérêt qui le fixent nulle part, a beaucoup contribué à mon empressement à adopter toutes les mesures et à me prêter à toutes les tentatives qui pourront lui rendre soit de l'activité, soit seulement de l'espérance. Je ne veux pas qu'il consume, dans l'ennui d'une agitation oisive, les dernières années de sa vie, et je consacrerais volontiers une partie de ma fortune à lui créer des projets et des illusions qui le dis-

traient et lui dérobent l'inactivité et l'isolement auxquels il s'est abandonné. C'est d'autant plus un devoir pour moi que je ne puis personnellement que très peu de chose pour son bonheur ; nos idées et nos opinions diffèrent d'un demi-siècle ! \* Il est silencieux, et je suis froid, — nous sommes tous deux éteints à notre manière, et, tout en nous aimant beaucoup, nous ne savons souvent que nous dire. En conséquence, ce que je ne fais pas par moi-même, je dois le faire par quelque autre, et j'achète à mon père des espérances, comme j'achèterais des hochets à mes enfants. »

Trois mois plus tard, le 10 octobre 1795, un malentendu ayant surgi entre Juste et Benjamin, Madame de Staël écrit à Juste cette lettre que Rudler qualifie avec raison d'« admirable », et qui fut, ainsi qu'il le dit, « sauvée par miracle du naufrage de presque toute sa correspondance : « Je suis très flattée, Monsieur, de la marque de confiance que vous voulez bien me donner et je croirais y mal répondre si je ne vous parlais pas avec la plus grande vérité. — Monsieur votre fils avait éprouvé tous les désagréments possibles dans son état avant que j'eusse l'honneur de le connaître et je puis vous certifier que je n'ai point influencé son opinion à cet égard, que même son amitié pour moi n'a point été la cause du parti qu'il a pris (il s'agit du divorce de Benjamin d'avec sa première femme, l'infidèle, violente et capricieuse Minna von Cramm), mais j'oserai le justifier. — Son patron (le duc de Brunswick) avait une si mauvaise disposition pour lui qu'il lui a fait demander sa démission pour consentir à son divorce et que je ne sais pas une manière honorable pour lui de l'avoir refusée. Benjamin a tort si c'est par moi que vous apprenez que tout ce qui concerne cette affaire est irrévocablement terminé, mais s'il a eu cette timide faiblesse, c'est à son sentiment pour vous qu'il faut l'attribuer, ..1] ne peut à son âge, avec son caractère, vous soumettre toute la direction de sa vie et cependant la crainte de vous déplaire agit si puissamment sur lui qu'elle trouble l'abandon de confiance qui doit exister entre vous deux. Vous l'agitez sans le vaincre, vous l'affligez sans l'entraîner et peut-être vaudrait-il mieux ne pas lutter contre un caractère tout à la fois décidé

et sensible, sur lequel on ne peut agir qu'en lui causant de la douleur... Je ne sais si je vous déplais, mais il est pourtant certain que je me permets de justifier votre fils, mais que je ne me serais pas permis d'opposer mon opinion à la vôtre, de lui donner même un conseil sur ce qu'il devait faire, je crois beaucoup plus à votre sagesse qu'à la mienne, et je crois peutêtre aussi qu'avec l'imagination de Benjamin il ne faut jamais être responsable à ses yeux d'aucune grande décision de sa vie. Agréez, Monsieur, l'assurance de la haute estime que je me plais à vous consacrer. »

Ici le génie psychologique de Madame de Staël ne le cède pas à celui de Benjamin lui-même, et d'avoir été connu, compris de la sorte, pour un Constant et pour les esprits de sa lignée, compense et même rachète bien des douleurs. Le mystère, \* c'est qu'un être puisse connaître, comprendre un autre être de la sorte, et, le connaissant, le comprenant ainsi, trouver encore en soi la force de continuer à le faire tant souffrir.

Juste mourut à Brevans le 12 février 1812, et c'est à Gôttingen que parvint à Benjamin la nouvelle de sa mort. Quelques jours plus tard Benjamin écrivait à Rosalie : « Il me répugne de chercher des distractions dans l'étude qui m'a si souvent consolé de tout, et il me semble presque sacrilège de tourner contre mes regrets les moyens mêmes que l'objet de ces regrets m'a donnés ». Je ne sais pas de trait d'une plus subtile déli-\ catesse filiale et c'est sur lui qu'il sied de conclure.

III

Cours du mardi 7 février 1933

« Je passe la journée et la nuit auprès de Madame Talma qui est près de sa fin. J'y étudie la mort. Elle a repris toutes ses facultés : de l'esprit, de la grâce, de la mémoire, de la gaîté et la même vivacité dans ses opinions. Tout cela serat-il anéanti ? L'on voit clairement que ce qu'elle a conservé de son âme n'est que gêné par la faiblesse du corps, mais point diminué intrinsèquement. Il est certain que si l'on prenait : ce qui la fait penser, parler, son intelligence, en un mot, toutes ses facultés qui font que je l'ai tant aimée, et qu'on transportât tout cela dans un autre corps, tout cela revivrait. Nothing is impaired. Ses organes sont détruits, ses yeux n'y voient plus, elle ne respire qu'avec effort, elle ne peut soulever le bras et cependant il n'y a pas d'atteinte portée à la partie intellectuelle. Pourquoi la mort qui n'est que le complément de cette faiblesse y porterait-elle atteinte ? L'instrument faussé et demi-brisé la laisse intérieurement telle qu'elle était. Pourquoi l'instrument complètement brisé ne laisserait-il pas cet intérieur intact ? Le spectacle de la mort dans cette occasion me fait entrevoir des idées auxquelles je n'étais pas porté... Elle est morte. C'en est fait, pour jamais ! Bonne et douce amie ! Je t'ai vue mourir, je t'ai soutenue longtemps. A présent tu n'existes plus. Ma douleur était suspendue par l'espoir de te sauver encore une fois. J'ai contemplé la mort sans effroi, car je n'ai rien vu d'assez violent pour briser cette intelligence qui me laisse un si vif souvenir. Immortalité de l'âme : énigme inexplicable ! La mort semble une force étrangère qui vient fondre sur notre pauvre nature et ne lâche prise qu'après

l'avoir étouffée. Madame Talam, au moment de cette dernière crise, a eu le mouvement de s'enfuir : elle s'est soulevée avec force. Elle avait toute sa tête, elle entendait tout ce qu'on proposait autour d'elle et dirigeait elle-même les secours projetés. Qu'est-ce donc que cette intelligence qui ressemblait à un général vaincu donnant encore des ordres à une armée en déroute ? »

Dans l'histoire du développement intime de Benjamin Constant ce texte figure le nœud des deux chaînes de montagnes qui constituent le massif même de sa pensée. Il va de soi que, comme la plupart des textes-pivots de Constant, il appartient au Journal intime : il est de 1805, de la trente-huitième année, postérieur d'un an au texte ayant trait à Madame de Staël que nous avons trois fois cité ; et ce que, dans la sphère des sentiments et de la religion de la douleur, le spectacle de la douleur de Germaine de Staël lors de la mort de son père avait opéré en Constant, le spectacle de la mort de Julie Talma l'opère dans la sphère de l'esprit et dans la religion de l'âme. Parce qu'en cette mort il n'y eut pas « d'atteinte portée à la partie intellectuelle », par delà la réflexion même son spectacle induit, bientôt plongera Constant en une méditation qui interroge, et qui trois ans plus tard aboutira à cette « sorte de folie contemplative » dont il parle en une lettre à Prosper de Barante et dont c'est bien en vain qu'il voudra la « réprimer » : ne doutons pas que ce ne soit auprès de Julie mourante que "pour Constant leva son voile cette vérité que je rappelais ici il y a quinze jours, à savoir que, « pour tout incommensurable qu'elle soit à l'esprit, l'âme n'en est pas moins et en même temps la troisième dimension de l'esprit même ». A la faveur du spectacle de cette mort, de la méditation qu'elle engendre, du texte où le nouveau constat s'enregistre, de la première chaîne de montagnes Constant accède à la seconde : ce qui déjà s'était opéré pour les sentiments, vient de s'opérer pour l'esprit : désormais la maturité est complète, et c'est elle qui l'année suivante dans Adolphe s'exprimera.

Mais n'anticipons pas. Aujourd'hui précisément, c'est la première chaîne de montagnes qui nous doit occuper, et si

aujourd'hui j'ai ouvert sur ce texte, c'est à cause de sa dernière phrase : « Qu'est-ce donc que cette intelligence qui ressemblait à un général vaincu donnant encore des ordres à une armée en déroute ? » De Julie Talma — cette femme elle-même unique, que nous ne connaissons tout à fait que depuis dix-huit mois, depuis la publication dans la Revue des Deux Mondes d'août. et septembre 1931 de ses Lettres à Benjamin Constant, à qui, elle, ne fut pas laissé le temps de faire pour son compte personnel la découverte dont pour Constant elle devint le truchement — c'est une des tragédies les plus mystérieuses mais non hélas ! les moins fréquentes de la vie que ceux qui pour d'autres sont conducteurs d'une vérité, parfois ne la trouvent pas pour eux-mêmes —, de Julie, l'intelligence était merveilleusement appariée à l'intelligence de Constant, et voici trente ans que l'intelligence de Constant m'apparaît la perfection de l'intelligence elle-même, et c'est pourquoi aujourd'hui, me repliant sur la première chaîne de montagnes, me tenant en deçà de l'âme, tâchant même d'oublier — ce qui peut-être ne me sera pas facile — cette troisième dimension que la réalité, la présence de l'âme introduit dans l'esprit même, je voudrais d'abord essayer de caractériser l'intelligence de Constant et, à l'aide de cette caractérisation, essayer de me définir à moimême ce qu'est à mes yeux l'intelligence — essayer de répondre, mais rien que sur le plan intellectuel, m'interdisant le plan spirituel, à la question de Constant lui-même : « Qu'est-ce que cette intelligence ? »

« ... Ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes ; ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien

délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon •« ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes ; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. »

Pascal, dont il y a dix ans, à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance, j'écrivais qu'« en regard de Shakespeare, il est la plus haute réponse humaine que la France puisse produire », Pascal qui, au sein de son propre esprit, résolvait, pour reprendre le titre du fragment des Pensées d'où la citation est extraite, la « différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse » en les possédant l'un et l'autre comme nul ne les posséda, Pascal certes n'est pas suspect d'injustice envers les géomètres : il l'est si peu que, dans l'opuscule De l'art de persuader, il dit : « La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations » — et lorsque, ayant préparé les voies dans la Section I des Pensées — la Section 1 selon le dispositif de l'édition Brunschvicg, dispositif qui d'un point de vue pascalien me paraît le plus vraisemblable — par les analyses en tête desquelles se place celle sur la Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, au début de la Section II il se trouve en face de son thème : l'Apologie de la Religion chrétienne, s'interrogeant lui-même sur la méthode à suivre, au capital article 61, il dit : « Ordre. — J'aurais bien pris ce discours d'ordre comme

celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques pyrrhoniennes, stoïques ; mais l'ordre n'y serait pas gardé. Je sais un peu ce que c'est, et combien peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder : saint Thomas ne l'a pas gardé. La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur. » Ecartons ici toute possibilité de malentendu : non seulement la mathématique « garde l'ordre », non seulement, en dehors d'elle, et des autres sciences dans la mesure si restreinte où ces autres sciences peuvent « l'imiter », se régler sur elle, « il n'y a point de véritables démonstrations » — si toutefois l'on admet (ce que pour ma part je n'admettrais pas) que le type de la démonstration mathématique est coextensif au type même de toute démonstration véritable, l'épuisé, mais il faut ajouter — et s'il va de soi que déjà Pascal le savait, et le savait en le pratiquant, aujourd'hui peut-être le savons-nous mieux encore — qu'outre ces facultés ordonnatrices et démonstratives l'intelligence mathématico-scientifique implique des facultés inventives et même imaginatives, génératrices et même créatrices. Mais, bien qu'émanant d'esprits humains, exercées par l'intelligence mathématico-scientifique, toutes ces facultés restent ahumaines en ce sens qu'elles ne portent pas sur des sujets ou sur des objets humains, sur l'humain en tant que tel, et c'est à quoi songeait assurément Pascal lorsqu'il va jusqu'à dire que la mathématique « est inutile en sa profondeur », et c'est pourquoi, si élevée, si pure et, en vertu de cela même que nous venons de marquer, si désintéressée (et c'est en ce désintéressement que sa noblesse réside) que soit l'intelligence mathématico-scientifique, cependant ce n'est pas, ce ne saurait être en fonction d'elle que se laisse définir, que se doit définir l'intelligence dans l'acception tout ensemble normale et centrale du terme, et qui, elle, précisément, est avant tout intelligence humaine, cette intelligence de l'honnête homme tel que déjà l'entendait Méré, et qui avec Pascal, partant de Méré, disant expressément : « La règle est l'honnêteté », devient l'homme universel des Pensées : « On ne passe point dans le

monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc. ; mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient, car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, quand il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question... Il faut qu'on en puisse dire, ni : il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme ; cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user — Ne quid nimis (rien de trop) — de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser ; qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler ; mais qu'on y songe alors. L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dira-t-on. — Mais je n'ai que faire de mathématique : il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier. — Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement. — Peu de tout. — Puisqu'on ne peut être universel et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose ; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent. » Et si, à tout ce qu'à l'origine put suggérer ici le commerce de Méré, Pascal comme toujours ajoute la dimension pascalienne, à cause de cette origine même il sied d'autant plus de produire un texte de Méré que ce

texte achève d'éclairer tout notre propos : « C'est être savant que d'avoir beaucoup de lecture... Mais de dire des bonnes choses sur tout ce qui se présente et de les dire agréablement..., l'esprit ne peut aller plus loin, et c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence ». Or, il n'est pas un mot des textes de Pascal sur l'esprit de finesse, sur l'honnête homme, sur l'homme universel, non plus que de l'adjonction de Méré, qui ne s'applique à l'intelligence de Benjamin Constant : le portrait qu'à eux tous ils tracent est le plus ressemblant qui se puisse concevoir ; et si c'est délibérément que derrière ces textes je me suis retiré, ce n'est pas seulement que je n'aurais jamais pu bien entendu égaler pareil portrait, c'est aussi que, plutôt que de le dire moi-même, je préférais vous faire dire par Méré que le mode d'intelligence propre à Constant est «le chef-d'œuvre de l'intelligence ».

« Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard » : c'est la définition même de l'intelligence de Constant — et, à mes yeux, de l'intelligence même, quand celle-ci porte sur des sujets ou sur des objets humains ; et, dans le cas de Constant, c'est le terme d'intelligence qu'il convient d'employer, non point celui d'intuition : l'affinité ici est toute avec « l'esprit de finesse » tel que Pascal l'analyse, non point avec l'intuition telle que Bergson la décrit : « J'appelle intuition cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » Or, si, dans l'ordre du sentiment de l'existence d'autrui et de la religion de la douleur, nous avons marqué que la sympathie, et au sens le plus fort du mot, est la caractéristique même de Constant, dans l'ordre intellectuel en revanche ce n'est pas la sympathie qui opère, ce n'est pas ce toucher, ce contact allant jusqu'à la coïncidence — qui décrit bien en effet le processus de tous les intuitifs véritables, — c'est la vue, le regard, cela même que vise Pascal lorsqu'à propos de l'esprit de finesse il dit aussi : « Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne », et s'il est déjà très rare de posséder la faculté intuitive, il est

peut-être plus rare encore de posséder l'intelligence constantienne qui obtient les résultats de l'intuition sans le secours de la sympathie.

Et cette intelligence chez Constant réalise le vœu même que Pascal formulait : « Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. » Intelligence sans « enseigne », dont non seulement il va de soi qu'elle-même n'en arbore jamais, mais dont, unie, lisse, la surface n'offre nulle fente où nous puissions en introduire une. Comme je le constatais il y a quinze jours de l'individualité elle-même, ici l'intelligence, toujours en deçà de l'épanouissement, partout se refuse à la saillie : non pas sortie mais rentrée, elle est le tissu même de l'être : il semble que, munie de l'anneau de Gygès, l'intelligence soit en même temps tout invisible et toute présente. « La nature, dit Buffon, marche toujours et agit en tout par degrés imperceptibles et par nuances. » C'est toujours ainsi que marche et qu'agit l'intelligence de Constant, et jamais Constant lui-même n'a pris de son intelligence moulage plus exact qu'en ce jour du 25 février 1808 où il écrivait à Prosper de Barante : « Je ne connais de naturel en tout que les nuances. »

Au moins autant que l'intuition et sans doute davantage encore, une intelligence de cette sorte est un don, au sens absolu du mot. Dans la mesure bien entendu où ils ne joignent pas le génie, tous les autres modes d'intelligences se peuvent peut-être acquérir, mais non point celui-ci. Et, ainsi qu'il advient avec les dons, dès que cette intelligence se manifeste, échappant à toutes les lois habituelles du développement, telle Athéna surgissant de la tête de Zeus, elle apparaît toute constituée, tout armée, et il peut arriver aussi que sa manifestation première soit de la plus déconcertante, de la plus incroyable précocité, et ceci, de façon directe, nous ramène à notre récit.

«Benjamin annonça de bonne heure de grands talents... A dix ans il était aussi avancé pour l'esprit qu'on l'est à trente...

J'ai des lettres de lui à ma grand'mère, à l'âge de dix à douze ans, qui sont étonnantes. » Ces lettres, Rosalie n'est plus seule à les avoir. A dix ans, de Bruxelles, dans la lettre du 24 décembre 1777, se rencontre cette phrase : « Je vois quelquefois ici une jeune Anglaise de mon âge que je préfère à Cicéron, Sénèque, etc... elle m'apprend Ovide qu'elle n'a jamais lu, et dont elle n'a jamais ouï parler, mais je le trouve entièrement dans ses yeux ». Oui, la précocité ici n'est pas que précocité de l'esprit, mais ce qui laisse assez voir qu'elle est précocité de l'esprit avant tout, c'est qu'au courant de la plume l'esprit joint aussitôt la formule où, avec une grâce que seul détiendra plus tard le Stendhal de la maturité, l'intelligence épingle, palpitant encore et poudré, le beau papillon qu'elle vient de capter. Rappelons-nous ce passage du Discours de Pascal sur les Passions de l'Amour : « L'esprit de finesse a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusques au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans. » Un enfant de dix ans « des yeux » a été « jusques au coeur » : dans la phrase précédente de la même lettre n'écrivaitil pas : « Que m'importe ce que les anciens ont pensé, je ne dois pas vivre avec eux. Aussi je crois que je les planterai là dès que je serai en âge de vivre avec des vivants » : quelle meilleure manière d'« apprendre Ovide » que chez qui tout ensemble l'ignore et le connaît, dans des yeux qui parlent du cœur, et qu'il devient superflu de le lire ailleurs ! Et deux ans plus tard, à douze ans, de Bruxelles également et aussi à sa grand'mère, le 19 novembre 1779, intervient le texte que je vous ai cité il y a trois semaines, qu'alors nous analysâmes en fonction des deux tempi auxquels il fait allusion : le prestissimo et l'adagio ou le largo, et dont alors nous dégageâmes les conséquences pour les deux Constant : le Constant d'avant la réflexion et le Constant de la réflexion ; mais certains grands textes — et ceux de Constant sont éminemment du nombre — ressemblent au cristal de roche : parfaitement uns et limpides, ils offrent des cônes multiples par lesquels successivement il les faut aborder, et aujourd'hui en ce texte ce qui nous doit

retenir, c'est qu'il est le chef-d'œuvre même de la précocité ,de l'intelligence. «Je voudrais pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant mais je crains que tout se borne au physique, je me porte bien et je grandis beaucoup. Vous me me direz que si c'est tout il ne vaut pas la peine de vivre. Je le pense aussi mais mon étourderie renverse tous mes projets je voudrais qu'on put empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité et lui donner une marche plus cadencée ; j'ai essayé si la musique pouvait faire cet effet, je joue des adagio des largo qui endormiraient trente cardinaux, les premières mesures vont bien, mais je ne sais par quelle magie ces airs si lents finissent toujours par devenir des prestissimo ; il en est de même de la danse, le menuet se termine toujours par quelque "gambade. Je crois ma chère grand'mère que ce mal est incurable et qu'il résistera à la raison même ; je devrais en avoir quelque étincelle car j'ai douze ans et quelques jours, cependant je ne m'aperçois pas de son empire ; si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans ? » Lorsque, six mois après la mort de Constant, le 22 juin 1831, cette lettre parut dans Le National, la veuve de Constant, sa seconde femme, Charlotte, qui lisait la lettre pour la première fois, s'écria qu'elle y voyait son mari « en miniature ». L'expression est d'une justesse parfaite : tout l'être spontané de Constant, avant que la réflexion ne le creuse et, en le creusant, ne le corrige, est là, et non moins toute l'intelligence constantienne, avant qu'elle n'ait acquis la troisième dimension de l'âme : un enfant de 'douze ans se connaît, se dépeint, se restitue exactement tel qu'il est. Sans doute Maurice de Guérin avait onze ans lorsqu'il écrivit le poème en prose intitulé Les bruits de la nature, dont je marquais naguère qu'il figure « le plus précoce des chefs-d'œuvre », mais c'est là un chef-d'œuvre du génie, et du génie poétique, et en ce sens moins surprenant qu'à douze ans un « chef-d'œuvre de l'intelligence ».

Cette précocité fut assurément à l'origine la cause de l'éducation qui échut à Benjamin — éducation dont, sans pouvoir entrer dans tous les détails, il nous faut maintenant dire un mot. Il va de soi que, si quelques années plus tôt Juste avait

cru devoir « pousser » aussi loin que possible « une petite fille très intelligente », maintenant qu'en la personne de son propre fils il disposait de l'enfant le plus précocement intelligent qui soit, il n'était pas homme à négliger pareille fortune — et d'autant moins (et sur ce point, au sein des familles les plus divisées, a coutume de se faire l'accord) que lui et les siens comptaient bien qu'avec Benjamin le nom et surtout l'esprit Constant allaient enfin joindre cette gloire que depuis des siècles leurs mérites attendaient. Rosalie nous dit : « Benjamin était dans sa famille un objet précieux et fragile que chacun aurait voulu avoir. » Nous avons déjà vu ses deux grand'mères se le disputant et Juste prenant plaisir à le leur retirer pour le confier précisément à la « petite fille très intelligente », à Marianne, qui sut à son tour lui transmettre l'éducation accomplie qu'elle avait reçue. Mais elle n'avait reçu bien entendu que l'éducation d'une femme, et, dès que l'enfant eut cinq ans, Juste voulut qu'en même temps il fut pourvu, comme on disait alors, d'un « gouverneur », et c'est ici qu'en une série non moins noire que celles qui marquent parfois les crises du personnel domestique, le malheur disons le plus constant s'attache à tous les choix de Juste, et qu'il sied de laisser parler le Cahier Rouge, faute de quoi je courrais le risque que vous taxiez mon récit d'exagération : « Le premier gouverneur dont j'aie conservé un souvenir un peu distinct fut un Allemand nommé Stroelin, qui me rouait de coups, puis m'étouffait de caresses pour que je ne me plaignisse pas à mon père. Je lui tins toujours fidèlement parole, mais la chose s'étant découverte malgré moi, on le renvoya de la maison. Il avait eu, du reste, une idée assez ingénieuse, c'était de me faire inventer le grec pour me l'apprendre, c'est-à-dire qu'il me proposa de nous faire à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous deux : je me passionnai pour cette idée. Nous formâmes d'abord un alphabet, où il introduisit les lettres grecques. Puis nous commençâmes un dictionnaire dans lequel chaque mot français était traduit par un mot grec. Tout cela se gravait merveilleusement dans ma tête parce que je m'en croyais l'inventeur. Je savais déjà une foule de mots grecs, et je m'occupais de

donner à ces mots de ma création des lois générales, c'està-dire que j'apprenais la grammaire grecque, quand mon precepteur fut chassé. J'étais alors âgé de cinq ans. J'en avais sept quand mon père m'emmena à Bruxelles, où il voulut diriger lui-même mon éducation. Il y renonça bientôt, et me donna pour precepteur un français, M. de la Grange, qui était entré comme chirurgien-major dans son régiment. Ce M. de la Grange faisait profession d'être athée. C'était du reste, autant qu'il m'en souvient, un homme assez médiocre, fort ignorant, et d'une vanité excessive. Il voulut séduire la fille d'un maître de musique chez qui je prenais des leçons. Il eut plusieurs aventures assez scandaleuses. Enfin il se logea avec moi dans une maison suspecte, pour être moins gêné dans ses plaisirs. Mon père arriva furieux de son régiment, et M. de la Grange fut chassé. En attendant que j'eusse un autre mentor, mon père me plaça chez mon maître de musique. J'y demeurai quelques mois. Cette famille, que le talent du père avait sortie de la classe la plus commune, me nourrissait et me soignait fort bien, mais ne pouvait rien pour mon éducation. J'avais quelques maîtres dont j'esquivais les leçons et l'on avait mis à ma disposition un cabinet littéraire du voisinage dans lequel il y avait tous les romans du monde, et tous les ouvrages irréligieux alors à la mode. Je lisais huit à dix heures par jour tout ce qui me tombait sous la main, depuis les ouvrages de La Mettrie jusqu'aux romans de Crébillon. Ma tête et mes yeux s'en sont ressentis pour toute ma vie. Mon père qui, de temps en temps, venait me voir, rencontra un ex-jésuite qui lui proposa de se charger de moi. Cela n'eut pas lieu, je ne sais pourquoi. Mais dans le même temps un ex-avocat français, qui avait quitté son pays pour d'assez fâcheuses affaires et qui étant à Bruxelles, avec une fille qu'il faisait passer pour sa gouvernante, voulait former un établissement d'éducation, s'offrit et parla si bien que mon père crut avoir trouvé un homme admirable. M. Gobert consentit pour un prix très haut à me prendre chez lui. Il ne me donna que des leçons de latin qu'il savait mal, et d'histoire, qu'il ne m'enseignait que pour avoir une occasion de me faire copier un ouvrage qu'il

avait composé sur cette matière et dont il voulait avoir plusieurs copies. Mais mon écriture était si mauvaise et mon inattention si grande, que chaque copie était à recommencer, et pendant plus d'un an que j'y ai travaillé, je n'ai jamais été plus loin que l'avant-propos. M. Gobert cependant et sa maîtresse, étant devenus l'objet des propos publics, mon père en fut averti. Il s'ensuivit des scènes dont je fus témoin et je sortis de chez ce troisième précepteur, convaincu pour la troisième fois que ceux qui étaient chargés de m'instruire et de me corriger étaient eux-mêmes des hommes très ignorants et très immoraux. Mon père me ramena en Suisse, où je passai quelque temps, sous sa seule inspection, à sa campagne. Un de ses amis lui ayant parlé d'un Français d'un certain âge qui vivait retiré à la Chaux-de-Fonds près de Neufchâtel, et qui passait pour avoir de l'esprit et des connaissances, il prit des informations dont le résultat fut que M. Duplessis — c'était le nom de ce Français — était un moine défroqué qui s'était échappé de son couvent, avait changé de religion et se tenait caché, pour n'être pas poursuivi, même en Suisse, par la France. Quoique ces renseignements ne fussent pas très favorables, mon père fit venir M. Duplessis qui se trouva valoir mieux que sa réputation. Il devint donc mon quatrième précepteur. C'était un homme d'un caractère très faible mais bon et spirituel. Mon père le prit tout de suite en très grand dédain, et ne s'en cacha point avec moi, ce qui était une assez mauvaise préparation pour la relation d'instituteur et d'élève. M. Duplessis remplit ses devoirs du mieux qu'il put et me 'fit faire assez de progrès. Je passai un peu plus d'un an avec lui, tant en Suisse qu'à Bruxelles et en Hollande. Au bout de ce temps, mon père s'en dégoûta, et forma le projet de me placer dans une université d'Angleterre... Il me conduisit à Oxford. Il s'aperçut bientôt que cette université, où les Anglais ne vont finir leurs études qu'à vingt ans, ne pouvait convenir à un enfant de treize. Il se borna donc à me faire apprendre l'anglais, à faire quelques courses dans les environs pour son amusement, et nous repartîmes au bout de deux mois, avec un jeune Anglais qu'on avait recommandé à mon père comme propre à me donner

des leçons, sans avoir le titre et les prétentions d'un gouverneur, choses que mon père avait prises en horreur par quatre expériences successives. Mais il en fut de cette cinquième tentative comme des précédentes. A peine M. May fut-il en route avec nous, que mon père le trouva ridicule et insupportable. Il me mit dans la confidence de ses impressions, et de la sorte mon nouveau camarade ne fut plus pour moi qu'un objet de moquerie et de dérision perpétuelle... Mon père qui n'aspirait qu'à se débarrasser de M. May, saisit la première occasion de le renvoyer en Angleterre. Nous retournâmes en Suisse où il eut recours, pour me faire prendre quelques leçons à un M. Bridel, homme assez instruit, mais très pédant et très lourd. Mon père fut bientôt choqué de l'importance, de la familiarité, du mauvais ton du nouveau mentor qu'il m'avait choisi ; et dégoûté par tant d'essais inutiles, de toute éducation domestique, il se décida à me placer, à quatorze ans, dans une université d'Allemagne. »

Il y a bien de la vérité dans le lieu commun sur l'éloquence des faits, et ce récit du Cahier rouge se passe de tout commentaire, en même temps que, par voie indirecte, il livre un portrait de Juste plus probant encore que toutes nos tentatives d'approche directes. Peut-être maintenant comprenez-vous pourquoi l'an dernier je disais que « Constant avait reçu une éducation vis-à-vis de laquelle celle que Gœthe reçut est bien plus que protégée, favorisée », peut-être aussi commencez-vous à entrevoir toute la valeur morale incluse dans un rétablissement qui, à partir de pareille éducation, aboutit au Constant du . Journal intime, des Lettres à Prosper de Barante et d'Adolphe — peut-être enfin pouvez-vous mesurer aujourd'hui non seulement toute la « délicatesse », mais toute la générosité du trait filial en vertu duquel, au lendemain de la mort de Juste, Benjamin évoquait avec gratitude cette éducation même ; et le plus admirable, c'est qu'en l'évoquant de la sorte, ici pas plus qu'ailleurs il ne manquait à la sincérité, car, en sa précocité, cette intelligence assimilait toutes choses, et il n'était rien dont elle ne profitât. Entendons à nouveau Rosalie : « Il fallait fournir un aliment à sa brûlante activité ; dès qu'elle

était bien dirigée, il réusissait dans tous ses essais et le succès lui en faisait un plaisir. En peu de temps, à Bruxelles, il devint très fort sur le piano ; à sept ans il jouait une sonate difficile et à neuf il déchiffrait tout à première vue ; il était admis dans les concerts dont il faisait le principal ornement par le contraste de son talent et de son enfance ; toujours admiré de quelque manière, son amour-propre n'en était pas augmenté, son ardeur \* ne lui laissait pas le temps de se retourner sur lui-même et de s'arrêter à l'effet, il allait en avant et toujours il lui fallait remplacer un plaisir, un sentiment, une occupation par un autre ; s'il avait pu prendre assez d'intérêt à la musique, il aurait pu y devenir ce qu'on été les grands maîtres ». Si le pastel du peintre suisse Piot représentant Benjamin vers l'âge de six ans, nous le montre un bras appuyé sur le rebord de son clavecin tandis que de l'index il désigne son cahier de musique, cependant, l'adolescence venue, ce n'est plus sur le clavecin, et fût-ce pour stimuler ou « pour endormir trente cardinaux », qu'il joue des prestissimo, des adagio ou des largo : dorénavant il se contente de les laisser se jouer, et selon le rythme alternatif que nous avons étudié, en sa vie et en sa réflexion. Mais, dans le texte de Rosalie, il est un point qui soulève contradiction ou qui plutôt à mes yeux demande à être nuancé : c'est le membre de phrase : « son amour-propre n'en était pas augmenté ». Le citant, Rudler ajoute en note : « Ceci est démenti vingt fois par Benjamin lui-même », et dans un instant nous allons voir Benjamin le démentir : pourtant je ne voudrais pas débarquer entièrement cette observation de Rosalie : chez le jeune Constant — et cela aussi nous allons le voir dans un instant — l'amour-propre en société et par-dessus tout l'amour-propre sentimental existent au maximum, mais je crois ici beaucoup moins à l'amour-propre intellectuel qui, lui, ne me paraît guère compatible avec l'intelligence en sa perfection parce que celle-ci est toujours plus ou moins en exercice et même toujours plus ou moins en pleine action, et que par là elle dépasse et même dévore et même « brûle » (et dans l'acception précisément où Rosalie parle de «la brûlante activité» de Benjamin) le stade où l'amour-propre intellectuel est suscep-

tible de surgir, et à cet égard c'est la phrase suivante du texte de Rosalie qui se trouve corriger la précédente et apporter ainsi le nuancement même que je souhaitais : « son ardeur ne lui laissait pas le temps de se retourner sur lui-même et s'arrêter à l'effet, il allait en avant et toujours il lui fallait remplacer un plaisir, un sentiment, une occupation par un autre ». Ajoutons que, dans la jeunesse de l'esprit, la perfection même de l'intelligence s'accompagne de certaine paresse liée ici de la façon la plus étroite à une ardeur qui ne varie pas en tant qu'ardeur, mais qui, et à cause de cela même, varie sans cesse dans les objets auxquels elle s'applique, une ardeur bien plus encline à explorer et à découvrir que soucieuse de réaliser. Et justement le Cahier Rouge nous en offre un exemple qui témoigne des avantages mêmes attenant dans la jeunesse à une paresse de ce type : « De retour en Suisse, je passai de nouveau quelque temps à la campagne, étudiant à bâtons rompus et m'occupant d'un ouvrage dont la première idée m'était venue à Bruxelles, et qui, depuis, n'a jamais cessé d'avoir un grand attrait pour moi : c'était une histoire du polythéisme. Je n'avais alors aucune des connaissances nécessaires pour écrire quatre lignes raisonnables sur un tel sujet. Nourri des principes de la philosophie du dix-huitième siècle et surtout des ouvrages d'Helvétius, je n'avais d'autre pensée que de contribuer pour ma part à la destruction de ce que j'appelais les préjugés. Je m'étais emparé d'une assertion de l'auteur de l'Esprit, qui prétend que la religion païenne était de beaucoup préférable au christianisme ; et je voulais appuyer cette assertion, que je n'avais ni approfondie, ni examinée, de quelques faits pris au hasard et de beaucoup d'épigrammes et de déclamations que je croyais neuves. Si j'avais été moins paresseux, et que je me fusse moins abandonné à toutes les impressions qui m'agitaient, j'aurais peut-être achevé en deux ans un très mauvais livre, qui m'aurait fait une petite réputation éphémère dont j'eusse été bien satisfait. Une fois engagé par amour-propre, je n'aurais pu changer d'opinion : et le premier paradoxe ainsi adopté m'aurait enchaîné pour toute ma vie. » Il va de soi qu'en cette dernière phrase Constant se

calomnie : dans l'ordre de l'intelligence, nul homme moins que • lui ne se laissa jamais enchaîner par quoi que ce soit d'autre que par les exigences de sa sincérité. Mais l'on rencontre ici l'exemple le plus frappant des avantages attenant dans la jeunesse à l'insouci de réaliser quand il s'agit d'une intelligence que « toutes les impressions agitent », puisque ce même ouvrage, conçu à l'origine selon les principes tout négatifs de la philosophie du dix-huitième siècle, pendant cinquante ans remis sur le métier, bénéficia année après année de tous les progrès intellectuels et spirituels de l'esprit et de l'âme de Constant pour, à la veille de sa mort, aboutir au grand traité De la Religion dont le but central et tout positif consiste dans le sauvetage du sentiment religieux en tant que tel.

Cependant, dans une éducation de cette espèce, c'était l'intelligence seule qui profitait, et encore parce que, comme nous l'avons dit, il n'était rien dont l'intelligence de Constant ? ne profitât. De cette limitation, comme de tout le reste, l'enfant de douze ans avait conscience, qui, de Bruxelles, le 17 août 1779, à sa grand'mère écrivait : « Je suis très chagriné que les circonstances obligent papa de me faire élever loin de vous. Je voudrais ne vous quitter jamais, et vous rendre tous les soins dont je suis capable : je voudrais causer avec vous, songer avec vous, me promener avec vous. J'en serais beaucoup plus heureux et mon cœur serait bien plus satisfait », et deuk ans plus tard, de Geertruydenberg en Hollande, le 2 avril 1781, il revient sur le thème avec un accent qui précise mieux encore et le manque et le besoin : « Que ne puis-je au moins être auprès de vous pour vous donner tous mes soins, pour faire des lectures avec vous, pour causer avec vous, pour songer, pour méditer, enfin pour répéter tout ce qui m'a rendu si heureux. Je préférerais, soyez-en sûre, ma chère grand'mère, ce genre de vie, cette occupation à tout ce que je fais ailleurs. Ici je cultive mon esprit, je charge ma mémoire, avec vous mon cœur et mon âme s'enrichiraient de tout ce qui est dans la vôtre. Ce genre de connaissances, quoique je ne néglige pas de les acquérir, est bien préférable à celles qui font l'objet de mes études. » Mais la générale de Chandieu — cette grand'mère

à laquelle Benjamin n'a pas seulement adressé les prémices de son incroyable précocité d'intelligence, que dans son enfance il semble avoir aimée plus que quiconque, confié à laquelle peut-être le cœur et l'âme chez lui eussent pu n'être pas moins précoces que l'intelligence elle-même — meurt peu de mois après cette lettre, et vers le même temps Juste, que l'on ne saurait ici blâmer de s'être lui-même « dégoûté » de tous ses échecs dans le domaine de l'« éducation domestique », envoie le Benjamin de la quatorzième année dans l'université d'une petite Cour allemande, c'est-à-dire au fond l'émancipé et ne le confie plus qu'à lui-même.

Et c'est alors qu'avec une intelligence toute constituée, toute armée, un cœur dépourvu de tous les attachements naturels et normaux, une âme qui en tant qu'âme n'est encore qu'à venir, qui se confond encore avec les seuls battements de l'élan vital, ayant en sa dizième année, ainsi que lui-même nous l'a dit, dépensé sa tête et ses yeux à lire tous les romans du monde et tous les ouvrages irréligieux à la mode — c'est alors et ainsi que Constant aborde la vie.

Déjà à Geertruydenberg — et sans doute y songeait-il lorsqu'il écrivait à sa grand'mère qu'il ne négligeait pas d'acquérir le genre de connaissances ayant trait au cœur et à l'âme, à quatorze ans il devint, nous dit-il, amoureux : « Ce fut de la fille du commandant, vieil officier, ami de mon père. Je lui écrivais toute la journée de longues lettres que je ne lui remettais pas : et je partis sans lui avoir déclaré ma passion, qui survécut bien deux mois à mon départ. Je l'ai revue depuis : et l'idée que je l'avais aimée lui avait laissé un intérêt assez vif sur ce qui me regardait. Elle eut une fois le mouvement de me questionner sur mes sentiments pour elle ; mais on nous interrompit. Quelque temps après elle se maria et mourut en couches. » Je ne mentionne cet épisode que pour prendre date, car écrire toute la journée de longues lettres que l'on ne remet pas et partir sans avoir déclaré sa passion, ce sont là exploits et abstentions si courants qu'il n'y a nul lieu de s'y attarder. C'est pendant le séjour à l'université d'Erlangen, à la petite Cour de la Margrave de Baireuth que les traits proprement

\ constantien, se décèlent et même déjà s'accusent : « La Margrave nous reçut avec tout l'empressement qu'ont les princes qui s'ennuient pour les étrangers qui les amusent. Elle me prit en grande amitié. En effet comme je disais tout ce qui me passait par la tête, que je me moquais de tout le monde, et que je soutenais avec assez d'esprit les opinions les plus biscornues, je devais être pour une Cour allemande un assez divertissant personnage. Le Margrave d'Anspach me traita de son côté avec la même faveur. Il me donna un titre à sa Cour, où j'allai jouer au pharaon et faire des dettes de jeux que mon père eut le tort et la bonté de payer. Pendant la première année de mon séjour à cette université, j'étudiai beaucoup, mais je fis en même temps mille extravagances. La vieille Margrave me les pardonnait toutes et ne m'en aimait que mieux : et dans cette petite ville, ma faveur à la Cour faisait taire tous ceux qui me jugeaient plus sévèrement. Mais je voulus me donner la gloire d'avoir une maîtresse. Je choisis une fille d'une assez mauvaise réputation et dont la mère avait, dans je ne sais quelle occasion, fait à la Margrave je ne sais quelles impertinences. Le bizarre de la chose, c'est que, d'un côté je n'aimais pas cette fille, et que, de l'autre, elle ne se donna point à moi. Je suis le seul homme vraisemblablement auquel elle ait résisté. Mais le plaisir de faire et d'entendre dire que j'entretenais une maîtresse me consolait, et de passer ma vie avec une personne que je n'aimais point, et de ne pas posséder la personne que j'entretenais. » Ici l'agrément du tour est si vif, la netteté du pizzicato psychologique d'une exécution si accomplie que j'ai quelque peine, je l'avoue, à m'en déprendre en faveur du contenu, et pourtant le contenu ici est loin d'être négligeable : certes « la gloire d'avoir une maîtresse » appartient elle aussi — ou plus exactement appartenait, car j'imagine, mais me garderai de me prononcer, que les choses à cet égard sont en train de bouger — aux exploits courants et même traditionnels du jeune homme, mais voyez comme il réussit mal à Constant de vouloir être courant et traditionnel, et comme alors, ainsi qu'il le dit fort bien, « le bizarre » lui échoit ! Ici il ne s'agit encore nullement d'amour : il ne s'agit encore que

de « gloire » ou plus exactement de gloriole, et, comme la gloriole est satisfaite, peu importe à Constant de ne posséder point une femme qu'il n'aime pas : notons en passant que cette indifférence montre ici que l'amour-propre dont il se targue est pour le moins incomplet ; car l'amour-propre de la possession est — ou était : voici qu'à nouveau j'hésite s'il faut parler au présent ou au passé — un des amours-propres masculins les plus indéracinables. Nous sommes donc ici encore aux antipodes du mot où, lors de la passion pour Juliette Récamier, Constant se peindra tout entier : « La contrariété me rend fou. » Pourtant — et nous allons le voir aujourd'hui même en terminant — de même qu'ici à l'origine il y a un dessein délibéré : « la gloire d'avoir une maîtresse », lorsqu'il s'agira d'amour, presque toujours avec Constant ce sera non point la fusée spontanée du cœur ou des sens ou des deux, mais un amour de tête, et parfois même — et c'est ce qui aujourd'hui nous attend — un amour de tête que d'abord l'on feint, mais qui vous prend au piège en déclenchant l'amour de tête véritable.

Mais la Margrave qui, par cet épisode, bien loin d'être satisfaite dans sa gloriole, se sentait atteinte dans sa gloire de princesse régnante, ne pardonna pas à Constant d'avoir choisi une fille dont la mère l'avait offensée. Constant dut quitter la Cour, et son père, qui décidément ne désespérait jamais, le transféra et même le conduisit à l'université d'Edimbourg. Là, les pronostics de Juste se trouvèrent d'abord pour une fois vérifiés : « Mon père ne séjourna que trois semaines en Ecosse. Après son départ, je me mis à l'étude avec une grande ferveur, et alors commença l'année la plus agréable de ma vie. Le travail était à la mode parmi les jeunes gens d'Edimbourg. Ils formaient plusieurs réunions littéraires et philosophiques : je fus de quelques-unes, et je m'y distinguai comme écrivain et comme orateur, quoique dans une langue étrangère... Je vécus environ dix-huit mois à Edimbourg, m'amusant beaucoup, m'occupant assez et ne faisant dire que du bien de moi. Le malheur voulut qu'un petit Italien, qui me donnait des leçons de musique, me fit connaître une banque de pharaon que tenait son frère. Je jouai, je perdis, je fis des dettes à droite et à gauche,

et tout mon séjour fut gâté. » Dans toute la vie de Constant — et jusque chez l'homme de soixante ans, chef de l'opposition sous la Restauration et à ce titre détenteur d'une popularité qui se manifestera avec éclat le jour de ses funérailles, — le jeu, l'amour du jeu, figure un invariant qui introduit très avant dans un des ressorts les plus cachés de sa nature. Déjà dans la lettre sur le prestissimo, après avoir relaté à sa grand'mère ses débuts dans le monde et constaté que jusqu'à présent il n'en envie pas les plaisirs, l'enfant de douze ans ajoute : « cependant le jeu et l'or que je vois rouler me cause quelque émotion », et, dans toute la vie de Constant, le rôle dévolu au jeu sera précisément l'inverse de celui qu'enfant, il demandait, mais en vain, à l'effet de la musique. -Tandis qu'à l'aide de celle-ci il essayait d'empêcher son sang de circuler avec tant de rapidité, il essayait de lui donner une marche plus cadencée, sitôt passés l'effervescence et le bouillonnement juvéniles — et ici, dans tous les domaines sauf celui de l'intelligence, ils passent assez tôt en raison de leur précocité même — ce qui se produit chez Constant et même, parfois pour de très longues périodes, s'installe à demeure, c'est ce que j'appelais il y a trois semaines le point mort de la sensibilité, la réduction de la sensibilité à ce point mort, et alors ce qui opère bien plus et bien mieux que l'amour même — qui, je le répète, est ici de formation secondaire, est moins spontané que provoqué et même voulu, - c'est le jeu : il opère tel le seul coup de fouet capable de galvaniser un élan vital si affaibli qu'il avoisine le néant et en dispense à l'être la sensation, seul capable de lui restituer, mais dans son mode le plus factice, un rythme de prestissimo. A propos du jeune Tolstoï, et du si lucide, du si impitoyable Journal de sa jeunesse, je notais naguère que le jeu « est essentiellement l'activité des inactifs et comme la vitalité de l'indolence ». — « La vitalité de l'indolence D, — la formule se trouve définir avec une vérité absolue ce qu'au cours de toute sa vie le jeu représenta, signifia pour Constant : pour parfaite que puisse être une intelligence, si, dans le temps même où elle s'exerce, où elle est en pleine action, la sensibilité est au point mort, cette intelligence est sans pouvoir sur le

tonus vital de l'être auquel elle reste alors parallèle, ne le tire pas de certaine indolence organique foncière sur laquelle elle n'a pas prise, et non seulement elle ne l'en tire pas mais elle l'intensifie parce que, par l'inefficacité dont son exercice s'accompagne, elle porte à la conscience ce qui n'était encore que sourdement sous-jacent : la sensation du néant.

En ce qui concerne le jeu et les dettes, un premier et rapide séjour à Paris ne fit qu'aggraver les inconvénients d'Edimbourg. Imperturbable, Juste arriva et ramena Benjamin au quartier général de Bruxelles, et c'est là que, dans une petite coterie de Genevois qui y était fixée, Constant vécut sa première expérience, non plus de gloriole, mais d'amour : « Il y avait dans cette coterie une femme d'environ vingt-six à vingt-huit ans, d'une figure fort séduisante et d'un esprit fort distingué. Je me sentais entraîné vers elle, sans me l'avouer bien clairement, lorsque, par quelques mots qui me surprirent d'abord encore plus qu'ils ne me charmèrent, elle me laissa découvrir qu'elle m'aimait. Il y a, dans le moment où j'écris, vingt-cinq ans d'écoulés depuis le moment où je fis cette découverte, et j'éprouve encore un sentiment de reconnaissance en me retraçant le plaisir que j'en ressentis. Madame Johannot, c'était son nom, s'est placée dans mon souvenir, différemment de toutes les femmes que j'ai connues : ma liaison avec elle a été bien courte et s'est réduite à bien peu de chose. Mais elle ne m'a fait acheter les sensations douces qu'elles m'a données par aucun mélange d'agitation ou de peine : et à quarantequatre ans je lui sais encore gré du bonheur que je lui ai dû lorsque j'en avais dix-huit. La pauvre femme a fini bien tristement. Mariée à un homme très méprisable de caractère et de mœurs très corrompues, elle fut d'abord traînée par lui à Paris, où il se mit au service du parti qui dominait, devint, quoique étranger, membre de la Convention, condamna le Roi à mort et continua jusqu'à la fin de cette trop célèbre Assemblée à y jouer un rôle lâche et équivoque. Elle fut ensuite reléguée dans un village d'Alsace pour faire place à une maîtresse que son mari entretenait dans sa maison. Elle fut enfin rappelée à Paris pour y vivre avec cette maîtresse que son mari voulait

l'obliger à servir, et les mauvais traitements dont il l'accabla la poussèrent à s'empoisonner. J'étais alors à Paris moi-même et je demeurais dans son voisinage : mais j'ignorais qu'elle y fût, et elle est morte à quelques pas d'un homme qu'elle avait aimé et qui n'a jamais pu entendre prononcer son nom sans être ému jusqu'au fond de l'âme, elle est morte, dis-je, se croyant oubliée et abandonnée de toute la terre. Il y avait à peine un mois que je jouissais de son amour, quand mon père vint me prendre pour me ramener en Suisse. Madame Johannot et moi nous nous écrivîmes de tristes et tendres lettres, au moment de mon départ. Elle me donna une adresse sous laquelle elle consentit à ce que je continuasse à lui écrire : mais elle ne me répondit pas. Je me consolai sans l'oublier, et l'on verra que bientôt d'autres objets prirent sa place. Je la revis deux ans après une seule fois à Paris, quelques années avant ses malheurs. Je me repris de goût pour elle. Je lui fis une seconde visite ; elle était partie : lorsqu'on me le dit, j'éprouvai une émotion d'une nature tout à fait extraordinaire par sa tristesse et sa violence. C'était une sorte de pressentiment funeste que sa fin déplorable n'a que trop justifié. » Ici, tout au contraire de ce qui a précédé et de ce qui va suivre, nous sommes dans une zone où le cœur est profondément intéressé — si profondément que, dans la remémoration, c'est l'âme même qui entre en jeu : « Elle est morte à quelques pas d'un homme qu'elle avait aimé et qui n'a jamais pu entendre son nom sans être ému jusqu'aux fond de l'âme», — dans une zone où se dévoile chez Constant ce sentiment si délicat — et qui hélas ! n'est pas un des sentiments masculins les plus fréquents — de gratitude, et de gratitude fidèle, durable, pour les « sensations douces » reçues, — le sentiment dont s'inspire, qui dicta l'inoubliable paragraphe final du chapitre III d'Adolphe : « Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle ! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher ! Une femme que son cœur entraîne a dans cet instant quelque chose de touchant et de

sacré. Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs ; ce sont les calculs auxquels la société nous accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître. J'aimai, je respectai mille fois plus Ellénore, après qu'elle se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des hommes : je promenais sur eux un regard dominateur. L'air que je respirais était à lui seul une jouissance. Je m'élançais au-devant de la nature, pour la remercier du bienfait inespéré, du bienfait immense, qu'elle avait daigné m'accorder. » Ah ! comme en ce paragraphe, avec ce tragique à mes yeux le plus poignant et le plus beau de tous : le tragique de l'absolue sincérité, se perçoit le double mouvement par lequel toute l'existence sentimentale de Constant est régie, qui la scande, car toujours d'abord Constant aime, respecte mille fois plus la femme après qu'elle s'est donnée, mais quand la femme s'appelle Germaine de Staël ou Anna Lindsay (et à elles deux sont Ellénore), quand par toutes les agitations et les peines qu'elles causent elles vont bien plus loin que de faire acheter les sensations douces du début, elles arrivent, pour la sensibilité même de celui qui les éprouva, à les reléguer dans l'irréel, à l'induire à douter que jamais il les goûta, quand enfin, ainsi que dans le perçant et cruel vers de Wilde

And ail men kill the thing they love

elles tuent la chose même qu'elles aiment, cet amour qu'elles ne cessent de réclamer — alors c'est à lui-même que Constant adresse les imprécations sur lesquelles s'ouvre le paragraphe : « Malheur à l'homme qui... » et c'est à lui-même qu'il en veut d'avoir à se les adresser. Et, parce qu'elle ne lui a fait acheter les sensations douces qu'elle lui a données par aucun mélange d'agitation ou de peine, Madame Johannot ici annonce, préforme ce que sera dans la vie de Constant sa seconde femme, Charlotte — Charlotte qu'il choisira, qu'il épousera à cause de sa douceur, et pour échapper, après seize ans de sujétion, à la tyrannie et à la violence de Madame de Staël, et un an après avoir osé déclarer à Madame de Staël un mariage longtemps tenu secret, un an après l'avoir fuie, croyait-il, non

seulement sans retour possible, mais sans le moindre regret, le Journal intime reçoit cette confidence: «Pourquoi me suis-je remarié ? Sotte situation, sotte chaîne ! Autrefois j'étais entraîné par un torrent. Aujourd'hui, je succombe sous le poids d'un fardeau ». Quand il s'appelle Constant, quand il est atteint de sincérité absolue, pour l'homme qui dans l'ordre sentimental appartient à ce double mouvement, qui est régi, scandé par lui, existe-t-il sur le plan humain, rien qu'humain, une solution ?

Mais je vous ai dit en commençant qu'aujourd'hui je m'interdisais le plan spirituel, et vous venez de constater qu'ainsi que je le craignais il ne m'est pas facile d'oublier cette troisième dimension que la réalité, la présence de l'âme introduit dans l'esprit même. Achevons donc un récit qui, lui, offre du moins l'avantage de m'obliger à l'oublier. Vous avez vu qu'intellectualiste impénitent, Juste, selon son usage, était intervenu à point nommé pour arracher son fils aux sensations douces mais peut-être, aux yeux de Juste, amollissantes du cœur. Il le ramena en Suisse où les résultats néanmoins ne furent peut-être pas tout à fait ceux qu'il désirait : « Je ne me bornai pas longtemps à mener une vie paisible et studieuse, de nouvelles amours vinrent me distraire, et comme j'avais trois ans de plus qu'à Erlangen, je fis aussi trois fois plus de folies. L'objet de ma passion était une Anglaise, d'environ trente à trente-cinq ans, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Turin. Elle avait été très belle et avait encore un très joli regard, des dents superbes et un charmant sourire. Sa maison était fort agréable, on y jouait beaucoup, de sorte que je trouvais à y contenter un goût plus vif encore que celui que la dame elle-même m'inspirait. Madame Trevor était extrêmement coquette et avait le petit esprit fin et maniéré que la coquetterie, donne aux femmes qui n'en ont pas d'autre. Elle vivait assez mal avec son mari dont elle était presque toujours séparée, et il y avait toujours à sa suite cinq ou six jeunes Anglais. Je commençai par me jeter dans sa société parce qu'elle était plus brillante et plus animée que tout autre à Lausanne. Ensuite, voyant que la plupart des jeunes gens qui l'entouraient lui faisaient la cour,

je me mis en tête de lui plaire. Je lui écrivis une belle lettre pour lui déclarer que j'étais amoureux d'elle. Je lui remis cette lettre un soir, et retournai le lendemain pour recevoir sa réponse. L'agitation que me causait l'incertitude sur le résultat de ma démarche m'avait donné une sorte de fièvre qui ressemblait assez à la passion que d'abord je n'avais voulu que feindre. Madame Trevor me répondit par écrit, comme cela était indiqué dans la circonstance. Elle me parlait de ses liens et m'offrait la plus tendre amitié. J'aurais dû ne pas m'arrêter à ce mot et voir jusqu'où cette amitié nous aurait conduits. Au lieu de cela, je crus adroit de montrer le plus violent désepoir de ce qu'elle ne m'offrait que de l'amitié en échange de mon amour : et me voilà à me rouler par terre et à me frapper la tête contre la muraille sur ce malheureux mot d'amitié. La pauvre femme, qui probablement avait eu à faire à des gens plus avisés, ne savait comment se conduire dans cette scène, d'autant plus embarrassante pour elle que je ne faisais aucun mouvement qui la mit à même de la terminer d'une manière agréable pour tous deux. Je me tenais toujours à dix pas et quand elle s'approchait de moi pour me calmer ou me consoler, je m'éloignais en lui répétant que, puisqu'elle n'avait pour moi que de l'amitié, il ne me restait plus qu'à mourir. Elle ne put tirer autre chose de moi pendant quatre heures, et je m'en allai, la laissant, je crois, très ennuyée d'un amant qui disputait sur un synonyme. Je passai de la sorte trois ou quatre mois, devenant chaque jour plus amoureux, parce que je me butai chaque jour plus contre une difficulté que j'avais créée moi-même, et ramené d'ailleurs chez Madame Trevor, au moins autant par mon goût pour le jeu que par mon ridicule amour ; Madame Trevor se prêtait à la bizarrerie de mon manège avec une patience admirable. Elle répondait à toutes mes lettres, me recevait chez elle tête-à-tête et me gardait jusqu'à trois heures du matin. Mais elle n'y gagna rien ni moi non plus. J'étais d'une timidité excessive, et d'un emportement frénétique ; je ne savais pas encore qu'il fallait prendre au lieu de demander ; je demandais toujours et ne prenais jamais. Madame Trevor dut me trouver un amant d'une singulière espèce. Mais comme

les femmes aiment toujours tout ce qui prouve qu'elles sont propres à inspirer une grande passion, elle s'accommoda de mes manières et ne m'en reçut pas plus mal. Je devins jaloux d'un Anglais qui ne se souciait pas le moins du monde de Madame Trevor. Je voulus le forcer à se battre avec moi. Il crut m'apaiser en me déclarant que loin d'aller sur mes brisées, il ne trouvait pas même Madame Trevor agréable. Je voulus alors me battre avec lui parce qu'il ne rendait pas justice à la femme que j'aimais. Nos pistolets étaient déjà chargés lorsque mon Anglais, qui n'avait aucune envie d'un duel aussi ridicule, s'en tira fort adroitement. Il voulut des seconds et m'annonça qu'il leur dirait pourquoi je lui avais cherché querelle. J'eus beau lui représenter qu'il devait me garder pareil secret, il se moqua de moi, et je dus renoncer à ma brillante entreprise pour ne pas compromettre la dame de mes pensées. L'hiver étant venu, mon père me dit de me préparer à le suivre à Paris. Mon désespoir fut sans bornes. Madame Trevor y parut très sensible. Je la pris souvent dans mes bras, j'arrosai ses mains de mes larmes, j'allai passer des nuits à pleurer sur un banc où je l'avais vue assise ; elle pleurait avec moi ; et si j'avais voulu ne plus discuter sur les mots, j'aurais peut-être eu des succès plus complets. Mais tout se borna à un chaste baiser sur des lèvres tant soit peu fanées. Je partis enfin dans un état de douleur inexprimable. Madame Trevor me promit de m'écrire et on m'emmena. Ma souffrance était tellement visible qu'encore deux jours après, un des mes cousins, qui voyageait avec nous, voulut proposer à mon père de me renvoyer en Suisse, persuadé qu'il était que je ne soutiendrais pas le voyage. Enfin, je le soutins et nous arrivâmes. Je trouvai une lettre de Madame Trevor. La lettre était froide, mais je lui sus gré de m'avoir tenu sa promesse. Je répondis dans le langage de l'amour le plus passionné. J'obtins une seconde lettre un peu plus insignifiante que la première ; de mon côté, je me refroidis pendant que nos lettres couraient la poste ; je n'écrivis plus, et notre liaison finit. Je revis pourtant Madame Trevor à Paris, trois mois après : je n'éprouvai aucune émotion et je crois que la sienne ne fut

causée que par la surprise de voir en moi un détachement 3 aussi complet. La pauvre femme continua encore quelques années son métier de coquette, et se donna beaucoup de \ ridicules, puis elle retourna en Angleterre où elle devint, m'at-on dit, à peu près folle d'attaques de nerfs. »

En face d'un récit si parfait, où tout est dit et de telle façon, l'on ne peut que répéter le mot de Charlotte sur la lettre de l'enfant de douze ans : tout Constant est là « en miniature », tout le premier Constant : il ne lui manque plus que la partenaire, que l'interlocutrice digne de lui, et il va la trouver la prochaine fois en la personne de Belle de Zuylen, de Madame de Charrière.

IV

Cours du mardi 14 février 1933

« Ce fut à cette époque (1787) que je fis connaissance avec la première femme d'un esprit supérieur que j'aie connue, et l'une de celles qui en avait le plus que j'aie jamais rencontrée. Elle se nommait Madame de Charrière. C'était une Hollandaise d'une des premières familles de ce pays, et qui, dans sa jeunesse, avait fait beaucoup de bruit par son esprit et la bizarrerie de son caractère. A trente ans passés, après beaucoup de passions, dont quelques-unes avaient été assez malheureuses, elle avait épousé, malgré sa famille, le précepteur de ses frères, homme d'esprit, d'un caractère délicat et noble, mais le plus froid et le plus flegmatique que l'on puisse imaginer. Durant les premières années de son mariage, sa femme l'avait beaucoup tourmenté pour lui imprimer un mouvement égal au sien ; et le chagrin de n'y parvenir que par moments avait bien vite détruit le bonheur qu'elle s'était promis dans cette union à quelques égards disproportionnée. Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure lui avait inspiré un goût très vif. Je n'ai jamais su tous les détails de cette passion : mais ce qu'elle m'en a dit et ce qui m'a été raconté d'ailleurs a suffi pour m'apprendre qu'elle en avait été fort agitée et fort malheureuse, que le mécontentement de son mari avait troublé l'intérieur de sa vie, et qu'enfin le jeune homme qui en était l'objet l'ayant abandonnée pour une autre femme qu'il a épousée, elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir. Ce désespoir a tourné à bien pour sa réputation littéraire, car il lui a inspiré le plus joli des ouvrages qu'elle ait faits : il est intitulé Caliste, et

fait partie d'un roman qui a été publié sous le titre de Lettres " écrites de Lausanne. Elle était occupée à faire imprimer ce :$ livre quand je fis connaissance avec elle. Son esprit m'enchanta. Nous passâmes des jours et des nuits à causer ensemble. Elle était très sévère dans tous ses jugements sur tous ceux qu'elle v voyait. J'étais très moqueur de ma nature. Nous nous con- vînmes parfaitement. Mais nous nous trouvâmes bientôt l'un avec 1 l'autre des rapports plus intimes et plus essentiels. Madame \ de Charrière avait une manière si originale et si animée de ; considérer la vie, un tel mépris pour les préjugés, tant de force dans ses pensées, et une supériorité si vigoureuse et si dédai- j gneuse sur le commun des hommes, que dans ma disposition, j à vingt ans, bizarre et dédaigneux que j'étais aussi, sa conver- î sation m'était une jouissance jusqu'alors inconnue. Je m'y ; livrai avec transport. Son mari, qui était un très honnête homme et qui avait de l'affection et de la reconnaissance pour elle, ne l'avait menée à Paris que pour la distraire de la tristesse où l'avait jetée l'abandon de l'homme qu'elle avait aimé. Elle avait vingt-sept ans de plus que moi, de sorte que notre liaison ne pouvait l'inquiéter. Il en fut charmé et l'encouragea de toutes ses forces. Je me souviens avec émotion des jours et des nuits que nous passâmes ensemble à boire du thé et à causer sur tous les sujets avec une ardeur inépuisable. » C'est ainsi que dans le Cahier rouge, en 1811, six ans après la mort de Madame de Charrière, survenue en 1805, Benjamin Constant relate sa rencontre à vingt ans et ses relations avec la femme qui avait vingt-sept ans de plus que lui, et ici comme partout ailleurs le récit du Cahier rouge témoigne de ce que j'ai appelé déjà la «véracité la plus dégagée». L'homme à qui nous devons l'ouvrage fondamental sur Madame de Charrière et ses amis, qui dans l'avant-propos dit : « J'avouerai sans détour qûe si mon livre ne devrait avoir d'autre lecteur que moi, encore l'aurais-je écrit », qui ne se défend certes pas d'éprouver pour Madame de Charrière un de ces amours rétrospectifs qui, bien loin, ainsi que l'imagine l'opinion courante, opinion de non-psychologues, d'obnubiler le sens psychologique, l'affine et l'aiguise — amour tout désintéressé, qui ne souhaite

que de se propager — le regretté Philippe Godet a fait justice une fois pour toutes des sous-entendus, des insinuations, des contre-vérités de Sainte-Beuve. Un des rares spectacles consolants que nous offre ici-bas l'exercice de certaine justice rétributive, c'est que presque toujours la haine rend inintelligent, et, lorsqu'il cède à sa haine à l'égard de Constant, Sainte-Beuve perd toute son intelligence : il l'a toujours haï, et comme je l'écrivais dans Extraits d'un Journal, « il ne l'a poursuivi d'une haine si perfide et si tenace que parce qu'il a dû sentir obscurément que Constant le survolait et dans sa propre direction et qu'il l'eût jugé de petite race ». Pesant chaque terme du récit de Constant, Godet le contresigne sur tous les points et aboutit à la formule suivante : « Ce qui ressort de son récit, c'est que ces deux êtres étaient — qu'on nous passe l'expression — réciproquement amoureux de leur esprit. » Non seulement nous lui passerons l'expression, mais pour ma part je le remercierai de se trouver contresigner en même temps l'expression même que spontanément j'ai toujours appliquée à cette relation et à celles qui lui ressemblent. Adoptant donc l'expression à la lettre, partant d'elle, nous essaierons aujourd'hui et la prochaine fois d'examiner, à la faveur de ce cas priviligié, ce que sont les relations de deux êtres réciproquement amoureux de leur esprit.

Mais, si le cas est privilégié, ma situation à moi aujourd'hui est singulièrement moins privilégiée que celle de Philippe Godet, car pour Madame de Charrière moi non plus je ne saurais me défendre d'éprouver un amour rétrospectif, et cet amour rétrospectif je ne dois aujourd'hui m'y abandonner que dans la mesure où il est lié à cet autre qui figure cette année à notre programme : mon amour rétrospectif pour Constant lui-même. Sur Madame de Charrière avant la rencontre de Benjamin il me faudra donc ne retenir que les traits, à vrai dire ici d'une étrange valeur symbolique, qui préparent la rencontre elle-même.

« C'est, en vérité, une chose étonnante que je m'appelle <

Hollandaise et Tuyll. Il faut que la Providence ait absolument voulu que je fusse ce que je suis. Le physique et le moral semblent s'y être opposés de toute leur puissance. Ils n'avaient pas tort peut-être, à le bien prendre ; je ne dois rien leur reprocher ; que sert tout ce feu pour le bonheur ? Mon frère est, dites-vous, sans vivacité : eh bien, tant mieux ! Que ferait-il de vivacité dans sa patrie ! Ici, l'on est vif tout seul, »

Qui parle de la sorte ? Une jeune fille de vingt-quatre ans. Isabelle — Agnès-Elisabeth van Tuyle van Serooskerken van Zuylen qui, substituant au dernier celui de Charrière, signera de tous ces noms les jours de brouille épistolaire avec Benjamin, mais le jour où elle s'étonnait de s'appeler Hollandaise et Tuyll, ce n'était pas encore à Benjamin mais bien à son oncle Constant d'Hermenches qu'elle confiait son étonnement, et à cette date, jeune fille, à la pompe interminable et quelque peu pesante de tant de prénoms et de noms, elle préférait la seule dénomination de Belle de Zuylen.

Nul étonnement mieux fondé que le sien. Hollandaise et d'une famille remontant au douzième siècle, et par là remontant peut-être aux Croisades si, ce que j'ignore et n'ai pas eu le temps de vérifier, les Zuyll comptèrent des croisés, Belle de Zuylen était merveilleusement déplacée, — au moins autant que Benjamin né Suisse et à Lausanne, — et même davantage, car enfin il y avait l'esprit Constant, et, en ce qui concerne l'esprit Tuyll, si, avec sa coutumière équité, Belle énumère quelque part toutes les qualités traditionnelles de ses aïeux, l'on ne voit pas que l'esprit ait jamais été du nombre. Les Tuyll étaient d'Utrecht, et ceux qui ont eu l'occasion de visiter cette admirable ville que l'on appellerait morte si on ne devinait que la mort avait toujours été son mode même de vie, d'une noblesse non seulement héraldique mais architecturale, d'une tranquillité si je puis dire tangible, où, fasciné, le regard plonge sur les immobiles canaux en contrebas, ceux-là savent qu'il n'est lieu où davantage l'on soit vif tout seul — et si naguère le sort ne me permit pas de gagner Zuylen, de voir l'imposant et intact château des Tuyll que, par amitié pour l'un d'eux,

en 1672, le grand Condé épargna, d'Utrecht même l'œil suit à perte de vue le vaste paysage de plaine, admirable lui aussi pour ceux qui comme moi portent à la plaine, qu'elle soit hollandaise ou même beauceronne, un particulier amour, moins admirable pour une jeune fille du dix-huitième siècle qui, ainsi qu'il sied, spontanément traduit les aspects physiques en termes moraux et sans doute y voit surtout une correspondance trop exacte avec la platitude humaine qui l'entoure. Mais, à l'exemple de Belle, ne nous attardons pas aux aspects physiques, et allons droit au portrait que, jeune fille, sous le nom de Zélide, elle trace d'elle-même : en ce genre si périlleux de l'auto-portrait, issu des jeux de la société polie du dix-septième siècle, où les hommes, et même lorsqu'ils sont grands, par exemple un La Rochefoucauld ne nous satisfont quasi jamais, où même les femmes ne réussissent pas toujours, Belle, parce quelle fut un des êtres les plus vrais qui ait jamais existé, nous livre un chef-d'œuvre de ressemblance : « Compatissante par tempérament, libérale et généreuse par penchant, Zélide n'est bonne que par principe ; quand elle est douce et facile, sachez-lui en gré, c'est un effort. Quand elle est longtemps civile et polie avec des gens dont elle ne se soucie pas, redoublez d'estime, c'est un martyre. Naturellement vaine, sa vanité est sans bornes : la connaissance et le mépris des hommes lui en eurent bientôt donné. Cependant elle va encore trop loin au gré de Zélide elle-même. Elle pense déja que la gloire n'est rien au prix du bonheur, mais elle ferait encore bien des pas pour la gloire. Quand est-ce que les lumières de l'esprit commanderont aux penchants du coeur ? Alors Zélide cessera d'être coquette. Triste contradiction ! Zélide, qui ne voudrait pas sans raison frapper un chien, ni écraser le plus vil insecte, voudrait peut-être, dans certains moments, rendre un homme malheureux, et cela pour s'amuser, pour se procurer une espèce de gloire, qui même ne flatte point sa raison et ne touche qu'un instant sa vanité. Mais le prestige est court, l'apparence du succès la fait revenir à elle-même, elle n'a pas plutôt reconnu son intention qu'elle la méprise, l'abhorre et veut y renoncer pour jamais. Vous me demanderez peut-être

si Zélide est belle, ou jolie, ou passable ? Je ne sais ; c'est selon qu'on l'aime ou qu'elle veut se faire aimer. Elle a la gorge belle, elle le sait, et s'en pare un peu trop au gré de la modestie. Elle n'a pas la main blanche, elle le sait aussi, et en badine, mais elle voudrait bien n'avoir pas sujet d'en badiner. Tendre à l'excès, et non moins délicate, elle ne peut être heureuse ni par l'amour, ni sans amour. L'amitié n'eut jamais un Temple plus saint, plus digne d'elle, que Zélide. Se voyant trop sensible pour être heureuse, elle a presque cessé de prétendre au bonheur, elle s'attache à la vertu, elle fuit le repentir, et cherche les amusements. Les plaisirs sont rares pour elle, mais ils sont vifs, elle les saisit et les goûte avec ardeur. Connaissant la vanité des projets et l'incertitude de l'avenir, elle veut surtout rendre heureux le moment qui s'écoule. Ne le devinez-vous pas ? Zélide est un peu voluptueuse; son imagination sait être riante même quand son cœur est affligé. Des sensations trop vives et trop fortes pour sa machine, une activité excessive qui manque d'objet satisfaisant, voilà la source de tous ses maux. Avec des organes moins sensibles, Zélide eût eu l'âme d'un grand homme ; avec moins d'esprit et de raison, elle n'eût été qu'une femme très faible. »

La vivacité d'esprit, telle était, je ne dis pas le fond, mais la ressource de Belle, sa ressource contre un fond qu'elle-même définit ainsi dans la quatrième de ses lettres à Constant d'Hermenches : « Ce que vous me dites sur la prétention au bel esprit est bien judicieux ; j'en ferai tout l'usage que je pourrai. En vérité, ce n'est pas une prétention réfléchie : quand je m'amuse, je dis presque au hasard ce qui me vient dans l'idée ; cela n'est pas toujours à sa place ; quand je m'ennuie, j'ai la malheureuse franchise de bailler et de m'endormir : cela mortifie et désoblige. On dit que je dédaigne toute conversation commune et que je crois mon esprit au-dessus de tout. On trouve aussi mauvais que je veuille savoir plus que la plupart des femmes ; et on ne sait pas que, très sujette à une noire mélancolie, je n'ai de santé, ni pour ainsi dire de vie, qu'au moyen d'une occupation d'esprit continuelle. » Presque toujours la clé et de la vivacité d'esprit et de l'occupation d'esprit

continuelle est là : l'une et l'autre constituent les instruments de défense contre un fond dont la nature diffère selon les individus mais qui n'en présente pas moins cet invariant qu'on ne peut l'habiter à demeure parce qu'on n'y trouve ni santé ni vie. En ce sens l'on pourrait dire que, dans l'ordre de l'esprit même se rencontrent deux espèces de profondeurs, distinctes au point d'en être opposées : une profondeur que je qualifierais d'heureuse, émanant du fond lui-même, et par le moyen de laquelle la santé et la vie de ce fond affleurent à la surface, profondeur où ce n'est pas la vivacité d'esprit qui opère, mais une continuité égale et ininterrompue, profondeur toujours plus ou moins alliée à une faculté contemplative ou, pour parler comme Joubert qui de cette profondeur-là figure un des exemples les plus insignes, à une faculté d'inspection, — et, à l'autre pôle, la profondeur que je qualifierais de malheureuse parce qu'elle est la revanche nécessaire, indispensable, et pourtant toujours par quelque côté malheureuse, prise contre un malheur obscur qui pèse sur le fond lui-même, s'attache à lui, et cette profondeur-là se projette alors en réaction contre le fond, se meut en son exercice parallèlement à lui, et c'est la profondeur propre à la vivacité d'esprit. Elle peut n'être pas moins profonde que l'autre, seulement tandis que la première, de par une mystérieuse grâce naturelle, est transcendante au tragique, à la seconde au contraire un tragique est immanent, qui n'est rien de moins que le tragique de l'intelligence différenciée. Dans l'autre portrait que, non plus cette fois dans le Cahier rouge mais dans Adolphe, Constant nous donne de Madame de Charrière l'on relève ce trait : « Elle vivait dans un château voisin d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. » La vivacité d'esprit, et la profondeur au sein de cette vivacité, l'esprit avec son indéfini pouvoir d'analyse comme ressource unique, bien avant qu'il ne rencontrât Madame de Charrière, c'était là déjà tout le premier Constant, et pareillle similitude allant jusqu'à l'identité suffit à elle seule pour rendre compte que ces deux êtres aient été réciproquement amoureux de leur esprit.

Mais la Madame de Charrière à?Adolphe, c'est la Madame de Charrière vieillie, et Belle de Zuylen n'a encore que vingtdeux ans lorsqu'elle dévoile à Constant d'Hermenches ce fond de « noire mélancolie ». A quoi tenait-il chez elle ? Sans doute ce mot d'un personnage du Daniel Deronda de George Eliot nous fournit-il ici la réponse : « You may try — but y ou can never imagine what it is to have a man's force of genius in y ou, and y et to suffer the slavery of being a girl. — Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais vous imaginer ce que c'est que de posséder en soi la force de génie d'un homme et de souffrir l'esclavage d'être une fille. Si cette constatation était encore vraie dans l'Angleterre de la fin du dix-neuvième siècle, combien ne l'était-elle pas davantage au sein d'une famille aristocratique et provinciale de Hollande au milieu du dix-huitième siècle ! On a souvent dit à Belle et plus souvent encore s'est-elle dit à elle-même que mieux eût valu pour elle être un homme. Zélide [ne remarquait-elle pas il y a un instant qu'avec des organes moins sensibles elle eût eu l'âme d'un grand homme : jeune fille, avec ces organes sensibles, prisonnière d'un milieu dont [seule le mariage pouvait l'émanciper, il ne lui restait que de dépenser cette force du génie dans l'intelligence elle-même, et il est certain qu'elle déploya une véracité dans l'analyse et dans la connaissance de soi-même qui constitue son mode de génie propre. A la faveur de quoi non seulement elle fut, je le répète, un des êtres les plus vrais qui aient jamais existé, mais elle joignit cette raison dans l'esprit sans quoi, ainsi que le note aussi Zélide, elle n'eût été qu'une très faible femme. Seulement, ni dans la précocité de sa jeunesse ni dans cette vieillesse dont le portrait d'Adolphe nous dit que « la vieillesse l'avait atteinte sans la soumettre », elle ne put jamais sortir de ce cercle, passer outre, et à cet égard il convient d'attacher une particulière importance à la confidence que tout à la fin de sa vie Madame de Charrière fit à Monsieur de Chambrier d'Oleyres qui écrit dans son journal le 12 juillet 1804 : « Madame de Charrière a été admise à la communion par un ecclésiastique très bigot, qui, voyant ses doutes sur des points très obscurs, tel que le péché originel,

la prédestination conciliée avec le libre arbitre, n'en prit pas moins le parti de l'admettre à la communion sans résoudre ses doutes, ce qui lui donna une impression peu favorable à la religion de son pays, où l'acte le plus solennel devenait une simagrée... Il est singulier que Madame du Deffand se soit trouvée à quinze ans dans le même cas que Madame de Charrière au même âge, au point que la supérieure de son couvent en avertit l'évêque Massillon qui, au lieu de catéchiser la jeune personne, lui recommanda la soumission et s'en tint là. Les deux dames, mal instruites, ont conservé les mêmes préjugés du doute et ont pris une telle répugnance à examiner ces matières, qu'elles les ont tenues toujours en gros pour incompréhensibles ». Je ne reviens pas sur le triste sujet dont j'ai déjà dit un mot dans la première de nos deux leçons sur Mauriac : la carence de l'instruction religieuse. Philippe Godet nous dit que « Belle de Zuylen garda quelque ressentiment contre le pasteur qui l'avait si peu comprise : bien des années plus tard, le littérateur Huber ayant traduit en allemand une des comédies de Madame de Charrière et baptisé un des personnages du nom de Burmann, elle le pria de changer ce nom, qui lui était demeuré antipathique, et, vis-à-vis de Mademoiselle de Chamrond plus tard Madame du Deffand, Massillon ici se montre plus coupable encore que vis-à-vis de Belle le pasteur Burmann, si, avec plus de netteté encore qu'un pasteur protestant, un évêque catholique doit à toute âme, je ne dis pas de résoudre mais de répondre à ses doutes et en tout cas de les éclaircir. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est certain parallélisme entre Madame de Charrière et Madame du Deffand : l'une et l'autre également vraies, l'une et l'autre détentrices d'un langage d'une justesse absolue : à propos de Madame de Charrière j'ai parlé d'une poésie de la justesse : il y a parfois chez elle — et peut-être l'aurez-vous senti avec le portrait de Zélide — un peu de l'allant si sûr d'un scherzo mozartien, tandis que pour Madame du Deffand il conviendrait d'évoquer une poésie de l'austérité, le délicat martélement de la fugue. Certes de leurs deux vies la courbe est inverse : alors que, jeune, Zélide se plaint de ses organes trop sensibles, alors

qu'elle mettra toujours sa raison et sans doute aussi sa gloire secrète — une gloire secrète qui de plus en plus remplacera j et même dépassera à ses yeux ces autres formes de gloire qui lui sont interdites — à ne se permettre aucun écart de conduite 1 en se permettant tous les écarts de l'esprit, et sans doute précisément parce qu'elle se les permet, Madame du Deffand, elle, au désespoir de l'insensibilité de ses organes, ira, et sans même avoir confiance dans l'issue, mais tentant la chance une fois de plus, à la manière de ces joueurs las et ennuyés qui ne se décident pas pourtant à quitter la table de jeu, d'aventure en aventure, et jusqu'à sa soixante-huitième année, c'est-à-dire jusqu'à une date où depuis trois ans déjà Madame de Charrière est morte, elles restera la femme de ce document poignant et capital que nous dévoile la lettre à la Duchesse de Choiseul : ? « Vous ne vous ennuyez donc point, et je le crois, puisque vous le dites. Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie. Permettez-moi de vous dire ce que je pense, c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience ; mais il vous en manque une que, j'espère, vous n'aurez jamais : c'est la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer. » Citant ce texte, SainteBeuve ajoute avec un maximum de perspicacité : « Nous touchons là le point profondément douloureux de cette nature qu'on a crue sèche et qui ne l'était pas. C'est par ce sentiment à la fois d'impuissance et de désir que Madame du Deffand fait, en quelque sorte, le lien entre le dix-huitième siècle et le nôtre. » Peut-être concevez-vous maintenant pourquoi je disais tout à l'heure que la haine — et elle seule — était capable de faire perdre à Sainte-Beuve toute son intelligence, car ce qu'il a si admirablement bien compris à propos de Madame du Deffand, il n'a. pas su le comprendre à propos de Constant, et- cependant Madame du Deffand et Constant sont ici proches jusqu'à l'identité, plus proches même que Constant jamais ne le fut de Madame de Charrière en dépit du réciproque amour que se portaient leurs esprits, parce qu'ici il s'agit non plus d'esprit mais de sentiment, et que « la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer », il est un sens où

la formule définit Constant tout entier. Mais lorsque Madame du Deffand a soixante-huit ans, dans l'automne de 1765, un Anglais débarque à Paris, Horace Walpole, et enfin Madame du Deffand découvre qu'elle a les organes les plus sensibles du monde, et, par un de ces synchronismes qui sont tout ensemble le butin et la joie du psychologue, le 28 décembre de la même année elle écrit à Voltaire : « Monsieur de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée ? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs, mais que mettez-vous à leur place ? Existe-t-il quelque chose de réel ? » C'était bien là la question que toute sa vie Madame du Deffand s'était posée, mais à cette heure justement et mise sous la forme interrogative, émanant d'elle la question est-elle encore tout à fait candide ? Car elle vient de découvrir qu'il existe quelque chose de réel, sa passion pour Horace Walpole, - passion toute désintéressée, sans espoir, qui la fera beaucoup souffrir, mais à laquelle, et en tant que passion, non moins qu'à celui qui chez elle la suscite, elle voue une reconnaissance sans bornes, car grâce à cette passion pendant les douze ans qui lui restent elle s'éprouve vivante : elle ne mourra point sans avoir vécu, et non seulement elle s'éprouve vivante, mais elle éprouve que grâce à cette passion elle pense, et que jusque là elle n'avait que cru penser. Walpole lui envoie les pièces de Shakespeare : elle lui répond que ces pièces la « ressuscitent » ; elle finit par proclamer que tout vient du cœur. C'est lui, écrit-elle à Walpole, « qui fait tout connaître... Allez, allez, il n'y a pas que les passions qui fassent penser ». A cette vue, deux ans plus tôt ne s'était-elle pas préparée par cet aveu à Walpole : « Ah la raison, la raison ! Qu'est-ce que c'est que la raison ? Quel pouvoir a-t-elle ? » Si puissant est le renouveau qu'apporte à cette vieille femme la passion que, par delà la passion même, elle voudrait saisir une certitude, qu'elle voudrait croire. Mais sur ce plan-là elle n'aboutira pas, ici l'abstention de Massillon a laissé des traces indélébiles et, dans un cri si émouvant parce qu'il éclaire dans toute sa gravité ce problème capital de la religion et de la foi pensées dont je vous parlais lors de notre premier entretien sur Mauriac, elle pousse vers Walpole cet

appel désormais vain : « Comment croit-on ce que l'on ne comprend pas ? » Et parce qu'elle n'aboutit pas, parce que Walpole se lasse souvent d'un amour dont, bon Anglais en cela comme en tout le reste, il redoute par-dessus tout le ridicule, tristement mais lucidement toujours, trois ans avant de mourir, à quatre-vingt-trois ans, elle lui écrira : « Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas ; je suis trop juste pour cela. » Justesse et justice, chez Madame du Deffand c'est toujours à elles que le dernier mot est laissé, c'est toujours par elles que le dernier mot est dit, et pourtant, à défaut de la foi, la passion a élevé et quelque peu racheté la fin d'une vie qui sans elle n'eût pas dépassé le niveau de la perfection même de l'ennui. Chez Madame de Charrière la courbe est inverse : en dépit même de la noire mélancolie, telle était la sensibilité des organes, telle aussi, comme chez le Benjamin de la douzième année, la rapidité de la circulation du sang que longtemps, très longtemps l'attente même de la vie fut une vie, et qu'au sein d'un milieu intérieur toujours en mouvement, le tonus vital se maintint. C'est la vie au contraire, lorsqu'enfin elle lui échut, qui blessa en elle si je puis dire la vie même. A cet égard, rien de plus vrai que cet autre trait du portrait d'Adolphe : « Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde qu'elle ne connaissait pas, avec le sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir, et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la soumettre. » Certes, de quarante-sept à cinquante-cinq ans, elle connaîtra, elle vivra — et sans doute, même dans sa jeunesse, jamais ne vécut-elle davantage — ses sept années d'intimité avec Benjamin, les sept années de ce' que l'on a fort bien dénommé « sa maternité intellectuelle », mais, lorsque, trop fière, trop intransigeante, et aussi appartenant toute au dix-huitième siècle, n'ayant que mépris pour toutes les idées nouvelles, elle refusera de partager avec Madame de Staël l'esprit de Benjamin et qu'elle-même, elle seule, à leur intimité mettra fin, alors pour elle ce sera vraiment la

|

fin, et la fin au sein d'une vie qui dure encore onze ans, et, à l'inverse de la courbe de Madame du Deffand, les onze der-

! nières années de sa vie seront la mort au sein de la vie même, s et bon gré mal gré il lui faudra se replier sur la conviction de

! sa cinquantième année et s'en tenir à elle, sur ce que Philippe Godet appelle fort bien son « fatalisme raisonné », celui que précise de façon si nette sa lettre à Chambrier d'Oleyres : [ « Je vous supplie de ne pas me haïr à cause de mon fatalisme.

Songez que j'ai été élevée dans le dogme de la prédestination absolue. En lisant, à l'âge de treize ou quatorze ans, l'histoire de mon pays, dans la langue de mon pays, que j'avais oubliée à Genève, et que je n'ai jamais bien rapprise, je me trouvai fort embarrassée entre Gomar et Arminius (Gomar qui ne transigeait pas quant à cet opulent dogme calviniste qui s'appelle le dogme de la double prédestination, Arminius — et bien que j'ignore à peu près tout de lui, comme il me devient sympathique ! — qui soutenait que les bienfaits de la grâce étaient offerts à tous, et qu'il dépend d'eux de les accepter ou de les repousser). J'aimais mieux les arminiens, mais les gomaristes me paraissaient plus près de la raison... Qu'est-ce que le Styx qui, lorsqu'on avait juré par lui, liait Jupiter lui-même ? Qu'est-ce que les ordres du Destin, auxquels aucune divinité ne pouvait désobéir, — sinon la prédestination et la nécessité ? Je crois que les différentes opinions sur ce chapitre n'influent en rien sur notre conduite. Nous sommes prédestinés à réfléchir, à délibérer, à choisir, à nous repentir quand nous nous trouvons mal du choix que nous avons fait. Il est de notre nature de fonder nos déterminations sur notre expérience, sur notre prévoyance ; et les idées de devoir, des craintes et des espérances pour un avenir par delà cette vie, enfin notre sensibilité pour les sensations d'autrui, entrent nécessairement dans le conseil qui se tient en nous quand il nous faut choisir entre telle ou telle démarche. Mais, selon moi, aucun de ces conseillers ne vient tout seul ; il est amené par un enchaînement éternel de causes et d'effets, qui a commencé pour nous à notre naissance. Voilà ma profession de foi sur ce point... J'avais une tante fort gomariste, dont la demoiselle de compagnie était luthé-

rienne et ne croyait point en Gomar. Comment, disait celle-ci, se fait-il qu'infidèles toutes deux à nos principes, Madame de Tuyll ne se console pas d'une porcelaine cassée et la pardonne si difficilement, tandis que moi je prends mon parti et suis indulgente sur des malheurs et des maladresses beaucoup plus graves. » Vous souvenez-vous de cette phrase de Mauriac que je vous citais dans notre premier entretien sur lui: « Bien d'autres aussi sont nés dans le catholicisme qui ont vite fait de s'en évader. Mais c'est que cette foi qui leur fut inoculée n'a pas pris sur eux. » Elle n'avait pris ni sur l'intelligence ni sur la sensibilité ou plutôt sur la privation du sentiment d'une Madame du Deffand, mais, pour l'avenir d'un être et, en deçà de son bonheur, du moins et en tout cas pour sa disponibilité, mieux vaut peut-être une incrédulité à partir du catholicisme, car il semble bien que le calvinisme absolu, lui, prenne toujours, qu'il marque à jamais ceux-là mêmes qui s'en détachent, ceuxlà mêmes qui plus tard le nient, et que, plus encore même que dans leur sensibilité, il les marque dans leur intelligence, dans leur tour et leur pli d'esprit. Le pasteur Burmann était-il gomariste ? Je l'ignore, mais, s'il l'était, son abstention serait moins à regretter — et d'autant que son intervention était ici superflue, qu'à elle seule l'éducation avait fait son oeuvre. Et voyez ici le curieux et inéluctable enchaînement: «J'aimais mieux les arminiens, mais les gomaristes me paraissaient plus près de la raison. » — « Plus près de la raison » : ils paraissaient tels à la petite fille de treize ou quatorze ans, à une petite fille qui très tôt, fille de ce dix-huitième siècle dont nous avons déjà parlé, d'un dix-huitième siècle tout voltairien et que jamais Rousseau n'entamera, mettra, dès le précoce âge viril de son esprit, la raison au-dessus de tout, et qui, débarquant le contenu religieux du dogme de son enfance et de son adolescence, n'en portera pas moins jusqu'au terme le joug de la raison comme son mode propre de prédestination absolue. Fatalisme raisonné, déterminisme infrangible, dans le texte de Madame de Charrière se préforme déjà, et presque dans les mots mêmes employés, le cercle dont à son tour, un siècle plus tard, un Taine sera prisonnier, celui en fonction duquel, lui aussi avec une

noire mélancolie, mais lui aussi avec la résignation la plus virile, il se retranchera, pour reprendre ses propres paroles, dans « ce suicide lent et intelligent qui s'appelle le travail », le cercle enfin qui pour tant d'entre nous sans Bergson peut-être n'eût jamais été brisé.

Mais n'anticipons pas davantage ni sur l'avenir historique ni sur l'avenir même de Belle, et revenons à la jeune fille de vingt ans et à certaine fête mondaine à La Haye dont quatre ans plus tard, le 27 juillet 1764, Belle écrit à Constant d'Hermenches : « Si vous trouvez sincèrement que c'est un bien pour vous de me connaître, je veux que vous me sachiez gré d'avoir fait les premières avances. Vous en sou venez-vous, chez le duc, il y a quatre ans ? Vous ne me remarquiez pas, mais je vous vis. Je vous parlai la première : Monsieur, vous ne dansez Pas ? pour engager la conversation. Je ne me suis jamais souciée de l'étiquette, et quand j'ai rencontré ce qui peut s'appeler une physionomie, j'ai toujours eu la passion de la faire parler. » L'attaque — l'attaque directe — est toujours le fait de la jeunesse de Belle, et ici l'attaque a cette beauté de la première mesure qu'au concert avec impatience l'on attend, et qui, déclenchée, balayant tout ce qui précéda, entraîne tout dans son rythme. Certes Constant d'Hermenches avait une physionomie, et même une physionomie qui ne demandait pas mieux que de parler : sa physionomie tranchait non seulement sur Utrecht et sur Zuylen mais sur La Haye, et cette physionomie se doublait d'une réputation qui risquait de bousculer quelque peu la paisible ordonnance de ces intérieurs hollandais qui sont si j'ose dire comme les délectables salles à manger de nos musées. Entendons d'abord une fois de plus sa cousine Rosalie, entendons-la parce qu'elle a toujours le jugement paisible et que moins que Belle, en Hollande elle n'eût été déplacée : « Il réunissait à une très belle figure beaucoup d'esprit et tous les moyens de réussir ; une grande ambition et un grand amour-propre lui laissèrent peu de repos ; il voulut allier ensemble tous les plaisirs et toutes les affaires, la philosophie et la volupté, la plus extrême économie au faste et à la munificence, sa femme et ses maîtresses. Il voulut

être tour à tour courtisan, auteur, militaire, agriculteur, savant et même dévot, quoique toujours épicurien ; il eut toutes les prétentions, toutes les ambitions, voulut dominer dans la société, gouverner ses amis, écraser ses ennemis, l'emporter sur tous ses rivaux ; il réussit quelquefois, mais beaucoup de choses lui échappèrent, et la fin de sa vie a été moins heureuse que le commencement ». Peut-être n'avez-vous pas encore tout à fait oublié les deux vers par où s'achève la strophe sur l'amour dans le poème orphique de Gœthe : Urworte :

Car manches Herz verschwebt am allgemeinen,

Doch widmet sich das edelste dem einen.

« Maints cœurs se fondent dans l'universel, mais le cœur le plus noble se voue à un être unique. » Gardons-nous de revendiquer pour Constant d'Hermenches ce vocable d'universel, surtout lorsque c'est sous la plume de Gœthe qu'il vient, mais il est bien certain que plutôt que de se vouer à un être unique, le cœur d'Hermenches appartenait à cette famille qu'en son robuste langage le Jupien de Proust appelle « les cœurs d'artichauts ». Il était éminemment l'homme du pluriel, et, puisque nous vivons à une époque où Freud a introduit et généralisé la notion de polymorphe, je ne pense pas qu'on lui en tiendra trop rigueur. Frère ainé de Juste, mais aussi dissemblable de lui que possible, avec toute la distance qui, d'un cactus souffrant de l'être, peut séparer une rose de l'espèce la plus commune et à l'état toujours effeuillé, d'Hermenches avait trentesept ans lorsque la jeune fille de vingt ans, par son attaque, ouvrit entre eux l'étonnant entretien bien plus épistolaire qu'oral qui dura quinze ans. Il était marié : les hommes du pluriel le sont quasi toujours. Il va de soi qu'étant un Constant, il éstimait avoir reçu sa part, et plus que sa part, de l'esprit Constant, mais sur ce point je me permettrai de me trouver en désaccord avec lui, car j'estime au contraire qu'il en avait reçu moins que sa part, et que si ce moins était déjà un trop pour tous les Hollandais à leur place dans leur pays, Constant d'Hermenches avait précisément à faire à la seule personne qui

s'y trouvait merveilleusement déplacée, et dans ce recueil en son genre unique qui s'appelle les Lettres de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches, vis-à-vis des lettres de Belle, les lettres de Constant d'Hermenches qui en plus petit nombre y sont reproduites ne dépassent pas la moyenne déjà très honorable des espitoliers du dix-huitième siècle. Plus qu'aucun autre Constant ami intime de Voltaire, ses lettres sont, pour poursuivre notre image, des lettres voltairiennes à l'eau de rose. Je me hâte de lui rendre aussitôt cette justice qu'au bout de deux ans de commerce épistolaire avec Belle voici comment s'exprimait Constant d'Hermenches à ce sujet : «Je puis vous dire sans exagérer que vous écrivez mieux que personne que je connaisse au monde, je n'en excepte pas Voltaire ; ainsi je n'ai garde de lutter avec vous dans cette carrière. » A Constant d'Hermenches, sur tous les plans, Belle était si supérieure qu'entre eux à proprement parler il n'y a pas de commune mesure : il faudra que la future Madame de Charrière attende sa quarante-septième année pour rencontrer dans le Benjamin de la vingtième année son égal, et donc son partenaire véritable, car il n'y a de partenaire tout à fait véritable que sur un certain plan d'égalité : alors elle deviendra amoureuse de l'esprit de Benjamin, comme Benjamin le deviendra du sien. De l'esprit de Constant d'Hermenches, jamais assurément elle ne fut amoureuse, et jamis non plus assurément à aucun moment elle ne dut cesser de voir d'Hermenches, esprit et le reste, exactement tel qu'il était : seulement rappelons-nous ici cette autre déclaration, elle aussi si vraie : « Je suis à la fois fort pénétrante et fort facile à duper ; mon esprit voit, mais mon cœur et ma conduite ne tiennent pas compte de ses lumières. » Or, à l'heure de son attaque brusquée, elle a vingt ans, et, à cette heure et à cet âge, elle est amoureuse, non point du tout de l'esprit de d'Hermenches, non pas peut-être même tout à fait de d'Hermenches en tant qu'homme, mais très exactement de cela même que définit l'indépassable formule que j'ai déjà citée : « J'étais éprise de l'empire que vous exerciez sur moi », et cet empire, si à l'origine la physionomie de d'Hermenches en fut la cause, puis davantage encore l'attaque

brusquée, la cause dernière, et la plus profonde de toutes, réside dans la correspondance elle-même : ce dont elle est éprise, ce dont est et sera toujours éprise une jeune fille de la sincérité de Belle, qu'oriente avant et par-dessus tout la passion d'atteindre, de joindre le vrai sur elle-même, c'est de l'existence d'un interlocuteur dont la part d'empire qui lui appartient, c'est de la forcer dans tous ses retranchements, de la contraindre à être elle-même, car si d'un côté il n'est rien qu'elle ne souhaite autant que de s'avouer pour ce qu'elle est, de l'autre côté elle ne le souhaite que si elle peut se tenir pour certaine que l'aveu sera toujours entendu, compris, et jusque dans la moindre des nuances, exactement pour ce qu'il est, tel qu'il est fait. Et sans doute d'Hermenches ne l'entendra pas, ne la comprendra pas toujours de la sorte : pour cela il aurait fallu qu'il fût l'égal de Belle, mais, une fois l'entretien engagé, et à mesure qu'il se développe, qu'il avance, de n'être entendue ou comprise qu'à demi ou même à côté ou même pas du tout, bien loin alors de constituer un inconvénient, devient alors pour Belle la source d'un plaisir nouveau et redoublé, de ce plaisir exquis de la mise au point que goûtent seuls, en toute son acuité, les psychologues et les introspectifs-nés, les êtres de la race et de la^ lignée de Belle et de Benjamin, mais c'est ici aussi lorsqu'on est jeune fille que le péril menace, et fait même plus que menacer, car dans une organisation féminine — ainsi que je l'ai souvent marqué, et toujours au crédit de la femme — tout va ensemble, et quand on a des organes aussi sensibles que Belle, il vient un moment où l'aveu épistolaire de soi-même, avec toute la part de don de soi que déjà il implique, ne suffit plus, où ce n'est plus de l'empire exercé mais bien de la présence même de qui l'exerce que l'on court risque de s'éprendre, et alors, si on est Belle, c'est-à-dire si l'on s'abandonne avec délices à tous les écarts de l'esprit et si l'on redoute jusqu'à l'horreur le moindre écart de conduite, tout ensemble, et d'un seul et tout contradictoire et tout indivisible mouvement, l'on craint et l'on appelle : il n'y a guère d'expression proverbiale mieux faite que jouer avec le feu : longtemps, très longtemps peut-être, on pense que

c'est impunément qu'avec le feu on a joué, mais un jour le feu vous brûle, et quand comme Belle, on est un être vrai, pas un instant on n'a la consolation de rien pouvoir se dissimuler de tout cela, et le 25 septembre 1764, près de quatre ans donc après le début de la correspondance, voici ce que Belle écrit à d'Hermenches : « Serez-vous content de m'écrire toute votre vie et de ne me jamais voir ? Oui, vous pourrez l'être si, dès à présent, c'est avec un cœur tranquille que vous m'écrivez, si quelquefois vous m'oubliez pour être tout entier à d'autres choses, si vous vous occupez de moi par intervalles. Mais après une correspondance de feu, toujours vive, toujours tendre, on veut se voir, d'Hermenches : nous nous chercherons si nous ne nous brouillons pas ; et puis gare la passion, la jalousie, l'instinct, le délire et le désordre ! Si je ne suis pas votre ami, si toujours je m'occupe de vous, je serai un jour votre maîtresse, à moins que nous n'habitions les bouts opposés du monde ou que vous ne m'aimiez plus du tout. » Belle ne se trompait pas : pour reprendre ses formules, mieux que jamais son esprit voit, mais aussi, à aucun moment de sa vie son cœur et sa conduite ne tiennent moins compte de ses lumières : nous arrivons au jour auquel elle vient de faire allusion, au jour où elle fut le plus proche d'être la maîtresse de d'Hermenches, et, si elle y échappa, le mérite ici, bien plutôt qu'à elle-même, revient à la fuite de d'Hermenches qui sans doute, mis en présence de l'état où quatre ans d'une correspondance de feu l'avait conduite, préféra ne s'embarquer point dans une aventure où le feu l'emportait de beaucoup sur l'eau de rose voltairienne. Six semaines en effet après la lettre dont j'ai détaché un fragment, Belle apprend que d'Hermenches est à La Haye : elle veut le voir, et, pour obtenir de ses parents l'autorisation de ce voyage, elle a d'ailleurs le prétexte tout trouvé puisque depuis plus d'un an déjà il y a de longues et laborieuses et (aux yeux de Belle et des nôtres) aussi de comiques négociations pour le mariage éventuel de Belle avec l'ami le plus intime de d'Hermenches, avec le marquis de Bellegarde : il faut donc que Belle et d'Hermenches s'en entretiennent, mais à cette heure ce n'est certes pas à Bellegarde que Belle

pense ; ils se voient donc une ou deux fois à La Haye, mais peu et mal au gré de Belle, assez pourtant pour que d'Hermenches juge plus sage de prendre la fuite, et voici, d'abord sous le coup de la nouvelle, puis dans les deux jours qui suivent, la série des réactions de Belle « Je demandais un baiser » : que ce mot soit aujourd'hui notre mot de la fin : nous n'en saurions trouver un plus vrai, et de sa vérité même Belle vient de nous livrer l'explication en cette phrase à nouveau indépassable : « L'amitié et l'amour pourraient bien se confondre dans des caresses qui plairaient à tout ce qui compose la sensibilité. » Pour une nature telle que Belle, aux organes si sensibles, mais qui par ailleurs vit à chaque seconde son admirable parole : « La peur d'être méprisable m'occupe bien plus que la peur d'être méprisée », qui redoute avant tout d'être méprisable à ses propres yeux, il n'y avait, non certes pour le bonheur mais pour cette gloire secrète à laquelle elle tenait tant,- que le mariage — le mariage en tant qu'engagement que l'on contracte, auquel on souscrit, et qui, pour une Belle, règle du moins une fois pour toutes la question des écarts de conduite, la règle en la supprimant, et c'est de ce mariage que nous dirons un mot au début de notre prochain entretien.

V

Cours du mardi 21 février I933

« Vraiment, c'est une chose bien difficile que de me bien marier », écrivait un jour Belle à Constant d'Hermenches au cours des interminables et infructueuses négociations au sujet d'un mariage éventuel avec le plus intime ami de d'Hermenches, le marquis de Bellegarde, puis, après échec, avec bien d'autres encore dont aucun en fin de compte ne devait devenir l'épouseur. Ceux que continue d'intéresser ce problème pour tant de familles passionnant du mariage arrangé — problème dans lequel, malgré les apparences, la différence des siècles n'introduit pas somme toute de très notables changements — ne rencontreront nulle part meilleure occasion de l'étudier en détail que dans les lettres si lucides, si alertes, si indemnes de toute illusion de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches. Mais comme nous nous occupons cette année d'individus à l'état pur, en dépit de leur intérêt je ne m'attarderai pas sur ces problèmes familiaux, et si je commence par citer la lettre où, avisée par d'Hermenches des intentions de Bellegarde, Belle se montre à eux telle qu'elle est, c'est tout simplement pour ne pas passer à côté d'un des actes de sincérité féminine les plus exhaustifs qui aient jamais été accomplis : « Je veux être sûre que vous me connaissez. Je vous dois et à votre ami cet abandon, cette sincérité sans réserve. Peut-être mon langage ne sera pas celui de la décence, mais qu'est-ce que la décence au prix de la probité ? Eh bien donc, si j'aimais, si j'étais libre, il me serait bien difficile d'être sage. Mes sens sont comme mon cœur et mon esprit, avides de plaisirs, susceptibles des impressions les plus vives et les plus délicates. Pas un des objets qui se présentent à ma vue, pas un son ne passe sans

m'apporter une sensation de plaisir ou de peine ; la plus imperceptible odeur me flatte ou m'incommode ; l'air que je respire, un peu plus doux, un peu plus fin, influe sur moi, avec toutes les différences qu'il éprouve lui-même. Jugez du reste à présent, jugez de mes désirs et de mes dégoûts. Si je n'avais ni père ni mère, je serais Ninon peut-être, mais plus délicate et plus constante ; je n'aurais pas tant d'amants : si le premier eût été aimable, je crois que je n'aurais point changé, et, en ce cas-là, je ne sais si j'aurais été fort coupable ; j'aurais du moins pu racheter par des vertus l'offense que j'aurais faite à la société en secouant le joug d'une règle sagement établie. J'ai un père et une mère, je ne veux pas leur donner la mort ni empoisonner leur vie, je ne serai pas Ninon ; je voudrais être la femme d'un honnête homme, femme fidèle et vertueuse ; mais, pour cela, il faut que j'aime et que je sois aimée. Quand je me demande si, n'aimant guère mon mari, je n'en aimerais pas un autre, si l'idée seule du devoir, le souvenir de mes serments me défendraient contre l'amour, contre l'occasion, une nuit d'été... je rougis de ma réponse. Mais si nous nous aimons, si mon mari ne dédaigne pas de me plaire, s'il met un grand prix à mon attachement, s'il me dit : « Je ne vous tuerai pas si vous êtes infidèle, mais je serai d'autant plus malheureux de ne pouvoir plus vous estimer que je vous aimerai peut-être encore », en ce cas, dis-je, je pense, j'espère, je crois fermement que je fuierais tout ce qui pourrait me séduire, que je ne manquerais jamais aux lois de la vertu. Est-ce assez, Monsieur, pour que vous puissiez me donner sans scrupule à votre meilleur ami ? Est-ce plus, est-ce moins qu'il ne pourrait se promettre d'une autre femme ? Sûrement je lui serai vivement attachée ; s'il veut, je serai son amie, sa maîtresse, je ne me négligerai jamais sur le soin de lui plaire et de l'amuser, sûrement aussi il m'aimera. Mais fera-t-il quelque chose pour que ce bonheur ne s'éteigne pas ? Supposez que je lui parusse capable d'une faiblesse, ne me traiterait-il plus qu'avec défiance et mépris, ou bien m'attacherait-il à lui, me conserverait-il par des preuves de tendresse et de confiance ? Supposez que mon cœur, mon cœur seul, eût été un moment coupable, un

aveu, un sincère retour obtiendraient-ils grâce ? Ouvrez-moi votre cœur dans tous ses replis, me dites-vous. Ah ! vous devez être satisfait ! Comment trouvez-vous ce cœur ainsi déployé ? Dites-moi sincèrement si vous le méprisez, si après cette lettre vous me trouvez beaucoup au-dessous de ce que vous avez pensé auparavant. Au reste, je n'exige pas que vous me répondiez du marquis sur ce que je viens de dire : ce que vous m'avez dit, ce que j'ai vu me persuade que je serai plus heureuse avec lui qu'avec un autre ; ce n'est pas pour moi que j'ai des craintes : c'est vous et lui que je ne veux pas tromper. L'article de l'humeur est presque aussi important que celui de la vertu... non, il l'est davantage : une femme galante est plus supportable qu'une femme acariâtre, et j'aimerais beaucoup mieux un mari infidèle qu'un mari boudeur ou brutal. Je ne suis certainement pas méchante, ni grondeuse, ni difficile, ni capricieuse ; cependant je ne suis point égale : ces organes si délicats, ce sang si bouillant, ces sensations si vives, rendent ma santé et mes esprits susceptibles de changements, que je n'ai jamais vus si grands, si rapides, si étranges, dans qui que ce soit ; si on ne me reconnaissait à mon cœur et à mon visage, on pourrait d'un moment à l'autre me prendre pour deux personnes différentes, pour six personnes quelquefois, dans le cours d'une journée. Tout a droit de m'affecter, pas un moment dans la vie ne m'est indifférent, tous mes moments sont heureux ou malheureux, ils sont tous quelque chose. Pourvu que je ne sois jamais injuste, jamais aigre, jamais emportée, me parpardonnera-t-il de l'étourdir quelquefois à force de paroles, d'être quelquefois des heures sans parler, de m'abandonner quelquefois pour un rien à une gaîté immodérée, de pleurer quelquefois sans en savoir presque la raison ? Les vapeurs que me donne l'inaction, les vapeurs que j'ai d'épuisement, quand je me suis trop occupée, ne me rendront-elles pas ridicule et insupportable ? Je puis bien me faire violence, faire taire mes joies et rire dans le chagrin, mais c'est avec des étrangers que l'on se gêne à ce point, plutôt qu'avec un mari que l'on aime. Au reste, quand je l'étourdirais, il n'aurait qu'à m'imposer silence ; quand je lui romprais la tête d'un air, d'un livre,

d'un ton, d'un rien, il n'aurait qu'à se moquer de moi et me laisser seule m'amuser de ma folie. Tantôt musicienne, tantôt géomètre, tantôt soi-disant poète, tantôt femme frivole, tantôt femme passionnée, tantôt froide et paisible philosophe, peutêtre aussi que cette diversité lui plairait. Je suis bien sûre du moins que je ne l'ennuierais pas, qu'il ne se lasserait pas de moi ; et pour le fond de mon cœur, il le trouverait tous les jours le même ; mes impatiences sont rares et courtes ; la colère, je ne la connais presque pas ; je suis douce et patiente quand je souffre ; quand je pleure, je ne gronde point. »

Ici le scherzo mozartien — que dans le portrait de Zélide déjà nous sentîmes poindre — va son train avec cette profondeur même dont je vous disais l'autre jour qu'elle est propre à la vivacité d'esprit. « Ces changements si grands, si rapides, si étranges », que « d'un moment à l'autre on pourrait prendre » Belle « pour deux personnes différentes, pour six personnes quelquefois, dans le cours d'une journée », — comment ne pas évoquer ici ce premier Constant qui à Madame de Charrière justement plus tard se dépeindra « mobile au point de passer pour fol », et même plus tard encore le second Constant, le Constant de Madame de Staël, qui de ses « peines personnelles » disait : « Ce n'est pas seulement la force qui m'aide à les supporter, mais la mobilité », et qui ajoutait: cc Si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle. » Ah oui, certes, quand Philippe Godet constate que « ces deux êtres étaient réciproquement amoureux de leur esprit », qu'il a soin de dire de « leur esprit » et non point de « leurs esprits », comme il a raison de mettre le mot au singulier, car c'est bien d'un seul et même esprit qu'il s'agit. Et le problème déborde même les deux cas en question, car il y a si je puis dire, et malgré l'apparente et même scandaleuse contradiction des termes, un invariant de l'esprit mobile et comme une unité de l'esprit mobile en soi. Ici à nouveau nous touchons une différence de fond entre l'homme classique et l'homme moderne, et ici se laisse vérifier une fois de plus la vérité de la remarque que me faisait il y a plus de vingt ans mon très cher ami Bernard Berenson, à

savoir qu'une certaine sincérité est tout ensemble la découverte et la conquête de l'homme moderne. Ouvrons La Bruyère au passage suivant du chapitre de l'Homme : « Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes ; il est à chaque moment ce qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été : il se succède à lui-même. Ne demandez point de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions ; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez vous point ? Est-ce Euthycrate que vous abordez ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnaît-il bien ? dites-lui votre nom. » Sculpté par La Bruyère, chacun de ses chapiteaux corinthiens est d'un travail si savant et si parachevé que d'abord l'expression emporte tout y compris notre adhésion au contenu lui-même, et avec La Bruyère il sied que d'abord il en aille ainsi, mais que de problèmes ne soulève pas devant nous pareil texte, et avant tout précisément qu'il n'y ait là pour La Bruyère aucune matière à problème. Voyez comme ici par lui Euthycrate est tout envisagé du dehors, et comme il semble — ce qui advient avec maints caractères de La Bruyère— qu'Euthycrate n'ait été mis au monde que pour satisfaire aux exigences d'un des codes les plus tyranniques, sous son bel air d'aménité, qui aient jamais existé ici-bas : le code de la société polie. Car en somme le seul reproche formulé ici contre Euthycrate, c'est le manquement à ce code même, c'est que ses amis — qui eux, en bons et vrais classiques, paraissent merveilleusement soustraits à tout péril de mobilité — le trouvent inégal dans ses rapports avec eux : pour le reste, La Bruyère, décrivant à la perfection les effets que produit son personnage (avec La Bruyère souvent il s'agit de personnages plutôt que de personnes) ajoute ainsi une belle pièce à sa pittoresque ménagerie humaine : il est dommage seulement que ce soit en cette seule qualité qu'elle figure au chapitre intitulé : De l'Homme, car Euthycrate hélas ! c'est l'homme même, et ce n'est pas moins la jeune fille telle que vient de

nous la montrer Belle qui dit : « Cependant je ne suis point égale. » Le fait de se succéder à soi-même, qui aux yeux d'un classique appartient encore au registre et même au répertoire comique...s, la sincérité moderne sait y voir au contraire un des éléments tragiques les plus inséparables de notre nature même, — et à cet égard (la lettre de Belle à d'Hermenches est du 20 juillet 1764) Belle, dont le langage est et restera d'une pureté classique inaltérable, plus exempt même de tout ornement que le style de La Bruyère, Belle qui — et ce sera sa limite — refusera, vieillie, d'opérer le passage du 18e au 1ge siècle, n'en est pas moins une des toutes premières en date des modernes. Vu, non plus comme ici par La Bruyère du dehors, mais du dedans, l'homme se succède à lui-même, — et d'autant plus qu'il est plus intelligent. Ici se situe la tragédie même de l'intelligence, et une tragédie dont à elle seule l'intelligence ne détient pas la solution : à elle seule, bien loin de la résoudre, elle ne peut qu'indéfiniment la prolonger et par là-même l'aggraver. Si, de par une mystérieuse grâce naturelle, la profondeur que je qualifiais l'autre jour d'heureuse, celle qui, en vertu d'une continuité égale et ininterrompue, émane du fond lui-même, est transcendante au tragique, cependant, sauf dans la sphère proprement religieuse et, à l'intérieur de cette sphère même, dans la contemplation, cette profondeur-là, dans la sphère profane en revanche, est des plus rares, et peut-être, native, ne se rencontre-t-elle guère que chez un Plotin, un Joubert et un Bergson : certes même chez eux la mobilité est présente, car la mobilité n'est absente que là d'où toute vie déjà s'est retirée, seulement, tandis que la mobilité qui échoit à cette profondeur malheureuse inhérente à la vivacité d'esprit est une mobilité si je puis dire horizontale, évoque cette succession et même cette fuite disparates de paysages bigarrés que le voyageur a tout juste le temps d'entrevoir d'un rapide en marche, la mobilité propre à la profondeur heureuse est une mobilité verticale, le mouvement même de l'eau qui monte lentement dans l'écluse. La tragédie de l'intelligence mobile réside dans son horizontalité même, et c'est pourquoi à elle seule l'intelligence n'en détient pas la solution.

Toutes les grandes crises de l'esprit se résolvent sur un plan autre, sur un plan plus haut situé que celui où à l'origine elles font leur apparition, se résolvent par un de ces sauts que l'on a dénommés mortels, et que l'on n'a pas eu tort de dénommer ainsi, car ils seraient en effet mortels si au contraire ils ne débouchaient au cœur même de la vie. La mobilité de Belle, comme celle de tant d'entre nous, et même comme celle de chacun de nous à certaines heures, était une mobilité horizontale. Ecoutons-la une fois encore : « Votre amie est folle ce matin, accablée des plus noires vapeurs, n'espérant rien, ne souhaitant rien, détestant toutes choses. Je cours chez mon maître. Je joue du clavecin, un trio fait pour le violoncello ; un mauvais violon m'accompagne. Je trouve quelques mesures dans ce trio, ou plutôt quelques sons, quelques notes qui me ravissent ; mes sens et mon cœur s'émeuvent, des larmes plus douces humectent mes yeux. Je reprends l'idée du plaisir et du bonheur. » 0 ! le merveilleux enregistrement d'états intérieurs que tous nous avons vécus. « Accablée des plus noires vapeurs » : ce terme de vapeurs — que l'usage classique a réduit, lui aussi, au registre et même au répertoire comiques, — et qui seul pourtant exprime, non seulement « le vague des passions » ainsi que le dira plus tard Chateaubriand, mais cette impalpable circulation de tous les réseaux que tisse au dedans de nous la mélancolie, — la mélancolie, elle aussi un des termes les plus forts qui soient, qui à son tour a été réduit au registre et au répertoire presque de la romance, et qui étymologiquement désigne la bile noire. « N'espérant rien, ne souhaitant rien » : disposition pour laquelle un Hardy forgea le mot de unhope, pour laquelle, le traduisant, je forgeai celui d'inespoir. Il est un sens où l'inespoir est pire que le désespoir même, et c'est le sens où le vague des passions est parfois plus redoutable que leur localisation, — et à la limite ce que l'on joint c'est le « détestant toutes choses », et alors à nouveau l'on se murmure les vers de Mallarmé :

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Fuir! Là-bas luir!...

et l'on fuit dans la musique. Seulement, jusque dans les effets de la musique se laisse suivre la disjonction entre mobilité horizontale et mobilité verticale. Que nous dit Belle ? Si les notes la ravissent, si ses sens et son cœur s'émeuvent, si des larmes plus douces humectent ses yeux, c'est qu'« elle reprend l'idée du plaisir et du bonheur », et certes c'est déjà beaucoup, et certes plaisir et bonheur sont des états positifs tandis que les « noires vapeurs » et la mélancolie n'ont de positif que l'intensité de leur négatif même, et cependant, positifs ou négatifs, tous ces états se situent sur le même plan, comme tels se succèdent plutôt qu'ils ne se hiérarchisent, et par là même restent toujours susceptibles de revenir, de repasser. Or selon moi le suprême bienfait qu'intarissablement nous dispense la musique — et pour ma part, dans l'ordre naturel, il n'en existe pas de plus grand — s'opère par delà toutes catégories de plaisir et même de bonheur : la musique nous arrache à l'horizontalité intérieure, suscite, déclenche en nous ce premier saut en vertu duquel nous entrons en état d'aspiration, et de l'aspiration la plus exaltée, et à partir de là nous entendons, nous recevons tout ce que la musique nous dispense dans la disposition même que de façon inoubliable qualifie le vers de Virgile :

Tendentesque manus ripae ulterioris amore

« tendant les mains par amour de la rive ultérieure », de cette autre rive qui est celle-là même de l'au-delà, et l'état dernier que la musique nous entr'ouvre n'est rien de moins que ce que la théologie appelle l'amour inefficace de Dieu.

Mais revenons au problème beaucoup plus modeste que nous pose le cas de Belle. Quand, au bout de quelques années, elle jugea que les pourparlers pour le mariage arrangé avaient assez duré, elle prit elle-même les choses en mains et jeta son dévolu sur un gentilhomme suisse qu'elle connaissait depuis qu'elle avait dix-huit ans parce qu'il avait été le précepteur de ses frères. Voici comment, sans dévoiler encore son nom, elle le dépeint à d'Hermenches : « Dans ce même temps, mon imagination s'attachait à un homme que j'avais vu de loin en

loin, pour qui j'avais toujours eu de l'amitié et de la sensibilité et qui en avait pour moi. Une figure noble et intéressante, quoiqu'un peu maladroite, un esprit juste, droit, et très éclairé, un cœur sensible, généreux et strictement honnête, un caractère ferme avec une humeur égale et facile et une simplicité comme celle de La Fontaine, voilà mon amant à mes yeux et aux yeux de tous ceux qui le connaissent. Il y a quelquefois des maladresses dans son esprit comme dans ses manières, qu'on lui reproche et dont on badine tant qu'on veut, car personne jamais n'eut moins de vanité. Nous nous écrivions, la correspondance s'anima ; seule, oisive, à la campagne, pas un homme qui intéresse dans tout un pays... la correspondance s'anima... L'homme des lettres s'approcha. Tantôt à Utrecht, tantôt à La Haye, nous passâmes beaucoup de jours ensemble ; la retraite dans laquelle je vivais, la confiance et la liberté dont j'avais pris l'habitude avec lui, vous imaginez bien où cela nous mena. N'imaginez pas trop, pas tout, cependant; vous vous tromperiez, je vous le jure. Je finis par où d'autres commencent, je l'aimai de tout mon cœur. Ma meilleure amie me conseilla de l'épouser. Il soutint que c'était le plus mauvais conseil du monde. « Je n'ai, disait-il, ni rang ni fortune ; je ne suis qu'un pauvre gentilhomme ; je n'ai point assez de mérite pour vous tenir lieu de tout ce que vous sacrifieriez. Votre attachement n'est pas de nature à pouvoir se soutenir ; vous désirez du plaisir et vous ne savez pas en prendre... Vous prenez pour de l'amour un délire passager de votre imagination... Quelques mois de mariage vous détromperaient ; vous seriez malheureuse, vous dissimuleriez, et je serais encore plus malheureux que vous... » L'été se passa et l'homme que j'aimais s'éloigna. Tant que je l'avais eu près de moi et que j'avais espéré d'oser et de pouvoir accorder demain ce que je refusais aujourd'hui, contente ou du moins distraite et occupée, je n'avais pas prévu ce que je souffrirais de son absence. Je la trouvai affreuse. » — « Je finis par où d'autres commencent, je l'aimai de tout mon coeur » : oui, mais lorsque Belle finissait de la sorte, il y avait quatre ans que Monsieur de Charrière, lui, avait commencé, et que de ce commencement Belle était

l'auteur responsable. La lettre à d'Hermenches que je viens de citer est du 13 avril 1770 : elle nous montre Monsieur de Charrière avec toutes ses qualités, que sous-tend celle qui de toutes pour une femme est la plus exaspérante, certaine impossibilité congénitale à se mettre jamais dans son tort, —et toutes ses qualités, et au premier rang celle-là, à la longue exaspéreront Belle d'autant plus qu'elle est et restera bien trop « juste » (dans l'acception où nous avons vu Madame du Deffand employer le mot) pour ne point en toutes circonstances reconnaître que ce ne soient là en effet des qualités. Mais puisque nous venons de voir Monsieur de Charrière à travers Belle, il n'est pas inutile de voir Belle à son tour à travers Monsieur de Charrière, telle qu'avec non moins de justice et de perspicacité, il la présente à elle-même dans la lettre du 17 juillet 1766 qui nous dévoile assez comment le contact direct avait préparé les voies à ce qu'un jour la correspondance s'animât : « Mademoiselle, vous êtes inconcevable ! Pourquoi me rappelezvous des souvenirs que vous m'avez défendu de conserver ? Comment pouvez-vous dire que vous êtes mon amie, lorsque vous troublez mon bonheur en me faisant apercevoir combien il serait doux pour moi que vous fussiez quelque chose de plus. L'article où vous parlez de la pruderie m'a transporté dans votre chambre ; il était minuit, le silence régnait dans la maison, et nous deux, tête-à-tête, nous causions. Vous, Mademoiselle, comme un physicien qui fait des expériences, vous donniez à votre cœur et au mien tantôt un plus grand, tantôt un moindre degré de chaleur ; vous observiez, vous réfléchissiez, et nos sentiments n'étaient jamais pour vous que des phénomènes. Moi, je ressemblais assez, comme vous l'avez dit, à un jeune écolier qui répète sa leçon remplie de belles sentences, et qui à tout moment oublie que son rôle est celui d'un sage. Oh ! que j'ai joué ce rôle comme un fou ! Mademoiselle, je retournerai à Utrecht : au nom de Dieu, ne veillez plus avec moi ! N'ayez plus pour moi tant de bonté, si vous êtes décidée à ne pas en avoir davantage ! Voulez-vous savoir ce qui en résulte de tout ce qui s'est passé entre nous ? J'admire la finesse de votre pénétration, la justesse de votre discer-

nement, l'honnêteté qui est pour ainsi dire l'instinct de votre cœur. L'inconséquence de vos idées m'étonne. Je me suis attaché à vous par tous les liens de l'estime et de l'amitié, et sans doute je le suis pour toute ma vie. Enfin, il faut tout dire, ces instants que j'ai passés avec vous me laissent des regrets et des désirs... Oh ! Mademoiselle, veillerons-nous encore ensemble ?... Vous m'ordonnez de vous donner des nouvelles de mes amoureuses : méchante que vous êtes ! Vous voudriez me faire gronder ; mais je n'oublie point les leçons qu'on me donne ; d'ailleurs je n'ai rien à vous en dire. Je vous parlerai de moi tant que vous voudrez, parce que le plus souvent ce sera vous parler de vous... Mais le ton de vos lettres formera le ton des miennes ; je chercherai dans vos moindres expressions l'image de vos sentiments et je tâcherai toujours de vous parler votre langue...Combien de semaines, combien de jours se passeront-ils, Mademoiselle, avant que je reçoive une lettre de vous ? Aurez-vous pensé à moi dans cet intervalle ? Adieu, Mademoiselle ; mes sentiments pour vous sont trop réels pour que je les profane en les rendant une formule de conclusion. » La physique expérimentale avait opéré sur Monsieur de Charrière quatre ans plus tôt que sur l'opératrice elle-même, mais quand sur celle-ci elle eut enfin opéré, il aurait fallu alors, ainsi qu'en d'autres occasions Belle le pratiquait, brusquer l'opération du mariage, car, avec un être aussi mobile, lorsqu'à grand'peine la cristallisation a été obtenue, le danger de la décristallisation reste toujours proche. Or, entre la lettre de Belle à d'Hermenches et le mariage avec Charrière, neuf mois encore s'écoulent, d'une part pour la liquidation de plusieurs autres candidats, d'autre part parce que Monsieur de Thuyll refusa longtemps son consentement à ce qu'il considérait comme une mésalliance, et il semble bien que du côté de Belle ces neuf mois aient suffi pour que le mariage d'amour périlleusement se rapprochât d'un mariage de raison. Ici il faut produire la lettre de Belle à son frère Ditie, du 3 janvier 1771, que Philippe Godet à bon droit appelle « une page d'une admirable sincérité » : « Monsieur de Charrière vous fait bien des amitiés : il se promène à grands

pas dans ma chambre... Je suis aussi contente que je suis capable de l'être, car, outre tous ces biens, j'ai une lettre de vous... Ma capacité d'être contente ne va pas loin ce soir, malheureusement : j'ai au dedans de moi une ennemie acharnée, une noire imagination, qui empoisonne toutes mes joies. Dans ce moment j'en avertis Monsieur de Charrière, je le lui raconte, je le plains : il me veut faire espérer que cela passera. Mais vous m'interrompez pour dire : « Vous mariez-vous ? Cela est-il sûr ?» — Oui, il me semble que oui. Depuis quand ? Depuis hier matin. Jusque là, j'ai trouvé à Monsieur de Charrière un air soucieux, triste et refroidi ; j'ai épié, commenté, tristement commenté ses regards et ses paroles;... J'ai pleuré, grondé, hésité ; à la fin, plus contente de lui, j'ai cessé de me disputer avec moi-même. D'ailleurs, il me semblait que mon père, mes frères et mes amis n'hésitaient plus à l'aimer, à l'approuver, à le désirer pour moi et pour eux, et hier matin je lui dis oui de très bon cœur. On dit qu'il faut que les bans aient été publiés en Suisse et que nous en ayons la nouvelle avant de nous marier ; cela pourra durer six semaines. Cela me paraît tantôt long, tantôt court ; d'un moment à l'autre l'impression varie. J'aime prodigieusement Monsieur de Charrière, et cependant je lui dis dans ce moment une chose désagréable : je me récrie sur la solennité, sur l'indissolubilité ; je dis que c'est une bonne chose que de se marier en ce qu'on ne peut presque pas faire autrement ». Quand nos sentiments nous apparaissent sous la catégorie du prodigieux plutôt que sous celle de l'inévitable, il est à redouter qu'ainsi que Monsieur de Charrière en avait averti Belle, et sans doute l'avait exaspérée en l'en avertissant, « l'attachement ne soit pas de nature à pouvoir se soutenir » — se soutenir autrement que par l'appui réel mais limité qu'il puise dans la seule raison. Avec une égale impartialité, tous deux s'étaient mutuellement non seulement prévenus mais mis en garde l'un contre l'autre, et, dans le domaine du sentiment, le fait de devoir fréquemment recourir à la plus lucide sagesse n'est guère signe de santé. De la part de Monsieur de Charrière, qui ne doutait pas de son amour à lui et chez qui jamais cet amour ne se démentit,

il y avait là surtout, il est vrai, la suprême délicatesse d'un homme assez intelligent pour deviner que ni son intelligence ni son amour même ne seraient susceptibles de tout à fait satisfaire une femme qui. lui était trop supérieure et que luimême estimait telle. Mais la situation de Belle était différente.

Certes — nous l'indiquâmes à la fin de notre dernier entretien — pour Belle il n'y avait pas d'autre issue que le mariage, et pour elle sa constatation : « c'est une bonne chose que de se marier en ce qu'on ne peut presque pas faire autrement » détenait sa pleine mesure de validité. Mais, le mariage accompli — et il eut lieu avant même les six semaines prévues — Belle, dès l'instant que son amour n'était pas assez fort pour la soustraire à la mobilité intérieure, restait la proie de sa vivacité d'esprit, et de la profondeur que nous avons vu qu'elle portait dans cette vivacité d'esprit, et, à partir de là, l'histoire du ménage Charrière se résume en cette contradiction des rythmes vitaux sur laquelle nous a déjà admirablement renseignés le texte du Cahier rouge : « Elle avait épousé, malgré sa famille, le précepteur de ses frères, homme d'esprit, d'un caractère délicat et noble, mais le plus froid et le plus flegmatique que l'on puisse imaginer. Durant les premières années de son mariage, sa femme l'avait beaucoup tourmenté pour lui imprimer un mouvement égal au sien ; et le chagrin de n'y parvenir que par moments avait bien vite détruit le bonheur qu'elle s'était promis dans cette union à quelques égards disproportionnée. » La contradiction des rythmes vitaux est la clé d'un très grand nombre d'incompatibilités conjugales, et pour la surmonter il faut tout autre chose que la raison, et même ici, ainsi que nous l'allons à nouveau vérifier, la raison est souvent l'instrument le plus contre-indiqué, le plus conducteur chez la femme de cette exaspération même à laquelle tout à l'heure j'ai fait allusion. Dans ces conditions, il n'y avait rien d'anormal, et tout au contraire, à ce qu'un jour ou l'autre une crise surgit, et il est même tout à l'honneur des deux qu'elle n'ait surgi qu'au bout de plus de dix ans de mariage. Sur cette crise, le seul document tant soit peu explicatif que nous possédions est celui-là même que le Cahier

rouge nous a déjà fourni : Madame de Charrière aima un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure : pour reprendre une des expressions de la lettre où elle se montrait à d'Hermenches telle qu'elle était, et où ici curieusement elle anticipait de la façon la plus exacte sur son avenir, son « cœur », son « coeur seul fut coupable », mais il ne le fut pas qu'« un moment », mais bien pendant plusieurs années : mari et femme souffrirent alors beaucoup, puis le jeune homme abandonna Madame de Charrière pour épouser une autre femme, et elle en fut longtemps au désespoir. Nous ignorons le nom du jeune homme, ce nom que des années après l'événement, Monsieur de Charrière, ce jour-là vraiment déraisonnable à force d'excès de raison, laissa échapper devant sa femme, et dont celle-ci écrit à Benjamin qu'elle « ne le peut entendre prononcer », mais quelques fragments de lettres et de journaux projettent une lumière. non point sur les faits, mais sur les sentiments des intéressés, Pendant ces années de crise, quand Madame de Charrière éprouvait trop le besoin d'être seule, elle allait à la montagne, à Chexbres, et il semble que cette solitude à Chexbres lui ait apporté quelque consolation, car par la suite, à tout ses amis étrangers qui visitaient la Suisse elle disait : « Allez à Chexbres ! Il n'y a pas de plus bel endroit sur la terre. » Monsieur de Charrière vint un jour la voir à Chexbres, et de retour à leur maison de Colombier près Neuchâtel, celle où Madame de Charrière vécut jusqu'à sa mort, voici ce qu'il lui écrit : « J'ai été rarement aussi triste que je l'étais en partant de Chexbres ; l'air d'amitié que vous aviez eu avec moi pendant le déjeuner, plusieurs mots d'amitié que vous m'avez dits pendant mon séjour, des dispositions contraires que vous m'avez témoignées, la pitié que vous m'avez inspirée, le désir de vous revoir bientôt à Colombier, et la crainte que ce ne fut pas pour notre bonheur commun, tout cela fermentait dans mon cœur et me donnait un gonflement, une envie de pleurer, que j'avais peine à surmonter ; mon âme était remuée et troublée jusqu'au fond ; enfin, je pris le parti de parler au voiturier pour me distraire », puis, mû par un besoin cette fois non seulement de justice,

mais de sévérité envers lui-même, et par où cette fois, plus encore même que sa femme, il s'apparente à Constant, il poursuit : « J'ai oublié de vous dire une chose que j'ai résolu de vous dire depuis longtemps : c'est que plusieurs défauts que vous m'avez reprochés me frappent désagréablement chez ma sœur Henriette et qu'elle me fait comprendre votre pensée. Sa manière soutenue de prononcer lorsqu'elle lit ou parle avec attention, m'est insupportable, et me fait comprendre le trop bien lire dont vous m'accusez. Elle réduit tout en maximes générales, le cas particulier ne la touche que relativement au bon ordre ; aucun sentiment simple et genuine ; enfin, je crois voir ma caricature, et si cela est, je pardonne de bon cœur l'impatience à tout esprit droit accompagné d'un cœur sensible.» Il est un sens où écrire sur soi-même de pareilles choses, et les écrire ailleurs que dans le seul à seul d'un journal, les écrire à la personne même qui vous les reproche, coûte bien davantage que les aveux les plus graves d'un Rousseau, car il n'est rien peut-être qui coûte davantage que de nous voir du dehors, de nous voir tel que les autres nous voient, c'est-à-dire de voir notre propre caricature : ici, cette caricature, Monsieur de Charrière va jusqu'à la contresigner, et c'est la preuve en lui d'un singulier mérite personnel, mais dont hélas ! — la nature humaine est ainsi faite — sans doute sa femme ne lui aura su aucun gré, sans doute même lui en aura-t-elle voulu, comme d'une subtile offense adressée au reste de sentiment qu'elle entretient à son endroit, - et cela d'autant plus qu'ainsi que nous l'apprend une lettre de l'année suivante, écrite pendant une nouvelle cure de solitude de Madame de Charrière, cette fois à Payerne, l'homme qui se livrait de la sorte, s'était en même temps imposé la loi de ne plus parler de ses sentiments : « Votre silence de mercredi passé m'a fort inquiété. Je vous savais malade et je croyais que votre femme de chambre Esther me donnerait de vos nouvelles si vous ne pouviez pas m'écrire. Je serais parti sur-le-champ pour Payerne, si je n'avais pas craint que vous n'eussiez du chagrin de me voir arriver. Je me suis imposé la loi de ne point vous parler de mes sentiments ; cependant, je ne puis m'empêcher de vous

dire une fois pour toutes que, malgré tout ce que j'ai souffert par vous depuis quelque temps, votre départ m'a laissé un sentiment de triste solitude qui ne se détruit pas. Adieu. Vous n'imaginez pas combien vous me sortez peu du cœur. Adieu...» Enfin, dans le journal du pasteur Chaillet, nous rencontrons un texte qui offre l'avantage de nous montrer la Madame de Charrière de l'époque de la crise, du dehors elle aussi, telle qu'elle apparaissait à son entourage. Certes Chaillet cumule les pires défauts du pasteur suisse avec ceux de Rousseau. Ayant publié un recueil de ses sermons, il n'hésita pas à en rendre compte lui-même en trois articles intitulés Mes Sermons et qui débutent ainsi : « Me voici donc auteur tout comme un autre. Oui, j'ai fait des sermons ; et qui plus est, c'est ce que je crois savoir le mieux faire... », et il notait un jour dans son journal : « J'allai dîner chez Monsieur de Charrière et je lui lus mon sermon sur le printemps, dont il ne fut pas assez content à mon gré. » Il avait pris l'habitude de signer toutes ses lettres « serviteur de Jésus-Christ », et plus tard, après avoir déclaré à Madame de Charrière qu'il romprait toutes relations avec elle si elle ne renvoyait pas sa femme de chambre Henriette pour la deuxième fois enceinte, Madame de Charrière ayant répondu qu'elle gardait « son Henriette », Chaillet prit congé d'elle par une lettre qu'il signa comme de coutume : « Chaillet, serviteur de Jésus-Christ », ce qui donna beau jeu à Madame de Charrière pour s'écrier : « On ne dira pas : Tel maître, tel valet. » Cependant — c'est regrettable, mais c'est ainsi — il peut arriver à l'occasion que même un pharisien devienne un témoin assez précieux. Voici donc le texte en question : « Madame de Charrière m'intéresse cette année plus que jamais et plus que je le veux... Tout ce qu'elle a de moi, c'est conquête ; je ne lui ai rien accordé volontairement. Mais elle est malheureuse, et malheureuse si romanesquement, si fort comme je l'ai été, que je ne puis voir en elle sans la plus tendre sympathie une créature de mon espèce. Elle est malheureuse par le besoin d'être aimée passionnément, par l'insuffisance qu'elle trouve dans les amitiés vulgaires ; elle accuse les gens de bien d'aimer trop sagement, trop raisonnablement,

de tenir leurs amitiés trop au niveau de leurs autres affections, et elle a bien raison... Elle aime autant rien, dit-elle, que de n'être pas aimée de manière qu'on fasse pour lui plaire ce qui n'est ni juste ni raisonnable. Qu'ils sont à plaindre ces êtres exaltés, qui errent dans le monde sans y trouver une aide semblable à eux ! Je l'ai trouvé : Eureka ! Mais le trouverat-elle ? Je ne le crois pas. Elle a trop du caractère de Roxane et d'Hermione ; elle est encore plus exigeante qu'aimante, à ce qu'il me semble : c'est la fatalité des personnes qui ont ce besoin ; il y a souvent dans leur caractère une véhémence qui fait qu'elles ne sauraient se satisfaire, qui empêche qu'on ne s'attache à elles... Dans un de ces accès, elle nous a soutenu que la vertu n'était bonne à rien, qu'elle ne rendait heureux ni celui qui se tourmente à l'avoir, ni ceux qui l'environnent, qu'il ennuie et fatigue de sa raison, qui sont les victimes de sa vertu. » Que si, ayant soin d'en débarquer le pharisaïme qui serait ici odieux s'il n'était surtout ridicule, nous complétons ce texte par le témoignage plus explicite encore bien qu'indirect que constituent ces passages d'un roman ultérieur de Madame de Charrière les Lettres de Mrs Henley où, sur ces points-là en tout cas, Mrs. Henley ne fait qu'un avec Belle, nous tenons tous les éléments de la donnée : « Ma chère amie, écrit Mrs. Henley, ma chère amie, des coups de poing me seraient moins fâcheux que toute cette raison. Je suis malheureuse, je m'ennuie, je n'ai point apporté de bonheur ici, je n'en ai point trouvé ; je suis seule, personne ne sent avec moi, je suis d'autant plus malheureuse qu'il n'y a rien à quoi je puisse m'en prendre, que je n'ai aucun changement à demander, aucun reproche à faire, que je me blâme et me méprise d'être malheureuse », et ailleurs : « Heureusement, je ne suis pas jaloux, a dit en souriant à demi M. Henley. — Heureusement pour vous, ai-je repris ; ce n'est pas heureusement pour moi ; car si vous étiez jaloux, je vous verrais au moins sentir quelque chose ; je serais flattée ; je croirais vous être précieuse ; je croirais que vous craignez de me perdre, que je vous plais encore ; que, du moins, vous pensez que je puis encore plaire. Oui ! ai-je ajouté, excitée à la fois par ma propre vivacité et

par son sang-froid inaltérable, les injustices d'un jaloux, les emportements d'un brutal, seraient moins fâcheux que le flegme et l'aridité d'un sage ! » A propos des lettres de Belle sur lesquelles s'achevait notre précédent entretien, mon très cher ami Gabriel Marcel évoquait le nom de Racine : il ne saurait y avoir rapprochement plus exact, et notre entretien d'aujourd'hui en est l'entière confirmation. Bien plus profondément que le langage même où, à son rang, Belle détient cette pureté directe qui est la gloire du langage racinien, c'est ici le tempérament même d'une femme de Racine, contradictoire et lucide, et dont chaque faculté, la lucidité y comprise, ne fait jamais qu'aviver la passion : seulement, Belle appartient au dix-huitième siècle que nous avons défini, et pour celui-là il n'y a plus de grâce même janséniste, il n'y a plus de conversion, et il y a en revanche ce joug de la raison dont je vous disais la dernière fois que théoriquement une Belle le porte comme son mode propre de prédestination absolue. Théoriquement, oui, mais pratiquement, bien loin de le pouvoir porter, la passion est exaspérée devant le seul spectacle de la raison chez autrui, et si par surcroît c'est à l'être passionné qu'échoit la vivacité d'esprit, le flegme à celui qui, bien qu'étant des deux le seul amoureux véritable, vise à sauvegarder un minimum de raison, alors la vivacité d'esprit se retourne toute contre la raison et met toute son intelligence à vouloir galvaniser en soi-même et chez les autres l'état de passion.

Telle, précisément telle était la situation intérieure de Madame de Charrière lorsque pour la première fois elle rencontra Benjamin, et telle aussi l'influence que d'abord sur lui elle allait exercer.

Donc en 1787, à l'issue de la crise dont nous venons de parler, Madame de Charrière est conduite à Paris par son mari qui ne cherche plus rien d'autre que de la distraire un peu. Tous deux s'installent à l'hôtel de la Chine — nom que dans la conjoncture l'on ne saurait souhaiter plus approprié, s'il n'est rien d'aussi irréel que la Chine vue par le 18e siècle et qu'ainsi nos deux interlocuteurs, Bell et Benjamin, ne s'en évaderont que mieux hors de tout espace localisé, situé, dans

l'inépuisable et enivrant voyage de découverte que figure aussitôt leur conversation. C'est chez les Suard que Madame de Charrière fait la connaissance de Benjamin, qu'elle est en face du jeune homme qui a les vingt ans que naguère elle avait lorsque abordant l'oncle de celui-ci, Constant d'Hermenches, dans la salle de bal de La Haye elle brusquait l'attaque avec son : « Monsieur vous ne dansez pas ». A l'oncle, — mort il y a deux ans — jeune fille, elle a ouvert son cœur dans tous ses replis et lui a demandé comment il trouvait ce cœur ainsi déployé : aujourd'hui, femme autant que jamais passionnée, mais déçue, mais encline à transposer à cette heure la passion sur le plan de l'esprit, femme que la vieillesse menace, mais que même la vieillesse — n'oublions pas la constatation d'Adolphe — atteindra sans la soumettre, n'ayant que son esprit pour ressource, mais analysant tout avec son esprit, voici que le sort lui adresse à nouveau un Constant et le plus intelligent qui fut jamais. Chacun de ces deux êtres, Belle pour l'unique fois, Benjamin pour la première fois de sa vie, joint en l'autre son égal, et la partie entre eux est rendue d'autant plus égale par la différence même des âges. Non seulement déçue, mais à peine remise, Belle jette toute la passion qui l'anime dans le brasier de la conversation ellemême, et Benjamin, libre de toute arrière-pensée physique et que d'ailleurs nous allons voir se dépenser à cet égard dans d'autres et de multiples directions, s'abandonne sans réserve aucune à l'enchantement d'un esprit : « son esprit m'enchanta ». Nous avons déjà marqué que si ces deux êtres sont devenus réciproquement amoureux de leur esprit, c'est parce qu'en leur cas il s'agissait vraiment d'un seul et même esprit. Huit ans après la mort de Madame de Charrière, Constant écrivait à sa tante la comtesse de Nassau : « Je ne suis pas étonné du plaisir que vous fait le roman de Madame de Charrière. C'était une personne de l'esprit le plus étendu que j'aie jamais rencontré. Comme cet esprit allait toujours droit son chemin, il passait sur le ventre à bien des choses, mais il avait le grand mérite d'être exempt de toute affectation, d'exister pour lui-même et par lui-même, sans se dénaturer pour plaire aux

spectateurs, de sorte qu'il y avait toujours au fond, de la vérité et du naturel... Madame de Charrière restait toujours dans son originalité, ce qui était un grand charme. » Portrait le plus ressemblant de l'esprit de Madame de Charrière, mais qui est en même temps le portrait le plus ressemblant de l'esprit du premier Constant, et qui est par surcroît, j'en suis persuadé, le portrait le plus ressemblant de la conversation qui se tenait entre eux à l'hôtel de la Chine, de ces jours et de ces nuits dont se souvenait avec émotion le Constant du

Cahier rouge et qu'ils passèrent ensemble à boire du thé et à causer sur tous les sujets avec une ardeur inépuisable. La conversation, volontiers dirais-je qu'il y a deux races de conversationnistes (pour user du terme introduit par Barbey d'Aurevilly) : il y a les sédentaires et il y a les explorateurs : les premiers jouent un petit jeu de société, s'adonnent à un exercice civilisé, apprivoisé et même domestiqué qui représente, à la date d'aujourd'hui, la survivance dégradée d'une certaine tradition classique en ces matières ; les seconds ne visent à rien de moins qu'à être, dans leur sphère, ces aéronautes de l'esprit dont parle Nietzsche en ce dernier et sublime aphorisme d'Auroye : « Tous ces oiseaux hardis qui s'envolent vers des espaces lointains, toujours plus lointains — il viendra certainement un moment où ils ne pourront aller plus loin, où ils se percheront sur un mât ou sur quelque aride récif — bien heureux encore de trouver ce misérable asile ! Mais qui aurait le droit de conclure qu'il n'y a plus devant eux une voie libre et sans fin et qu'ils ont volé aussi loin qu'on peut voler ? Pourtant, tous nos grands initiateurs et tous nos précurseurs ont fini par s'arrêter, et quand la fatigue s'arrête elle ne prend pas les attitudes les plus nobles et les plus gracieuses : il en sera ainsi de toi et de moi ! Mais qu'importe de toi et de moi ! D'autres oiseaux voleront plus loin! Cette pensée, cette foi qui nous anime, prend son essor, elle rivalise avec eux, elle vole toujours plus loin, plus haut, elle s'élance tout droit dans l'air, au-dessus de notre tête et de l'impuissance de notre tête, et du haut du ciel elle voit dans les lointains de l'espace, elle voit des troupes d'oiseaux bien plus puissants que nous qui

s'élanceront dans la direction où nous nous élancions, où tout n'est encore que mer, mer et encore mer ! — Où voulonsnous donc aller ? Voulons-nous franchir la mer ? Où nous entraîne cette passion puissante, qui prime pour nous toute autre passion ? Pourquoi ce vol éperdu dans cette direction, vers le point où jusqu'à présent tous les soleils de l'humanité déclinèrent et s'éteignirent? Dira-t-on peut-être un jour de nous que, nous aussi, gouvernant toujours vers l'Ouest, nous espérions atteindre une Inde inconnue — mais que c'était notre destinée d'échouer devant l'infini ? Ou bien, mes frères, ou bien ? — » Le seul Nietzsche était destiné à voler aussi loin qu'on peut voler — et, après un demi-siècle écoulé, nous voyons bien aujourd'hui que nul oiseau rien qu'humain ne volera plus loin que lui, — destiné à s'engloutir en ce point même où tout soleil rien qu'humain décline et s'éteint, destiné à échouer devant l'infini, mais en un échec qui pour l'humanité se muerait en une victoire décisive si de cet échec l'humanité savait dégager l'enseignement que peut-être, au sein de sa folie, Nietzsche entrevit, car Nietzsche a réalisé, a vécu pour nous cela même que, dans la poignante lettre à Juliette Récamier, articula un jour Constant : « Je suis destiné à vous éclairer en me consumant. » Mais, dans la sphère qui présentement nous occupe, et à son rang, tout grand conversationniste est un aéronaute de l'esprit, et quand deux égaux causent ensemble sur tous les sujets avec une ardeur inépuisable, ah ! il s'agit bien pour eux de plaire à des spectateurs : ceux-ci fussent-ils innombrables, il n'y a plus pour eux de spectateurs : il y a leur esprit qui va toujours droit son chemin, qui passe sur le ventre à bien des choses, qui existe pour lui-même et par lui-même. Il n'y a de conversation créatrice que celle des grands explorateurs, et dans la conversation les aéronautes de l'esprit espèrent toujours atteindre une Inde inconnue, et, même s'ils ne la doivent jamais atteindre, à elle seule la conversation leur verse une jouissance jusqu'alors inconnue : rappelons-nous le texte du Cahier rouge : « La conversation de Madame de Charrière m'était une jouissance jusqu'alors inconnue. Je m'y livrai avec transport. »

C'est qu'avec Madame de Charrière, parce qu'elle reste toujours dans son originalité et parce que cette originalité, pour reprendre l'expression que Baudelaire applique à deux esprits amoureux, est « le miroir jumeau » de la sienne, le Constant de la vingtième année peut enfin être tout lui-même. Seulement, sur tous les autres plans que sur celui-là seul de l'esprit, il n'a que vingt ans, et c'est ici qu'entre Madame de Charrière et lui la différence des âges produit les effets inverses de ceux que tout à l'heure nous signalions, et que sans le vouloir, peut-être même sans le savoir — ainsi qu'avec sa coutumière équité le reconnaît un passage du Cahier rouge — rien que parce qu'elle jette toute sa passion dans le brasier de la conversation, Madame de Charrière tout ensemble libère et galvanise chez Benjamin toutes les formes de la passion, — et si, ainsi que le dit le Cahier rouge, pendant qu'il fera toutes ses enrageries, Madame de Charrière reste la personne qui occupe véritablement sa tête et son cœur, cependant, bien qu'à l'origine et au centre elle soit celle qui déclenche le plus fou des feux d'artifice, cependant les gerbes fusent et retombent dans toutes les directions, excepté justement sur elle. Ici rien ne saurait se substituer au récit en son genre unique du Cahier « rouge : « Cette nouvelle passion (celle pour Madame de Charrière) n'absorbait pas néanmoins tout mon tmps. Il m'en restait malheureusement assez pour faire beaucoup de dettes. Une femme qui de Paris correspondait avec mon père l'avertit de ma conduite, mais lui écrivit en même temps que je pourrais tout réparer si je parvenais à épouser une jeune personne qui était de la société dans laquelle je vivais habituellement et et qui devait avoir quatre-vingt-dix mille francs de rente. Cette idée séduisit beaucoup mon père, ce qui était fort naturel. Il me la communiqua dans une lettre qui contenait d'ailleurs beaucoup et de très justes reproches, et où il finissait par me déclarer qu'il ne consentirait à la prolongation de mon séjour à Paris que si j'essayais de réaliser ce projet avantageux et si je croyais avoir quelque chance de réussir. La personne dont il s'agissait avait seize ans et était très jolie. Sa mère m'avait reçu depuis mon arrivée avec beaucoup d'amitié. Je me voyais

1

placé entre la nécessité de tenter au moins une chose dont le résultat m'aurait fort convenu, ou celle de quitter une ville où je m'amusais beaucoup pour aller rejoindre mon père qui m'annonçait un grand mécontentement. Je n'hésitai pas à risquer la chose. Je commençai, suivant l'usage, par écrire à la mère pour lui demander la main de sa fille. Elle me répondit fort amicalement, mais par un refus motivé sur ce que sa fille était déjà promise à un homme qui devait l'épouser dans quelques mois. Cependant, je ne crois point qu'elle considérât elle-même ce refus comme irrévocable ; car, d'un côté, j'ai su depuis qu'elle avait fait prendre en Suisse des informations sur ma fortune, et de l'autre, elle me donnait toutes les occasions qu'elle pouvait de parler tête-à-tête avec sa fille. Mais je me conduisis en vrai fou ! Au lieu de profiter de la bienveillance de la mère qui, tout en me refusant, m'avait témoigné de l'amitié, je voulus commencer un roman avec la fille, et je le commençai de la manière la plus absurde. Je n'essayai point de lui plaire ; je ne lui dis pas même un mot de mon sentiment. Je continuai à causer le plus timidement du monde avec elle quand je la trouvai seule. Mais je lui écrivis une belle lettre comme à une personne que ses parents voulaient marier malgré elle à un homme qu'elle n'aimait pas, et je lui proposai de l'enlever. Sa mère, à qui sans doute elle montra cette étrange lettre, eut pour moi l'indulgence de laisser sa fille me répondre comme si elle ne l'en avait pas instruite. Mademoiselle Pourras — elle s'appelait ainsi — m'écrivit que c'était à ses parents à décider de son sort, et qu'il ne lui convenait pas de recevoir des lettres — d'un homme. Je ne me le tins pas pour dit et je recommençai de plus belle mes propositions d'enlèvement, de délivrance, de protection contre le mariage qu'on voulait la forcer à contracter. On eut dit que j'écrivais à une victime qui avait imploré mon secours, et à une personne qui avait pour moi toute la passion que je croyais ressentir pour elle : et dans le fait, toutes mes épîtres chevaleresques étaient adressées à une petite personne très raisonnable qui ne m'aimait pas du tout, qui n'avait aucune répugnance pour l'homme qu'on lui avait proposé, et qui ne m'avait donné ni l'occasion ni le

droit de lui écrire de la sorte. Mais j'avais enfilé cette route et pour le diable je n'en voulais pas sortir. Ce qu'il y avait de plus inexplicable c'est que, lorsque je voyais Mademoiselle Pourras, je ne lui disais pas un mot qui eût du rapport avec mes lettres. Sa mère me laissait toujours seul avec elle, malgré mes extravagantes propositions dont sûrement elle avait connaissance, et c'est ce qui me confirme dans l'idée que j'aurais pu encore réussir. Mais loin de profiter de ces occasions, je devenais, dès que je me trouvais seul avec Mademoiselle Pourras, d'une timidité extrême. Je ne lui parlais que de choses insignifiantes et je ne faisais pas même une allusion aux lettres que je lui écrivais chaque jour, ni au sentiment qui me dictait ces lettres. Enfin, une circonstance dans laquelle je n'étais pour rien, amena une crise qui termina tout. Madame Pourras, qui avait été galante toute sa vie, avait encore un amant en titre. Depuis que je lui avais demandé sa fille, elle avait continué à me traiter avec amitié, avait toujours paru ignorer mon absurde correspondance et, pendant que j'écrivais tous les jours à la fille pour lui proposer de l'enlever, je prenais la mère pour confidente de mon sentiment et de mon malheur : le tout, je dois le dire, sans aucune réflexion et sans la moindre mauvaise foi. Mais j'avais enfilé cette route avec l'une et avec l'autre. J'avais donc avec Madame Pourras de longues conversations, tête à tête. Son amant en prit ombrage. Il y eut des scènes violentes, et Madame Pourras qui, ayant près de cinquante ans, ne voulait pas perdre cet amant qui pouvait être le dernier, résolut de le rassurer. Je ne me doutais de rien et j'étais un jour à faire à Madame Pourras mes lamentations habituelles, lorsque Monsieur de Sainte-Croix — c'était le nom de l'amant — parut tout à coup et montra beaucoup d'humeur. Madame Pourras me prit par la main, me mena vers lui, et me demanda de lui déclarer solennellement si ce n'était pas de sa fille que j'étais amoureux, si ce n'était pas sa fille que j'avais demandée en mariage, et si elle n'était pas tout à fait étrangère à mes assiduités dans sa maison. Elle n'avait vu dans la déclaration exigée de moi qu'un moyen de mettre fin aux ombrages de Monsieur de Sainte-Croix. J'envisageai la

chose sous un autre point de vue, je me vis trainé devant un étranger pour lui avouer que j'étais un amant malheureux, un homme repoussé par la mère et par la fille. Mon amourpropre blessé me jeta dans un vrai délire. Par hasard, j'avais emporté dans ma poche une petite bouteille d'opium que je trimballais avec moi depuis quelque temps. C'était en suite de ma liaison avec Madame de Charrière, qui prenant beaucoup d'opium dans sa maladie, m'avait donné l'idée d'en avoir, et dont la conversation toujours abondante, vigoureuse, mais très bizarre, me tenait dans une espèce d'ivresse spirituelle, qui n'a pas peu contribué à toutes les sottises que j'ai faites à cette époque. Je répétais sans cesse que je voulais me tuer, et à force de le dire, je parvenais presque à le croire, quoique dans le fond je n'en eusse pas la moindre envie. Ayant donc mon opium en poche au moment où je me vis traduit en spectacle devant Monsieur de Sainte-Croix, j'éprouvai une espèce d'embarras dont il me parut plus facile de me tirer par une scène que par une conversation tranquille. Je prévoyais que Monsieur de Sainte-Croix me ferait des questions, me témoignerait de l'intérêt, et comme je me trouvais humilié, ces questions, cet intérêt, tout ce qui pouvait prolonger la situation m'était insupportable. J'étais sûr qu'en avalant mon opium je ferais diversion à tout cela. Ensuite, j'avais depuis longtemps dans la tête, que de vouloir se tuer pour une femme, c'était un moyen de lui plaire. Cette idée n'est pas exactement vraie. Quand on plaît déjà à une femme et qu'elle ne demande qu'à se rendre, il est bon de la menacer de se tuer parce qu'on lui fournit un prétexte décisif, rapide et honorable. Mais quand on n'est point aimé, ni la menace ni la chose ne produisent aucun effet. Dans toute mon aventure avec Mademoiselle

Pourras, il y avait une erreur fondamentale, c'est que je jouais le roman à moi tout seul. Lors donc que Madame Pourras eut fini son interrogatoire, je lui dis que je la remerciai de m'avoir mis dans une situation qui ne me laissait plus qu'un parti à prendre, et je tirai ma petite fiole que je portai à mes lèvres. Je me souviens que, dans le court instant qui s'écoula pendant que je fis cette opération, je me faisais un dilemme

qui acheva de me décider. « Si j'en meurs, me dis-je, tout sera fini ; et si l'on me sauve, il est impossible que Mademoiselle Pourras ne s'attendrisse pas pour un homme qui aura voulu se tuer pour elle. » J'avalai donc mon opium. Je ne crois pas qu'il y\*en eût assez pour me faire grand mal et comme Monsieur de Sainte-Croix se jeta sur moi, j'en répandis plus de la moitié par terre. On fut fort effrayé. On me fit prendre des acides pour détruire l'effet de l'opium. Je fis ce qu'on voulut avec une docilité parfaite, non que j'eusse peur, mais parce que l'on aurait insisté, et que j'aurais trouvé ennuyeux de me débattre. Quand je dis que je n'avais pas peur, ce n'est pas que je susse combien il y avait peu de danger. Je ne connaissais point les effets que l'opium produit, et je les croyais beaucoup prus terribles. Mais d'après mon dilemne, j'étais tout à fait indifférent au résultat. Cependant, ma complaisance à me laisser donner tout ce qui pouvait empêcher l'effet de ce que je venais de faire dut persuader les spectateurs qu'il n'y avait rien de sérieux dans toute cette tragédie. Ce n'est pas la seule fois dans ma vie qu'après une action d'éclat, je me suis soudainement ennuyé de la solennité qui aurait été nécessaire pour la soutenir et que, d'ennui, j'ai défait mon propre ouvrage. Après qu'on m'eut administré tous les remèdes qu'on crut utile, on me fit un petit sermon d'un air moitié compatissant, moitié doctoral, que j'écoutai d'un air tragique ; Mademoiselle Pourra entra, car elle n'y était pas pendant que je faisais toutes mes folies pour elle, et j'eus l'inconséquente délicatesse de seconder la mère dans ses efforts pour que la fille ne s'aperçût de rien. Mademoiselle Pourras arriva, toute parée pour aller à l'Opéra où l'on donnait le Tarare de Beaumarchais pour la première fois. Madame Pourras me proposa de m'y mener. J'acceptai : et mon empoisonnement finit, pour que tout fût tragi-comique dans cette affaire, par une soirée à l'Opéra. J'y fus même d'une gaîté folle, soit que l'opium eût produit sur moi cet effet, soit, ce qui me paraît plus probable, que- je m'ennuyasse de tout ce qui s'était passé de lugubre, et que j'eusse besoin de m'amuser. Le lendemain, Madame Pourras, qui vit la nécessité de mettre un terme à mes extravagances, prit pour prétexte mes lettres à sa fille, dont elle feignit n'avoir

été instruite que le jour même, et m'écrivit que j'avais abusé de sa confiance en proposant à sa fille de l'enlever pendant que j'étais reçu chez elle. En conséquence, elle me déclara qu'elle ne me recevrait plus, et pour m'ôter tout espoir et tout moyen de continuer mes tentatives, elle fit venir Monsieur de Charrière qu'elle pria d'interroger lui-même sa fille sur ses sentiments pour moi. Mademoiselle Pourras répondit très nettement à Monsieur de Charrière que je ne lui avais jamais parlé d'amour, qu'elle avait été fort étonnée de mes lettres, qu'elle n'avait jamais rien fait et ne m'avait jamais rien dit qui pût m'autoriser à des propositions pareilles, qu'elle ne m'aimait point, qu'elle était très contente du mariage que ses parents projetaient pour elle, et qu'elle se réunissait très librement à sa mère dans ses déterminations à mon égard. Monsieur de Charrière me rendit compte de cette conversation, en ajoutant que, s'il eût aperçu dans la jeune personne la moindre inclination pour moi, il eût essayé de déterminer la mère en ma faveur. Ainsi se termina l'aventure. Je ne puis dire que j'en éprouvasse une grande peine. Ma tête s'était bien montée de temps à autre ; l'irritation de l'obstacle m'avait inspiré une espèce d'acharnement ; la crainte d'être obligé de retourner vers mon père m'avait fait persévérer dans une tentative désespérée ; ma mauvaise tête m'avait fait choisir les plus absurdes moyens que ma timidité avait rendus encore plus absurdes. Mais il n'y avait, je crois, jamais eu d'amour au fond de mon cœur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain du jour où il fallut renoncer à ce projet, je fus complètement consolé. La personne qui, même pendant que je faisais toutes ces enrageries, occupait véritablement ma tête et mon cœur, c'était Madame de Charrière. Au milieu de toute l'agitation de toutes mes lettres romanesques, de mes propositions d'enlèvement, de mes menaces de suicide et de mon empoisonnement théâtral, je passai des heures, des nuits entières à causer avec Madame de Charrière, et pendant ces conversations, j'oubliai mes inquiétudes sur mon père, mes dettes, Mademoiselle Pourras et le monde entier. Je suis convaincu que, sans ces conversations, ma conduite eût été beaucoup moins folle. Toutes les opinions de Madame de Charrière reposaient

sur le mépris de toutes les convenances et de tous les usages. Nous nous moquions à qui mieux mieux de tous ceux que nous voyions : nous nous enivrions de nos plaisanteries et de notre mépris de l'espèce humaine, et il résultait de tout cela que j'agissais comme j'avais parlé, riant quelquefois comme un fou une demi-heure après de ce que j'avais fait de très bonne foi dans le désespoir une demi-heure avant. La fin de tous mes projets sur Mademoiselle Pourras me réunit plus étroitement encore avec Madame de Charrière : elle était la seule personne avec qui je causasse en liberté, parce qu'elle était la seule qui ne m'ennuyât pas de conseils et de représentations sur ma conduite. »

Pour unique en son genre qu'il soit, le pittoresque des faits n'est rien ici en regard du pittoresque du dedans, de l'unicité qui s'y dévoile : tout le premier Constant, tout le Constant à l'état natif et naturel est là, que la conversation avec Madame de Charrière vient de libérer et de galvaniser jusqu'au mode ,de folie qui lui est propre. Rien de plus dangereux, de plus oasse-cou, de plus imprévisible pour tous y compris pour lui-même qu'un aéronaute de l'esprit lorsqu'il passe à l'action. (411 résultait de tout cela que j'agissais comme j'avais parlé » : toute la grandeur du second Constant — du Constant des textes sur Madame de Staël et sur Julie Talma, du Constant de la religion de la douleur et de la religion de l'âme — sera précisément d'agir à l'inverse de ses paroles, — les paroles alors n'ayant plus d'autre rôle que de sauvegarder les droits imprescriptibles de l'absolue sincérité, les paroles se tournant de plus en plus contre soi, et même tendant de plus en plus à ne se plus prononcer que dans le registre de la solitude, que dans le registre du Journal intime. Mais un changement aussi fondamental — et qui d'ailleurs en aucun cas ne saurait être le fait de la vingtième année, qui ne s'obtient que par l'expérience vécue elle-même, — un tel changement, sur le plan humain, ne relève que de celui-là seul qui l'opère, et nous verrons la prochaine fois pourquoi même une Madame de Charrière ne^ pouvait y contribuer.

VI

Cours du mardi 28 février I933

« Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement. J'avais à l'âge de dix-sept ans vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien. Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde qu'elle ne connaissait pas, avec le sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir, et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la soumettre. Elle vivait dans un château voisin d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avions envisagé la vie sous toutes ses faces et la mort toujours pour terme de tout. Et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux. Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne m'abandonnait pas. Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie, précisément à mesure que les années se sont accumulées sur moi. Serait-ce parce qu'il y a dans l'espérance quelque chose de douteux, et que, lorsqu'elle se retire de la carrière de l'homme,

cette carrière prend un caractère plus sévère, mais plus positif ? Serait-ce que la vie semble d'autant plus réelle, que toutes les illusions disparaissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans l'horizon, lorsque les nuages se dissipent ? »

Peu importe que, les transposant, la page capitale d'Adolphe amalgame ici les faits, que ce soit avec Madame de Charrière qu'aient eu lieu les « conversations inépuisables », à la mort de Julie Talma que Constant ait assisté, et que, lorsqu'il y assista, il ait eu, non pas dix-sept, mais trente-huit ans. Ce qui ici souverainement importe — et que tout vient contresigner — c'est que l'idée de la mort avait frappé Constant très jeune et qu'il n'a jamais conçu que sur elle les hommes s'étourdissent facilement. Chez tout être humain qui s'élève au-dessus de l'automate — et peut-être aucun humain ne se réduit-il à l'automate — l'on découvrirait, si l'on pouvait pénétrer en son intérieur, une idée centrale et invariable, aussi présente, aussi insistante et aussi monotone que, dans une insomnie nocturne, le tic-tac de la pendule — et chez Constant, c'est l'idée de la mort.

A vrai dire, si théoriquement il est en effet malaisé de concevoir que sur elle les hommes s'étourdissent si facilement, psychologiquement cependant la chose s'explique assez bien, car il n'y a pas de domaine où entre savoir et croire la différence soit plus fondamentale. Nous savons tous que nous mourrons, mais tant que nous ne le croyons pas c'est exactement comme si nous ne le savions pas — au point que, pour l'oublier, nous n'avons même pas besoin de nous étourdir ; et, d'individu à individu, la date à partir de laquelle nous croyons que nous mourrons un jour est susceptible de toutes les variations. Théophile Gautier raconte quelque part qu'au matin d'une nuit passée dans un patio de l'Alhambra à Grenade, il se réveilla avec cette idée : « Un jour je serai couché ainsi et je ne me relèverai plus jamais. » — « Ma jeunesse », ajoute-t-il, « a fini de cet instant-là ». Lors de ce matin, Gautier avait vingt-neuf ans, et je me souviens que, quand pour la première fois je rencontrai cette parole, elle me saisit d'autant plus que peu auparavant, et avec un retard plus marqué encore

que celui de Gautier, à la veille seulement de mes trente-deux ans, j'avais vécu une expérience identique — cette expérience que l'on pourrait appeler l'expérience du réveil mortel, celle où enfin l'on croit ce que jusque là l'on s'était borné à savoir, c'est-à-dire ici à ignorer. Avec Constant, la situation est inverse, et chez lui plus encore même qu'une expérience, l'idée de la mort paraît presque une innéité. S'il ne nous a rien dit qui nous permette de fixer la date précise où, si elle ne lui était pas congénitale, elle lui devint en tout cas consubstantielle, je serais enclin à la faire coïncider avec la mort de sa grand'mère qui se produisit lorsqu'il avait quatorze ans. Si Madame de Chandieu avait reçu les prémices de son incroyable précocité d'intelligence, rappelons-nous que, dans la dernière lettre qu'il lui adressa, il déplorait de n'être point auprès d'elle, de ne pouvoir auprès d'elle enrichir son cœur et son âme et acquérir ainsi ce genre de connaissance dont il lui écrivait qu'il était bien préférable à celui qui faisait l'objet de ses études. A quatorze ans, si on laisse hors de cause l'attachement, des deux côtés si malheureux, qui l'unissait à son père, Constant est tout rejeté sur sa seule intelligence : or, parce qu'elles dilatent et épaississent la vie, les affections protègent contre l'idée de la mort, et en revanche, parce qu'elle dénude la vie et la pulvérise, l'intelligence, qu'elle le veuille ou non, tend sans cesse à ramener à « la mort toujours pour terme de tout ». Que si, non seulement précoce, non seulement accomplie, l'intelligence est celle-là même qu'en fonction du prestissimo constantien nous avons déjà caractérisée, qui toujours, d'un seul mouvement, est tout de suite au bout du travail, à qui tout est donné jusqu'à l'épuisement dans le premier contact, alors on arrive bien vite et même presque d'entrée de jeu à trouver comme Adolphe qu'aucun but ne vaut la peine d'aucun effort. Nous joignons ici un contresens si courant et si répandu qu'il faut d'abord écarter tout malentendu. La plupart des gens posent en principe qu'en elle-même l'intelligence porte au travail, qu'elle suffit à mettre en mouvement qui la possède, et même qu'elle l'incite, qu'elle le pousse de toutes les manières à agir, mais ceci n'est vrai que de l'intelligence imparfaite,

de celle précisément dont l'exercice coûte un effort, qui a besoin de cet effort pour se compléter et même pour s'accomplir en tant qu'intelligence, et qui, en raison de cela, aime à le fournir : quand il s'agit d'une intelligence en son exercice parfaite, à laquelle rien ne coûte un effort, c'est le contraire même qui est vrai. En elle-même, lorsque parfaite, l'intelligence ne porte pas au travail, et elle y porte d'autant moins lorsque, comme chez Constant, elle n'implique pas sympathie — cette « sympathie intellectuelle » par où Bergson définit l'intuition, et dont je vous disais que l'absence distingue l'esprit de finesse constantien de l'intuition bergsonienne. La compréhension immédiate, le constat où cette compréhension s'enregistre, tels sont, dans l'ordre intellectuel, les deux actes constantiens. De ces deux actes certes une lumière se dégage, mais une lumière qui n'est que centripète, qui n'est pas en même temps centrifuge, et que nulle chaleur n'accompagne. Une intelligence lumineuse, mais sans rayonnement ni chaleur, c'est l'intelligence même de Constant. Or, si, comme nous l'avons dit, l'intelligence constantienne est un don au sens absolu du mot, ce don n'en comporte pas moins ici une grave et même une ruineuse contre-partie. Car, plus encore que pour ceux même qui en reçoivent les effets, le rayonnement et la chaleur non seulement étoffent qui les dispense, mais, après coup, refluent sur lui, lui font retour, tout ensemble le rassérènent et le réchauffent. C'est de tout cela que Constant est privé : excepté comprendre et constater, son intelligence ne peut rien pour lui — rien sinon toujours le replacer, maigre et grelottant, en face de l'idée de la mort. Et ce n'est pas tout, et il y a ici plus grave, plus ruineux encore : c'est un autre contresens, non moins courant, non moins répandu, que de croire que l'intelligence développe la volonté : oui, à nouveau si l'intelligence a besoin de l'effort pour s'accomplir, parce qu'elle a besoin de la volonté pour fournir cet effort même, mais si rien ne lui coûte un effort, non seulement elle reste toujours parallèle à la volonté, mais celle-ci se dévalorise à ses yeux parce qu'elle a toujours la sensation erronée mais inévitable qu'elle la survole. Si déjà il n'y a pas de paresse à la fois plus

subtile et plus invincible que celle qui est inhérente à la perfection même de l'intelligence, cette paresse spéciale se double et se complique d'une aboulie, non moins subtile et non moins invincible, que, de toutes les façons, la perfection de l'intelligence favorise et même entretient : au dedans, l'être est alors aussi étale, aussi immobile, aussi inanimé qu'un étang — que cet étang encastré dans la grande pelouse du château de Coppet, que l'on n'aperçoit pas de loin, et qui, lorsque dans ma visite de décembre dernier j'arrivai sur lui, me parut le miroir même du Constant de l'agonie, du Constant de la mort intérieure : de l'autre côté de l'allée, force de la nature indomptable et mugissante, un torrent tombait en cascade, avec, au point d'émergence de la cascade, cet étrange mufle léonin qu'en son bouillonnement assume parfois une chute d'eau, et devant ce torrent il était impossible de ne pas songer à Madame de Staël, au passage du Journal intime où, ayant rompu avec elle, et remarié, Constant écrit : « Autrefois j'étais entraîné par un torrent, aujourd'hui je succombe sous le poids d'un fardeau » : jamais mieux que par ce spectacle je n'ai senti le lien, élémentaire et fatal, qui peut unir la mort intérieure d'une intelligence trop parfaite à la vitalité surabondante d'un tempérament que rien n'entame, et, bien plus profondément que tous les portraits et souvenirs du château, ce simple contraste de l'étang et du torrent m'était le symbole même de leurs deux existences, l'une à l'autre indispensables, l'une avec l'autre incompatibles.

L'atonie, l'atonie allant jusqu'à la mort intérieure — tel est bien l'état propre, le climat habituel du Constant de la vingt-cinquième année, et aujourd'hui, avant toutes choses, il nous faut produire une série de textes qui restituent l'état de mort intérieure comme, à la seule exception du Baudelaire des Lettres à sa mère, personne ne l'a jamais restitué. Voici sur quoi, n'étant encore âgé que de vingt-trois ans, Constant termine sa lettre du 10 décembre 1790 à Madame de Charrière : « ... Ma lettre est une assez plate et décousue lettre, mais mon esprit n'est pas moins plat ni moins décousu. La vie que je

mène m'abrutit. Je deviens d'une paresse inconcevable, et c'est à force de paresse que je passe d'une idée à l'autre. Je voudrais pouvoir me donner l'activité de Voltaire. Si j'avais à choisir entre elle et son génie, je choisirais la première. Peutêtre y parviendrai-je quand je n'aurai plus ni procès ni inquiétude. Au reste, je m'accroche aux circonstances pour justifier mes défauts. Quand on est actif, on l'est dans tous les états, et quand on est aussi décousu et paresseux que je suis, on l'est aussi dans tous les états. Adieu. Répondez-moi une bonne longue lettre. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière. Comme il faut finir par là, autant vaut-il commencer aussi par là. » Vis-à-vis de nos pires états, notre dignité dernière consiste toujours à les connaître pour ce qu'ils sont, et quel génie du constat chez ce jeune homme de vingt-trois ans ! Et pas du constat seul : déjà perce cette sévérité envers soimême que nous vîmes culminer dans Adolphe, car enfin, mobile s'il en fut jamais, Constant pourrait arguer de sa mobilité pour expliquer qu'il « passe d'une idée à l'autre », tandis que, conduisant la sincérité à la limite, lui-même signale que c'est « à force de paresse ». Rien de plus redoutable ni de plus subtilement invincible que la passivité de l'atonie — cette passivité qui n'est ni celle du contemplatif ni même, comme chez un Maurice de Guérin où pourtant elle est déjà si redoutable, la passivité du poète. Et comme l'évocation de Voltaire, le regret de ne pas avoir et de ne pas pouvoir se donner son activité, sont ici appropriés, car Voltaire est tout ensemble très proche et très lointain du premier Constant, très proche par la vivacité d'esprit, très loin par l'absence de profondeur au sein de cette vivacité même : Voltaire, c'est la vivacité d'esprit sans plus, et, sans plus, la vivacité d'esprit est spontanément agissante, pétille, étincelle, se joue à la surface de la vie qui, parce qu'elle lui suffit, pour elle à toute seconde se renouvelle ; chez Constant à l'inverse, parce qu'elle est profonde, à chaque fois qu'elle s'exerce, la vivacité d'esprit touche le fond, et le fond ici est poussière : « Je suis tout poussière. » Au-dessous, très au-dessous du plan surnaturel, avec cette

largesse de signification incluse en toute vérité religieuse et qui d'elle ne cesse de découler, l'année liturgique offre un si complet répertoire de toutes les dispositions humaines que pour chacun de nous, et fût-il incroyant, il y a un jour liturgique, auquel de lui-même, tout son être intime est accordé. Encore incroyant, que ne signifiait pas pour moi la Pentecôte, et, de cet angle, le mercredi des Cendres est, non pas seulement le jour, mais bien l'année liturgique de Constant. « Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. — Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière » : même parmi les croyants, il n'en est pas beaucoup qui aussi continûment que Constant s'en soient souvenus. Mais, incroyant, de continûment s'en souvenir a des résultats tout autres que de s'en souvenir, croyant — et, quelques mois plus tard, nous joignons le deuxième de nos textes, la lettre du 21 mai 1791 à Madame de Charrière : « Oui, la nature ou Dieu, s'il existe, ce dont je doute tous les jours plus, Dieu ou la nature ont tout fort bien arrangé dans ce monde pour la conservation de l'espèce, mais assez mal pour le bonheur des individus. Il y a dans votre plaidoyer en faveur de leurs arrangements un faux foncier qui m'a fait rire. Les terribles ouragans qui ont eu lieu n'ont, dites-vous, coûté la vie qu'à quelques matelots et fait périr qu'un seul paquebot. Mais avouez que ce paquebot et ces matelots ont tout autant lieu de se plaindre que si la nature entière avait partagé leur sort. Une espagnole a été sauvée : mais vingt mille femmes ont péri en différents temps, et l'escape miraculeuse de votre espagnole ne prouve rien. Tout est bien pour l'espèce, j'en conviens, mais presque tout est mal pour les individus, et comme l'espèce est un être abstrait, et les individus des êtres sensibles, j'aimerais autant tout autre arrangement que celui-ci. Ce n'est pas comme me trouvant dans des circonstances affligeantes que je me plains de la vie. Je suis parvenu à ce point de désabusement que je ne saurais que désirer si tout dépendait de moi et que je suis convaincu que je ne serai dans aucune situation plus heureux que je ne le suis. Cette conviction et le sentiment profond et constant de la brièveté de la vie me fait tomber le livre ou la

plume des mains toutes les fois que j'étudie ; les plaisirs du monde, la société, les amusements bruyants, insipides, étouffants ou monotones qu'on substitue à d'autres plaisirs je ne dirai pas plus solides, mais plus faciles, me sont désagréables parce qu'ils ne parlent ni au cœur ni à l'esprit. Les plaisirs de l'esprit, les seuls que je goûte, n'ont plus assez de charme pour moi pour fixer mon attention, de sorte que je passe ma vie dans une pénible et inquiète paresse, avec le sentiment que je pourrais mieux employer mon temps, le regret vague de le voir s'écouler et de ne rien faire, et la conviction que tout ce que je ferais ne servirait à rien et qu'au bout de cinquante ans tout revient au même. Il y a, dit Rétif, dans le cœur de l'homme une sorte d'espérance qui répand son coloris sur tous les objets, mais qui passe rarement la vingt-cinquième année de notre vie. J'en aurai bientôt vingt-quatre et il y a longtemps que mon espérance en a eu vingt-cinq. Bref, je ne suis, ne serai, ne puis être heureux. J'ai eu comme tout le monde mon temps d'illusion. Il est passé ; peut-être un peu plus d'esprit que n'en ont quelques autres me rend plus insensible qu'eux au dédommagement que la société, cette réunion sans but d'êtres sans intérêt réciproque paraît offrir. Peut-être ai-je le malheur de sentir trop ce que tant d'écrivains ont répété, en agissant comme s'ils n'en croyaient rien, que toutes nos poursuites, tous nos efforts, tout ce que nous tentons, faisons, changeons, ne sont que des jeux de quelques moments et ne peuvent mener qu'à un anéantissement très prochain, que par conséquent nous n'avons pas plus de motif pour acquérir de la gloire, pour conquérir un empire ou pour faire un bon livre que nous n'en avons pour faire une promenade ou pour faire une partie de whist, que le temps indépendant de nous va d'un pas égal et nous entraîne également, soit que nous dormions ou veillions, agissions ou nous tenions dans une inaction totale. Cette vérité triviale et toujours oubliée est toujours présente à mon esprit, et me rend presque insensible à tout. Ne pouvant croire aux promesses saugrenues et mystérieuses d'une religion absurde à beaucoup d'égards, et ne voyant aucune présomption en faveur des espérances d'une

K philosophie qui ne consiste qu'en mots, je ne vois ici que beaucoup de peines inévitables parce qu'elles tourmentent ; ceux que j'aime ou ont sur moi une influence physique, très peu de plaisirs et fort insipides, parce que j'ai perdu pour v jamais l'espérance qui les embellit ou plutôt les crée, et au bout de cela, plus tôt ou plus tard, le néant. Ma lettre ne vous \* égayera pas. Mais je vous aime tendrement. La vôtre m'a fait le plus grand plaisir. Ecrivez-moi vite. Adieu. Il est minuit. » 1 Vis-à-vis du point de vue de l'incroyant sincère, le premier i devoir du croyant est, non pas de le réfuter, mais de commencer par le comprendre, et, l'incroyance une fois posée, ce que je revendique pour ce texte, c'est certaine logique radicale que peu d'incroyants ont été capables, je ne dis pas de formuler, mais de supporter à demeure. Si l'on ne croit pas à la Providence, > si, bien loin de désigner les myriades sans prix des âmes, l'espèce se réduit à l'« être abstrait » dont parle Constant, :f ah ! comment ne serait-on pas du côté des « individus sensibles », \* avec eux seuls ! En l'une de ces paroles d'une étrange profonj, deur immémoriale qui parfois lui viennent, Wordsworth disait : « Our thoughts, which are indeed the representatives of " ail our past feelings — nos pensées, qui sont en fait les représentantes de tous nos sentiments passés » : tous les sentiments de Constant depuis sa quatorzième année sont représentés ? dans cette pensée de l'à quoi bon qui trouve dans ce texte son expression première : seulement, pour reprendre ses propres termes, son « malheur » est « de sentir trop ce que tant d'écrivains ont répété en agissant comme s'ils n'en croyaient rien » ; son malheur, c'est que « cette vérité triviale et toujours oubliée est toujours présente à » son « esprit, et » le « rend presque insensible à tout » : son malheur, c'est qu'alors que tant d'écrivains ont à peine senti que déjà ils expriment, qu'ils expriment afin de ne plus sentir et y réussissent à merveille, Constant, lui, non seulement n'exprime qu'à force d'avoir senti, mais, ayant exprimé, n'en sent que davantage comme il sentait avant. C'est en ce sens qu'il y a neuf ans j'écrivais : « Si rien n'est plus fréquent comme thème que la brièveté de la vie — qu'il s'agisse d'une oraison funèbre ou de n'importe quel

admirable morceau d'anthologie (et alors le degré même où l'on objective agit comme un mode de délivrance) — rien n'est plus rare au contraire que de se refuser à objectiver de la sorte, que de repousser toute délivrance facile et de laisser le sablier s'écouler à l'intérieur. C'est parce que toute l'existence de Benjamin Constant — l'un des hommes les plus intelligents qui furent jamais — est écrite dans cette seule clef de la brièveté de la vie, parce que toujours sa tristesse a derrière elle tout l'esprit, qu'il n'est pas une ligne de lui qui ne rende le son d'un perpétuel Mercredi des Cendres, par où tout son être est investi d'une inaliénable grandeur. » Constant, comme je le notais ailleurs, est l'homme qui a toujours été saisi à la gorge par la sensation de la brièveté de la vie, mais qui ne s'est jamais permis une déclamation à son sujet. « J'ai eu comme tout le monde mon temps d'illusion » : si nous n'en tenions pas de lui l'aveu, nous aurions quelque mal à l'imaginer, mais en tout cas ce temps fut court, et, l'incroyance toujours une fois posée, si l'espérance attenante à la jeunesse s'évanouit prématurément au sein de cette jeunesse même, au « temps d'illusion » le temps de la maturité n'est pas encore près de succéder, celui où parce que l'espérance « se retire de la carrière de l'homme, cette carrière prend un caractère plus sévère mais plus positif ». « Que la vie semble d'autant plus réelle que les illusions disparaissent » — cette phrase d'Adolphe est à elle seule une définition de la maturité, et dans la jeunesse, quand l'espérance se retire, il ne reste au contraire « au bout de cela, plus tôt ou plus tard » que « le néant ». Et nous arrivons ainsi, avec la lettre à Madame de Charrière du 6 juillet 1792, à notre troisième texte, tout ensemble plus grave encore, et qui cependant laisse entrevoir un frêle espoir de guérison : « Ma vie est plus triste que jamais sans que j'aie aucun sujet de mécontentement particulier. Mais je suis détaché de tout, sans intérêt, sans liens moraux, sans désirs, et à force de satiété et de dégoût, je suis souvent prêt à faire des sottises. Plus d'une fois j'ai été sur le point de changer de nom, de rassembler quelque argent et de m'éloigner à jamais de tout ce que j'ai connu. L'idée de mon père, qui, quoique pour toujours séparé

de moi, s'intéresse à mon état, à ce qu'il regarde comme mon bien-être, et que je laisse dans l'idée fausse et consolante que je suis heureux, est la seule qui m'ait retenu. La sottise aurait été d'autant plus énorme que partout j'aurais retrouvé des hommes ; que les désagréments de ma situation actuelle auraient pu s'effacer de ma mémoire, et que ceux qui les auraient remplacés m'auraient paru cent fois plus insupportables. Il faut donc rester ici, voir lever et coucher le soleil, ouvrir et fermer des livres qui ne m'amusent ni ne me touchent, entouré d'êtres qui ne m'aiment pas ou ne m'aiment plus, indifférent à tous, méconnu peut-être de quelques-uns, n'ayant plus ni l'espoir de la gloire ni le désir du plaisir ni la ressource de l'étude, que la langueur de mon esprit me rend impossible. Cette situation ne serait peut-être pas incurable, si j'étais près de quelqu'un qui, avec de l'esprit, des goûts semblables à ceux que j'avais et qu'il serait aisé de faire renaître, se fît un but de me ranimer. Mais telles ne sont pas les personnes qui m'entourent. Elles m'ont trouvé aimable parce qu'elles m'aimaient d'amour ; l'amour a passé, et c'est à moi qu'elles s'en prennent de la différence de leurs yeux. Elles ne cherchent pas à me rendre aimable, mais elles me savent mauvais gré de ne plus leur sembler tel, et le silence et la froideur, et la cessation de toute intimité en sont les suites. Je ne vois littéralement plus personne quoique dînant toujours à la cour. Je ne parle plus à personne. J'aime ma femme pour mille bonnes qualités qu'elle a, mais la grande langueur où je suis plongé l'a aliénée ; quand j'ai un moment de confiance ou de chaleur, elle est ou froide ou insouciante, et pour éviter une explication au-dessus de mes forces, je me tais et je m'en vais. Tout ce que vous pourrez me dire là-dessus est inutile. Je ne puis rien sur moi-même, et vos sermons sont une potion que vous offririez à un malade dont le tétanos a fermé la bouche. Je ne suis du reste ni crédule ni incrédule, ni moral ni immoral, je ne vois aucune preuve, aucun probabilité qu'il y ait un Dieu, quoique je vous jure que je désirerais bien qu'il y en eût un. Cela changerait toute mon existence et me donnerait des vues et un but. Je vois que la morale est vague, que l'homme est méchant, faible,

sot et vil, et je crois qu'il n'est destiné qu'à être tel. La poli- j tique, qui est la seule chose qui pique encore un peu ma faible t;) curiosité, me persuade plus tous les jours ces vérités affligeantes. Croiriez-vous que les gens les plus violents dans l'assemblée nationale, ceux qui affichent le républicanisme le plus outré sont de fait vendus à l'Autriche. Merlin, Bazyre, Gaudet, Chabot, Vergniaud, le philosophe Condorcet sont soudoyés lv pour avilir l'assemblée et les démarches incroyables dans j lesquelles ils entraînent sont autant de pièges qu'ils lui tendent ; f ils se déshonorent pour la déshonorer. Ce Dumourier, que je croyais fol, mais de bonne foi, est du parti des Emigrés. C'est pour quelque argent qu'il a fait déclarer la guerre, qu'il sacrifie I des millions d'hommes. Ces gueux-là ne sont pas même des scélérats par ambition ou des enthousiastes de liberté. Ils sont démagogues pour trahir le peuple. Cet excès d'infamie s dont j'ai eu les preuves m'a inspiré un tel dégoût, que je n'en- g tends plus les mots d'humanité, de liberté, de patrie sans | avoir envie de vomir. Adieu. Amusez-vous, occupez-vous, aimez quelque chose et tirez partie de la vie. Je ne m'amuse ni ne m'occupe, je n'aime rien et je vois passer un jour après l'autre sans autre sentiment qu'un regret sourd de perdre à vingt-cinq ans une vie qui promettait quelque chose. Je vous aime autant que je puis aimer, et si nous vivions ensemble, vous me rendriez peut-être un peu d'existence. » Lu après les deux précédents, en ce texte quelle valeur tout ensemble cumulative et annonciatrice ! Un frêle espoir de guérison, disais-je : l'espoir ici tient dans le : « je ne suis du reste ni crédule ni incrédule,

ni moral ni immoral », en cette disponibilité à l'accueil qui déjà prépare le travail qu'opérera en Constant l'expérience vécue, qui en est la condition première, et par où déjà Constant transcende le dix-huitième siècle tout négatif d'où il avait pris le départ — tient davantage encore dans cette autre phrase : « Je ne vois aucune preuve, aucune probabilité qu'il y ait un Dieu, quoique je vous jure que je désirerais bien qu'il y en eût un. Cela changerait toute mon existence et me donnerait des vues et un but. » J'évoquais tout à l'heure les lettres de Baudelaire à sa mère : transcrivons cette phrase de la

lettre du 6 mai 1861 : « Et Dieu ? diras-tu. Je désire de tout mon cœur (avec quelle sincérité, personne ne peut le savoir que moi !) croire qu'un être extérieur et invisible s'intéresse à ma destinée ; mais comment faire pour le croire ? » Avec la, seule différence de sonorité qui distingue le registre du Souvienstoi que tu es poussière du registre du De Profundis, que Constant et Baudelaire, ces deux êtres sincères entre tous, sont fraternels, comme tous deux ont un droit égal sur le titre irremplaçable : Mon cœur mis à nu! Mais n'insistons pas sur un espoir encore si frêle, n'anticipons pas sur un avenir chez Constant encore lointain. Ce qui à cette heure en ce texte centralement nous sollicite, c'est la phrase : « Tout ce que vous pourrez me dire là-dessus est inutile. Je ne puis rien sur moi-même. » — « Je ne puis rien sur moi-même » : il ne saurait y avoir aveu tout ensemble plus grave et plus véridique, car quiconque a vécu cet état de mort intérieure — je dis à dessein : vécu, car le sourd tragique de l'état, c'est qu'avec tant d'intensité l'on y vive le non-vivre — celui-là sait que Constant dit vrai — et il le sait d'autant mieux que par deux fois Constant emploie le seul mot qui caractérise l'état même et y correspond : « La ressource de l'étude, que la langueur de mon esprit me rend impossible... la grande langueur où je suis plongé. » Il y a vingt ans, à une époque dont même aujourd'hui il ne m'est pas clair si alors je croyais ou ne croyais pas à la divinité du Christ, du sein de pareil état je me souviens jour après jour de m'être murmuré la parole de l'Evangile où du Christ il il est dit : « Tulit languores nostros. — Il a porté nos langueurs. » Ah ! pour ceux qui, plongés dans la langueur de l'esprit et ne pouvant rien sur eux-mêmes, n'ont même pas le recours de se murmurer cette parole, l'on n'aura jamais trop ni même assez de pitié, car endurer la langueur de l'esprit et ne rien pouvoir sur soi-même c'est nel lago del cor, en ce lac du cœur que Dante évoque au début de l'Inferno, être en proie au plus morne et ; au plus subtil enfer terrestre.

Tel est le « milieu intérieur » — selon l'expression que Claude Bernard a introduite en physiologie, que j'appliquai à Flaubert

! et dont j'estime qu'elle devrait orienter toute recherche psychologique ayant trait à ces organisations si spéciales que sont les hommes de génie — du Constant de la vingt-cinquième année. La mort y tient la place qu'occupe ailleurs la vie ; et je vous prie de ne pas voir dans cette constatation une simple l figure ou hyperbole de langage, car elle doit être ici prise à la lettre, et, si nous la prenons de la sorte et savons en dégager les implications, nous avons en main la clé qui chez Constant ouvre le plus de serrures. Chez la plupart des êtres humains la vie est l'état normal, la donnée jamais mise en question,

le sol ferme et élastique sur lequel tout ensemble ils pèsent et rebondissent : c'est elle qui chez eux, de son étoffe robuste, cossue, inusable, tapisse et même capitonne tout le milieu intérieur. Leur intelligence, bien loin de dénuder et de pulvériser la vie, renforce en eux le tonus vital, parce qu'elle est cette intelligence même que définit Bergson au seuil de l'Evolution créatrice : « une annexe à la faculté d'agir, une adaptation de plus en plus précise, de plus en plus complexe et souple, de la conscience des êtres vivants aux conditions d'existence qui leur sont faites... elle est destinée à assurer l'insertion parfaite de notre corps dans son milieu, à se représenter les rapports des choses extérieures entre elles, enfin à penser la matière... elle se sent chez elle tant qu'on la laisse parmi les objets inertes, plus spécialement parmi les solides, où l'action trouve son point d'appui et l'industrie ses instruments de travail ». Seulement, chez la plupart des êtres humains la vie occupe si bien la place qu'il n'en reste plus guère pour la mort : il n'en reste bien entendu aucune, et il y a lieu de les en féliciter, pour les états de mort intérieure tout inconciliables avec un tonus vital renforcé, mais il en reste à peine davantage pour l'idée même de la mort qui ici quasi jamais n'est secrétée du dedans : il faut que par elle ils soient traversés du dehors, par un événement extérieur, soit par une mort réelle, soit par une menace suspendue au-dessus d'eux : alors, en une déchirure aussi brusque que le zig-zag de l'éclair, ils entrevoient ou même ils voient, mais, si l'événement n'a pas le pouvoir de renverser toute la perspective, l'ouverture a tôt fait de se

refermer, la surface se reforme, et ils s'étourdissent aussi facilement que devant. Or chez Constant, bien plutôt qu'état normal, que donnée immédiate, la vie est tout au contraire l'état qu'il s'agit de joindre, fût-ce au prix d'un artifice, fût-ce en la provoquant : parce qu'elle n'est pas au dedans, c'est au dehors qu'il la faut quérir : c'est pourquoi c'est à la lettre aussi qu'il faut prendre la phrase qu'il écrit à Madame de Charrière : « Si nous vivions ensemble, vous me rendriez peut-être un peu d'existence. » A la fin du précédent entretien nous assistâmes à l'éblouissante folie du feu d'artifice que la conversation et la présence de Madame de Charrière avaient aussitôt déclenchée, mais, pour inimitablement constantien que fût ce feu d'artifice, cependant c'était celui de la vingtième année, et, toutes gerbes retombées, séparé, comme nous l'allons voir, de Madame de Charrière, n'ayant plus avec elle que le contact épistolaire, le Constant de la vingt-cinquième année affronte un problème qui, à partir de là, à toutes les époques de sa vie, se reproduit toujours identique : il s'agit qu'on lui « rende un peu d'existence », et ici il faut même aller plus loin que lui : il s'agit qu'on la lui insuffle. Voilà pourquoi je disais qu'ici nous tenons en main la clé qui chez Constant ouvre le plus de serrures, car c'est à cause de l'état de mort intérieure que Constant a un tel besoin de la passion, que -4, d'elle il ne peut se passer, et c'est à cause de cela que lui-même se met en état de passion, qu'il la provoque avant de la subir, dût-il après coup la subir d'autant plus qu'à l'origine il la provoqua. D'aucun homme peut-être, l'expression « se monter la tête » n'est-elle plus vraie que de Constant. Nous l'avons déjà vu en user à propos et de Madame Trévor et de Mademoiselle Pourras : il en use fréquemment, et, même quand il n'en use pas, presque toujours on la lui peut appliquer. Un passage du Cahier Rouge nous fournit à cet égard un renseignement des plus instructifs : « J'ai une telle paresse et une si grande absence de curiosité que je n'ai jamais de moimême été voir ni un monument, ni une contrée, ni un homme célèbre. Je reste où le sort me jette jusqu'à ce que je fasse un bond qui me place de nouveau dans une toute autre sphère.

Mais ce n'est ni le goût de l'amusement, ni l'ennui, aucun des motifs qui, d'ordinaire, décident les hommes dans l'habitude de la vie qui me font agir. Il faut qu'une passion me saisisse pour qu'une idée dominante s'empare de moi et devienne une passion. C'est ce qui me donne l'air assez raisonnable, aux yeux des autres qui me voient, dans les intervalles des passions qui me saisissent, me contenter de la vie la moins attrayante, et ne chercher aucune distraction. » Dans le Cahier rouge, le passage est amené par un minime incident de voyage auquel Constant gagne, nous dit-il, de voir une partie de l'Angleterre qu'il n'aurait pas vue sans cela, mais ne nous laissons leurrer ici ni par le caractère occasionnel de la remarque ni par l'allure \* cursive et dégagée du Cahier rouge, car, sous la neutralité de ce passage, transparaissent, pour qui connaît Constant, "tous les temps de son comportement : la paresse de l' à quoi bon, de l'homme qui trouve qu'aucun but ne vaut la peine d'aucun effort, puis, se prolongeant, la passivité de l'atonie débouche sur la mort intérieure, il faut qu'il fasse « un bond », et un bond qui le « place de nouveau dans une toute autre sphère », mais de lui-même il « ne peut rien sur lui-même », et ce bond, quitte à la provoquer, quitte à ce qu'au début elle soit même factice, il faut qu'une passion le déclenche : « Il faut qu'une passion me saisisse pour qu'une idée dominante s'empare de moi et devienne une passion. » Voyez ici comment passion et idée dominante sont quasi interchangeables, et sans doute toute passion est une idée dominante, mais elle n'est pas que cela, et chez Constant elle est cela essentiellement, et lorsque, dans une zone tout incommensurable à ces fièvres bénignes et épisodiques que représentèrent Madame Trevor et Mademoiselle Pourras, sonnera pour l'homme de quarantehuit ans l'heure où de se monter la tête aboutira à se briser contre le plus irrésistible et le plus délicatement énigmatique des récifs féminins, Juliette Récamier, alors nous aurons à la fois, amalgamés jusqu'à l'indissociable, le chef-d'œuvre de la fièvre de passion et le chef-d'œuvre de l'amour de tête, nous aurons cela même dont, dès le premier accès, le 3 septembre 1814, Constant écrit à Juliette : « Je ne pense qu'à vous, mais je

puis peut-être encore me combattre. Je n'ai rien vu que vous depuis ces deux jours. Tout le passé, tout votre charme que j'ai toujours craint est entré dans mon cœur. Il est de fait que j'ai peine à respirer en vous écrivant. Prenez-y garde, vous pouvez me rendre trop malheureux pour n'en être pas malheureuse : je n'ai jamais qu'une pensée. Vous l'avez voulu ; cette pensée, c'est vous. Politique, société, tout a disparu. Je vous parais fou peut-être ; mais je vois votre regard, je me répète vos paroles, je vois cet air de pensionnaire qui unit tant de grâce à tant de finesse. J'ai raison d'être fou — je serais fou de ne l'être pas. A ce soir donc. Mon Dieu si vous n'êtes pas la plus indifférente des femmes, combien vous me ferez souffrir dans ma vie ? Aimer, c'est souffrir. Mais aussi c'est vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus ! Peut-être n'ai-je jamais vécu d'une telle vie. Encore une fois, à ce soir. » — «Je n'ai jamais qu'une pensée » : Constant dit vrai, mais à condition que cette pensée soit une passion : alors en effet il est bien l'homme d'une autre phrase d'une autre lettre à Juliette :

« Vous m'accusez de mobilité, tandis que je suis l'homme le plus fixe, car je n'ai qu'une pensée à laquelle je soumets tout », mais, « dans les intervalles des passions qui » le « saisissent »,

il est, et alternativement, soit l'homme de la mobilité, celui du tout inverse et si profond adage : « Sur toute question j'ai toujours une idée de plus qui dérange tout », soit l'homme de l'atonie débouchant sur la mort intérieure — et chez Constant les deux oscillations limites du pendule sont admirablement figurées par le constat adressé à Madame de Charrière : « Je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière », et par le cri d'un désespoir éperdu de reconnaissance que suscite Juliette : « Aimer, c'est souffrir. Mais aussi c'est vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus ! Peut-être n'ai-je jamais vécu d'une telle vie ».

Mais gardons-nous d'anticiper davantage sur l'histoire poignante qui, elle, fera l'objet de notre dernier entretien. Aussi bien après celui-ci, nous n'en avons plus que trois, et,

à partir de maintenant, obligé de laisser tomber non seulement le détail mais le récit même des faits, je ne vise plus, ainsi

qu'aujourd'hui j'y procédai, qu'à restituer des états intérieurs et à sauver l'essence des sentiments. De ces sentiments, entre Constant et Madame de Charrière quelle fut la courbe ultérieure ? Lorsque furent retombées toutes les gerbes du feu d'artifice qu'imprudemment mais inconsciemment, et dans l'enivrement de joindre enfin son égal, Madame de Charrière par sa conversation chez Benjamin avait déclenché, et quand l'automne de la même année, malade de tant de folies, celui-ci vint se réfugier à Colombier, il trouva auprès de Madame de Charrière et non moins auprès de Monsieur de Charrière un accueil que jamais il n'oublia. Sainte-Beuve lui-même — qui ici n'est certes pas suspect de partialité — dit qu'il a noté « presque religieusement » la date du soir, le 3 octobre 1787, où il débarqau à Colombier. C'est pendant les deux mois qu'ils passèrent ensemble et où, bien que sous le même toit, et se voyant sans cesse, chaque jour et souvent plusieurs fois par jour ils s'envoyaient des billets et même de véritables lettres, que Madame de Charrière devint pour Constant l'amie au sens absolu du terme — une amie qui pour Constant, et à cause d'un désintéressement unique et à cause d'une fidélité qui durera jusqu'à la mort, ne sera dépassée que par la seule Julie Talma. Aussi, lorsqu'en décembre, contraint d'obéir à son père et de se mettre en route pour occuper à la cour du duc de Brunswick le poste de gentilhomme de la chambre, il lui faut se séparer de Madame de Charrière, voici ce que, de la première étape, de Bâle, il lui écrit : « Je n'ai que le temps de vous dire quelques mots, car je ne couche point ici, comme je le croyais. Les chemins sont affreux, le vent froid, moi triste, plus aujourd'hui qu'hier, comme je l'étais hier plus qu'avant-hier, comme je le serai plus demain qu'aujourd'hui. Il est difficile et pénible de vous quitter pour un jour, et chaque jour est une peine ajoutée aux précédentes... Je vous dois beaucoup physiquement et moralement... Je vous dois sûrement la santé et probablement la vie. Je vous dois bien plus, puisque cette vie qui est une si triste chose la plupart du temps quoiqu'en dise M. Chaillet, vous l'avez rendue douce, et que vous m'avez consolé pendant deux mois du malheur d'être, d'être

en société, et d'être en société avec les Marin, Guenille et Co ; je recompte ainsi dans ma chaise ce que je vous dois, parce que ce m'est un grand plaisir de vous devoir tant de toutes manières. Tant que vous vivrez, tant que je vivrai, je me dirai toujours dans quelque situation que je me trouve : Il y a un Colombier dans le monde. Avant de vous connaître, je me disais : Si on me tourmente trop, je me tuerai. A présent je me dis : Si on me rend la vie trop dure, j'ai une retraite à Colombier... Adieu, vous qui êtes meilleure que vous ne croyez (j'embrasserais Madame de Montrond sur les deux joues pour cette expression)... Si vous écrivez à Brunswick poste-restante, je serai là avant qu'une lettre écrite même immédiatement après que vous aurez reçu celle-ci puisse y arriver. Dites, je vous prie, mille choses à M. de Charrière. Je crains toujours de le fatiguer, en le remerciant. Sa manière d'obliger est si unie et si immaniérée, qu'on croit toujours qu'il est tout simple d'abuser de ses bontés. » — « Vous qui êtes meilleure que vous ne croyez » : l'on conçoit la gratitude de Constant envers une « expression » que lui-même eût mérité de trouver, et qui n'est rien de moins que la définition de Madame de Charrière et des êtres de sa lignée. Seulement, tandis que pour le croyant d'être meilleur qu'il ne croit est la condition tout ensemble normale et souhaitable parce que, croyant, il est et doit être fondé en humilité, et aussi parce que, dans l'acception même de saint-Paul, il se sait et se sent « connu », connu tel qu'il est par Dieu — pour l'incroyant en revanche, chez qui l'humilité est la fille du doute et non plus de la foi, d'un doute incessant sur soi-même, et qui, bon gré mal gré, qu'on le veuille ou non, en vertu du plus subtil mais du plus inévitable des processus, s'irradie au dehors en un doute incessant sur autrui, pour l'incroyant qui ne dispose pas, lui, de la contre-partie paulinienne de se savoir et de se sentir « connu » par Dieu et qui donc joue tout sur la seule donnée, si précaire et si imparfaite, d'arriver à se connaître lui-même rien que par lui-même, pour l'incroyant, quand il est meilleur qu'il ne croit, de se croire pire qu'il n'est engendre fréquemment le drame intime qui est son drame même, un drame tout secret et à ses propres

yeux masqué. Car, lorsqu'ils sont incroyants, chez une Madame de Charrière et chez les êtres de sa lignée, ce n'est point une humilité, pas même celle qui est fille du doute, qui induit à pareille disposition, mais bien dans un registre qui en figure l'inverse même, le fait que de tels êtres, et ne l'eussent-ils même pas lu, de par toute leur nature sont et restent toujours les disciples de La Rochefoucauld, et que toujours ils craignent qu'en eux ne se vérifie sa maxime, qu'en eux une fois de plus l'esprit ne soit la dupe du cœur, et, parce qu'ils ne craignent rien tant, en vertu du processus subtil et inévitable qu'il y a un instant je signalais, plus leur cœur a senti, plus, après coup, leur esprit travaille, contre celui pour qui et par qui ils sentent de la sorte, et, à la limite, ils courent toujours le risque 1 d'aboutir à la devise d'un des leurs, à la devise de Mérimée : « Memneso apistein — souviens-toi de te défier ». C'est à cela même que, vis-à-vis de Constant, avec Madame de Charrière nous assistons. Constant, lui, poursuit sa route, et, de chaque 4 étape, il envoie des lettres tendres, reconnaissantes et tristes, impatientes aussi de parvenir à Brunswick pour se précipiter à la poste restante. De Rastadt, il écrit : « A présent faible de corps et d'esprit, esclave de père, de parents, de princes, Dieu sait de qui ! je vais chercher un maître, des ennemis, des envieux, et qui pis est des ennuyeux à deux cent cinquante lieues de moi : de chez moi ne serait rien, mais de chez vous ! de chez vous, où j'ai passé deux mois si paisibles, si heureux, malgré les deux ou trois petits nuages qui s'élevaient et se dissipaient tous les jours. J'y avais trouvé le repos, la santé, le bonheur. Le repos et le bonheur sont partis ; la santé, quoique affaiblie par cet exécrable et sot voyage, me reste encore. Mais c'est de tous vos dons celui dont je fais le moins de cas. C'est peu de chose que la santé avec l'ennui, et je donnerais dix ans de santé à Brunswick pour un an de maladie à Colombier... Adieu, Madame. Mille et mille choses à l'excellente Mlle Louise, à M. de Charrière et à Mlle Henriette ; mais surtout pensez bien à moi. Je ne vous demande pas de penser bien de moi, mais pensez à moi. J'ai besoin, à deux cents lieues de vous, que vous ne m'oubliiez pas. Adieu, charmant

| Barbet. Adieu, vous qui m'avez consolé, vous qui êtes encore ? pour moi un port où j'espère me réfugier une fois. S'il faut une tempête pour qu'on y consente puisse la tempête venir et briser tous mes mâts et déchirer toutes mes voiles ! » Et, deux jours plus tard, de Darmstadt : « Deux mois passés près de vous, j'avais deviné vos idées et vous aviez deviné les miennes ; ? j'avais été sans inquiétudes, sans passions violentes, sans humeur et sans amertume. La dureté, la continuité d'insolence et de despotisme à laquelle j'ai été exposé, la fureur et les grincements de dents de toute cette..., parce que j'étais heureux un instant, ont laissé en moi une impression d'indignation et de tristesse qui se joint au regret de vous quitter, et ces deux sentiments, dont l'un est aussi humiliant que l'autre est pénible, augmentent et se renouvellent à chaque instant. Je vous l'écrivais de Bâle : je serai chaque jour plus abattu et plus triste ; et cela est vrai. Je me vois l'esclave et le jouet de tous ceux qui devraient être non pas mes amis (Dieu me préserve de profaner ce nom en désirant même qu'ils le fussent), mais mes défenseurs, seulement par égard et par décence. Malade, mourant, je reste chez la seule amie que j'aie au monde, et la douceur de souffrir près d'elle et loin d'eux, ils me l'envient. Des injures, des insultes, des reproches, si j'étais parti faible au milieu de l'hiver, je serais mort à vingt lieues de Colombier. J'ai attendu que je pus sans danger faire un long voyage que je n'entreprenais que par obéissance, et contre lequel, si j'avais été le fils dénaturé qu'on m'accuse d'être, j'aurais, à vingt ans, pût faire des objections, j'ai voulu conserver à ce père l'ombre d'un fils qu'il pourrait aimer. Vous avez vu, Madame, ce qu'on m'écrivait. Je sais que je suis injuste, mais je suis si loin de vous, que je ne puis plus voir avec calme et avec indifférence les injustices des autres. Quand je suis auprès de vous, je ne pense point aux autres, et ils me paraissent très supportables, quand je suis loin de vous, je pense à vous, et je suis forcé de m'occuper d'eux : or, la comparaison n'est pas à leur avantage. Je relis ma lettre et je meurs de peur de vous ennuyer. Il y a tant de tristesse et d'humeur et de jérémiades, que vous en aurez un surleit,

et peut-être renoncerez-vous à un correspondant de mon espèce. Je vous conjure à genoux de me supporter : ne plus vous être rien qu'une connaissance indifférente serait bien pis que les persécutions des sottes gens qui font le sujet de cette sotte lettre. Aussi faut-il avouer qu'il est bien sot à moi de tant vous en occuper. Dans une lettre à vous, pourquoi nommer Cerbère et les Furies ? Mais j'ai des moments d'humeur et d'indignation qui ne me laissent pas le choix de les contenir. Je répète tous les jours plus sincèrement le vœu qui terminait ma dernière lettre, et j'attends la tempête comme un autre le port... Adieu, Madame. A genoux je vous demande votre amitié, et, en me relevant, une petite lettre à poste-restante. En vous écrivant je me suis calmé. Votre idée, l'idée de l'intérêt que vous prenez à moi, a dissipé toute ma tristesse. Adieu, mille fois bonne, mille fois chère, mille fois aimée. » — « Malade, mourant, je reste chez la seule amie que j'aie au monde, et la douceur de souffrir près d'elle et loin d'eux, ils me l'envient. » Eux : il va de soi que c'est ici la famille, tous les Constant, tous les Chandieu, tous les Nassau disponibles qui se mobilisent pour la circonstance, et auxquels, pour la circonstance aussi, s'est même jointe « la petite fille très intelligente » de naguère, Marianne, qui sera bientôt Madame Juste Constant et qui, ainsi qu'il advient, préfère anticiper : il va de soi aussi que la famille — et autrement serait-elle une famille digne du nom ? — voit dans les relations de Constant avec Madame de Charrière et dans le séjour à Colombier cela même que ces relations et ce séjour ne sont pas, cela même que Monsieur de Charrière, lui, n'y voit pas, et n'y voit pas parce qu'il sait qu'il n'y a pas à l'y voir : il est curieux mais quotidien que l'opinion du mari, qui en pareil cas semblerait pouvoir et peut-être même devoir compter, en pareil cas précisément soit celle dont les familles ne tiennent aucun compte. A Boisle-Duc, si à son ordinaire Juste continue de veiller, cependant il préserve un certain temps son attitude imperturbable, mais enfin, quand il reçoit la nomination de son fils à Brunswick, il ne peut que lui dire de partir. Et tout ceci est si banal et si attendu que je ne le mentionnerais même pas si par mal-

heur, à cause de tous les remous et potins déclenchés, tout ceci à son tour n'avait réagi et influé sur Madame de Charrière elle-même. Comme plus tard celle-ci a prié Constant de détruire presque toutes ses lettres, et que tout autrement scrupuleux que son oncle d'Hermenches en ces matières, Constant les a détruites en effet, nous ne connaissons les lettres de Madame de Charrière qu'à travers les quelques citations qu'en transcrit Constant en ses réponses et à travers le ton des réponses ellesmêmes, mais, comme nous connaissons la véracité de Constant, une véracité qui ne le cède à nulle autre, la courbe apparaît assez clairement. Un fait est certain, c'est que la première lettre d'elle que lui délivra la poste restante de Brunswick, et qu'il reçut, non point, comme il l'avait espéré, l'attendant à son arrivée, mais seulement quelque temps plus tard, et alors qu'il rédigeait avec amour l'interminable heural (c'est ainsi que Madame de Charrière elle-même le. dénomme) qu'au début de son séjour à Brunswick il ne cessait pour elle de rédiger, que la première lettre d'elle à lui était déjà pleine de défiance, de soupçons et de reproches : déjà l'esprit avait travaillé contre le cœur. S'imagina-t-elle que Constant luimême, qui pourtant n'en pouvait mais, était pour quelque chose dans les remous et potins déclenchés ? C'est possible, mais j'incline à penser que ce qui sur elle opéra bien davantage, ce fut, toujours à l'exception de Monsieur de Charrière, Constant parti, la cruauté si adroite que déploya l'entourage de Madame de Charrière elle-même, et dont les effets sont si visibles dans un des rares fragments d'une de ses lettres à Constant qui soient préservés, l'émouvant fragment que voici: « Si j'avais osé penser et dire : il ne faut pas vous fixer loin de moi et en me comptant pour rien, car je vous suis nécessaire, comme on eût crié à la présomption, à la folie, surtout à J'égoïsme ! Quoi ! vous voudriez sacrifier un jeune homme, son, établissement, sa fortune, sa gloire, à vous, au plaisir de le voir 1 La bonne Mademoiselle Louise dit quelquefois : Pour être comme vous étiez ici avec M. Constant, il fallait précisément qu'il fût malade ; sans cela il se serait bien vite ennuyé, il aurait couru tous les jours à Neuchâtel, et je m'humilie à dire : cela est vrai. On ne

veut pas seulement que quelqu'un s'imagine qu'il pourrait être aimé et heureux, nécessaire et suffisant à un seul de ses semblables. Cette illusion douce et innocente, on a toujours soin de la prévenir ou de la détruire. » Ah ! si inimitable que soit partout le langage de Belle, je crois bien que je donnerais tout le trésor de ses lettres pour ces quelques lignes, les plus tristement et les plus profondément humaines qui lui aient jamais échappé. S'il n'est rien de plus cruel que certaine , cruauté féminine, c'est que, plus encore que la cruauté mas- \* culine, elle reste toujours si persuadée, peut-être même ici si sincèrement persuadée, qu'elle n'agit que pour le bien de celle sur qui, en faveur de qui, dirait-elle, elle s'exerce. « Et je m'humilie à dire : cela est vrai ». De Madame de Charrière, comme lui seul sait qualifier, Constant disait un jour : « Cette défiance triste et humble ». Oui, il y a chez Madame de Charrière une humilité, mais non point une humilité native, tout au contraire une humilité imposée du dehors, forcée à l'aide d'une de ces opérations que si volontiers les « bonnes âmes », et qui sincèrement aussi se croient telles, pratiquent sur autrui, une humilité qu'alors l'être n'obtient de soi qu'au prix d'une souffrance qui, au lieu de l'ouvrir, le contracte, une souffrance presque contre-nature — et l'humilité ici est fille de la défiance, et, si l'on est femme, et une femme dans la composition de laquelle la fierté compte pour beaucoup, alors, plutôt que d'attendre un événement que l'on vous prédit inévitable et dont on finit par vous convaincre qu'il l'est, on va au-devant de lui, et on tourne contre l'autre cette défiance de soi qui vous accable.

Nous touchons ici le rythme de contre-temps qui, jusqu'à ce qu'il y mette fin, régit toute la suite des relations de Constant et de Madame de Charrière. Au sens que dès l'origine nous avons défini, tous deux s'aiment : après le séjour à Colombier, \* plus que jamais tous deux sont « réciproquement amoureux ' de leur esprit ». De l'esprit, partant de l'esprit, en un mouvement entre tous constantien, chez Constant l'amour est descendu dans le cœur : esprit et cœur ne font plus qu'un et appartiennent indivis à Madame de Charrière : pour aucune femme Constant

n'a été ni ne sera aussi tendre, aussi naturellement tendre que dans les lettres que je viens de vous lire. Chez elle, et rien que parce qu'elle est femme, spontanément esprit et cœur ne font qu'un : elle les lui a donnés d'un seul et même mouvement, et, quand il est là, tout comme lui elle est paisible heureuse, et si, et aussi parce qu'elle est femme, chaque jour deux ou trois petits nuages s'élèvent, c'est chaque jour aussi qu'ils sont dissipés. Seulement, quand il est loin, l'esprit et le cœur se divisent, et alors la défiance l'emporte. C'est en vain que, et pendant fort longtemps, avec une tendresse qui persiste et une patience bien méritoire chez le Constant du prestissimo, Constant s'ingéniera de toutes les manières à vaincre cette défiance, essayera de rétablir entre eux cette confiance parfaite qui régnait à Colombier, en vain qu'il la met en garde en des termes que tant d'humains auraient intérêt à méditer : « Voyez pourtant combien vous me faites de peine par cette défiance continuelle ; pensez à ce que les reproches vagues et répétés entraînent de gêne, de picoteries, de peines de toute espèce. C'est comme cela que mon père et moi ne sommes jamais bien, et c'est aussi, je crois, de là que viennent beaucoup de mauvais ménages. On se reproche vaguement un tort indéterminé ; on s'accoutume à se le reprocher. On ne sait qu'y répondre, et ces reproches séparent et éloignent plus de maris de leurs femmes et de femmes de leurs maris que de beaucoup plus grands torts ne pourraient faire... Je vous conjure de me dire quel petit mystère vous me reprochez. Je conviendrai de tout ce qu'il y aura de vrai, et je ne vous fatiguerai pas d'une longue justification sur ce qu'il y aura de faux. Je vous dirai : « Vous vous êtes trompée », et j'ose espérer que vous me croirez. Mais que votre première lettre, je vous en supplie, me désigne de quoi vous m'accusez. » Mais Madame de Charrière tout ensemble dit et ne dit pas, articule les reproches, n'en précise pas les motifs, parce que le malheur et aussi, hélas, l'inconscient plaisir des natures défiantes, c'est le goût qu'elles ont pour les torts indéterminés. Et mélancoliquement Constant s'écrie : « J'ai un grand plaisir à vous dire : Je vous aime, mais j'ai encore plus de peine à

imaginer que vous en doutez. » Et comme plus que jamais elle en doute, un mois plus tard, son accent est celui de cette sorte de désespoir lucide qui est souvent l'avant-coureur de la légitime lassitude : « Pardon, Madame, je vous attriste et je ne devrais pas le faire. Votre parti est pris, ainsi tout est inutile. Si j'en avais la force, je vous l'avoue, je vous dirais : « Rompons toute correspondance, aussi bien ne serons-nous que de plus en plus gênés ; je sens que je ne puis vous écrire avec la persuasion que parce que je ne sais quel misérables vous ont trompées sur de petites ou de grandes choses vous vous défierez. Vous êtes résolue à vous défier sans cesse de moi ; mais cette force je ne l'ai pas. L'idée m'en est affreuse. Mais il faut souffrir et vous écrire. Mais ne vous attendez plus ni à de la gaieté ni à des lettres qui vous amusent. Vous l'avez tarie, la source du peu de gaieté qui me restait. Si je ne vous avais pas connue, je serais resté résigné à être ennuyé et indifférent toute ma vie. Je ne le puis plus : il faut vous aimer parce que vous êtes bonne et aimable ; mais cette amitié est devenue, grâce à cette défiance dont vous parlez si légèrement et si gaiement dans votre dernière lettre le plus amer des sentiments, car aussi l'espérance de vivre près de vous est détruite par celle de vous délivrer de cette misérable défiance. J'ai tout perdu et vous en plaisantez. Je vous jure que je suis au désespoir, mais dans le désespoir où l'on est quand on a perdu une liaison bien précieuse. » Il faut dire les choses comme elles sont : c'est la défiance de Madame de Charrière qui a ramené Constant à l'a quoi bon, qui l'a réduit à l'état de mort intérieure et qui a été la cause initiale et véritable de la rupture entre elle et Constant, et cette rupture s'accomplit au fond ce jour-là, six ans avant la rupture officielle qui sera due, elle, au refus de Madame de Charrière de partager avec Madame de Staël l'esprit et le cœur de Constant. Cette rupture, à l'origine, c'est elle, elle seule, de par sa défiance, qui l'a provoquée, et puisque la prochaine fois ce n'est plus seule mais avec Madame de Staël que nous la retrouverons, prenons congé d'elle aujourd'hui par ces quelques lignes si vraies, et, en dépit de tout, si fidèles que bien plus tard, après la rupture

officielle et à la veille de gagner Paris avec Madame de Staël, Constant lui adressait : « Adieu, vous qui avez embelli huit ans de ma vie, vous que je ne puis, malgré une triste expérience, imaginer contrainte et dissimulante, vous que je sais apprécier mieux que personne ne vous appréciera jamais. Adieu, adieu ! »

AVERTISSEMENT

avant les deux derniers cours

A mon vif regret, il me faut renoncer à vous parler de l'amour de Constant pour Madame Récamier. C'est le duo Constant Madame de Staël, duo interminable et dont rien n'égale la sinuosité et la complication, qui occupera nos deux derniers entretiens.

\

AVANT-PROPOS

au cours du mardi 7 mars 1933

Si Constant était hanté par la brièveté de la vie, traitant de lui, je le suis aussi, mais sur un plan plus modestement pratique. En notre cours, me voici une fois de Plus parvenu au point où je succombe sous le plus invincible embarras, le seul qui le soit tout à fait, l'embarras des richesses, et où une fois de plus il me faut recourir à la méthode si chère aux classiques, si insupportable au romantique impénitent que je suis, à la méthode dite des sacrifices. Après avoir un peu noué connaissance avec Madame de Charrière — et d'autant plus que j'ai pu constater que nombre d'entre vous partagent l'amour rétrospectif que je lui porte — nous ne pouvons nous détourner d'elle à l'heure même où se joue le drame qu'elle ressentit comme sa condamnation à mort, et auquel c'est morte en effet que dix ans elle survécut. Je renonce donc à vous parler de Julie Talma et d'Anna Lindsay: aussi bien, en ce qui les concerne, toutes les pièces subsistantes sont à présent accessibles à tous: les Lettres de Julie Talma à Benjamin Constant ont paru dans les numéros de la Revue des Deux Mondes du jer août, du 15 août et du IER septembre 1931.

1

Dans l'admirable In Memoriam que, sous le titre: Lettre sur Julie, Constant lui consacra, et qui se trouve dans les Mélanges de Littérature et de Politique recueillis en 1829, il est dit : I « Son style était pur, précis, rapide et léger ; et quoique le talent épistolaire soit reconnu pour appartenir particulièrement aux femmes, j'oserais affirmer qu'il n'y en a presqu'aucune que l'on puisse, à cet égard, comparer à Julie. Madame de Sévigné, dont je ne contesterai point la supériorité dans ce genre, est plus ', intéressante par son style que par ses Pensées ; elle peint avec beaucoup de fidélité, de vie et de grâce ; mais le cercle de ses idées ,f n'est pas très étendu. La cour, la société, les caractères individuels, '\* et, en fait d'opinions, tout au Plus les Plus reçues, les Plus à # la mode ; voilà les bornes qu'elle ne franchit jamais. Il y a dans les lettres de Julie Plus de réflexion; elle s'élance souvent dans une sphère Plus vaste ; ses aperçus sont Plus généraux ; et comme il n'y a jamais en elle ni projet, ni Pédanterie, ni emphase, comme tout est naturel, involontaire, imprévu, les observations générales qu'elle exprime en une ligne, parce qu'elles se présentaient à elle, et non parce qu'elle les cherchait, donnent certainement à sa correspondance un mérite de Plus. » Chacune des nuances est Placée ici comme seul Constant sait les placer, et, émanant de l'homme qu'aimaient Madame de Charrière et Madame de Staël et qui avait reçu d'elles les lettres les Plus intimes, cet éloge dit tout. Julie Talma a la qualité d'une grecque amoureuse de quelque interlocuteur d'un Dialogue de Platon et qui trace ses sentiments selon les lignes tout ensemble chastes, flexibles et assurées qui sont la gloire des vases de l'Attique, et Berenson me confiait un jour qu'en lisant ces lettres, il avait l'impression que l'on avait exhumé un des chefs-d'œuvre perdus de Ménandre. Quant à Anna Lindsay, la Librairie Plon vient de publier la Correspondance de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay, et c'est de part et d'autre un document capital, qui, pour ce qui regarde Constant, le serait encore davantage s'il n'était surpassé par les Lettres à Juliette Récamier, mais qui ne les inscrit pas moins tous deux dans cette constellation des correspondances amoureuses dont la suprême étoile est Julie de Lespinasse.

L'entretien d'aujourd'hui sera un trio: le trio Constant,

Madame de Charrière, Madame de Staël — un trio où l'un des instruments refuse de tenir sa partie, mais qui, par l'acte même où il le refuse et en se justifiant de le refuser, tire de soi, du fait d'être désaccordé, ses derniers, ses Plus imposants, ses plus irréfutables accords — le deuxième entretien sera un duo: le duo Constant-Madame de Staël, la monumentale, l'interminable sonate piano et violon qui, aux heures où elle se joue, et parce qu'elle se joue, emporte tout et par là même résoud, mais qui, dès qu'elle s'interrompt et toutes les fois où elle s'interrompt, dresse les deux instruments l'un contre l'autre, en un désaccord alors foncier — et l'entretien final, ce sera un solo : le solo poignant de Constant qui se brise contre le récif de Juliette Récamier.

VII

Cours du mardi 7 mars I933

« Croyez-moi, ma chère tante, vous me faites tort de me soupçonner d'insensibilité. Revoyez mon éducation, cette vie errante et décousue, ces objets de vanité dont on a allaité mon enfance, ce ton d'ironie qui est le style de ma famille, cette affectation de persifler le sentiment, de n'attacher du prix qu'à l'esprit et à la gloire, et demandez-vous si c'est étonnant que ma jeune tête se soit montée à ce genre. J'en ai trop souffert pour ne pas l'abjurer. J'ai trop senti qu'on a beau se piquer de se mettre au-dessus des côtés touchants pour ne voir que les côtés ridicules, on ne sonde pas les profondeurs ; le plaisir d'amour-propre que cette manie donne n'équivaut pas à une minute où l'on sent. Je suis fatigué de mon propre persiflage, je suis fatigué d'entourer mon cœur d'une triste atmosphère d'indifférence qui me prive des sensations les plus douces. Puisque ce faste de dédain ne m'a pas rendu heureux, au diable la gloire d'être supérieur à ceux qui sentent ; j'aime mieux la folie de l'enthousiasme, si ce qui rend heureux est folie, que cette funeste sagesse, et quand ce ne serait que par égoïsme et par calcul, je veux cesser d'être calculateur et égoïste. Reviens donc, confiance que je m'applaudissais de ne pas avoir, revenez donc passions que j'ai amorties, plaisirs simples et doux que j'ai repoussés, vertus obscures et journalières que je me suis fait un mérite de mépriser ; sentiments d'amour, d'amitié, de bienveillance, heureuse crédulité qu'on m'a arrachée par de précoces et fastueuses leçons, revenez ! » Cette lettre de Constant à la Comtesse de Nassau est du ;Z4 mai 1794 : Constant a vingt-six ans et demi, et, avec une

précision chronologique dont, quand il s'agit de fixer les lignes frontières d'une vie, il est bien rare qu'on la joigne, ce texte figure le passage du premier Constant au deuxième Constant, du Constant du dix-huitième siècle au Constant du dix-neu- !j vième siècle, du Constant de Madame de Charrière au Constant ( de Madame de Staël. Le texte est antérieur de quatre mois à la rencontre de Madame de Staël, et ce fait a ici une double portée, d'une part parce qu'il prouve que c'est à lui seul, inassisté, qu'au dedans Constant avait opéré le passage, d'autre part parce qu'il explique pourquoi, le passage opéré au dedans, Constant appartenait d'avance et, dès qu'il la rencontra, appartint à Madame de Staël. Le dix-huitième siècle qui est ici en cause n'est point celui de Rousseau — de ce Rousseau qui est à la fois la source et le limon d'où tout le monde moderne est issu : à Rousseau, Constant fut et resta toujours parallèle, et le dix-neuvième siècle que Constant représentera, bien plus restreint et bien moins étoffé que celui qui de Rousseau procède, domine en revanche celui-ci par le sérieux et par la gravité. Le dix-huitième siècle avec lequel rompt ce texte de Constant et qu'il « abjura », c'est d'abord l'esprit Constant, « ce ton d'ironie qui est le style de ma famille », c'est ensuite le dixhuitième siècle voltairien, celui de la vivacité d'esprit sans plus, auquel, nous l'avons vu, dès l'origine Constant ajouta une dimension, mais qui, même pourvu de cette dimension, ne lui suffit .plus, ne saurait plus lui suffire, c'est enfin — et c'est ici que du plus près le problème nous sollicite — le dixhuitième siècle classique en tant qu'héritier légitime et véritable du dix-septième siècle, c'est-à-dire, exception faite pour la langue dont Constant retiendra toujours l'universellement valable mais sans le rehaut du tour, tout l'esprit classique lui-même, où ce sont l'esprit et les passions, non point l'âme, qui s'expriment, tout ce dont Madame de Charrière est l'ultime incarnation.

« J'ai trop senti qu'on a beau se piquer de se mettre au-dessus des côtés touchants pour ne voir que les côtés ridicules, on ne sonde pas les profondeurs ». — « On ne sonde pas les profondeurs » : formule admirable, qui, posant la limite de l'esprit

classique tel qu'en Madame de Charrière, Constant le vécut, pose en même temps le premier accord de tout le Constant à venir, du Constant de la réflexion, qui, dans Adolphe, dans le Journal intime, dans les Lettres à Juliette Récamier, dans les Lettres à Prosper de Barante, ne fera jamais rien d'autre que de sonder ses profondeurs et de sonder les profondeurs d'autrui. Certes chez Madame de Charrière il y a une profondeur, il y a celle-là même que nous avons définie : la profondeur au sein de la vivacité d'esprit ; mais, native, presque gratuite, c'est une profondeur en pleine course, qui ne revient pas sur elle-même pour, en se sondant, s'approfondir encore, qui ne connaît d'autre choc en retour que celui que déclenche quelque souffrance trop. aiguë, trop lancinante, mais dont la cause est au dehors, qui est infligée par le dehors — ce choc en retour dont la dernière fois nous vîmes le si émouvant exemple dans les quelques lignes dont je vous disais qu'elles sont les plus tristement et les plus profondément humaines que Madame de Charrière ait jamais laissé échapper. Mais c'est une chose que de sonder les profondeurs pour elles-mêmes, que de subir à toute heure le choc en retour de la réflexion — et cela c'est tout le Constant de la maturité ; c'en est une autre que de ne les sonder que sous le coup de la blessure personnelle, seule susceptible de déterminer le choc en retour — et cela c'est la Madame de Charrière de toujours. Dans une lettre à Constant, de près de huit ans postérieure à la rupture de leur intimité, dans la lettre du 16 mars 1802, dont Philippe Godet dit à juste titre que Madame de Charrière « y consigne le testament de son désespoir », qu'« elle nous y livre le dernier secret de son âme et que la lettre était dans sa pensée l'adieu terrestre fait à son ancien ami, le mot suprême que le mourant tient à dire et après lequel il garde le silence » — âgée de soixantedeux ans, trois ans avant sa mort Madame de Charrière écrit : « Il est vrai que je ne suis point gaie du tout ; mais ma destinée touchant à sa fin ne m'intéresse plus guère ; jamais je n'ai eu de plan, jamais je n'ai rien ambitionné. Je désirais momentanément une chose, puis une autre, et à mesure que j'étais frustrée de ce dont j'avais joui quelques instants, ou de ce que

j'avais espéré, je regrettais et m'affligeais. Je n'ai pas cru que l'on faisait sa destinée, je n'ai pas trop présumé de moi. Ma vie ni mes souvenirs n'offrent point d'ensemble ; mes projets n'en avaient point. Il en doit et en peut du moins être autrement de vous ; je ne l'aurais pas cru cependant. Mon étonnement est de vivre encore, et je suis surprise aussi de me retrouver par-ci par-là quelque vivacité, quelque mouvement dans l'âme. Mais c'est peu de chose que ce mouvement, car au moment où je désire ou demande la chose la plus simple, je suis persuadée qu'elle ne se fera pas. Mademoiselle Forster m'étonne et me fait plaisir en me témoignant de l'affection. Je lui ai montré l'anglais, à présent je lui montre le latin, et je la remercie de vouloir bien les apprendre. Hier elle dit : « Madame de Charrière est fort commode ; elle sait et enseigne tout ce qu'on a envie de savoir. » Je l'aurais volontiers embrassée de reconnaissance : nous n'étions pas seules, je lui témoignai mon plaisir par un coup d'œil. Voilà le beau côté de ma situation actuelle. Laissons de côté les landes un peu arides et stériles ; mais vous, que ferez-vous ? De vingt ans vous ne pourrez vous accoutumer à ne former point de vœux, ni à voir les objets de vos vœux reculer, fuir à votre approche, et les épines naître sous vos pas au lieu de fleurs. Au reste, si vous êtes sage, vous regretterez peu ce que vous avez négligé : à l'épreuve, ces choses-là aussi se seraient trouvées peu précieuses ». Oui, en cette page où, sondant, mais trop tard, les profondeurs, ses profondeurs, et les sondant enfin pour ellesmêmes, cette « vie » se découvre, découvre qu'elle « n'offre point d'ensemble » et « s'étonne de vivre encore » — en cette page qui n'est rien de moins que la vie se pensant en tant que mort — Madame de Charrière nous a « livré le dernier secret de son âme ». « Je désirais momentanément une chose, puis une autre, et à mesure que j'étais frustrée de ce dont j'avais joui quelques instants, ou de ce que j'avais espéré, je regrettais et m'affligeais » : la mobilité de Belle, vous disais-je il y a quinze jours, était une mobilité horizontale : elle le demeura toujours ; et, quand elle le demeure toujours, en ce temps qui précède l'immobilité finale, ce qui survient c'est une pétri-

fication consciente de soi et sans espoir, et alors l'on est surpris de « se retrouver par-ci par-là quelque vivacité, quelque mouvement dans l'âme ». Et le même jour j'ajoutais : « La tragédie de l'intelligence mobile réside dans son horizontalité même, et c'est pourquoi à elle seule l'intelligence n'en détient pas la solution. Toutes les grandes crises de l'esprit se résolvent sur un plan autre, sur un plan plus haut situé que celui où à l'origine elles font leur apparition, se résolvent par un de ces sauts que l'on a dénommés mortels, et qu'on n'a pas eu tort de dénommer ainsi, car ils seraient en effet mortels si au contraire ils ne débouchaient au cœur même de la vie ». Mais, pour accomplir un tel saut, la condition sine qua non, c'est de n'être pas prisonnière de ce fatalisme raisonné, de ce déterminisme infrangible dont nous avons dit que chez Madame de Charrière ils constituaient comme son mode propre de prédestination absolue : or elle-même, avec une tristesse que le voisinage de la mort empreint d'une majestueuse et auguste simplicité, vient d'enregistrer le décret : « Je n'ai pas cru que l'on faisait sa destinée ».

Transportons-nous d'un bond à l'autre pôle, à l'un des derniers chapitres de l'admirable ouvrage de Madame de Staël également méconnu de la plupart des Français et des Allemands : De l'Allemagne, au chapitre intitulé « De l'enthousiasme ». Madame de Staël y dit : « Le sens de ce mot, chez les Grecs, en est la plus noble définition : l'enthousiasme signifie Dieu en nous. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive, elle a quelque chose de divin ». Certes, même l'étymologie, même le Phèdre de Platon ne sauraient me faire oublier les fréquentes et parfois ruineuses confusions qui en ce domaine s'établissent entre ce qui relève du Saint-Esprit et ce qui ne relève que de l'élan vital sinon même du tempérament, et trop souvent Madame de Staël elle-même fut sujette à confondre sa surabondante vitalité avec un enthousiasme d'un autre ordre. Cependant, si, comme en son cas, il faut l'entendre, on entend par enthousiasme l'expansion de l'âme, cette « inspiration instantanée » de ses propres idées qu'en elle-même ailleurs elle signale, alors il faut dire que

Madame de Staël est l'enthousiasme même. Ne déclare-t-elle pas quelque part : « Quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, on fait connaître par ses écrits, même sans le vouloir, jusqu'aux moindres nuances de sa manière d'être et de penser. » Si déjà ceci est vrai de Madame de Staël quand elle écrit, il convient d'attribuer à cette vérité un coëfficient centuplé lorsqu'on l'applique à Madame de Staël quand elle parle, lorsqu'on l'applique à celle dont Madame de Tessé disait : « Si j'étais reine, j'ordonnerais à Madame de Staël de me parler toujours ». L'enthousiasme : sans doute la langue ne compte-t-elle pas de mot qui soit plus inconciliable avec toute la nature de Madame de Charrière : elle est incapable, non seulement d'enthousiasme, mais d'expansion de l'âme en tant que celle-ci est distincte de l'échange des esprits, et elle n'est pas moins incapable de cette inspiration intérieure dont l'âme est saisie, et qui elle aussi est distincte de la présence d'esprit et du bonheur d'expression, même s'ils ne se démentent jamais, même s'ils rasent le génie. « Au diable la gloire d'être supérieur à ceux qui sentent ; j'aime mieux la folie de l'enthousiasme, si ce qui rend heureux est folie, que cette funeste sagesse », s'écrie Constant dans le texte d'où nous sommes partis : si déjà, et de façon si nette, au dedans il avait abjuré, lorsque quatre mois plus tard il rencontrera l'enthousiasme personnifié, comment eût-il pu se refuser à la vie, ne point lui appartenir, comment n'eût-il pas fui la « funeste sagesse » en vertu de laquelle, sans le vouloir et tout en le voulant, Madame de Charrière l'eût entraîné avec elle dans la mort ?

Et maintenant un retour en arrière : la dernière fois nous avons quitté Constant en proie, de par la défiance invincible de Madame de Charrière, à ce désespoir lucide dont je vous disais qu'il est souvent l'avant-coureur de la légitime lassitude : comme par la suite en pareil cas toujours chez lui il adviendra, il se raccroche à l'idée du mariage, toujours par lui envisagée comme la seule planche de salut. L'idée du mariage est la tentation permanente de tous ceux-là précisément qui ne sont pas faits pour se marier, de tous ceux pour qui, bien loin d'être

un salut, le mariage ne saurait constituer que le naufrage de deux vies, Que l'on y sombre à la manière de Byron, c'est-à-dire, par l'annexion du grand revers dont on a besoin, en s'accomplissant en tant que génie, mais en se ruinant en tant qu'être humain, au milieu de la tempête que l'on a soi-même déchaînée et voulu déchaîner, ou que tel Constant, au sein d'une bonace que l'on appelait de ses vœux, l'on coule à pic jusqu'en ces régions où l'atonie et la mort intérieure broient et dispensent leurs mornes sortilèges — dans la diversité des phénomènes, l'invariant du résultat subsiste. Chez Constant, le résultat de son premier mariage fut, non point du tout de guérir, mais au contraire de parachever le travail commencé par la défiance de Madame de Charrière. Sur ce premier mariage — avec Minna von Cramm, de neuf ans l'aînée de Constant, fille d'un capitaine brunswickois, et dame d'honneur de la Duchesse de Brunswick — nous n'avons pas le temps d'entrer dans le détail, mais, plus que les faits, plus même que les sentiments, ce qui importe ici, c'est l'idée, chez lui toujours la même, que Constant se forme du mariage, ce qu'il lui demande, ce qu'il voudrait y trouver ou plutôt — car il va de soi que le renversement est complet selon que l'on se place avant ou après l'expérience — ce qu'il s'imagine qu'il voudrait y trouver. Du Byron d'avant l'expérience, j'écrivais que son «système» était « un édifice en soi parfaitement réussi puisqu'y concouraient tous les lieux communs ayant trait à l'état conjugal ». Sur ce point, pas même l'homme le plus médiocre n'est susceptible de sécréter autant de lieux communs que l'homme de génie et le grand homme — et cela en un domaine où, plus encore que partout ailleurs, tout lieu commun est une contrevérité — et sur ce point, exception faite pour Browning et un petit nombre d'autres, l'homme de génie et le grand homme sont d'habitude, pour user de la formule de La Bruyère, « immédiatement au-dessous de rien». Dans l'idée constantienne. du mariage, l'accent central est mis sur la notion du mariagerepos — notion propice d'ailleurs à un redoublement des contre-sens, car l'idée que la plupart des hommes se forment du repos donnerait lieu, elle aussi, à maintes considérations

instructives. A combien de gens qui à ma connaissance n'avaient jamais commis le délit de penser, n'ai-je pas entendu dire, parlant d'un paysage, d'un spectacle, ou de préférence du cinéma : « C'est si reposant pour l'esprit ». Mais ceux qui, tel Constant, commettent à chaque seconde le délit de penser, s'égarent du tout au tout lorsqu'ils s'imaginent que dans le mariage c'est le repos, lui seul, qu'ils cherchent et souhaitent trouver, et même s'égarent d'autant plus qu'ils l'y trouvent davantage et qu'alors vient fatalement le jour où dans leur journal ils inscriront : « Autrefois j'étais entraîné par un torrent, aujourd'hui je succombe sous le poids d'un fardeau », car quand un paysage, un spectacle et mieux encore le cinéma vous ont suffisamment reposé l'esprit, l'on reste toujours libre de s'en aller et de dépenser ailleurs les forces qui vous sont revenues : avec le mariage, quand on est Benjamin Constant, c'est-à-dire quand les erreurs et les fautes — celles d'autrui non moins que les siennes propres — n'aboutissent qu'à décupler le sens de la responsabilité personnelle, il en va tout différemment, et nous allons voir dans un instant, au moment où se produit une séparation devenue indispensable, et en un cas où, dans l'ordre des faits, tous les torts revenaient à Minna, Constant plus encore que de coutume malheureux d'avoir obtenu ce qu'il désirait, ce qu'il ne pouvait pas ne pas désirer. En conformité avec la notion du mariage-repos, parmi les qualités que la femme doit posséder, l'accent central est mis sur la douceur — et certes je ne saurais jamais nourrir ni formuler la moindre réserve sur elle, s'il n'est parole que j'admire ni que j'aime autant que celle de Saint-François de Sales : « S'il faut donner en quelque excès, que ce soit du côté de la douceur ». Seulement avec Constant nous ne sommes ni sur le plan de la sainteté, ni même sur celui de la foi, ni même sur celui de ce sommet de perfection morale vécue que figure un Marc-Aurèle, nous sommes sur le plan d'une « intelligence mobile au point d'en passer pour folle », et si la douceur de la femme est une douceur qui n'implique pas intelligence, non point cette douceur qui, même dans une zone profane, comme chez Joubert par exemple, découle, à la manière d'un miel,

du comble de la compréhension, au lieu d'être un repos dans l'acceptation cette fois véritable du mot, la douceur n'est plus que le fardeau sous le poids duquel l'homme succombe. Il n'y a de mariages dignes du nom que ceux où, ne fût-elle même que relative, il existe entre les deux êtres une certaine égalité de niveau, parce que sans cette égalité de niveau l'on ne saurait communiquer, et c'est une erreur fondamentale bien qu'assez répandue, et, dans le cas d'un Constant, une erreur irréparable, que de croire que dans le mariage, sans cette possibilité de communiquer, l'on puisse, je ne dis pas seulement vivre heureux, mais vivre du tout. Personne n'est moins enclin à majorer l'intelligence que moi qui au contraire, à mesure que j'avance, me surprends chaque jour davantage à murmurer l'exclamation barrésienne : « L'intelligence, cette petite chose à la surface de nous-même », mais si je suis plutôt enclin à la dévaloriser, c'est en fonction de Plus qu'elle non pas en fonction de moins, et ce qu'il y a de terrible avec l'intelligence, c'est que, si, présente, elle ne suffit à rien, on s'aperçoit bien vite et toujours qu'absente, d'elle on ne se peut passer, et qu'on ne peut s'en passer parce que sans elle rien ne peut se faire : l'intelligence est l'instrument, n'est que l'instrument d'opérations qui en elles-mêmes sont avec elle tout incommensurables, mais c'en est l'instrument indispensable. Dans le > mariage, dans cette vie de relations qu'au suprême degré le mariage représente, le rôle propre de l'intelligence c'est de maintenir entre les deux êtres la possibilité de communication, et c'est davantage encore de rouvrir cette communication toutes les fois où elle s'est fermée. Que si, sur ce plan, entre les deux êtres l'inégalité de niveau est trop accusée, alors il advient que, bien loin de rechercher la communication — et par là de se mouvoir dans la condition saine, normale, valide d'un mariage véritable — le plus intelligent des deux la fuit : la fuyant il est rejeté sur lui-même, sur lui seul, et non plus au sein de la solitude et de la liberté, et, cette soupape de sûreté que constitue la communication — et, sauf pour les solitaires-nés, et, en dehors des saints et des mystiques (où d'ailleurs l'on n'a plus le droit de parler de solitude puisque

là tout se transfère et se joue sur le plan des relations avec Dieu), il y a toujours eu un minimum de solitaires-nés, et, bien qu'il pense l'être, Constant lui-même n'en est pas un : il est, tout comme Nietzsche, un solitaire malgré lui, sauf pour les solitaires-nés il n'y a pas de soupape de sûreté d'un point de vue vital plus importante que la communication —, cette soupape de sûreté donc lui étant retirée, le plus intelligent des deux coule à pic dans l'atonie et dans la mort intérieure. C'est là toute l'histoire, non seulement du premier, mais du deuxième mariage de Constant, et si, à la différence du premier, le deuxième put y survivre, connaître les quinze années de tranquillité finale, c'est, ainsi que nous le verrons, parce qu'après s'être brisé contre le récif de Juliette Récamier, Constant ne se consacre plus qu'à la politique et à l'achèvement de son ouvrage : De la Religion et qu'il a renoncé à vivre au sens que lui-même donnait au mot. Minna n'était pas assez intelligente pour que Constant pût vraiment communiquer avec elle, et, pour un être de la sincérité de Constant, il n'est pas de supplice plus usant que de ne pouvoir se montrer tel qu'on est, et davantage encore : de devoir se montrer tel qu'on n'est pas du seul fait que l'on passe sous silence tout ce qui ferait à l'autre une peine d'autant plus vive que cette autre est incapable de le comprendre, et alors l'inévitable se produit, car l'on peut bien passer sous silence les états euxmêmes, les causes et motifs intérieurs qui les engendrent, mais non point leurs résultats, et avant et par-dessus tout cette « grande langueur » qui la dernière fois nous occupa. Rappelons-nous ces passages de la lettre à Madame de Charrière que je vous lisais à notre précédent entretien : « Cette situation ne serait peut-être pas incurable, si j'étais près de quelqu'un qui, avec de l'esprit, des goûts semblables à ceux que j'avais et qu'il serait aisé de faire renaître, se fit un but de me ranimer. Mais telles ne sont pas les personnes qui m'entourent. Elles m'ont trouvé aimable parce qu'elles m'aimaient d'amour ; l'amour a passé, et c'est à moi qu'elles s'en prennent de la différence de leurs yeux. Elles ne cherchent pas à me rendre aimable, mais elles me savent mauvais gré de ne plus leur

sembler tel, et le silence, et la froideur, et la cessation de toute intimité en sont les suites... J'aime ma femme pour iooo bonnes qualités qu'elle a, mais la grande langueur où je suis plongé l'a aliénée ; quand j'ai un moment de confiance ou de chaleur, elle est ou froide ou insouciante, et pour éviter une explication au-dessus de mes forces je me tais, et je m'en vais ». Si à l'origine Constant et Minna s'aimèrent — il a vingt-et-un ans, elle en a trente, inutile de rien ajouter, et ce mode de communication n'a rien à voir avec celui qui nous sollicite — au bout de trois ans, et même bien avant cela, car il y a plus d'un texte antérieur au nôtre, ils ne s'aiment plus : pratiquons envers Minna cette justice qui à Constant était si chère : il est très probable et même plus que probable que les langueurs constantiennes précédèrent ce que Constant chez Minna appelle si bien « la différence » de ses « yeux » et jouèrent un rôle des plus appréciables dans cette modification optique, et il est certain de l'autre côté que quand on « aime » sa « femme pour 1000 bonnes qualités qu'elle a », on ne l'aime plus, car l'on n'aime plus dès que l'on dénombre, et plus cette sorte de dénombrement est affecté d'un important coefficient positif, plus il est à l'échelle du millième, et mieux il prouve que l'on a cessé d'aimer. Que tel ait été ou non l'avis de Minna — car une femme se résigne malaisément à admettre qu'elle n'est plus aimée même de celui qu'elle n'aime plus, — en tout cas Minna ne se privait pas, non seulement d'aimer ailleurs, mais, au lieu de quitter le domicile conjugal, de transformer celui-ci en un domicile extra-conjugal. La situation devenait intenable, et Constant engagea les pourparlers pour une séparation : le 25 mars 1793 il écrit à Madame de Charrière : « Cet été peutêtre, libre, je me consolerai avec vous, et vous conterai mes peines. Votre amitié fait ma plus douce espérance. Répondez si vous voulez ; je serai vraisemblablement encore ici : mais mes peines seront finies, j'espère, de manière ou d'autre. Hymen ! Hymen ! Hymen ! quel monstre ! », mais, moins de huit jours après, son mariage est rompu de fait, sinon légalement — son divorce, qui s'acheva sans lui, car alors sa liaison avec Madame de Staël l'empêcha de retourner à Brunswick, ne

fut prononcé que deux ans et demie plus tard, le 18 novembre 1795 -, et, devant la rupture de fait, voici la réaction de Constant telle que nous la livre, le jour même, la lettre du 31 mars à Madame de Charrière : « Ils sont rompus tous mes liens, ceux qui faisaient mon malheur comme ceux qui faisaient ma consolation, tous, tous ! (Ceux qui faisaient sa consolation désignent ici Charlotte de Hardenberg alors encore baronne de Marenholz, avec qui, mais seulement après que Minna eut pris un amant, et parce que Charlotte avait fait toutes les avances et s'était même jetée à sa tête, Constant avait noué une première liaison, Charlotte qui se trouvait avoir rompu cette liaison le jour même où Constant écrivait à Madame de Charrière que bientôt peut-être il serait libre, — Charlotte que quinze ans plus tard Constant finira par épouser et cette fois pour rompre avec Madame de Staël : je ne crois pas qu'il y ait de vie plus fertile en interactions, et où les interactions détiennent une valeur plus symbolique, que la vie de Constant). « Quelle étrange faiblesse. Depuis plus d'un an je désirais ce moment, je soupirais après l'indépendance complète ; elle est venue et je frissonne ! Je suis comme attérré de la solitude qui m'entoure. Je suis effrayé de ne tenir à rien, moi qui ai tant gémi de tenir à quelque chose ». Ici il y a tout : toute l'individualité de Constant et en même temps toute son humanité — tout au point que pour une fois Sainte-Beuve lui-même est désarmé, et qu'ayant cité le passage, il ajoute : « Ainsi allait ce triste cœur mobile, ainsi va le pauvre cœur humain », et six semaines plus tard, le 17 mai, retrouvant ce peu de force qui jusque là lui avait manqué pour laisser entrevoir à Madame de Charrière ce qu'il avait eu à endurer, il écrit : « Un an de supplice avec la femme certainement la plus insultante et la plus dure qui ait jamais existé a changé mon caractère. Etranger pendant dix-huit mois chez moi, repoussé, dédaigné, défié, j'ai appris à sentir profondément les moindres attentions et à ne plus me regarder comme le centre autour duquel les autres devaient tourner. Je vous raconterai quelques détails vraiment étranges. Jamais système d'oppression n'a été suivi plus constamment, avec moins

de déguisement et plus de succès. Sans une circonstance qui allait à jamais river mes chaînes, et qu'on m'annonçait pour ainsi dire avec la dérision la plus insolente, ce cours de despotisme durerait encore. Comme on comptait sur la faiblesse de mon caractère ! Elle en est bien punie, et l'idée de ce qu'elle souffre et souffrira, l'idée de la vie douce et respectée qu'elle menait, de tous les agréments qu'elle a perdus, empoisonne le sentiment de ma liberté. Si elle eût daigné alléger ce joug, je l'aurais traîné encore. Mais jamais que ,du mépris ! Au point que j'ai vu son amant rougir de son insolence et chercher chez moi, en me recevant mieux, à me faire moins apercevoir le profond dédain de ma femme. Ah ! ce n'est pas l'esprit qui est une arme, c'est le caractère et la tenue. J'avais bien plus d'esprit qu'elle ; et elle me foulait aux pieds ». — « L'idée de ce qu'elle souffre et souffrira... empoisonne le sentiment de ma liberté » : première entrée d'un thème fondamental dans toute la vie de Constant : pour l'individualité de Constant, la liberté est tout ; pour son humanité, elles est moins que rien, puisque, de façon inévitable, elle entraîne cette souffrance entre toutes constantienne qui consiste à souffrir de la souffrance de l'autre.

Ainsi que vous venez de le voir, à Madame de Charrière, à elle seule, Constant continuait de se montrer tel qu'il était. De son côté, Madame de Charrière tâchait toujours d'en faire autant, ce qui, en tout autre relation, lui eût été aisé, parce t qu'à sa manière, nous le savons, elle n'était pas moins sincère que Constant lui-même ; mais, tandis que Constant répondait à sa défiance en s'efforçant de témoigner du maximum de confiance compatible avec cette défiance même, la défiance de Madame de Charrière était si invincible qu'elle se surveillait davantage. Ainsi n'est-ce que dix-huit mois après la rupture voulue par elle à cause de Madame de Staël, et précisément parce qu'il n'y a plus à revenir sur cette rupture même, que dans la lettre à Constant du 17 mars 1796 elle se décide à formuler l'aveu que jusque-là elle avait toujours retenu : « J'ai toujours été fâchée de tout ce qui vous attachait, depuis la

petite Pourras inclusivement, et je me suis toujours soumise, tant que j'ai vu un peu de raison, de bienséance et d'égards pour moi. Quand je n'ai plus rien vu de tout cela, j'ai pris mon congé définitif. Croyez qu'il m'en a coûté ». D'où il ressort — ce qui sans doute ne nous apprend rien, car en ce domaine il n'y a plus rien à nous apprendre, mais dont il n'est cependant pas négligeable de tenir de femme aussi fière l'aveu — que vingt-sept ans de différence d'âge et tout l'esprit de Madame de Charrière ne suffisent pas à préserver une femme d'être jalouse. Dans ces conditions, il va de soi que le mariage de Constant n'avait rien pour lui plaire, et quand le jeune ménage vint pour la première fois en Suisse, Constant ayant parlé d'amener sa femme à Colombier, avec cet indirect si direct dans lequel à l'occasion Madame de Charrière excelle, après avoir dit à Constant que M. de Serent, — gouverneur des fils du comte d'Artois, — va passer à Neuchâtel et parle de venir voir M. de Charrière, elle ajoute : « Si les jeunes princes devaient venir ici avec lui, j'en aurais aussi peur que d'une femme avec son mari ». Constant se le tint pour dit, — et dit, ce l'était en effet : il vint seul, mais ce jour-là de part et d'autre il y eut orage : comme toujours ce fut Constant qui le premier fit retour, et quelques jours plus tard il écrit à Madame de Charrière : « M'avez-vous vraiment soupçonné de méchanceté le jour que je passai deux heures à Colombier ? Vous aviez tort : je vous aime, vous comprends et vous regrette ». Au reste Madame de Charrière elle aussi se repentait de l'orage : plus que les paroles échangées, la présence de Constant avait opéré sur elle, et le 30 août 1790 elle lui écrira : « Ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai pas eu un seul sentiment ni mouvement de cœur qui fût dur à votre égard depuis que je vous ai revu il y a treize mois ». Quand les différends conjugaux de Constant commencèrent, puis s'aggravèrent, elle lui donna toujours les conseils les plus modérés, essayant même toujours de trouver quelque chose à dire en faveur de Minna, mais mue peut-être ici par cette solidarité féminine qui, à son rang, est à peine moins répandue que la jalousie elle-même.

Mais lorsque la rupture avec Minna est accomplie et que

dans l'été de 1793, tantôt à Colombier, mais le plus souvent à Lausanne, Constant est de retour en Suisse, oh ! alors chez Madame de Charrière il n'y a plus de solidarité féminine ni même de jalousie qui tiennent, et à partir de ce moment, et jusqu'au jour où Constant rencontrera Madame de Staël, les lettres de Madame de Charrière joignent, dans son registre à elle, cette tendresse qu'à son premier départ de Colombier t Constant lui prodiguait, et que seule sa défiance à elle chez ; lui avait découragée. Déplorant un récent passage d'humeur 4' réciproque, en octobre 1793 Madame de Charrière lui écrit la lettre qu'un an plus tard, en la contredisant comme seuls ils savent le faire, les événements allaient charger d'une si incroyable portée : « Je vous supplie de me pardonner d'être malade. En vérité, ce n'est pas par choix que je souffre toute la nuit au lieu de dormir. Aujourd'hui j'ai été tellement rendue de fatigue, que je me faisais pitié... Cependant, je sens bien l'impatience que je dois vous donner, et si je connaissais ; quelqu'un de jeune et de robuste qui vous aimât autant que je vous aime, et ne fût pas plus bête que moi, j'aurais la génés rosité de vous dire : Allez auprès de cette personne-là. (Je j saute quelques lignes de moindre intérêt, et, les événements aimant à se faire précéder par des coïncidences non moins ? incroyables qu'eux-mêmes, j'arrive à cette phrase). J'ai reçu 2 ce soir une lettre de Madame de Staël. Elle m'étonne presque r à chaque phrase par un mélange d'amabilité et quelque chose qui gâte cette amabilité. Bonsoir. Je vous aime bien ». Dans onze mois exactement, une femme jeune et robuste s'il en | fût jamais, capable d'aimer autant et peut-être plus que Madame de Charrière (je dis : peut-être, car en ce domaine \* il est hasardeux de se livrer à des exercices de mensuration), et pas plus bête que Madame de Charrière à moins que l'on n'admette, ce que je me refuse à faire, que par définition le génie soit plus bête que ce que j'ai dénommé la poésie de la justesse, une telle femme sera là, et ce sera cette femme dans i la lettre de laquelle quelque chose gâte l'amabilité, et il se . pourrait que ce quelque chose fût ici de la nature d'un pressentiment : seulement, le jour venu, Madame de Charrière

n'aura pas la générosité de dire à Constant : Allez auprès de cette personne-là, et moins que quiconque je l'en blâmerai, d'abord parce qu'elle est une femme et qui aime, ensuite et surtout parce que je me persuade sans cesse davantage que, féminine ou masculine, la générosité est une vertu plus qu'humaine.

Cependant ce n'était pas la première fois que Madame de Charrière recevait une lettre de Madame de Staël et elle ne la connaissait pas que par lettre : deux mois plus tôt, fin juillet, Madame de Staël avait écrit pour exprimer son admiration à l'auteur des Lettres neuchâteloises et de Caliste et en août elle vint la voir pour solliciter sa protection auprès du roi de Prusse en faveur de La Fayette prisonnier. A la veille de cette visite Madame de Charrière écrit à Constant : « Je voudrais particulièrement que vous fussiez ici dimanche, et cela parce que Madame de Staël m'a fait annoncer sa visite. M. de Charrière l'a vue à Coppet. Elle veut voir l'auteur de Caliste. Oh ! combien volontiers je la dispenserais de cette envie ! Si je vous avais, ce ne serait rien, mais, seule, je n'aime point à soutenir un examen. Ce n'est pas le résultat qui m'en effraie, c'est l'examen même, c'est la peine d'avoir à écouter et à répondre autrement que je ne serais d'humeur de le faire. Madame Achard m'a expliqué ce voyage et cette visite : on ne parle que d'aller voir l'île de la Motte (l'île de St-Pierre), et de me voir en passant, mais la dame songe à s'arranger pour l'hiver à Neuchâtel. Coppet l'excède et sa mère ne l'attache pas. Ainsi, vous serez en Allemagne, et Madame de Staël viendra de Neuchâtel me débiter de temps en temps son bel esprit ! Si je la trouve moins fâcheuse que je ne m'y attends, j'aurai la bonne foi de vous le dire ; si ses louanges me font grand plaisir, je vous le dirai. Quant aux vôtres, j'en raffole et en raffolerai toujours ». Selon toute vraisemblance sans la moindre intention de faire un examen, mais ne se doutant pas en revanche de celui qu'elle allait subir, toute confiante, Mme de Staël vint à Colombier, et voici comment, non pas cette fois à Constant mais à d'Oleyres, Madame de Charrière rend

compte de l'examen somme toute favorable que ce jour-là elle lui fit passer : «... Il y aurait un chapitre Staël. Monsieur et Madame me sont venus voir. Madame m'écrit. Elle s'était mis dans l'esprit que je pouvais quelque chose pour M. de La Fayette. Rien de si faux. Mais j'ai vu un mémoire de M. de Lally qui a été présenté au roi... J'ai donc pu, sinon obliger, du moins informer Madame de Staël. Oh ! qu'elle parle bien, cette femme ! C'est une élégance, une facilité, une précision si parfaites, si soutenues ! J'ai connu pour ainsi dire à la fois Madame de Staël et Madame Forster. L'art a bien plus perfectionné la première, la nature avait plus richement commencé la seconde. L'organe du parler, le langage et l'accent sont ce qu'il y a de mieux chez l'une et de pis chez l'autre. Elles ne sont jolies ni l'une ni l'autre, et toutes deux font, quand elles le veulent, la ' même impression que si elles l'étaient. » Sur le parler de Madame de Staël (selon l'expression qu'ailleurs elle emploie) Madame de Charrière ne variera jamais : ainsi que le disait d'elle-même Madame du Deffand, elle est « trop juste pour cela», mais jamais non plus elle ne lui concèdera rien d'autre, et aucune des louanges si spontanées, si chaleureuses, si justes elles aussi, que Madame de Staël lui prodigue ne la désarme, pas même celle-ci qui suit de près la visite et qui est peut-être la plus délicate de toutes : « C'est en Hollande, à ce que je crois, qu'on apprend le mieux notre langue ». Tout au contraire : chaque louange de Madame de Staël la ferme un peu davantage, achève la fixation définitive de son esprit, — au point que l'on peut dire que c'est Madame de Staël qui tout ingénument en a déterminé la clôture, et que c'est contre elle que Madame de Charrière s'arrête, bientôt se figera en une attitude qui lointainement prépare cette pétrification à laquelle tout à l'heure je faisais allusion. Il semble vraiment ici qu'un instinct avertisseur la mène et la dresse d'avance contre l'avenir — contre un avenir qui signifiera pour elle la sentence de mort, et pourtant nous sommes au moment où Constant à cet égard lui apporte le maximum de satisfaction : ne vient-il pas de lui écrire : « Madame de Staël n'a pas senti plus que Musset en écrivant son Apologie de la Reine. Qu'est-ce

que c'est que cette platitude : brillante et frivole comme le bonheur et la beauté. L'idée est fausse. Le bonheur n'est ni brillant ni frivole. Et puis des antithèses et des phrases cadencées, quand on a devant les yeux l'image de si longs et si affreux tourments ! C'est à cracher dessus. » A quoi Madame de Charrière répond : « Nous sommes bien de même avis sur Madame de Staël. Son esprit n'est pas simple, ni toujours juste, et son sentiment n'est que de l'esprit. Avec tout cela, vous l'admirerez si vous la voyez. Très bien comprendre, très bien répondre, s'exprimer avec grâce, rapidité et élégance, c'est assez rare pour qu'il faille l'admirer. Avec tout cela, je ne me soucierai pas du tout de la société intime, ni seulement fréquente, de Madame de Staël ». — « Vous l'admirerez si vous la voyez » : laissons à Madame de Charrière le plein, bénéfice des quelques mois dont elle dispose encore, et même avant l'hiver qui vient, qui ici ne peut pas ne pas venir, ne posons plus notre regard que sur les plus beaux ors qui, dans l'automne d'une intimité comme dans l'automne réel, sont parfois les derniers. Balançant comme il le fait sans cesse entre le pour et le contre, et regrettant sa décision dans le temps même où il l'exécute, Constant s'est décidé pourtant à repartir à Brunswick pour un séjour de liquidation, et, le 4 avril 1794, de la première étape, de Bienne, tout comme six ans plus tôt de la première étape, de Bâle, avec non moins de tendresse si avec une sincérité plus complexe encore parce qu'il a six ans de plus, Constant écrit à Madame de Charrière : « Je suis las de vouloir aujourd'hui une chose parce que hier j'ai voulu le contraire. Je suis las de cette étrange manie qui me fait voir successivement les côtés opposés d'un objet et me fait oublier l'un dès que je vois l'autre. J'irai donc, il le faut. Mais vous, conservez-vous pour moi, aimez-moi, écrivez-moi. Quand je suis près de vous, je ne sens pas combien vous m'êtes nécessaire. Je ne le sens que trop à présent. Trop, non, c'est faux. Car en vous écrivant j'ai repris quelque courage, et mon sang circule avec plus d'activité. Combien je vous aime ! Combien je sens en vous comparant à tout ce que je connais, que vous seule me convenez complètement. Oh ! ménagez-vous, portez-

vous bien, vivez. Vous êtes la seule idée sur laquelle je puisse m'arrêter ». A quoi le 8 avril Madame de Charrière répond : « Oui, ce fut vendredi après dîner qu'on m'apporta cette clef et cette lettre ouverte. Je ne me fâchai pas du tout, je vous sus gré au contraire de votre intention, mais je restai muette de surprise et immobile, à mes doigts près, car Muson, qui était avec moi et' qui pendant assez longtemps n'osa se mettre à musailler m'a dit le soir que je travaillais comme le vent à mes festons. Ensuite, elle musailla un peu sur votre compte, et le texte m'était si cher, que j'eus assez d'indulgence pour le plus qu'à demi-bête commentaire. J'ai assez de plaisir à voir qu'on ne saurait me parler bien de vous. Ce ne sont pas les seuls Musons qui échouent dans cette entreprise-là ; tous ceux qui s'en mêlent ont un mauvais succès presque égal... Je relus bien des fois votre lettre, et la très inutile phrase aimez-moi fut pourtant remarquée avec plaisir, et je comptai combien de fois elle revenait ; et tout fut apprécié de la même manière. Vous vous étiez trompé sur mon compte en un seul point : la soirée d'hier ne vous a pas fait de bien, disiez-vous, celle de ce soir vous en fera encore moins (c'est à peu près votre phrase) : la soirée du hier d'alors m'avait fait si peu de mal, je la comptai si peu pour fâcheuse, que j'aurais beaucoup donné pour en passer une semblable, ou plusieurs, et j'avais remarqué avec surprise que malgré un très grand mal de tête j'étais fort heureuse. Je me souviendrai tout le reste de ma vie de cette soirée comme d'une suite d'heures précieuses. Vous nonchalamment assis, moi couchée, le clair de lune donnant sur l'autre bout de ma longue couchette, la conversation douce et lente, je vois et entends tout cela encore. Ces derniers jours et surtout ce soir-là, je fus frappée de votre sens droit, vrai, impartial, ne négligeant aucune lumière qui se puisse acquérir sur ces mêmes objets sur lesquels il semble que vous ayez l'habitude de juger d'après un peu de passion, de prévention. Je vous ai accusé quelquefois de ne pas revoir pour les corriger des impressions anciennes ; et point du tout, il se trouve que vous réexaminez et réappréciez les hommes et les choses avec une patience étonnante. Ce procès des Bris-

sotins, celui du roi, la conduite de R. le 10 août, la teneur et f l'esprit et l'intention de ses discours tenus depuis cette époque à la Convention et aux Jacobins, vous savez tout et ne faites I ni grâce ni faveur. J'ai trouvé votre morale aussi sévère que votre raison est éclairée. Si plusieurs fois je ne vous ai pas , admiré, c'était, je crois, pour ne vous pas interrompre et parce que la conversation allait trop bien pour la vouloir détourner le moins du monde, même de cette agréable manière. M'ôter une soirée comme celle que vous pensiez m'avoir fait ^ du mal, n'était donc pas à mon gré me faire du bien ; mais votre intention était aimable, et tout en vous regrettant beaucoup, j'applaudis à votre départ, sans trouver à redire ! à aucune de ces circonstances... Deux mois! Vous vous proposez de revenir dans deux mois ! Puisse la chose dépendre de vous : en ce cas elle sera, car vous n'êtes guère plus à votre place loin de moi que moi je ne suis bien sans vous. Je trouve bian qu'en spéculation et aux yeux des autres, les choses ne doivent pas être égales et que... mais à quoi bon les considérations encore plus tristes que modestes dans lesquelles j'allais nous engager ! Revenez ! Personne ne vous aime tant, ne vous entend si bien, ne vous apprécie et ne vous prise si haut ni si juste que moi, et si je meurs aussi longtemps avant vous que cela doit naturellement être, alors vous prendrez d'autres habitudes, et il est inutile de les prendre d'avance. » Ah ! devant une telle lettre, l'on se prend à regretter qu'après l'avoir écrite, Madame de Charrière ne se soit pas de nouveau étendue sur la longue couchette, et qu'ayant régi le cours d'une si douce marée intérieure, le clair de lune ne l'ait pas volatilisée au sein de cette beautélfet de ce bonheur derniers. « J'ai assez de plaisir à voir qu'on ne saurait me parler bien de vous » : jamais femme sut-elle mieux exprimer la joie secrète du trésor réservé, la joie d'être seule à connaître et à comprendre celui qu'elle aime. Et, après le si tendre appel, après le « revenez ! », vague la plus douce de la douce marée, quelle supplication à mi-voix, et qui de façon si humaine et si poignante vient contredire le : « Allez auprès de cette personne-là », dans la phrase finale : « Si je meurs aussi longtemps avant vous que

cela doit naturellement être, alors vous prendrez d'autres habitudes, et il est inutile de les prendre d'avance ».

Constant revint en août, quatre mois après cette lettre, mais les lettres sont une chose, les contacts directs hélas ! en sont une autre, et c'est le malheur même de tant de liens sentimentaux que cette désharmonie entre absence et présence, f et, avant même que Constant ne rencontrât Madame de Staël, Madame de Charrière lui écrira : « Qu'est-ce donc qui fait que nous nous disputons ? », et, six semaines après la rencontre, à son amie Mademoiselle L'Hardy : « Ce ne sont ni des querelles jj maritales ni des querelles d'amants ; comment font-elles pour être si vives ? », et de ces querelles, même après la rencontre, Madame de Staël n'était pas la seule cause, n'était pas la cause première. La cause première, elle est inscrite, et dès l'origine, dans la donnée même de leur relation, et quatre ans plus tôt, dans la lettre de Madame de Charrière à Constant du 30 août 1790, pour qui les connaît tous deux, elle est lisible à livre ouvert : adoptant pour rentrer en grâce l'étiquette de la cour, mais s'adressant au Roi avec un franc-parler qui n'en transparaît que mieux à travers cette étiquette même, Madame de Charrière écrit : « Ah ! Sire, qu'il est difficile de parler franchement à votre majesté sans la fâcher un peu ! Et cependant, quelle majesté pourrait mieux soutenir l'examen de la rigoureuse franchise que votre spirituelle, sensée et très aimable majesté ! Pourquoi repousse-t-elle mon pauvre mentorat, qui est si peu de chose, qui, venant de si loin, frappe si faiblement au but ! » Le mentorat : le mot est prononcé, prononcé par elle-même, et c'est ici le seul mot juste. Mais, si Constant est un Ulysse, l'Ulysse le plus expérimenté de tous les dédales intérieurs, le plus aguerri déjà à cet égard en marches et en contremarches, s'il possède dans ses profondeurs intimes, et avant même qu'aucune femme n'y pénètre, tout un sérail dont il est seul à connaître tous les détours, précisément parce qu'il est cet Ulysse, Constant est tout l'inverse d'un Télémaque, et même il n'en était pas un — et c'est ici que se situe l'erreur dont Madame de Charrière ne parvint jamais à se défaire.—

lorsque, jeune homme de vingt ans, il se « livrait avec transport » à la conversation de Madame de Charrière : simplement, comme nous l'avons dit, il trouvait en elle son égal avec qui il pouvait enfin être tout lui-même. Mais il est aujourd'hui à la veille de ses vingt-sept ans accomplis, et sept ans dans la vie d'une homme de l'individualité et de l'intelligence de Constant correspondent ailleurs à un chiffre que je ne me chargerai pas de calculer. Mais la maternité intellectuelle a ceci de commun avec l'autre qu'elle n'abdique pas, qu'elle n'abdique jamais, et le mentorat de Madame de Charrière était rien moins que « pauvre », ravitaillé au contraire, et à chaque moment, par toutes les ressources d'un esprit qui se montrait d'autant plus exigeant qu'il avait lui-même plus de netteté. Manié par Madame de Charrière, même par lettre, même « venant de si loin », le mentorat n'était pas « si peu de chose », et surtout il ne « frappait » pas « si faiblement au but ». Si la bêtise n'est pas le fort de M. Teste, la faiblesse n'est pas le fort de Madame de Charrière. Tout cela, il va de soi que Constant en avait conscience, plus que conscience, et, avant ce retour en Suisse qu'il pensait alors devoir être définitif, il avait pris la précaution en maintes lettres de marquer son indépendance et d'indiquer qu'il entendait que dorénavant, sur le plan de l'esprit et des idées, elle fût respectée. Mais, sur ce plan-là, de l'admettre et de la respecter — et en ceci il faut avouer que Madame de Charrière est logique — c'eût été abdiquer cette maternité intellectuelle dont elle continuait d'entretenir l'illusion. Constant ne revendiquait encore que cette indépendance-là : en septembre, il lui écrit : « Pourquoi êtes-vous fâchée que notre querelle soit de nature à n'être jamais finie ? Quel besoin y a-t-il que nous soyons du même avis ? Pourvu que nous nous convenions, .j'espère que ni l'un ni l'autre de nous n'est assez fol pour prétendre faire de son opinion la règle universelle, et je vous déclare que l'opposition que je trouve entre nos façons de voir, ne change en rien mes sentiments envers vous ». — « Quel besoin y a-t-il que nous soyons du même avis ? » : Constant est un des rares êtres qui ait été capable de transcender, et

de transcender vraiment, non point par l'indifférence qui, elle, ne transcende rien, se borne à laisser tomber, mais bien par la compréhension de l'avis de l'autre, de la nécessité de cet avis chez cet autre, cet autre étant ce qu'il est, de transcender un point de vue qui ruine tant de relations et même tant d'affections humaines. Mais par ailleurs il sied de reconnaître que quand une relation est fondée avant tout sur l'échange des esprits, une différence d'avis trop prononcée lui retire une partie sinon le tout de la substance même dont elle vit, et en ce sens, deux mois après la rupture de leur intimité, faisant allusion à la « teinte nouvelle » qu'a dû prendre leur correspondance, Madame de Charrière n'aura pas tort d'écrire : « Nous sommes si doux ! Les objets sur lesquels nous nous disputions nous sont devenus si indifférents nous sont si bien mis de côté ! Nous ne nous ressemblons plus chacun à soimême ». Lorsque dans une intimité, et non pas par indifférence, et Madame de Charrière elle-même a soin de corriger le mot en le compensant, l'on est obligé de «mettre si bien de côté», qu'on le veuille ou non, plutôt qu'une réalité, cette intimité n'est plus qu'une survivance, et l'on ne s'y ressemble plus chacun à soi-même. Mais ici aussi, et toujours, il faut dire les choses comme elles sont : tout de même que six ans plus tôt ce fut la défiance de Madame de Charrière qui ramena Constant à l' à quoi bon, qui le réduisit à l'atonie et à l'état de mort intérieure, aujourd'hui c'est son refus d'admettre qu'un homme de vingt-sept ans ne soit pas du même avis qu'une femme de cinquante-quatre, d'admettre que, ne serait-ce que sur le plan de l'esprit et des idées, le Constant de la vingt-septième année eût le droit d'être tout seul tout lui-même, c'est cela et rien d'autre qui, avant même la rencontre de Madame de Staël, rendait inévitable que sitôt cette rencontre Constant lui appartint.

Le 30 septembre 1794, Constant écrit à Madame de Charrière : « Mon voyage de Coppet a assez bien réussi. Je n'y ai pas trouvé Madame de Staël, mais je l'ai rattrapée en route, me suis mis dans sa voiture, et ai fait le chemin de Nyon ici avec elle, ai soupé, déjeuné, dîné, soupé, puis encore déjeuné avec elle

de sorte que je l'ai bien vue et surtout entendue. Il me semble que vous la jugez un peu sévèrement. Je la crois très active, très imprudente, très parlante, mais bonne, confiante et se livrant de bonne foi. Une preuve qu'elle n'est pas uniquement une machine parlante, c'est le vif intérêt qu'elle prend à ceux qu'elle a connus et qui souffrent. Elle vient de réussir, après trois tentatives coûteuses et inutiles, à sauver des prisons et à faire sortir de France une femme, son ennemie pendant qu'elle était à Paris, et qui avait pris à tâche de faire éclater sa haine pour elle de toutes les manières. C'est là plus que du parlage. Je crois que son activité est un besoin, autant et plus qu'un mérite ; mais elle l'emploie à faire du bien... Ce que vous dites de ses ridicules est vrai : elle cite les grands comme une parvenue de hier, et, comme vous dites, la société de Paris comme une provinciale. Mais je ne pense pas qu'elle se pique d'esprit ; elle sent qu'elle en a beaucoup, elle a un grand besoin de parler, de se livrer, de ne connaître ni bornes ni prudence... Elle loue trop les gens, parce qu'elle veut leur plaire pour se livrer à eux sans réserve. Quand ils n'y sont plus, elle revient naturellement sur ses pas : on ne peut pas appeler cela positivement une perfidie. Je suis loin de penser à une liaison, parce qu'elle est trop entourée, trop agissante, trop absorbée ; mais c'est la connaissance la plus intéressante que j'aie faite depuis longtemps... (Suivent quelques lignes de moindre intérêt que je saute, puis). Il faut que je finisse. Mon cheval m'attend, et ma commission me pèse. Je m'ennuie fort de courir les grands chemins sans aller à Colombier. » Sauf la réticence sur des sentiments naissants et la phrase finale d'autant plus imprudente que Madame de Charrière eut tôt fait de la percer à jour, cette lettre est un chef-d'œuvre de vérité et de justice. Constant accorde à Madame de Charrière la seule chose qu'il y avait ici à lui accorder : le côté parvenue de Madame de Staël sur le plan social, et, ceci fait, et au bout de vingt-quatre heures de connaissance, déjà il trouve des traits qui vont jusqu'au fond, qui resteront vrais de Madame de Staël tout au cours de sa vie, et dont chacun demanderait un commentaire pour lequel le temps nous manque :

« Je crois que son activité est un besoin, autant et plus qu'un mérite ; mais elle l'emploie à faire du bien... Elle loue trop les gens, parce qu'elle veut leur plaire pour se livrer à eux sans réserve. Quand ils n'y sont plus, elle revient naturellement sur ses pas : on ne peut pas appeler cela positivement une perfidie. » A cette lettre le II octobre Madame de Charrière répond : « Vous me dites avec bien de l'esprit et bien des antithéses que vous n'existez presque plus. Fort heureusement je n'en crois rien. Aujourd'hui, vous avez dîné chez Madame de Staël et, supposez que vous ayez eu encore ce matin votre mélancolique humeur de hier, elle est sûrement passée ce soir. Vous aurez entendu et dit de l'esprit ; vous aurez ri ostensiblement et peut-être aussi en cachette, et ainsi vous vous serez recréé, et ainsi crée à neuf... Vous vous trouvez à l'heure qu'il est un très aimable Constantinus... » Le ton est maintenu, mais c'est que Madame de Charrière ne se doute pas encore à quel point Constant était conquis par Madame de Staël, et c'est ce que le 21 octobre lui apprend la lettre qui est ici le document capital : « J'ai vu M. de Charrière et ai dîné hier avec lui chez Madame de Saussure. J'espère déjeuner avec lui demain chez Madame de Staël. J'accepte bien volontiers votre absolution sur mes péchés filiaux. Il est sûr que je tâche de réparer autant que je le puis ce que j'ai pu négliger et ce que j'ai fait de mal dans une jeunesse orageuse... Je vous verrai décidément la semaine prochaine ou celle d'après. Sera-ce pour longtemps ? Je crains que non. (Il annonce divers projets, entre autres celui de quitter la Suisse pour deux ans, puis ajoute). J'ai le bonheur, moi, depuis quelque temps de repousser les sensations stériles, et je n'aime pas à me débattre dans t,„ le passé quand je crois pouvoir encore espérer de l'avenir...

Il m'est impossible d'être aussi complaisant pour vous sur le chapitre de Madame de Staël que sur celui de M. de la Roche. Je ne puis trouver malaisé de lui jeter, comme vous dites, quelques éloges. Au contraire, depuis que je la connais mieux, je trouve une grande difficulté à ne pas me répandre sans cesse en éloges, et à ne pas donner à tous ceux à qui je parle le spectacle de mon intérêt et de mon admiration. J'ai rarement vu

une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant, et de justesse, une bienveillance aussi expansive, et aussi active, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon dans la société intime. C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi, vous savez quelle a été la première. Madame de Staël a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde ; elle sait parfaitement écouter, ce qui ni vous ni moi ne pensions ; elle sent l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien. Elle fait valoir ceux qu'elle aime avec une attention ingénieuse et constante, qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin, c'est un Etre à part, un Etre supérieur, tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent, et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. » Oui, la lettre est terrible, elle est le coup droit porté au cœur, et parce qu'elle est, non seulement si directe, mais si exhausive dans les éloges, l'on a peine à penser qu'un Constant n'ait pas eu pleine conscience de ses effets, qu'il ne les ait même voulus, qu'ici ce ne soit pas lui qui cherche, qui provoque la rupture, — et pourtant sur ce point je ne voudrais pas trop me prononcer, car il est des enthousiasmes, et avant tout les enthousiasmes dont s'accompagne, lorsqu'elle est foudroyante, l'éclosion de l'amour — et ces enthousiasmes-là sont décuplés lorsque l'objet de l'amour est un être de génie, et qu'alors l'amour même se renforce de toutes les plus valables raisons d'aimer — où ceux qui de cet enthousiasme sont le lieu ne voient plus, ne peuvent plus voir que son objet, et où les hommes les plus conscients, et peut-être un Constant lui-même, deviennent momentanément tout inconscients des effets. Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de plus terrible dans cette lettre — mais cet élément-là du moins sans doute fut-il épargné à Madame de Charrière de s'en apercevoir, car dans l'état où la lettre la mit, il n'est femme, et pas même elle, qui puisse préserver l'exercice du jugement, et d'ailleurs sur Madame de Staël le jugement de Madame de

Charrière était fait depuis toujours, et cette lettre ne pouvait qu'en exaspérer la sévérité, — ce qu'il y a de plus terrible dans cette lettre, c'est qu'elle est, et à un degré incommensurable même avec la précédente, un chef-d'œuvre de vérité, et que l'amour ici, ainsi que si rarement il advient, donne à la vérité elle-même toutes ses dimensions : tout ce qui est dit ici de Madame de Staël est vrai, et la phrase qui au cœur porte le coup droit et mortel : « C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi. Vous savez quelle a été la première », — cette phrase est la vérité littérale, et le fait même qu'elle ait été écrite me confirme dans la vue qu'à l'heure où il l'écrivait Constant était inconscient de ses effets, qu'à cette heure-là il était tout requis par un de ces constats intérieurs qui amenaient toujours chez lui l'entrée en jeu de la sincérité la plus nue et la plus radicale, que c'était vis-à-vis de lui-même qu'il enregistrait le constat : « Madame de Charrière était cela hier, Madame de Staël est cela aujourd'hui », et qu'à cette heure, peut-être en vertu d'une brusque et elle aussi inconsciente recrudescence en lui-même de la liberté d'échange qui entre eux naguère avait existé, en la personne de Madame de Charrière, c'était si je puis dire à un autre lui-même que Constant s'adressait. Et l'explication de la succession en ces deux femmes de ces deux mondes, tient, elle, dans la phrase finale qui de toutes ici est la plus symboliquement vraie: «Un Etre..., tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle ». Il était du destin de Constant d'avoir rencontré en Madame de Charrière la fine pointe non seulement du dixhuitième siècle mais de tout l'esprit classique, et de rencontrer en Madame de Staël l'ouverture — étoffée, convaincante à la manière d'une ouverture wagnérienne — de tout le dixneuvième siècle et de tout l'esprit moderne, et de la rencontrer au moment précis où, du dix-huitième siècle au dix-neuvième siècle, lui-même au dedans avait déjà opéré le passage.

Mais aujourd'hui que notre dernière pensée soit pour les tous derniers accords de l'instrument désaccordé. Frappée à

mort, mais, avec la fierté que nous lui savons, se redressant d'autant plus sous le coup, le 26 octobre Madame de Charrière répond. Conduisant cette fois l'imprudence à la limite, Constant avait terminé sa lettre par ces mots : « Je suis impatient de vous revoir ». A quoi elle riposta : « Restez où vous êtes, cher Constantinus. Il ne fait point beau à Colombier, tandis qu'il fait très beau à Lausanne et à Mézery. D'ailleurs, vous ne seriez ici, dites-vous, que pour peu de temps, et puisque vous devez être absent de la Suisse au moins deux ans, autant vaut-il s'accoutumer plus tôt que plus tard à vivre sans vous. Cela me sera très pénible, mais, ni plus ni moins, il le faut... Quant aux louanges jetées, c'est Madame de Staël qui m'en jette, ce n'est pas à vous que je propose d'en jeter, ni pour qui je trouve difficile d'en répandre de très agréables, de très méritées, devant cet objet de votre admiration... Je crois tout ce que vous en dites. Je la crois très spirituelle, et non moins bonne que spirituelle, et avec cela officieuse, et obligeante, ce que d'autres (moi par exemple) ne sont pas et ce qui met la bonté à l'usage de tous les jours et de tout le monde. Je vous ai prié de répondre à sa lettre de ma part, pensant que cela vous serait agréable à tous deux, et à moi commode. Je ne sais pas répondre à des lettres comme les siennes, ni lui jeter de temps en temps des louanges comme elle a la bonté de m'en jeter. Voilà tout. Ne vous fâchez pas. Si je suis une assez plate créature, si d'ailleurs vous connaissez si bien tous mes faibles moraux, politiques, etc... qu'au premier mot que je dis sur un sujet quelconque, vous croyez voir une mine de sottises dont vous devez prévenir l'exploitation. Ce n'est pas ma faute. Vous avez bien de la peine : il vous faut refermer l'ouverture de la mine, et rouler dessus de grosses pierres pour raffermir le terrain. Cela vous ennuie. Compatisco, mais je ne saurais qu'y faire... Je vous embrasse tendrement, quoique un peu piquée de vos deux articles : j'ai le bonheur de repousser des sensations stériles etc., et : il m'est impossible d'être aussi complaisant pour vous sur le chapitre de Madame de Staël, etc... Je vous jure que je ne vous demande aucune complaisance sur aucun chapitre. » Vous vous souvenez du rapprochement si juste que

Gabriel Marcel établissait entre Belle et Racine : nous avons ici, à même la vie, le ton d'Hermione s'adressant à Pyrrhus.

Mais le temps nous fait défaut et, même s'il ne nous faisait défaut, que servirait de descendre un à un les paliers d'une intimité perdue ? Le 8 juillet 1795, ayant rédigé des épigrammes contre Constant et Madame de Staël, sur le point de les envoyer à Constant Madame de Charrière y renonce et écrit à son ami Huber : « Mais quoi ! Renouer la correspondance par des épigrammes ! Je l'ai trop aimé pour cela ». Inspirons-nous de cette tardive sagesse, laissons tomber tout ce qui est épigramme. « Je l'ai trop aimé pour cela » : voilà, en ce qui concerne Madame de Charrière, la vérité vraie, l'invariant, et dont huit mois plus tard, le 19 mars 1796, en une petite lettre à Constant pour le remercier d'avoir cédé un valet de chambre à Monsieur de Charrière, elle donna l'inégalable formule, celle qui ici conclut tout : « Il y a dans mon détachement de vous de quoi faire un des plus beaux attachements que l'on voie ».

VIII

Cours du mardi 2jT mars 1933

Nous promettons de nous consacrer réciproquement notre vie, nous déclarons que nous nous regardons comme indissolublement liés, que notre destinée sous tous les rapports, est pour jamais en commun, que nous ne contracterons jamais aucun autre lien, et que nous resserrerons ceux qui nous unissent, aussitôt que nous en aurons le pouvoir.

Je déclare que c'est bien du fond de mon cœur que je contracte cet engagement, que je ne connais rien sur la terre d'aussi aimable que Madame de Staël, que j'ai été le plus heureux des hommes pendant les quatre mois que j'ai passés avec elle, et que je regarde comme le plus grand bonheur de ma vie de pouvoir rendre sa jeunesse heureuse, vieillir doucement avec elle et arriver au terme avec l'âme qui me comprend et sans laquelle il n'y aurait plus Pour moi aucun intérêt sur cette terre.

Benjamin Constant.

C'est à la libéralité de Madame la Comtesse Jean de Pange, dont tous nous connaissons les si précieux écrits staëliens, que je dois de pouvoir vous communiquer aujourd'hui ce document entièrement inédit et à tel point capital que, dans l'interprétation d'un des problèmes les plus difficiles qui soient, il introduit une donnée nouvelle que nul interprète dorénavant n'aura le droit d'ignorer, et s'il ne facilite pas la solution du problème, en tout cas il ajoute encore à sa déjà si composite portée humaine.

A la copie de l'original qu'elle a bien voulu faire pour moi, la Comtesse de Pange a joint cette note : « Ce très curieux

document de la main de Benjamin Constant se trouve dans les archives de Broglie. Il a été retrouvé dans une liasse de lettres relatives à la récupération de la correspondance de Madame de Staël avec diverses personnes. Sur l'enveloppe la Duchesse de Broglie a écrit : à brûler ». Nous sommes donc en présence d'une pièce comme les autres condamnée, et que seul le hasard a exemptée du vaste autodafé familial pratiqué sur tout ce qui avait trait aux relations de Constant et de Madame de Staël, — un des autodafés familiaux les plus imposants et les mieux menés qui furent jamais, où toutes les lettres de Constant à Madame de Staël ont péri, et où les quelques lettres de Madame de Staël qui survivent ne furent sauvées que parce qu'elles ne purent être récupérées à temps et demeurèrent dans les papiers des héritiers de Constant. Moins que jamais est-ce le lieu aujourd'hui d'instruire le procès des autodafés familiaux puisque tout au contraire c'est à la libéralité d'une descendante de Madame de Staël que nous devons communication de ce document capital, — et d'autant moins que je crois que la Comtesse de Pange estime comme moi qu'en dépit des intentions les meilleures et les plus respectables, ainsi qu'il advient presque toujours avec les autodafés familiaux, celui-ci, bien loin de la servir, a nui à la grandeur des deux intéressés.

Le document n'est pas daté. Mais il semble qu'il se date de lui-même, car l'expression « pendant les quatre mois que j'ai passés avec elle » ne peut guère en bonne logique s'appliquer qu'aux quatre premiers mois, sans compter qu'à partir d'eux, et pendant plusieurs années, les deux vies sont si entrelacées que l'on ne voit plus bien pourquoi quatre mois seraient isolés de la sorte. Il s'agirait donc des mois passés ensemble au château de Mézery de janvier à mai 1795, et le document aurait été rédigé par Constant à la veille de son départ avec Madame de Staël pour Paris, départ qui eut lieu le 15 ou le 16 mai. Ce qui renforce cette hypothèse, c'est que Monsieur de Staël, qui vient d'être triomphalement réinstallé comme ambassadeur de Suède, attend sa femme à Paris, et qu'en ces conditions se conçoit le besoin d'introduire dans le texte cette

clause « et que nous resserrerons les liens qui nous unissent, aussitôt que nous en aurons le pouvoir ». Ceci posé, dans notre j entretien d'aujourd'hui, ce qui doit tout primer, c'est la chronologie, — cette chronologie vis-à-vis de laquelle j'ai pu être parfois tenté de penser que l'amour que je lui voue allait presque jusqu'à la manie, mais dont l'examen de cette histoire m'a prouvé de façon définitive que, parmi les amours de tête que l'on porte aux outils de travail dont on use, il n'en est ; pas de plus légitime ni même de plus indispensable. Jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai ressenti la nécessité de procéder par ordre.

« Enfin, c'est un Etre à part, un Etre supérieur, tel qu'il s'en rencontre peut-être un par- siècle, et tel que ceux qui t l'approchent, le connaissent, et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur » : c'était le 21 octobre 1794 que Constant avait adressé à Madame de Charrière le terrible arrêt de mort, et dès janvier 1795 nous le trouvons installé à Mézery, mais dans un Mézery qui lui offre le contraire même du têteà-tête. Car si l'Etre était à part, les amis étaient nombreux, très nombreux, — avec Madame de Staël toujours ils le furent, et avec elle c'est un trait qu'il ne faut jamais perdre de vue et qu'il convient tout de suite de qualifier. « Quand l'âme est expansive — nous disait-elle en fonction de l'enthousiasme —, elle a quelque chose de divin ». Oui, mais l'expansion de Madame de Staël est si je puis dire une expansion polythéiste, et je vous assure bien que je ne cherche pas ici une ironie facile. Si, issu du spectacle de la vie conjugale de ses parents, l'idéal de Madame de Staël fut toujours la monogamie, et la monogamie au sein du mariage, si dans toute son œuvre et dans combien de ses propos elle n'a cessé de paraphraser ce qu'elle fait dire à cette Delphine qui est elle-même : « C'est du mariage que doivent dériver toutes les affections d'une femme ; et, si le mariage est malheureux, quelle confusion n'en reste-t-il pas dans les idées, dans les devoirs, dans les qualités même ! Ces qualités vous auraient rendue plus digne de l'objet de votre choix ; mais elles peuvent dépraver le cœur qu'on a

privé de toutes les jouissances : qui peut être certain alors de sa conduite ? vous, madame, parce que vous ne croyez plus à l'amour ; mais moi, que son charme subjugue encore, quel est l'insensé qui veut de moi, qui veut d'une âme enthousiaste, alors qu'il ne l'a pas captivée ? », — cependant, parce que son mariage fut malheureux, Madame de Staël est une monogame déçue, et, à cause de cela, elle est, non point certes une polygame dans l'acceptation contemporaine, mais une polyphile qui, en raison de son enthousiasme même, est toujours susceptible de polythéisme. Aussi bien ici, mieux sans doute que l'idéal qui se déroba, la réalité qui lui échut correspondait-elle à sa vraie nature, car pour telles natures où l'étoffe humaine est trop riche, trop opulente, parfois il advient que l'unité ne soit pas un. De même que dans la parole de Madame de Staël on sent les vibrations de l'orchestre, de même son existence est continûment polyphonique, et lorsque le violon de Constant y opère son entrée — vous verrez par la suite sur quelle autorité je me fonde pour lui attribuer cet instrument -, il y trouve un orchestre déjà des plus fournis et où depuis longtemps certains instruments tiennent leur partie.

« Les trois hommes que j'aimais le plus, — devait dire plus tard Madame de Staël en revenant sur cette époque de sa vie —, que j'aimais depuis l'âge de dix-neuf et vingt ans, — c'étaient Narbonne, Talleyrand et Mathieu de Montmorency ». Or, lorsqu'elle se maria, Madame de Staël avait vingt ans moins trois mois, ce qui à l'amour conjugal représenté par Monsieur de Staël laisserait assez peu de marge ou plutôt, si je ne trahis point ma fidélité envers la chronologie, ne laisserait pas de marge du tout. En fait, les sentiments de Madame de Staël pour son mari furent bien plus complexes, variés, nuancés que ce raccourci d'où il est absent ne le donnerait à supposer, mais ces sentiments non plus que le personnage de Monsieur de Staël nous n'avons pas le temps même de les effleurer, et je ne puis que renvoyer au livre si intéressant que la Comtesse de Pange a consacré à Monsieur de Staël, et où, grâce à elle, là où il n'y avait plus qu'un nom, se substitue un être humain et qui a vécu. Aujourd'hui ce qui nous importe, c'est d'abord

que, dès sa vingtième et même dès sa dix-neuvième année, pour Madame de Staël l'unité était non pas un mais trois, c'est ensuite qu'en les personnes de Mathieu de Montmorency et de Narbonne, deux de ces chiffres comptaient parmi les hôtes >, que Constant trouva installés à Mézery. Le troisième chiffre — destiné, lui, à régir un jour le cours de cette bourse qu'était, et que demeure hélas ! d'autant plus depuis l'adjonction de l'Amérique, la politique européenne —, Talleyrand, expulsé d'Angleterre, venait de partir pour l'Amérique précisément, et quand Madame de Staël en lut la nouvelle dans la Gazette de Schaffousè, l'on nous dit que « l'idée de ne pouvoir pas ouvrir sa maison à cet ami très cher, de ne pas réunir sous un même toit toutes ses amitiés et tout son amour, la bouleversa, lui donna un tremblement nerveux ». Ici, chez Madame de Staël . se conjoignent maints éléments d'ailleurs solidaires entre eux.

Polyphonique, elle ne peut se passer de la présence de tous les instruments, disponibles et à leur poste, dans l'orchestre. Mais il y a bien davantage : toute absence, et même momentanée, et même involontaire, est ressentie par elle à la manière d'une séparation : Madame de Staël est l'inverse de ceux qui, dans l'absence, peuvent avoir le sentiment et même la sensation d'une union qui les satisfasse. Non qu'avec Madame de Staël, conformément à l'adage courant, les absents aient toujours tort : si nous laissons de côté les natures légères avec lesquelles notre cours n'a rien à voir, cela, c'est le propre des natures chez qui la mobilité est la donnée première, c'est ce à quoi, nous l'avons marqué, Constant, qui par nature appartenait à cette lignée, n'échappe que par le second tempo de son être, par le tempo de la réflexion. Bien plutôt que mobile, Madame de Staël est mouvementée, et si la différence entre les deux choses défie presque l'analyse, cependant par voie de comparaison on la peut approcher : la catégorie du mobile est une catégorie du temps, et rien ne la traduit mieux que cet écoulement de la vie dont, en ses nouvelles, Tchekhov est le maître inégalé ; la catégorie du mouvementé est une catégorie de l'espace, et qui aussitôt suscite à l'imagination, dans telles grandes scènes des chefs-d'œuvre dramatiques, le rassemble-

r ment inéluctable de tous les protagonistes. Constant est dans le temps, et sa tragédie même, c'est, étant dans le temps, parce qu'il subit sans cesse les retours offensifs de sa nature et même de son âme discontinues, de n'avoir jamais pu joindre une continuité intérieure ; — Madame de Staël, elle, est si je puis dire toujours dans l'espace, et je ne connais pas de figure à qui s'applique mieux, dans les deux acceptations, technique et humaine, l'épithète de dramatique. Avec elle ce n'est pas que les absents aient tort au sens courant de l'ex- j pression, c'est tout au contraire que pour elle il n'y a pas, il ne doit pas y avoir d'absents, c'est que pour elle la présence de ceux-ci est tout ensemble si impérieuse et si indispensable qu'en n'étant pas là ils lui font un tort, le seul tort qu'ils puissent lui faire mais celui-là inexcusable, le tort de leur absence même. « Tout mon monde », disait Stendhal en parlant de ses personnages, et, à un registre combien plus élevé encore, Keats n'écrivait-il pas dans une de ses lettres : « Je ne suis pas plutôt seul que des ombres d'une grandeur épique m'environnent », mais c'est le privilège, sinon des solitaires-nés — nous vîmes la dernière fois qu'il en est peu, — en tout cas de ceux qui savent trouver dans l'absence une union qui les satisfasse, que de vivre, que de pouvoir vivre à demeure dans semblable solitude peuplée et même surpeuplée : ce qui contribue à faire de Madame de Staël une figure si dramatique,

et ici aussi dans les deux acceptions, c'est que toujours il faut qu'elle ait tout son monde autour d'elle. Et il le faut enfin parce que l'absence de ses amis la frustre du pouvoir de leur offrir l'hospitalité et par là, avec cette sensation du contact direct qui est pour elle la vie même, d'exercer sur eux à leur bénéfice cette activité qu'en la première lettre à Madame de Charrière Constant définissait si admirablement : « Je crois que son activité est un besoin, autant et plus qu'un mérite ; mais elle l'emploie à faire du bien. »

Le bien qu'à l'époque qui nous occupe elle s'était employée à faire, qu'elle ne cessait de s'employer à faire, avait consisté,

à grands frais d'argent et avec un dévouement inlassable, à sauver de l'échafaud et des prisons le plus grand nombre d'êtres

possible, et à rapatrier la plupart d'entre eux en Suisse et chez elle. C'était pour pouvoir les hospitaliser, sans troubler la douleur de son père qui avait perdu sa femme tout récemment et désirait rester en tête à tête avec le cadavre de Madame

Necker, qu'à une lieue de Lausanne elle avait loué le château de Mézery. « Ma maison est l'hôpital des partis vaincus », devait-elle dire un jour, noblement et véridiquement, du Coppet du temps de l'exil. A l'heure où nous en sommes, Mézery était déjà un tel hôpital, puisqu'il était l'hôpital des émigrés, et c'est à Mézery que, sous l'égide du violon constantien, nous devons maintenant prendre nos places, non point certes dans l'orchestre, mais, plus modestement, aux fauteuils qui portent ce nom. Parmi les instruments, ne mentionnons que ceux qui concernent notre histoire. Mathieu de Montmorency, par l'âge contemporain exact de Constant, d'un an plus jeune que Madame de Staël, quand il avait vingt trois ans, avait été amoureux d'elle, mais, s'il figurait dans la triade des trois hommes qu'elle aimait le plus, cependant dans cette unité triadique Madame de Staël avait un chiffre préféré, et ce chiffre était, non point Mathieu, mais Narbonne. Peu à peu Mathieu avait su épurer son sentiment, et c'est à Mézery même que Madame de Staël, sans peut-être tout à fait le vouloir, car, femme en cela, elle ne goûtait pas trop ces actes de transcendance quand c'est à propos d'elle qu'ils s'accomplissaient, lui avait appris à transcender son amour pour elle en lui annonçant la condamnation et la mort sur l'échafaud de son frère l'abbé Anne-Pierre de Montmorency : à partir de ce jour, Mathieu, catholique de naissance mais encore partagé, appartint pour de bon à la piété, vécut dorénavant avec une persévérance qui jamais ne se démentit la vie si délicate de l'homme religieux au sein du monde, de l'homme d'autant plus fidèle à ses amis que ceux-ci sont davantage aux prises avec leurs passions et leurs doutes, et dont l'exemple leur inspirait un respect qui faisait taire toutes les plaisanteries faciles. Pour Madame de Staël il devint et resta cet ami incomparable que seul peut être celui chez qui la sagesse procède toute de la piété, et sans relâche il s'employa

à ramener à Dieu Madame de Staël et aussi Madame Récamier et somme toute il n'échoua point. Mais si déjà le proverbe tel père tel fils est des plus hasardeux, celui telle mère tel fils serait ici tout inapplicable, car la mère de Mathieu, la Vicomtesse de Laval, elle aussi parmi les hôtes de Mézery et sur la piété de laquelle je suis sans information aucune, était cette femme même dont, dans la première lettre à Madame de Charrière, Constant écrivait : « Madame de Staël vient de réussir, après trois tentatives coûteuses et inutiles, à sauver des prisons et à faire sortir de France une femme, son ennemie pendant qu'elle était à Paris, et qui avait pris à tâche de faire éclater sa haine pour elle de toutes les manières. » La Vicomtesse de Laval, qu'en son langage ultra-militaire mais que je ne pense pas être ici inexact le général de Montesquiou dénomme « la jolie petite vieille, coquine avant tout et au fond » venait de célébrer, mais en une cérémonie assurément toute privée, son quarante-septième anniversaire, et ici il n'est pas superflu de rappeler que nous sommes à une époque où la quaranteseptième année n'était pas encore comme aujourd'hui le point du jour de la jeunesse : dans le cas de la Vicomtesse de Laval ce l'était d'autant moins qu'il ne semble pas que sur le plan de l'esprit elle apportât une seule de ces compensations qu'une Madame de Charrière savait si bien faire valoir. La haine de la Vicomtesse de Laval pour Madame de Staël — une haine, disons-le à l'honneur de sa logique, que le fait de lui devoir la vie n'entama jamais en rien — provenait de ce qu'en des temps que je suis trop poli pour qualifier de préhistoriques, mais qui, à la date qui nous occupe, étaient en tout cas historiques, elle avait eu une liaison avec le comte Louis de Narbonne dont nous allons voir qu'en un temps pour elle au contraire douloureusement contemporain, où passé et présent jouaient encore l'un dans l'autre, il avait été la première grande passion et même le premier grand amour de Madame de Staël. Or, lorsque Narbonne arriva à Mézery, voici ce que nous relate l'inappréciable témoin oculaire Frédéric de Châteauvieux, un ami de jeunesse de Constant, et au témoignage duquel nous allons devoir tout à l'heure des renseignements

bien plus importants encore : « Le paradis hospitalier de Lausanne a aussi ses anges rebelles. A l'arrivée de M. de Narbonne, Madame de Laval, si malheureuse, si triste, si douce, prit tout à coup l'attitude d'une femme outragée plutôt que passionnée, qui réclame son bien. C'était se souvenir de loin et nous rejeter dans l'histoire ancienne, car elle a dix bonnes années de plus que le Comte Louis. Ce changement de décoration ne pouvait échapper à Constant, qui y vit une protection pour la passion insensée dont il nous donnait la représentation journalière », et Châteauvieux ajoute : « Mathieu et moi nous + nous permettions de siffler le débutant, tandis que sa mère, ; et il n'y comprenait rien, se faisait un plaisir habituel de protéger Constant de toute sa pitié ». Moins que Châteauvieux, suis-je persuadé que Mathieu n'y comprenait rien, car, contrairement à certaine opinion assez répandue, je ne crois pas que la piété suspende l'exercice de la lucidité : simplement, je pense qu'ici à la piété religieuse Mathieu adjoignait la pratique de la piété filiale. Mais de Narbonne il nous faut dire un mot, car — et on ne saurait trop souligner le fait — la Madame de Staël pour qui Constant éprouve cet enthousiasme dont je vous disais la dernière fois que s'accompagne, lorsqu'elle est foudroyante, l'éclosion de l'amour, est une Madame de Staël à peine guérie de Narbonne, qui de lui ne parvient pas à tout à fait guérir, et Narbonne est encore là. Madame Récamier, qui était en possession de tous les secrets de Madame de Staël, disait : « M. de Narbonne s'est très mal conduit avec elle, comme font trop souvent les hommes après le succès », et observons au passage qu'émanant de celle que j'appelais le plus délicatement énigmatique des récifs féminins, cette brève et pertinente constatation éclaire le mieux du monde un des motifs les plus valables que peut avoir une femme de tenir à sa qualité de récif, et sachons gré à Madame Récamier, en faveur de cette lumière, et fût-ce au prix de quelque illogisme, de soulever ici un instant le voile. Si, selon l'expression cette fois irrésistible de Sainte-Beuve et qui semble inspirée par le modèle même auquel elle s'applique, dans la sphère des sentiments Madame Récamier « aurait tout voulu arrêter en

avril », ne serait-ce pas qu'avant même de le savoir, elle devi- ! nait que la victoire de l'été peut être mortelle à qui la consent : elle le devinait d'après les autres, elle le sut un jour par ellemême, le jour où son cœur, son cœur seul, mais enfin son cœur consentit cette victoire à l'homme qui, tel sur d'autres champs de bataille son ennemi Napoléon, n'avait qu'à paraître pour vaincre, et qui moins encore que Napoléon méritait cette fortune, à Chateaubriand, — et même alors comme elle eut l'art de s'éloigner au moment opportun et de ne revenir d'Italie auprès de celui qu'elle aima, entoura et assista jusqu'à la mort que guérie, victorieuse et les cheveux blancs. Mais la sagesse un rien inhumaine et la longue patience de Madame : Récamier étaient aux antipodes de Madame de Staël. Chez | Madame de Staël ce qui prime tout, et dès l'origine, c'est que, de la rupture, elle n'a jamais pu supporter même l'idée, et { non pas seulement de la rupture, mais même de cette transformation, de cette alchimie des sentiments qui seule pourtant, en maintes conjonctures humaines, est en état de les sauver, et qu'elle ne se représentait jamais, et non point toujours, il est vrai, tout à tort, que comme une rupture déguisée : d'elle- , même, Madame de Staël n'a jamais voulu rompre, elle n'a jamais rompu avec personne : l'horreur, une horreur quasi sacrée, de la rupture, c'est là que je vois non seulement un des invariants, mais l'unité même de cette riche et polyphonique nature, et c'est là entre tous le trait qui me la rend chère. Certes, dix-huit mois plus tôt, pendant son séjour en Angleterre avec Narbonne, Talleyrand et ses amis émigrés, Madame de Staël avait déjà eu beaucoup à souffrir : tout comme Byron vis-à-vis de la passion de Lady Caroline Lamb, Narbonne supportait fort mal que la passion de Madame de Staël le rendît ridicule : il était un homme d'Ancien Régime, et ce qui ajoutait en ce cas au dramatique de la situation sentimentale de Madame de Staël c'est que d'une part elle ne pouvait guère se passer des manières de l'Ancien Régime, mais que d'autre part elle pouvait se passer moins encore de l'existence d'un cœur, et que chez les hommes de l'Ancien Régime la présence de cet organe n'est pas liée nécessairement à la perfection des

manières. Guérie, Madame de Staël évitait de s'exprimer sur Narbonne, — car cette femme si expansive devenait parfois la réserve même quand il s'agissait de ceux qui lui avaient fait du mal — néanmoins deux mots lui échappèrent qui à eux seuls disent tout : « C'est une forme pleine de grâce », et, en 1807, à propos du charmant Prince de Ligne : « Il a les manières de M. de Narbonne et un cœur ». Cependant, à défaut de cœur, Narbonne avait un esprit, et même un génie de conversationniste par où, s'il ne l'égalait, il s'apparentait à Rivarol, et cet esprit et ce génie de conversationniste font presque de lui, dans la vie de Madame de Staël, mais dans le registre de la légéreté et sans aucune des reprises de la réflexion, comme une glaise d'attente de ce que va devenir et de ce que restera Constant. Ajoutons-y la nourriture que puise un sentiment dans l'action vécue en commun, dans les périls courus ensemble, dans l'intensité des vains efforts soutenus de concert pour la défense du Roi et de la Reine, et nous concevrons aisément qu'obligée de regagner la Suisse parce que Monsieur Necker n'a trouvé d'autre moyen d'y faire rentrer sa fille que de lui couper les vivres, Madame de Staël n'ait plus eu qu'une idée, qu'un désir, c'est que Narbonne pût la rejoindre. Elle mit tout en œuvre pour cela : il s'agissait d'obtenir le consentement des toutes-puissantes Excellences de Berne dont nous vîmes qu'elles étaient si puissantes qu'elles excellèrent en dépit d'un nom si bien porté à faire perdre à Juste ses treize procès : à cet effet Madame de Staël se tourna vers le grand historien anglais Gibbon, Gibbon lausannois de vieille date et bien en cours auprès de toutes les autorités, Gibbon, un sage d'un type de sagesse auquel, même à ses heures d'aspiration vers la sagesse, Madame de Staël jamais n'aspira, qui en des temps qui plus encore que les prétentions de la Vicomtesse de Laval sur Narbonne nous rejettent dans l'histoire ancienne, à une époque où Madame de Staël n'était pas encore née mais où en revanche sa mère, alors Suzanne Curchod, se préoccupait de préparer cette naissance, avait employé sa sagesse à rompre ses fiançailles avec Suzanne, et à se féliciter, non sans une complaisance assez prolongée, de

les avoir rompues ; après quoi, Suzanne Curchod étant devenue Madame Necker, Gibbon s'était encore trouvé en possession d'un fonds de sagesse grâce auquel il put préserver avec les j Necker une innocente mais confortable intimité. Il va de soi qu'étant ainsi constitué, et devant, comme cela arrive même aux sages, mourir six mois plus tard, Gibbon dépensait les dernières réserves de son inépuisable stock à prémunir Madame de Staël contre les dangers de la passion, et voici comment, insistant afin qu'il dirigeât ces fonds perdus dans la direction des Excellences de Berne pour le permis de séjour de Narbonne, elle lui répond. Elle vient de rentrer en Suisse, mais pour apprendre que, par une de ces coïncidences dont les sages détiennent l'exaspérant secret, Gibbon de son côté vient de partir pour l'Angleterre : la lettre est de Bâle, du 10 juin 1793 : « Pour que je reçusse aveuglément vos avis, il faudrait que je fusse arrivée à vous faire entendre qu'il est des sentiments qui, réunissant toutes les qualités de l'amour et de l'amitié, ont tellement modifié votre existence qu'ils sont vous, beaucoup plus que vous. Je ne m'exalte point par les idées romanesques et je crois à tout ce que la raison dit contre elles avec un nouveau succès depuis le commencement du monde ; mais quand des circonstances, extraordinaires comme la révolution qui les a produites, ont confondu les âmes et les pensées de deux personnes depuis cinq ans, quand les mêmes circonstances ont fait naître une dépendance mutuelle qui ne laisse aucun moyen d'exister l'un sans l'autre, quand enfin tout ce qu'on appelle les convenances, les considérations, les avantages du monde, ne présente plus qu'un amas de ridicules et de ruines, je ne sais pas quelle serait la raison de vivre s'il fallait se séparer ! Partez donc de l'idée que rien ne pourra m'y décider, et dites-moi ce que vous ferez et ce que je dois faire... » Voilà qui est envoyé, comme dit une formule un peu vulgaire mais en ce cas la seule adéquate. Aussi bien une des grandeurs des lettres et propos de Madame de Staël consiste-t-elle précisément dans ce caractère envoyé, dans cette autorité de projectile, et parfois même d'un gros calibre, mais qui va toujours droit au but. Je ne sais guère

de texte où l'on saisisse, il faudrait même dire ici où l'on palpe mieux et cette masse et cette indistinction qui furent le propre de tant de ses sentiments. Avant tout, ne pas se séparer : « quelle serait la raison de vivre s'il fallait se séparer ! » Et pour cela s'assurer le présent, s'assurer de lui : le présent assuré, le présent là, le temps de l'analyse viendra, et même, venu, il ne s'arrêtera plus, il ne s'arrêtera devant rien, et ici déjà nous touchons ce qui pour tels de ses amis rendra le dramatique de Madame de Staël à la longue insoutenable, ce dont seul Constant tiendra pendant quatorze ans le coup, mais ce qui l'aura usé comme peut-être jamais être humain ne le fut, car, si Madame de Staël ne peut se passer de la présence de ses amis, certes c'est d'abord qu'elle les aime, mais c'est aussi pour analyser devant eux et avec eux, jour après jour et heure après heure, pourquoi ils ne l'aiment pas assez. A cet égard un Constant, qu'il suffit de faire réfléchir sur lui-même pour l'induire sur lui-même à tout reconnaître, sera plus tard le partenaire idéal. Narbonne, lui, est trop léger, et j'imagine qu'à ce genre d'analyse féminine il devait se prêter aussi peu que le Byron de Lady Caroline Lamb. Restait à Madame de Staël cette ultime soupape de sûreté que fut toujours pour elle, que fut pour elle essentiellement, l'acte même d'écrire, et, à défaut du dialogue demandant à l'analyse solitaire de hâter sa guérison, c'est à l'une des pages les plus émouvantes, les plus contagieuses de son admirable traité De l'influence des passions sur le bonheur, au chapitre de l'amour, qu'elle exprime sur Narbonne le dernier jugement que nous ayons à entendre ici : « Il n'est pas vrai, malheureusement, qu'on ne soit jamais entraîné que par les qualités qui promettent une ressemblance -certaine entre les caractères et les sentiments : l'attrait d'une figure séduisante, cette espèce d'avantage qui permet à l'imagination de supposer à tous les traits qui la captivent, l'expression qu'elle souhaite, agit fortement sur un attachement qui ne peut se passer d'enthousiasme ; la grâce des manières, de l'esprit, de la parole, la grâce, enfin, comme plus indéfinissable que tout autre charme, inspire ce sentiment qui, d'abord, ne se rendant pas compte de lui-même, naît souvent de ce qu'il

ne peut expliquer. Une telle origine ne garantit ni le bonheur, ni la durée d'une liaison ; cependant dès que l'amour existe, l'illusion est complète ; et rien n'égale le désespoir que fait éprouver la certitude d'avoir aimé un objet indigne de soi. Ce funeste trait de lumière frappe la raison avant d'avoir détaché le coeur ; poursuivi par l'ancienne opinion à laquelle il faut renoncer, on aime encore en mésestimant ; on se conduit comme si l'on espérait, en souffrant, comme s'il n'existait plus d'espérance ; on s'élance vers l'image qu'on s'était créée ; on s'adresse à ces mêmes traits qu'on avait regardés jadis comme l'emblème de la vertu, et l'on est repoussé par ce qui est bien plus cruel que la haine, par le défaut de toutes les émotions sensibles et profondes : on se demande si l'on est d'une autre nature, si l'on est insensé dans ses mouvements ; on voudrait croire à sa propre folie pour éviter de juger le cœur de ce qu'on aimait. Le passé même ne reste plus pour faire vivre le souvenir ; l'opinion qu'on est forcé de concevoir se rejette sur les temps où l'on était déçu, on se rappelle ce qui devait éclairer : alors le malheur s'étend sur toutes les époques de la vie ; les regrets tiennent du remords, et la mélancolie, dernier espoir des malheureux, ne peut plus adoucir ces repentirs qui vous agitent, qui vous dévorent, et vous font craindre la solitude sans vous rendre capable de distraction. » C'est à Narbonne que revient l'honneur — car c'est toujours à ceux qui ne le méritent pas, et parce qu'ils ne le méritent pas, que revient cet honneur-là — d'avoir le premier fait jaillir en Madame de Staël ce que le grand critique suisse Vinet merveilleusement dénomme « une verve de douleur inimitable, et, dans la mesure, il est vrai, limitée où, pour reprendre l'expression d'un des hommes qui ont le plus fait pour l'élucider, de Monsieur Pierre Kohler, l'écheveau des sentiments de Madame de Staël en ces années-là n'est pas impossible à débrouiller — et les documents attestent que les contemporains les mieux informés y cherchaient en vain le fil conducteur —, c'est cette page qui nous introduit le plus avant dans l'état intérieur de Madame de Staël au début du séjour de Constant à Mézery. Elle craint la solitude — la solitude,

elle la craindra toujours — mais elle n'est pas encore capable de distraction au sens souterrain, au sens quasi pascalien du terme : au fond, elle est guérie de Narbonne : à cet égard, comme à son ordinaire, la Vicomtesse de Laval retarde, mais elle est guérie, non cicatrisée : la source de passion et de douleur — et, plus encore qu'ailleurs, les deux sont ici tout indissociables — a jailli, une source qui, bien loin de tarir la vitalité, la révèle au contraire à elle-même, mais pendant un temps assez long la source se joue et même se divise avant que de rebondir.

Et maintenant repassons la parole à notre témoin oculaire plus que jamais inappréciable, à Châteauvieux: «Les persécutions de Constant (c'était ainsi que Madame de Staël traduisait ses déclarations) continuant d'éprouver des refus sans appel, il résolut de frapper un grand coup. Ce fut un parti pris contre un autre qui ne l'était pas moins, car Madame de Staël, ne voulant ni répondre à son cœur, ni même parler à sa raison, mais seulement à son esprit, qui la charmait, avait eu dès l'origine de ce singulier impromptu de campagne la bonne grâce de ne pas le prendre au sérieux, et elle avait bien voulu ne traiter que de défaut d'usage ou d'aveuglement juvénile des adorations à effet dont elle partageait le spectacle avec ses amis. Parmi ceux-ci, Mathieu et moi nous nous permettions de siffler le débutant, tandis que sa mère, et il n'y comprenait rien, se faisait un plaisir habituel de protéger Constant de toute sa pitié. Quant à Madame de Staël, invariablement et plus que jamais retranchée dans les coquetteries de la conversation commune, elle continuait avec la même supériorité les enchantements de cette brillante intelligence, également incapable de fatigue, de repos et de découragement. Cependant, depuis quelques jours Constant paraissait livré à une sorte de mélancolie, d'apathie même, qui soit dans le salon, soit à la promenade, l'isolait des conversations dont il avait ordinairement le besoin de créer les impromptus et les discussions. Comme chacun était réellement fatigué des démonstrations de sa malheureuse passion, nous espérions qu'enfin il avait pris son parti et que cette tristesse couvrait honnêtement le projet

de son départ. Mais le soir d'un jour où son humeur avait dégénéré en véritable misanthropie, à minuit, comme chacun était retiré dans son appartement, des cris affreux et douloureux se firent entendre dans le sien. Les domestiques accoururent et le trouvèrent dans son lit, pâle, défiguré, en proie au plus violent délire et à d'atroces convulsions. Alors ils jetèrent l'alarme dans le château en criant : « Au secours ! M. Constant se meurt ! » De toutes parts on accourut en négligé de nuit.

J'allai appeler Madame Rilliet, qui s'empressa de me suivre chez le malade ; alors Constant, tournant vers elle un regard qui semblait devoir être le dernier, lui dit d'une voix défail- \ lante : «Ah! madame, dites-lui que je meurs pour elle. Ah! priez-la, au nom d'un mourant, de venir recevoir un dernier adieu, s'il en est encore temps, et que je meure heureux après I l'avoir vue ! » — Vivement émue, Madame Rilliet disparut. Madame de Staël était déjà couchée : « Levez-vous, levez-vous, ma chère, cria-t-elle en rentrant brusquement : Constant se meurt... Il veut vous voir avant de mourir.» Il ne fut pas difficile à Madame Rilliet de faire passer son émotion dans \* l'âme si impressionnable de Madame de Staël. « Il y va de la vie, lui dit celle-ci : je vous suis ! » — Pendant ce temps j'étais entré chez Mathieu, que je trouvai en robe de chambre de piqué blanc, lisant les Confessions de saint Augustin. Au \* premier mot, sortant tout à coup de la placide sérénité de sa charité chrétienne, et comme profané par une telle nouvelle, il s'écria avec un accent de vieille aristocratie : « Qu'on jette par la fenêtre cet homme, qui ne fait que troubler cette maison et qui la déshonore par un suicide ! » Cette boutade fut si franche que, malgré le sérieux de l'aventure, je ne pus m'empêcher de rire. Cependant au nom de Madame de Staël, Mathieu se leva de son fauteuil, alluma froidement son bougeoir et me suivit chez Constant. Tout le château, maîtres et valets, entouraient son lit, où il se débattait et poussait des cris déchirants, quand parut Madame de Staël. A cet affreux spectacle, elle s'écria éperdue : « Malheureux, qu'avez-vous fait !... Le médecin ! le médecin ! » Ces mots rapides, entrecoupés de sanglots, produisirent un effet magique : « Ah ! c'est vous,

dit le moribond, c'est vous ! Vous me rappelez un moment à la vie... — «Ah! vivez! vivez, cher M. Constant, je vous en conjure ! » Ces mots furent jetés avec l'accent d'un véritable désespoir, car l'altération du visage de Constant ne nous laissait aucune espérance. Mais lui : « Ah ! puisque vous l'ordonnez, je tâcherai de vivre... », et il y était déjà si bien parvenu que, saisissant la main de Madame de Staël avec une sorte d'étreinte nerveuse dont elle fut effrayée, il y imprima un long baiser... Le miracle de sa résurrection n'était plus douteux pour aucun de nous, quand le médecin arriva. Alors, pour ne pas gêner la confession de Constant, chacun se retira un peu moins attendri, et Mathieu, disant : « Quelle comédie, bon Dieu ! » ralluma son bougeoir et remonta chez lui. J'étais sorti avec mesdames de Staël et Rilliet, et j'entendis ce petit dialogue : « C'est singulier, ma chère, comme Constant m'a prise au mot. Vous m'aviez pourtant assuré qu'il allait mourir. — Que voulez-vous ! Il me l'avait bien dit, et en le voyant vous l'avez cru aussi. — Il a dit aussi qu'il tâcherait de vivre, et j'espère que c'est à moi qu'il tiendra parole. — En vérité, ce serait bien juste. — Ce serait au moins poli », répondit Madame de Staël, et elles se mirent à rire d'un rire de pitié. — Mais comme elle ressentait encore comme une sorte d'horreur de ce long baiser dont la bouche livide de Constant avait souillé sa main, en rentrant chez elle Madame de Staël la plongea dans une eau parfumée. « Ainsi, ma chère, vous vous en lavez les mains, dit Madame Rilliet. — Oh ! pour cela oui, et sans remords, et plus que jamais en toute sûreté de conscience», répondit Madame de Staël en se remettant au lit. Madame Rilliet, en me contant le lendemain ce dernier épisode de la tragi-comédie de Constant, me confia que, causant ensemble ces jours-ci des prétentions de Constant, Madame de Staël lui avait dit : « Je sens que j'aurais pour cet homme une antipathie physique que rien ne saurait vain »... Le médecin, bien et -dûment endoctriné par Constant, lui donna tout ce qu'il fallait pour opérer sa guérison complète. En effet le lendemain, sauf un reste de pâleur ajouté à sa pâleur naturelle et une assez grande faiblesse, le mourant de la veille était à peu près rétabli. Pour

l'honneur de tous, nous convînmes de lui garder à lui-même son propre secret. Toutefois, peu de jours après, l'on sut que de très bonne heure passionné pour les grandes aventures, Constant avait toujours avec lui ce qu'il fallait pour se tuer et pour s'empêcher de mourir. »

Oui, vous vous êtes amusés, et moi aussi, et j'avoue bien volontiers qu'ici je suis dans la posture de l'avocat du client indéfendable, mais je vais user d'une stratégie dont je m'étonne que les avocats n'usent pas davantage et qui consiste, avant de défendre, et afin de pouvoir mieux défendre après, de commencer par accuser, par accuser là où il y a lieu, et, quittant aussitôt le registre de l'amusement pour un des plans les plus sérieux qui soient, je dirai qu'à mes yeux ce qu'il y a de plus grave ici et même de malaisément pardonnable, c'est, quand on est Constant, c'est-à-dire cet homme chez qui, nous l'avons vu, l'idée centrale et invariable, consubstantielle et presqu'innée est l'idée de la mort, de se permettre de jouer avec la mort de la sorte et même de jouer avec elle du tout. Laissons ici hors de cause le suicide qui d'ailleurs ici n'est même pas en cause : ce qui est inadmissible, c'est que ce qu'il y a de plus solennel au monde soit « profané » — et si à l'annonce de la nouvelle on nous dit que Mathieu s'éprouve profané, c'est parce qu'il est le seul à Mézery qui sache vraiment ce qui en fait est profané —, soit profané au bénéfice d'une comédie tout intéressée. Quand, lors de l'épisode de Mademoiselle Pourras, Constant nous donnait du phénomène la première et si pittoresque version, d'abord il était le Benjamin de la vingtième année, puis cette version était toute improvisée, enfin, nous le tenons de lui-même, il ignorait les effets de l'opium et les croyait beaucoup plus terribles : il était déjà passible de tout ce que même un incroyant peut et même doit avoir à entendre au sujet du suicide, mais du moins n'était-il pas assuré contre tous risques. Aujourd'hui en revanche il relève de ce que luimême nous a dit dans la phrase du Cahier rouge — et n'oublions pas que le Cahier rouge est écrit en 1811, au lendemain même de la rupture avec Madame de Staël et que selon toute vraisemblance le souvenir de la comédie d'aujourd'hui n'est

pas étranger à cette phrase — : « Quand on plaît déjà à une femme et qu'elle ne demande qu'à se rendre, il est bon de la menacer de se tuer parce qu'on lui fournit un prétexte décisif, rapide et honorable ». Nous allons voir dans un instant en quoi le contenu de la phrase correspond et ne correspond pas aux événements qui nous occupent. Mais la part du jugement, qui est ici celle de l'accusation, étant faite, il s'agit maintenant, non plus de juger, mais de comprendre, et c'est ici peut-être que la défense a un mot à dire. Ce qui pour moi ne fait pas doute, ce qui constitue la donnée même à partir de laquelle il s'agit de tout comprendre, c'est que Constant aima Madame de Staël, sinon du premier jour où il la rencontra, en tout cas de ce jour du 21 octobre 1794 où il écrivit la seconde lettre à Madame de Charrière — plus que jamais j'attribue à un enthousiasme qui dans toute la vie de Constant n'éclata que cette unique fois un maximum de valeur symptomatique — et ce qui ne fait pas moins doute, et nous venons tous de le constater, c'est qu'avant le suicide, Madame de Staël ne l'aime pas. Les déclarations de Constant ne lui sont rien d'autre que des « persécutions » : elle ne veut « ni répondre à son cœur, ni même parler à sa raison ». Son « esprit la charme », voilà de son côté le seul élément positif, et certes loin de moi la pensée de sousestimer cet élément puisqu'au contraire c'est lui qui est gros de tout l'avenir de leur relation réciproque, puisque c'est par l'esprit que ces deux êtres se prennent, se tiennent et au fond s'appartiendront toujours, puisque c'est à cause de leurs esprits que Madame de Staël ne se consolera jamais de la rupture et que Constant lui-même, l'ayant voulue et après l'avoir enfin obtenue, n'échappera pas à être sans cesse traversé des plus lancinants regrets. Mais cela, c'est l'avenir. Avant le suicide, si l'esprit de Constant la charme, l'amour de Constant n'est à Madame de Staël qu'un spectacle, un spectacle qu'elle partage avec ses amis. Or représentons-nous le Constant que nous connaissons, le Constant de la vingt-septième année, aggravé par l'amour : il vient de découvrir la « seconde femme qui aurait pu » lui « tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour » lui — qui « aurait

pu », mais si le 21 octobre il use ainsi du conditionnel passé, c'est d'abord qu'il écrit à Madame de Charrière à qui ce minimum d'allégement est bien dû, c'est ensuite qu'il n'était pas encore à Mézery. Il y est maintenant, et Monsieur de Staël n'y est pas, Monsieur de Staël qui ne compte qu'à la manière de ces planètes dont on sait l'existence mais qui pour le reste ne concernent pas, et Narbonne en revanche y est, Narbonne qui offre le double avantage d'avoir créé le précédent et de ne plus viser à s'en prévaloir : comment en Constant le « aurait pu » ne se transformerait-il pas en un « pourrait » ? Madame de Staël a: un an et non vingt-sept ans de plus que lui, et, si admirable, si indéfectible que fut le délicat effacement de Monsieur de Charrière, son soin de toujours garder sa distance, cependant cette distance n'était pas, ne pouvait être planétaire. Ah ! si seulement, aux « coquetteries de la conversation commune », Madame de Staël consentait à adjoindre celles d'une conversation plus privée. Mais elle s'y refuse encore ; quoi de surprenant à ce que Constant « paraisse livré à une sorte de mélancolie et même d'apathie», qu'il s'« isole », et que le jour qui aboutira au suicide « son humeur ait dégénéré en véritable misanthropie ». L'apathie, nous savons que chez Constant elle . est le premier échelon de la mort intérieure, mais cette fois Constant ne veut pas mourir : il veut vivre, et, afin de vivre, il recourt à la fausse mort. Entendez-moi bien : ma défense — et c'est à cela qu'elle se limite — n'avait d'autre objet que de comprendre et de faire comprendre, et c'est ainsi, je crois, que la situation doit être comprise. Le suicide intervient : ici chez Madame de Staël plusieurs réactions notables : sous l'appel adressé à son humanité, elle rebondit, mais, ayant mis son humanité en mouvement, la voici, de par la comédie constantienne, ramenée, et un peu brusquement, sur le plan du spectacle. Or si Madame de Staël est essentiellement dramatique, et si dans le dramatique ce qu'elle aime par-dessus tout c'est le drame, elle est parfaitement susceptible de goûter la comédie, mais elle préfère qu'il n'y ait pas de mélange des genres, et en cette circonstance elle se rallie à la maxime de son ennemi Napoléon : « Je n'aime que les genres tranchés ».

Elle rentre donc d'abord si je puis dire son humanité et même elle place l'accent, et peut-être plus qu'il n'était strictement indispensable, sur la seule catégorie du comique. Elle répare les dégâts du premier baiser constantien en plongeant sa main dans une eau parfumée. Fort bien, mais ce qu'aucune eau parfumée et fût-elle teinte de tous les parfums de l'Arabie, ne saurait effacer, c'est une certaine phrase que dans les jours précédents elle a été jusqu'à articuler : « Je sens que j'aurais pour cet homme une antipathie physique que rien ne saurait vaincre », et là tout ensemble elle a commis une imprudence et elle nous livre un premier et non négligeable symptôme — une imprudence, car, si étrange que cela puisse paraître, il y a parfois péril pour une femme à prendre une trop claire conscience de l'antipathie physique qu'elle ressent pour un homme parce que parfois en ce domaine, de façon tout inattendue, joue la loi hégélienne de l'identité des contraires — un premier et non négligeable symptôme, car, s'il est une chose que Proust nous ait apprise, c'est que l'antipathie physique est parfois à l'origine des pasions les plus violentes et même les plus durables. Mais n'anticipons pas : le récit de Château vieux fut fait par lui à son ami Jacques de Norvins, \* et c'est du Mémorial de Norvins — livre qui s'inscrit haut en ce trésor des mémoralistes français qui est une des gloires de notre littérature — que je l'ai extrait. A partir de maintenant c'est Norvins lui-même qui devient notre témoin oculaire, et vous allez voir qu'il n'est pas moins inappréciable que Châteauvieux. Après avoir cité le récit de Châteauvieux, il commence par résumer ainsi les jours qui suivirent immédiatement le suicide : « Cette aventure, devenue publique par le nombre et la diversité des témoins, ne compta plus désormais dans l'intérieur de Madame de Staël que comme un épisode ridicule. Constant eut cependant l'incroyable talent, tant les ressources et les séductions de son esprit étaient variées et puissantes, \* et sa persévérance imperturbable, d'en tirer parti à son avantage. De sorte qu'à la fin, sauf Mathieu de Montmorency, qui moralement et religieusement lui resta implacable, chacun eut l'air de lui savoir gré d'avoir eu l'audace de braver ainsi

l'hospitalité, l'amitié, l'opinion, et de survivre à ce pénible événement avec toute l'indépendance et l'aplomb de ses facultés. Constant s'amnistiant lui-même, on amnistia Constant, et bientôt j'en fus le témoin. » Mais, si le suicide « ne compte plus désormais dans l'intérieur de Madame de Staël que comme •un épisode ridicule », l'expression : « l'intérieur » ne vise ici que les hôtes de Mézery parmi lesquels Madame de Staël figure en tant que maîtresse de maison, centre autour duquel tout gravite, la Madame de Staël vue du dehors : je suis beaucoup moins certain que son intérieur en un sens plus intime soit aussi dégagé qu'avant, mais, en l'absence de tout document, je n'insiste pas, et d'ailleurs je n'ai même pas besoin d'en faire état, car le suicide a rendu à Constant exactement le service qu'il lui demandait : il lui a permis de rebondir, de prendre un nouveau départ, et je ne doute pas qu'à cette heure à lui-même son suicide n'apparaisse comme un épisode ridicule, car il a retrouvé « l'indépendance et l'aplomb de ses facultés » : toutes « les ressources et les séductions de son esprit » sont au maximum présentes, et de cela nous pouvons être assurés que dorénavant Madame de Staël ne perd rien.

Et maintenant transférons-nous avec les hôtes de Mézery au château de Greng, propriété de Monsieur de Garville, oncle de Norvins qui y réside et nous y attend. Madame de Staël et tous ses amis y ont accepté une hospitalité de quarante-huit heures avant de se séparer, car les émigrés français, et parmi eux Mathieu de Montmorency, Narbonne et la Vicomtesse de Laval, laquelle de ce fait rentre en possession de son bien, vont s'établir ailleurs en Suisse, à la Neuveville, petit territoire soustrait à la juridiction des Excellences de Berne, tandis que Madame de Staël, Madame Rilliet et Constant regagneront Mézery. Passons la parole à Norvins: « Ce fut une vraie fête à Greng que la réception de ces hôtes brillants... Ah ! pourquoi alors la tachygraphie ne me fut-elle pas révélée ! Avec quelle ardeur et quelle fidélité aurais-je recueilli ces éclairs, ces étincelles qui, pendant deux fois vingt-quatre heures, illuminèrent notre intérieur ! Véritable féérie dont, hélas ! il ne m'est plus resté que le souvenir de ceux qui la produisaient. Peut-être,

pourtant, à force de me rappeler certains traits de leurs physionomies, pourrai-je entrevoir encore les silhouettes d'une double scène, dans la soirée de la veille des adieux. Rien de plus expressif ne frappa jamais mes yeux ; cependant, toute l'imagination, toute la délicatesse, toute la passion humaine seraient incapables de rendre les paroles, les piquants sourires, les délicieux sarcasmes, les fantaisies de cœur et d'esprit, les caprices, les taquineries qui, à chaque instant, variaient, ranimaient ou dénaturaient, pour dérouter les témoins, cette scène de salon. » Afin que de cette scène de salon rien ne nous échappe, et parce que dans sa merveilleuse évocation, en vertu de certaine discrétion encore en usage quand il s'agissait de scènes de salon, les noms ne sont pas désignés, mentionnons que les deux acteurs étaient Constant et Madame de Staël, les témoins, en dehors de Norvins lui-même, la Vicomtesse d'Affry, fille de Monsieur de Garville, et Mathieu de Montmorency : « Entre la grande console, placée vis-à-vis la cheminée du salon, et la porte de la salle à manger, il y avait un grand canapé. C'était l'après-dîner : tout le château était réuni. Un homme gracieux, élégant, desinvolto, alla s'étaler à peu de chose près sur le canapé, dans l'entrain négligé d'une conversation dont lui-même il avait improvisé le sujet, et qu'il soutenait avec toute la vivacité et la pétulance de son esprit. Comme il parlait, une femme s'élança de l'angle opposé du salon et, franchisant cette distance, vint s'abattre comme une colombe de proie sur un petit tabouret placé au bas du canapé ; appuyant son coude sur ce qui en restait de libre, elle s'amusa, ou elle se plut, ou même elle s'étudia à fasciner de ses regards et de ses paroles celui qui parlait au-dessus d'elle. L'ayant à la fin autant embarrassé par de piquantes et de rieuses réfutations que par la position de familiarité suppliante qu'elle avait choisie, elle vit son succès et s'abandonna bientôt, pour le rendre plus décisif, à un laisser-aller de générosité si affectueux, qu'elle le rendit presque confus du bonheur dont elle l'accablait. Il y avait une double raison à cette étrange modestie de la part du vaincu : c'était la présence d'une autre femme et d'un autre homme qui, parfois, se crurent obligés d'intervenir

par quelques gestes et quelques monosyllabes, afin de rappeler aux interlocuteurs qu'ils étaient là ; tandis que, dans le fond du salon, derrière nous tous, comme une étoile à l'horizon, était un autre jeune homme, pensif et triste, qui avait l'air de prier pour ceux qui parlaient. Madame d'Affry, avec la finesse de tact qui lui appartenait, jugea qu'une promenade conviendrait à tout le monde. On l'accepta : on avait besoin d'air. Mathieu sortit de sa mélancolie pour approuver tout haut la proposition : « Oui, dit-il, allons voir les plantations de Norvins sur le bord du lac. » Et on y alla. » En cette scène de salon où, de la façon la plus mystérieuse et la plus rare, s'infléchissent ce que je voudrais appeler les lignes musicales du visible, où tout est d'autant plus précis que sublimé, d'autant plus sublimé que précis, plus d'un demi-siècle avant lui (il écrivait en 1847) Norvins se dévoile le devancier et ici l'égal de Proust. « Une colombe de proie » : définira-t-on jamais mieux l'amoureuse dépendance et le tyrannique emportement dont l'alliage est Madame de Staël ? Pour l'instant elle s'abat, mais c'est victorieuse en même temps que vaincue qu'elle appose le sceau sur celui qui, aujourd'hui vainqueur, plus tard sera le vaincu. La scène à laquelle nous venons d'assister figure à mes yeux sans aucun doute le premier acte de la liaison qui nous occupe, et j'en puise confirmation dans le fait que le lendemain, après le départ du groupe qui comptait Narbonne, c'est-à-dire le passé, et Mathieu, c'est-à-dire l'exemple respecté mais par là même parfois gênant, Norvins, non moins précis dans le vague que dans le sublimé, ajoute : « Mesdames de Staël et Rilliet devaient nous rester quelques jours avec Constant. Je ne sais ce qui se passait entre ces trois personnes : mais après le départ de leurs amis, elles parurent comme plus libres d'elles-mêmes et plus communicatives. »

La tentative de suicide de Constant et le séjour à Greng se placent en février 1795. A la fin du mois Madame de Staël et Constant sont de retour à Mézery, et c'est à cette date que l'on a coutume de rattacher le fragment de Journal de Constant dont je vais vous donner lecture, mais, tandis que jusqu'ici

nous pouvions nous appuyer sur le terrain solide de faits qu'il n'y avait qu'à interpréter, à partir de maintenant nous sommes réduits aux conjectures et le plus souvent contraints de recourir à la seule intuition. Ce fragment de Journal figure dans l'Introduction dont Dora Melegari fit précéder la première édition du Journal intime qu'elle donna en 1895. Mais ce Journal intime, le seul à cette heure publié, est celui qui va de 1804 à 1816. Or nous savons qu'il en exista un autre, et qui, portant justement sur la période qui nous occupe, donc sur les relations avec Madame de Staël de 1794 à 1804, fournissait ainsi le trait d'union qui nous manque tellement entre le Constant du Cahier rouge et des Lettres à Madame de Charrière et le Constant du Journal que nous connaissons. Ce Journal intermédiaire, qu'est-il devenu ? Longtemps nous crûmes que seule la famille s'opposait à sa divulgation, mais les héritiers Constant, qui viennent de faire paraître la Correspondance avec Anna Lindsay, et qui sont, semble-t-il, au contraire désireux maintenant de tout publier, ont dit à Guy de Pourtalès qui me l'a transmis qu'ils ne possèdent pas ce Journal et craignent bien qu'il n'ait été perdu ou détruit. Quoi qu'il en soit, le texte dont je vais vous donner lecture est aujourd'hui le seul fragment connu d'un Journal dont la perte pour les constantiens est, je préfère dire encore : serait irréparable. Le voici : « Il est vraiment curieux de voir à quel point les femmes tiennent compte aux hommes qui s'occupent d'elles des actions les plus folles, quand elles ont lieu à leur intention. Il était convenu avec Madame de Staël que pour ne pas la compromettre je ne resterais jamais chez elle passé minuit. Quel que fût le charme que je trouvais dans nos entretiens et mes fougueux désirs de n'en pas rester à des discours, je dus céder devant cette ferme résolution. Mais, ce soir, le temps m'ayant paru plus court encore que de coutume, je pris ma montre pour démontrer que l'heure de mon départ n'avait pas encore sonné. Mais l'inexorable aiguille m'ayant donné tort, par un mouvement irréfléchi de colère digne d'un enfant, je brisai sur le parquet l'instrument de ma condamnation. «Quelle folie ! que vous êtes absurde ! » s'écria Madame de Staël. Mais quel sourire

intérieur j'entrevis à travers ses reproches ! Décidément, cette montre brisée me rendra un grand service. » Et Dora Melegari ajoute : « En effet on lit dans le journal du lendemain : « Je n'ai pas racheté de montre, je n'en ai plus besoin ! » D'où il appert que parfois le meurtre d'une montre parachève à merveille ce que même une tentative de suicide se borne à préparer. Si ce fragment était daté, nous aurions un exemple du degré jusqu'où la chronologie peut pousser l'indiscrétion puisque nous saurions disons, pour être nous-mêmes discrets, le jour où la colombe de proie s'abattit pour de bon, non plus aux pieds, mais dans les bras du vainqueur. Parce qu'il n'est pas daté, pareille indiscrétion nous est épargnée. Mais en tout cas à mes yeux la date approximative de ce fragment de Journal est toute solidaire de la date que l'on assigne au document inédit sur lequel nous avons ouvert, et si les quatre mois auxquels le document fait allusion sont bien les quatre premiers mois, si Constant y déclare que pendant ces quatre mois il a été « le plus heureux des hommes », c'est donc qu'au cours de ces quatre mois ses « fougueux désirs » ont obtenu ce qu'ils souhaitaient, car, masculin en cela, et même en cela banal, Constant estime que sans cela il n'y a pas de bonheur complet. Selon toute vraisemblance — car enfin il faut une certaine durée pour être bien sûr qu'on est «le plus heureux des hommes», et une seule expérience n'y suffit pas — le fragment de Journal est de mars 1795, et c'est à partir de cette date que Constant n'a plus besoin de montre.

Que le ton de ce fragment de Journal ne nous induise pas en erreur ni quant à sa véracité ni quant aux sentiments qu'il recouvre. Vis-à-vis d'autrui, et mû non seulement par la religion de la douleur mais, je le reconnais volontiers, par un comble de faiblesse, par une faiblesse limite, Constant a pratiqué toutes les sortes de réticences, de restrictions mentales, disons même si l'on veut de mensonges, mais à lui-même et par-dessus tout dans le Journal intime il ne s'est jamais menti et n'a jamais menti. Il n'existe pas de Journal qui pour la sincérité égale et même approche le Journal de Constant — et il n'existe pas non plus de Journal qui ait été plus exclusivement rédigé

pour soi seul. Pour plus de précaution Constant écrivait son Journal en usant de l'alphabet grec, et c'est précisément parce que ce Journal était destiné à lui seul, et afin de ne fausser en rien la sincérité, que les notations y sont souvent, et ici même, décharnées jusqu'à la sécheresse. Lorsque dans un Journal un homme ne fait pas état de ses sentiments, cela ne prouve nullement l'absence de ces sentiments, et même cela peut prouver tout le contraire, à savoir qu'ils l'obsèdent avec tant d'insistance qu'il n'éprouve aucune nécessité de se les évoquer : dans un Journal, l'évocation des sentiments est le propre de ceux qui sont les musiciens de leur vie intérieure : or Constant occupe le pôle inverse : il est l'homme du dessin au trait, et, dans l'ordre du journal intime, il procède avec les abréviations et le désenchantement d'un Degas.

Ces deux derniers mois de Mézery, qu'il serait important de pouvoir se les représenter tels que vraiment ils furent vécus ! En la carence de toute donnée, il faut se confier à l'intuition, et je ne puis qu'imaginer devant vous la situation telle que je me la figure. Constant aime, aime avec passion, d'une passion qui cette fois est bien autre chose qu'un amour de tête, qui est l'amour, dans l'acception simple et pleine du terme : « de l'Etre à part, tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle », il a obtenu tout ce qu'il souhaitait, il est bien alors « le plus heureux des hommes ». Mais Madame de Staël ? Ah ! c'est ici qu'il ne se peut que sur notre ignorance du présent ne reflue cette connaissance que depuis 1925, grâce à l'inappréciable livre de la Comtesse de Pange : Madame de Staël et François de Pange, nous avons de l'avenir immédiat, car l'avenir immédiat comporte, lui, une donnée, et une donnée pour nous essentielle, la donnée François de Pange : dans deux mois Madame de Staël sera à Paris, et, quatre mois plus tard, contrainte, parce que l'unique amour de François de Pange est ailleurs, à se réduire à l'amitié, à se résigner, ainsi qu'elle le dira, « à n'être pas le premier objet d'une âme telle que la vôtre », elle écrira à François de Pange des lettres où, sous la fiction maintenue, et combien malgré elle, de l'amitié, l'amour éclate à chaque ligne, un amour aussi passionné,

aussi bondissant que ces accents elliptiques, ces cris dont est sans cesse traversé un agitato schumannien, et, lorsque, redoutant pour elle cet excès, François de Pange lui proposera de « rompre leur amitié » — rompre, le mot entre tous que son vocabulaire rejette — ah ! comme le soir même, à minuit elle ripostera : « Ce qu'il reste de vie à mon existence tient à cette amitié ; depuis quatre mois, je lui dois tout, et ce qui est encore plus douloureux, j'ai besoin de tout encore... Depuis que je suis en France, je n'ai pas eu une impression de bonheur personnel qui ne me soit venue de vous... Je ne veux pas perdre ce que j'ai obtenu, cette amitié m'est nécessaire, qu'importe qu'elle ne vous le soit pas. Donnez-moi comme votre superflu ce qui sera ma vie. » Nous n'aurons jamais assez de gratitude à la Comtesse de Pange de nous avoir dévoilé ce trésor de lettres inédites : nulle part Madame de Staël n'abonde davantage dans le sens de sa nature, n'est tout ensemble plus héroïquement et plus monstrueusement elle-même que dans ses lettres à François de Pange. Donc, depuis son arrivée à Paris, c'est-à-dire au lendemain même des deux mois de Mézery et au lendemain même de l'engagement réciproque qu'à la veille de leur départ pour Paris, Constant et elle ont contracté, Madame de Staël n'a pas eu « une impression de bonheur personnel qui ne lui soit venue » de François de Pange. En ces conditions, qu'il est difficile, qu'il est presque impossible que notre connaissance de l'avenir ne reflue pas sur notre appréciation du présent, et pourtant c'est de cela même qu'il nous faut nous défendre, faute de quoi nous aboutirions à conclure que Madame de Staël se donna à Constant sans l'aimer. Or c'est là une conclusion qu'à moins d'en posséder la preuve formelle, jamais je n'aurais l'audace de soutenir, et de plus je ne crois pas du tout que cette conclusion soit la vraie. Ce que je crois, c'est qu'à Mézery, dans le duo, Madame de Staël n'est encore que l'instrument qui répond, non pas, comme elle le sera tellement par la suite, l'instrument qui déclenche l'attaque : elle n'aime Constant que parce que Constant l'aime ; elle ne l'eût point aimé sans cela. Par son amour, Constant a réveillé en elle la vitalité passionnelle — l'autre, pour reprendre

les termes de Norvins, chez elle n'est sujette ni à la fatigue ni au repos ni au découragement — mais, quand il s'agit d'une nature polyphonique, il est parfois périlleux d'en réveiller la vitalité passionnelle, parce que si de ce réveil-là on peut être le premier bénificiaire, il n'est pas dit qu'on le confisquera tout à son seul profit. L'amour de Madame de Staël pour Constant pendant la fin du séjour à Mézery, c'est un amour qui, bien loin de résoudre la polyphonie de son être, la remet en mouvement. En elle la source a rejailli, mais elle va se diviser, et lorsque, d'abord après le mariage, puis après la mort de François de Pange, quatorze mois plus tard elle se rassemblera toute et rebondira cette fois en un seul et tout indivisible élan, lorsqu'à l'annonce d'un duel de Constant Madame de Staël écrira à Rosalie : « C'est à lui que tient tout ce que j'ai de vie », et qu'apprenant l'heureuse issue, deux jours après à la même Rosalie elle ajoutera: « Ah! j'ai bien senti que de lui seul dépendait à jamais le sort de ma vie », le mot alors sera l'exactitude même, mais hélas il viendra bien tardivement, et alors l'autre source, celle de Constant, sera bien près d'être tarie. A l'entrée de ce cercle dantesque que hantent tant de grandes relations amoureuses, c'est toujours le même mot qui est inscrit : Contretemps.

Cependant, dans le tête-à-tête de Mézery, en la plus profonde des interactions, les deux esprits se prennent, et se prennent pour toujours. Au contact de cette opulente étoffe humaine, à la chaleur presque animale d'un génie sans cesse en mouvement, Constant se réchauffe, se vitalise jusqu'à l'enthousiasme, tandis que pour cette intelligence unique, si ferme et si étendue, si flexible et si lumineuse, et qui chez lui constitue ce qu'un jour elle appelle « votre rare génie », Madame de Staël éprouve déjà cette admiration qui résistera à tout, que jamais elle ne reniera, et dont l'expression réitérée, telle une note déchirante de plus et combien nostalgique, traverse les déchirantes lettres écrites après la rupture. Ayant découvert leur accord, émerveillés de cette incroyable valeur complémentaire qui des journées et des soirées entières suspendra à leur duo tous les hôtes de Coppet, de la musique de chambre, les deux instru-

ments brûlent de passer à la musique d'orchestre, et d'y passer sur la scène de Paris où à cette date la chaudière politique fermente, où les événements ont l'air de s'offrir à qui aurait la puissance de leur modeler un visage et d'orienter ainsi l'avenir. A eux deux que ne pourraient-ils pas ? Mais l'un à l'autre ils se sont indispensables, et c'est alors, selon moi, que sonne l'heurp de l'engagement. L'engagement : de qui vint l'initiative ? Ici encore je ne puis qu'imaginer la situation telle que je me la figure. Constant est au sommet de la vitalité et de l'enthousiasme, en un sommet que plus jamais il ne retrouvera : comment, maintenant qu'au conditionnel est substitué l'indicatif, ne refermerait-il pas sa prise sur cette femme qui lui tient lieu de tout l'univers, et qui lui est un monde à elle seule ? Et comment aussi ne saisirait-il pas cette occasion non pareille de se lier lui-même, de se lier à ses propres yeux ? L'engagement est le besoin, l'obsession de ceux-là précisément qui, trop faibles pour pouvoir compter sur eux-mêmes en détail, préfèrent toujours s'engager d'avance et en bloc, et si l'on est Constant, « mobile au point d'en passer pour fol », indécis au degré d'avoisiner le registre comique, l'engagement devient le besoin irrésistible. Tout ici concourt, converge pour que ce soit à Constant qu'ait appartenu l'initiative. Madame de Staël, elle, trop polyphonique pour nourrir le même besoin d'engagement, n'en est pas moins cette femme qui ne supporte pas la seule idée de la rupture, et, contre la rupture, l'engagement a tout son prix ; d'autre part, elle ne le cède à personne en enthousiasme, enfin et par-dessus tout rien ne lui importe autant que la présence ; et quel meilleur moyen que l'engagement de s'assurer la présence, de se l'assurer à demeure ? Avec plus d'amour chez Constant, mais avec non moins de conviction chez Madame de Staël, ils se promettent de se consacrer réciproquement leur vie, puis partent ensemble pour Paris.

IX

Cours du mardi 28 mars 1933

« Je suis si troublée de votre lettre que je ne sais ni comment exprimer ni comment contenir des sentiments qui peuvent produire sur vous un effet si contraire au vœu de mon âme. Quels mots vous écrivez ! rompre une amitié, ne pas prendre d'engagement, ignorer quand vous viendrez, me croire bien ici. Ah ! monsieur de Pange, ne prenez-vous de l'amour que son injustice, son oubli, son inconstance ? et quand je m'étais résignée à n'être pas le premier objet d'une âme telle que la vôtre, n'était-ce pas du moins avec la douce idée que vous ne me feriez jamais de mal ? N'ai-je pas dû croire que ce que vous me donniez était durable, et faut-il que je sois inquiète de nos liens comme s'ils avaient un autre caractère ? Vous n'avez pas le droit de me tourmenter. Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit de l'amitié. Ce qu'il reste de vie à mon existence tient à cette amitié ; depuis quatre mois, je lui dois tout, et ce qui est encore plus douloureux, j'ai besoin de tout encore. Je n'ai pas la pensée de porter atteinte à votre indépendance ; ai-je seulement essayé ce que je pouvais sur vous avec mes moyens de femme ? N'ai-je pas bien senti que je vous aimerais en cherchant à vous plaire, et que c'était à toute l'austérité de l'amitié qu'il fallait me vouer pour assurer un bonheur qui me fît vivre ? J'ai pensé quelquefois à me dévouer à vous, mais jamais vous à moi. C'est celui qui a besoin de l'autre qui doit se soumettre ; et combien de fois ne vous ai-je pas répété que je n'avais aucun empire sur moi-même, que les liens du cœur pouvaient seuls me soutenir et que je tomberais sur la terre si personne ne s'intéressait à moi. Gêner votre indépendance,

ce serait vous faire des reproches, et je vous assure qu'à l'instant où je vous reverrai je n'en aurai pas l'idée, que je ne me crois aucun droit sur vous, que je n'imaginerais pas de me plaindre. Mais si c'est vous gêner qu'avoir besoin de vous, je vous effrayerai bien davantage. Je quitterais la France si vous vous refusiez à m'y voir ; et depuis que j.'y suis, je n'ai pas eu une impression » de bonheur personnel qui ne me soit venue de vous. Vous savez comme moi ce qui manque à ce que j'aime ici, mais vous ne pouvez pas savoir autant que moi que vous êtes la' perfection même aux yeux de tout ce qui vous connaît ; que vous êtes pour moi quelque chose de plus aimable qu'elle et que je croirais trouver dans votre amitié tout ce qu'il y a de bonheur pour moi dans le monde si vous ôtiez cette épée suspendue sur ma tête. Je vous demande à genoux de venir ici ou de me donner rendez-vous à Paris, à Passy pour une heure seulement. Me voilà persuadée que je ne vous reverrai jamais, j'en suis frappée plutôt que convaincue ; mais vous à qui j'ai tant dit combien je sais souffrir, me refuserez-vous comme un service de rompre le sort que votre lettre a jeté sur moi ?... Je ne veux pas perdre ce que j'ai obtenu, cette amitié m'est nécessaire, qu'importe qu'elle ne vous le soit pas. Donnez-moi comme votre superflu ce qui sera ma vie. Venez, venez, toute la musique que vous aimez est ici, vingt-quatre heures ne seront pas ennuyeuses, et quoique cette lettre soit peut-être trop vive vous savez bien qu'en vous voyant je ne vous parlerai que de ma reconnaissance. Mais encore une fois votre bonne tête doit à la folie de la mienne ce pacte de complaisance, votre lettre m'a bouleversée, et votre présence comme à l'ordinaire me remettra dans le calme. »

Avais-je tort d'évoquer un agitato schumannien, et ne semblet-il pas ici que sur le tempo de Schumann, et hors de la gaine du langage de Racine, se profère à nouveau le cri qui à Madame de Staël était si cher, avait tant de motif de lui être cher, le cri qu'un jour à Weimar, mais cette fois en se jouant, elle adressera à un Gœthe à qui tout est bon pour la recevoir le moins possible, qu'aujourd'hui, et avec quelle supplication dans la plus altière humilité, elle adresse à François de Pange :

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Datée du II septembre 1795, écrite d'Ormessen, la propriété de Mathieu de Montmorency, où, craignant pour elle les résultats de son imprudente activité politique, ses amis ont obtenu, son mari a exigé qu'elle se retirât, cette lettre regorge pour nous d'instruction, mais, afin de l'en extraire, il nous faut opérer un très rapide retour en arrière.

Sur François de Pange, que jusque-là nous ne faisions qu'entrevoir à travers André Chénier, Pauline de Beaumont et Joubert, je ne puis que renvoyer au livre où avec une tendre délicatesse la Comtesse de Pange a restitué sa figure. Rien ne saurait en remplacer la lecture, et il nous faut ici strictement nous limiter à ce qui se rattache à notre thème. En avril 1794, François de Pange, dénoncé comme suspect et contraint de fuir, avait gagné la Suisse : comme plus tard Narbonne et Mathieu de Montmorency, il s'était établi à La Neuveville et y avait ouvert une imprimerie : c'est alors qu'il noua relation avec Madame de Staël : depuis la publication de son livre, la Comtesse de Pange a retrouvé quatre lettres de François de Pange à Madame de Staël écrites de La Neuveville, mais qui toutes, me dit-elle, ne portent encore que sur des sujets littéraires. C'est François de Pange qui imprime la brochure de Madame de Staël : Réflexion sur la Paix, et qui l'imprime à la veille de son départ, car dès janvier 1795 il est rentré à Paris. En Suisse, firent-ils la connaissance l'un de l'autre autrement que par lettres ? Nous savons que quand le général de Montesquiou veut rencontrer François de Pange, c'est à Madame de Staël qu'il demande de l'introduire auprès de lui, mais ceci est une preuve insuffisante, et d'autre part s'il est exact, ainsi que l'observe la Comtesse de Pange, que les premières lettres de Madame de Staël à François de Pange que nous possédions paraissent dénoter une amitié déjà ancienne, cependant moins que la Comtesse de Pange serais-je enclin à fonder là-dessus, car avec Madame de Staël je me représente toujours l'intimité comme foudroyante. Dans l'ignorance où nous sommes, ne postulons donc rien avant l'arrivée de Madame de Staël avec

Constant à Paris fin mai 1795. Mais, à partir du moment où Madame de Staël a réintégré l'ambassade de Suède, l'hôtel de la rue du Bac — cette rue du Bac au ruisseau de laquelle, du Coppet de l'exil, elle donnera la préférence sur l'ample surface unie du Lac Léman — où Monsieur de Staël est là et même en faveur — car triomphalement réinstallé avec rang d'ambassadeur, il vient de vivre l'heure culminante de sa carrière, d'échanger avec Boissy d'Anglas, le président de la Convention nationale, en un cérémonial improvisé qui leur vaut la dignité de parler tous deux assis, des discours solennels, émouvants et si actuels que volontiers je les qualifierais de suédo-franco-genevois, discours à l'issue desquels ils échangèrent aussi ce que Boissy d'Anglas dénomme fort bien l'accolade républicaine — où Constant passe chaque jour à l'ambassade dix-huit heures d'affilée, à partir de ce moment François de Pange devient un visiteur quotidien ou presque. Triomphe officiel mais rien qu'officiel de Monsieur de Staël, triomphe officieux, triomphe si je puis dire de présence de Constant, triomphe réel, mais de son côté non voulu et même tout involontaire, de François de Pange. Au centre de tant de triomphes, Madame de Staël, chez qui l'activité engendre toujours la suractivité, et qui, et au propre et au figuré, a la conception la plus étendue de l'accolade républicaine, met la dernière main à un écrit où elle vise à réconcilier les républicains amis de l'ordre et les royalistes amis de la liberté : les Réflexions sur la Paix intérieure, et voici ce que nous y lisons : «... Cette fermentation brûlante produit un monde nouveau, un jour peut rendre impossible le plan de la veille ; et c'est pour qui tend toujours au même but, la liberté, que les moyens changent sans cesse : « Quel marin, disait un homme d'un esprit parfait, s'imposerait de faire toujours la même manœuvre quel que fût le vent ?» — « Un homme d'un esprit parfait » : pour nous qui arrivons de Mézery et qui avons assisté à certain engagement, nous pourrions être tentés de croire que cet homme d'un esprit parfait est Constant, sans compter qu'à la pensée de quel autre pourrait venir une image qui lui ressemble tant à lui-même : s'il y a un marin qui ne s'impose pas de faire toujours

la même manœuvre, qui toujours consulte le vent, c est bien lui ; mais voilà ! nous sommes des êtres d'une polyphonie déficiente, notre vibration orchestrale est grêle, il ne nous reste que le pauvre résidu de la perspicacité psychologique, mais grâce auquel nous devinons que ce n'est pas Constant qui est ici en cause, mais bien François de Pange et nous constatons que quand il s'agit de la liberté au sens personnel, plus encore que dans l'ordre politique «un jour peut rendre impossible le plan de la veille », ce plan fût-il un engagement, et que, si femme s'avise de tendre toujours au même but . la liberté personnelle, ce ne sont pas tant « les moyens » que les hommes « qui changent sans cesse ». Ceci dit, il est bien vrai que François de Pange était un esprit parfait, si par esprit parfait on entend un esprit qui, selon la belle expression de William Ernest Henley, « is the captain of his soul, est le capitaine de^ son âme », un esprit qui certes ne s'impose pas de faire la même manœuvre quel que soit le vent, mais qui précisément parce qu'il est un esprit-pilote, s'il se laisse instruire par les événements, si, instruit par eux, il change sans cessé ses moyens, ne s instruit et ne change que pour tendre toujours au même but,^ ne verse pas, comme c'est le cas de tant d esprits et aujourd 'hui plus que jamais, sous la pression des événements, ne leur sacrifie pas ses idées en ce qu'elles retiennent de valable. D 'un tel esprit parfait, l'influence sur Madame de Staël fut profonde . dans les Réflexions sur la Paix intérieure les théories les plus chères et jusqu'au style même de François de Pange sont, nous dit la Comtesse de Pange, partout reconnaissables, et, ailleurs Madame de Staël écrit à François de Pange : « Pour moi, j'attends votre opinion ; quoique je lutte contre quelquefois, il ne m est jamais arrivé de n'en pas recevoir une impression ineffaçable, même sur mes écrits. » Mais François de Pange n était pas seulement un esprit parfait : il était, ce qui est bien plus rare encore, un cœur parfait, un cœur dont le centre de gravité consistait en la fidélité : depuis l'enfance il aimait sa cousine MarieLouise de Domangeville qui, à peine âgée de seize ans, avait épousé Antoine de Sérilly : Sérilly avait été guillotiné un an auparavant, et François de Pange, dès que sa veuve aura réglé

toutes les affaires pendantes, six mois plus tard signera son contrat de mariage avec celle qu'il a toujours aimée. Cet amour, François de Pange, réservé de nature, et aussi parce qu'il ne peut pas ne pas voir l'amour de Madame de Staël pour lui, jusqu'à ce qu'il soit marié, n'en fait pas la confidence à Madame de Staël : dès l'origine de leur relation, ce qu'il a soin de spécifier, c'est son indépendance, sans doute même le beoin qu'il a de se suffire à lui-même, et ce qu'il offre c'est son amitié, et quand Madame de Staël lui écrit qu'elle a déjà eu à se résigner « à n'être pas le premier objet d'une âme telle que la vôtre », ce premier objet, c'est encore, aux yeux de Madame de Staël, l'indépendance qu'il a stipulée. Pour les motifs que nous avons dits, Madame de Staël s'est retirée à Ormesson : François de Pange vient l'y voir de temps à autre et même souvent, mais jamais assez à son gré. A sa dernière visite, il a oublié un livre, le redèmande, et Madame de Staël lui écrit : « On n'a pu retrouver Régulus, cela m'afflige beaucoup par l'idée que vous croirez un mauvais sort attaché à cette maison... Ce duodi on ira chercher votre paquet et déjà je me croirai plus en société avec vous, les livres que vous aimez sont quelque chose de vous ; le bain froid sera pris tous les jours ; je chercherai à imiter autant que possible les avantages de votre solitude jusqu'à sa sublime indépendance. Adieu, adieu... » Mais cinq jours s'écoulent sans que François de Pange soit revenu, et le 10 septembre Madame de Staël récrit : « On dit tant qu'il faut respecter votre indépendance que j'ose à peine me plaindre ; cependant il y a cinq jours que je ne vous ai vu et cinq jours sont aussi difficiles à passer que la vie. Et il y a une certaine douce habitude de se voir qu'il ne faut pas briser ; ce qui n'est pas nécessaire n'est bientôt plus agréable. Je ne vous écris pas pour que vous veniez, mais je suis profondément triste ce ce que vous n'êtes pas venu. Voilà ce que c'est que de se suffire à soi-même ; oh ! que je vaux bien mieux, moi qui ne puis absolument pas me passer de vous !» — « Cinq jours sont aussi difficiles à passer que la vie » : ah ! qu'elle est merveilleuse cette faculté du génie féminin par où en dix mots une femme se peint tout entière ! Mais c'est parce

qu'à son récent séjour François de Pange n'a que trop vu que Madame de Staël ne peut absolument pas se passer de lui qu'à dessein il n'est pas revenu, et elle n'a pas plus tôt expédié sa lettre qu'elle reçoit celle où il est parlé de « rompre une amitié » qui, de façon trop évidente, d'un des deux côtés n'a plus rien à voir avec le mot, et le même soir, à minuit, Madame de Staël bondit, dans la lettre sur laquelle nous avons ouvert et dont nous sommes maintenant en mesure d'exprimer tous les sucs.

Vivant projectile, pratiquement Madame de Staël envahit l'indépendance de François de Pange, y fait irruption — sans d'ailleurs s'en rendre compte, car, pourvue de cette masse et de cet allant, jamais le vivant projectile ne se rend compte de ses effets, et c'est en toute inconscience que Madame de Staël profère son étonnante mise en demeure : « Cette amitié m'est nécessaire, qu'importe qu'elle ne vous le soit pas », théoriquement en revanche elle admet cette indépendance, bien plus, et cette fois en toute sincérité, elle la salue et même la vénère, car cette indépendance lui est le signe de la perfection de François de Pange, et à toute femme — et là réside peutêtre la suprême noblesse de la femme — il faut que la perfection existe ici-bas, qu'elle existe sous forme concrète, sous la forme ne serait-ce que d'un seul être parfait, dût-elle en souffrir, en souffrir par lui, et presque toujours elle est appelée à en souffrir. C'est pourquoi — et le cas est unique dans toute sa vie — par François de Pange Madame de Staël accepte de n'être pas payée de retour : « J'ai pensé quelquefois à me dévouer à vous, mais jamais vous à moi. » François de Pange figure pour Madame de Staël l'inaccessible, et même — et en cela elle se révèle très femme, elle rejoint la communauté — l'inaccessible aimé en tant que tel ; et, avec ce souterrain instinct de conservation qui jamais ne la déserte, elle adresse à l'être parfait les paroles mêmes auxquelles toujours il répond parce que son expérience lui en découvre chaque jour davantage la vérité : « Donnez-moi comme votre superflu ce qui sera ma vie », et cet appel est celui-là même, celui-là seul, auquel un François de Pange ne peut pas, ne doit pas ne pas

répondre — et répondre par « la présence » qui « comme à l'ordinaire » la « remettra dans le calme », et, après avoir cité la lettre, la Comtesse de Pange ajoute : « François se rend sans doute à cet appel pressant, car il n'y a pas de lettres entre le il et le 16 septembre » : ces cinq jours-là auront été moins « difficiles à passer que la vie ».

Mais nous n'avons pas fini d'exprimer les sucs et même nous ne faisons que de commencer, car il nous reste ceux qui sur la relation Madame de Staël-Constant de la façon la plus profonde nous instruisent. « C'est celui qui a besoin de l'autre qui doit se soumettre ; et combien de fois ne vous ai-je pas répété que je n'avais aucun empire sur moi-même, que les liens du cœur pouvaient seuls me soutenir et que je tomberais sur la terre si personne ne s'intéressait à moi. » — « Combien de fois ne vous ai-je pas répété que je n'avais aucun empire sur moi-même » : Madame de Staël n'en a aucun, et pas seulement quand l'amour ou la passion sont en jeu : elle est tout incapable de l'effort que la réflexion déclenche chez un Constant, celui de se mettre à la place de l'autre et même de vivre tout ensemble au dedans et du dedans la situation de cet autre, et il faut ajouter que jamais elle ne souhaite, le souhait dût-il demeurer vain, avoir un empire sur elle-même : ici à nouveau un souterrain instinct de conservation la mène : elle sait qu'elle ne peut vivre et se sentir vivre que dans l'impétuosité, que dans l'abandon illimité à la poussée du moment. Or que disait Constant à Madame de Charrière, trois ans plus tôt, dans la letre du 6 juillet 1792 : « Tout ce que vous pourrez me dire là-dessus est inutile. Je ne puis rien sur moi-même, et vos sermons sont une potion que vous offririez à un malade dont le tétanos a fermé la bouche. » Songeant à elle-même et à Constant Madame de Staël dit dans Corinne : « Leurs goûts n'étaient point les mêmes, leurs opinions s'accordaient rarement, et, dans le fond de leur âme néanmoins, il y avait des mystères semblables. » Lorsque deux êtres se prennent, se tiennent et s'appartiennent de la sorte, c'est toujours qu'il y a au fond de leur âme des mystères semblables, mais de ces mystères-là, entre Madame de Staël et Constant, il y en avait

un où la similitude va jusqu'à l'identité: le mystère de cetteabsence d'empire sur soi, de cette impuissance sur soi. Seulement — et ici nous joignons le tragique de leur conjonction dans tout son insoluble — de ces deux êtres, l'un, et c'est la femme, est un être de force — de quoi dès l'origine s'était aperçue la perspicace Rosalie qui disait : « Elle a plus de force que lui » — et chez Madame de Staël ce n'est pas en dépit de son absence d'empire sur elle-même que cette force s'exerce : elle s'exerce au sein de cette absence, il faudrait même oser dire ici à cause d'elle, car chez Madame de Staël l'absence d'empire sur elle-même est une force et même une santé en ce sens qu'elle est la condition de son prodigieux élan vital, de cette vitalité que rien n'entame. Oui, « les liens du cœur peuvent seuls » la « soutenir », oui, elle « tomberait sur la terre si personne ne s'intéressait à » elle, mais c'est bien pourquoi elle entend « les liens du coeur » avec cette masse et cette indistinction dont nous avons signalé qu'elles sont le propre de tant de ses sentiments, et c'est bien pourquoi aussi elle a besoin de la présence de tous les instruments dans l'orchestre afin que, obviant au défaut de réponse de l'un il y en ait toujours quelque autre susceptible de « s'intéresser à » elle. Vous vous souvenez, dans la Lettre de Madame Emilie Teste, de la phrase d'une étonnante justesse où, parlant de son mari, elle dit : « Il retombe sur moi comme si j'étais la terre même » : pour des motifs inverses — on ne saurait rien concevoir de plus inverse que Monsieur Teste et Madame de Staël — à Madame de Staël, plutôt que tel ou tel, spécifié, individuel, unique, les autres lui sont la terre même, une terre sur laquelle, bien loin d'y tomber pour s'abattre, elle s'appuie, qu'elle touche pour, à la manière d'Antée, rebondir. Mais l'homme ici, Constant, est le plus faible des êtres : je ne pense pas qu'il ait jamais existé un homme où tant de force d'esprit ait été alliée à pareille faiblesse vitale, et en tout cas il n'y en a assurément jamais existé un où entre les deux choses il y ait une si secrète correspondance. Son impuissance sur soi, lui-même nous l'a redit, est de la nature d'une maladie, et c'est pourquoi il s'accroche, il s'attelle à la vitalité de Madame de Staël,

mais si, en une parole admirable, Emerson dit : « Hitch your waggon to a star, attelle ton wagon à une étoile », la vitalité de Madame de Staël n'a rien d'une étoile : elle est, pour reprendre la formule de Constant, ce « torrent » par lequel plus de quinze ans il sera « entraîné ». En cet attelage d'une force impuissante à se maîtriser et d'une faiblesse impuissante à se mouvoir d'elle-même, comment la force ne domineraitelle pas la faiblesse, et comment la faiblesse, le jour où enfin elle échappera à cette force, rendue à elle-même ne se retrouverait-elle pas plus faible que jamais ? « C'est celui qui a besoin de l'autre qui doit se soumettre », vient de nous rappeler Madame de Staël, mais cet hommage ici tout inattendu à la raison, Madame de Staël ne l'articule que parce que c'est à François de Pange qu'elle l'adresse, à François de Pange inaccessible et dont elle ne devine que trop que ce n'est pas lui qui a besoin d'elle. Avec Constant, sa situation est tout autre et singulièrement plus favorable, car Constant a besoin d'elle et, à l'heure où nous sommes, a même beaucoup plus besoin d'elle qu'elle ne semble avoir besoin de lui, et, lorsque, dans cette balance des besoins réciproques, sur les deux plateaux les poids seront intervertis, Constant cependant ne cessera jamais d'avoir besoin d'elle parce que toujours il éprouvera qu'en s'éloignant de son foyer de chaleur, le refroidissement vital le menace. Ah ! ici nous sommes au centre même de ce que je dénommais il y a un instant l'insoluble de cette conjonction, et pour achever de le saisir il ne nous reste plus qu'à exprimer le dernier suc, celui qui est contenu dans la petite phrase : « Vous savez comme moi ce qui manque à ce que j'aime ici. » François de Pange le sait, mais nous, nous voudrions bien et même il nous importerait fort de le savoir aussi : une fois de plus, confions-nous à l'intuition. Une femme — et surtout si elle est Madame de Staël — n'a que faire de la logique, et si l'on n'a aucun empire sur soi-même, la conclusion logique de l'illogisme féminin n'est-elle pas que celui que l'on aime — que l'on aime ici, à Ormesson, car l'on aime davantage François de Pange à Passy, mais cela c'est la polyphonie, n'insistons plus — doit détenir au maximum l'empire sur

lui-même. Evidemment à cet égard avec Constant Madame de Staël joue de malheur, et à cet égard on ne peut que sympathiser avec elle, car précisément ce qui manque à ce qu'elle aime ici, ce qui manque à Constant, c'est d'être, dans la zone des sentiments en tant que distincte de celle des idées, cet esprit-pilote que figure de façon si éminente François de Pange, et il est certain qu'il n'est aucun titre qui convienne moins à Constant que celui de « capitaine de son âme » : l'homme qui écrivait que jusqu'à sa cinquantième année il avait dû apprendre à « dormir dans une barque battue des vagues » est à vingt-huit ans, en ce qui concerne le gouvernement de son âme, non point un capitaine, non point un pilote, mais le plus déficient des mousses, et s'il ne gouverne pas son âme, comment gouvernerait-il l'âme tout ingouvernable, et qui d'ailleurs ne souhaite nullement d'être gouvernée, de Madame de Staël ? Car là est bien tout le problème : femme en cela s'il en fût jamais, Madame de Staël veut tout ensemble être gouvernée et ne l'être point, et elle veut aussi — mais en cela j'espère qu'elle est Madame de Staël plutôt que la communauté des femmes — confisquer tout l'amour d'un être et ne rien abdiquer de sa polyphonie personnelle. C'est le cas ou jamais d'évoquer l'indispensable et indépassable maxime des Goncourt : « Trop suffit quelquefois à la femme. »

Moins d'un mois plus tard, et toujours d'Ormesson, Madame de Staël écrit à François de Pange : « Si vous saviez un moyen d'être utile au petit homme, vous me le diriez, n'est-ce pas ? J'ai besoin qu'il sache que je suis très occupée de lui ; mais ne sait-il pas au reste que vous disposez de moi ? Je suis fière de dépendre comme vous d'être indépendant. » Ainsi que la Comtesse de Pange, je pense que « le petit homme » désigne ici Constant : en d'autres correspondances de Madame de Staël, cette désignation lui est souvent appliquée. Certes, l'on conçoit que Madame de Staël « ait besoin » que Constant « sache » qu'« elle est très occupée de lui », car puisque par ailleurs il sait tout le contraire, il y aurait là en effet une valeur compensatrice, et, parmi ces choses que Constant sait, nous ne doutions pas qu'il ne sût que François de Pange — qui n'en

peut mais — ne « disposât de Madame de Staël ». La sincérité — nous l'avons beaucoup dit cette année à propos de Constant— est une très haute vertu, mais peut-être a-t-elle moins de prix quand il s'agit de la sincérité torrentielle d'une chute d'eau. Ce qui nous requiert ici, c'est que la Comtesse de Pange nous apprend que Constant et François de Pange s'étaient liés d'une vive amitié : dans plusieurs lettres à Madame de Staël, François de Pange demande qu'on parle de lui à Benjamin, témoigne de son admiration pour son esprit et des droits que tout ce qu'il compose a sur son intérêt. Du côté de François de Pange il n'y a là rien qui surprenne, mais l'amitié de Constant pour lui est, elle, symptomatique, car Constant à cette heure est dans la période ascendante de son amour pour Madame de Staël, et si déjà Madame de Staël ne peut se passer de lui, ce n'est encore qu'à cause de la loi toute générale en vertu de laquelle elle ne peut jamais se passer de ceux qu'elle a attelés ou qui ont eu l'imprudence de s'atteler eux-mêmes à son char. C'est un des plus beaux traits de Constant — un trait non point masculin mais viril — que de n'avoir jamais laissé la « polyphonie de Madame de Staël et tous les remous qu'elle engendrait dans la vie de relations contaminer ses amitiés d'homme dès l'instant que celles-ci étaient fondées sur une réciproque estime : tel il est aujourd'hui vis-à-vis de François de Pange, tel il sera plus tard, et avec au moins autant de mérite sinon davantage, vis-à-vis de Prosper de Barante. Par où je ne vais pas jusqu'à dire qu'il appartient à la lignée de ceux qui ignorent la jalousie, qui ne la secrètent jamais, car lors de la fièvre de folie pour Juliette Récamier la jalousie est bien là, mais simplement qu'à l'antipode de Madame de Staël il était capable de souffrir en silence, et qu'il ne permet jamais au sentiment tout personnel de la jalousie de refluer sur son appréciation d'un être.

A la fin de l'année, pour la première fois Madame de Staël connaît l'exil — cet exil dont elle écrira un jour : « On est presque mort quand on est exilé. » Il lui faut gagner Coppet, mais elle retarde son départ jusqu'à la dernière limite : il va de soi que Constant l'escortera : le 8 décembre il écrit à son

oncle Samuel : « J'espérais, mon cher oncle, être en Suisse avant ce moment. Madame l'Ambassadrice m'avait paru résolue à partir le premier décembre. Elle a renvoyé son départ jusqu'au 20, et je ne puis, pour une différence qui me paraît assez considérable vu que j'ai la plus grande envie de me trouver auprès de vous, et que mes affaires exigent ma présence, mais qui pourtant n'est que de trois semaines, renoncer au bonheur de l'accompagner. » Sur le plan sentimental comme sur le plan diplomatique, Madame l'Ambassadrice dispose du deuxième secrétaire, mais celui dont elle voudrait disposer, celui à qui elle disait tout à l'heure que c'est lui qui d'elle « dispose », le premier secrétaire — qui dans un mois, sans qu'encore elle . s'en doute, va signer son contrat de mariage — est plus que jamais inaccessible, et à l'heure de la séparation, conduisant peut-être un peu loin ce genre de témérité propre à l'excès de \*la sagesse, François de Pange se borne à lui recommander Epictète — ce qui de la première halte, de Besançon, le 27 décembre, lui vaut ce début de lettre : « J'ai sur le cœur votre discussion sur Caracalla dans l'Ossian à l'instant même où je vous quittais. Il y a trop d'inégalité dans les relations avec vous, vous êtes trop libre ; Epictète de plus dans la balance me jette à terre absolument. Vous avez beau dire, il faut se sentir un peu nécessaire alors que vous l'êtes tant. J'ai parlé, passons aux idées générales... » Epictète en effet n'est point pour Madame de Staël une terre sur laquelle elle puisse s'appuyer, qu'il lui suffise de toucher pour rebondir : aussi est-ce avec cette grâce que seule une femme sait instiller à l'expression de quelque désenchantement que, parvenue à Coppet, elle ouvre sa lettre suivante, celle du 3 janvier 1796, sur ces mots : « Je ne suis pas bien sûre que vous ayez besoin de savoir tout de suite que je suis arrivée, mais je vous écris pour me le persuader. » Mais chez elle bientôt la grâce du désenchantement le cède à la souffrance, car, si par considération pour elle François de Pange a tenu caché son projet de mariage, maintenant que le mariage est à la veille de s'accomplir — il eut lieu au début de février — il faut bien qu'il le lui annonce : nous ne possédons malheureusement ni la lettre de François

de Pange ni la réponse immédiate de Madame de Staël où devait se donner libre cours cette « verve inimitable de douleur » que déjà nous admirâmes, mais, peu de jours après, Madame de Staël écrit à nouveau, de Coppet, le 12 février. Semblable à Joubert, François de Pange plaçait le bonheur de l'âme dans la paix et non dans la passion : si l'on en juge d'après la réponse que je vais vous lire, sans doute dès la lettre où il annonçait son mariage avait-il mis l'accent sur ce point et la vérité se trouvait ainsi apporter à Madame de Staël le seul allègement auquel sa nature pût se prendre : « Vous avez dû recevoir ma réponse à la nouvelle et je vous remercie d'en avoir besoin ; à présent que l'espèce d'étourdissement que devait me donner un événement qui par vous me touche si vivement est passé, je vous dois de rechercher dans mon cœur tout ce que j'ai éprouvé. Ma première lettre ne devait exprimer que du trouble ; à présent j'ai mis de l'ordre dans ma peine et je puis vous la développer. Je crois d'abord, et ce sera dans peu une pensée très douce, je crois que vous avez bien fait pour vous, et cela ne me paraît point une inconséquence à votre caractère. Ce n'est pas de la passion, donc ce n'est pas de l'esclavage, et, sous quelques rapports, vous aurez plus gagné que perdu en liberté. Moi, je n'avais point de droits à m'en affliger, comme je vous l'ai déjà dit, et cependant je vous avouerai que j'ai donné beaucoup de larmes à cette nouvelle ; et comme elles se renouvelleront peut-être en vous revoyant il est inutile de vous le cacher. Je m'étais accoutumé à vous regarder comme inaccessible à ce sentiment, le seul que je conçoive parfaitement, et je vous supposais par mon culte et votre caractère un être d'une nature à part. Aujourd'hui que j'ai vu que vous étiez des nôtres, il m'a semblé que je vous avais perdu, que vous auriez pu m'aimer à peu près comme une autre. Pourquoi ce sentiment puisque c'est l'amitié qui m'unissait à vous ? Je crois que quand on a vingt-sept ans et point de préférence décidée, on mêle à son amitié quelque chose de vague et d'indéfini qui y prête du charme ; et quand la borne a été posée là même où je la croyais, j'ai senti que je reculais, j'ai senti que nous nous écririons de même, mais qu'il serait moins doux de

chanter ensemble. Enfin j'ai eu de la peine, cela m'est bien permis, je pense, ou bien je voudrais qu'en me la défendant on me l'ôtât. A présent tout est dit, vous voyez que je ne vous aimerai pas moins, mais vous comprendrez que je vous aimais plus. Il m'importe de savoir pour le matériel de la vie si je vous verrai autant qu'autrefois, si votre manière d'être sera changée : enfin je vous montre le sentiment, c'est à vous à voir tout ce dont il a besoin... Depuis que je suis ici, que n'ai-je pas appris, et comme vous le dites si bien sans nuance, sans gradation ; enfin je souffre extrêmement ici. Je continue cet ouvrage sur les passions, vous en-serez content, je l'espère; il y a beaucoup de mélancolie dans ce que j'ai écrit depuis mon départ et par conséquent plus de vrai !... Mon père est bon, très bon, mais on ne se mêle jamais à lui ; chaque phrase recommence une nouvelle conversation, avec l'inquiétude de manquer de sujets pour la suivante. La gloire isole des hommes, et de si grands intérêts passés décolorent jusqu'à la pensée comme trop inférieure à l'action. Adieu, adieu, vous voyez si j'ai besoin que vous m'écriviez ; c'est à vous à me rassurer sur notre avenir. » Ah ! qu'il est émouvant de voir livré de la sorte, épars et palpitant, tout l'intérieur d'un être ! En regard de cette lettre, il fraudrait relire, mais hélas nous n'en avons pas le temps, l'admirable chapitre de l'amour au traité De l'influence des passions sur le bonheur : comme l'a le premier signalé André Beaunier, comme le confirme la Comtesse de Pange, tout l'amour de Madame de Staël pour François de Pange est là. Mais nous, pour notre propos, ne saurions omettre de rappeler qu'à cette date à Coppet il n'y a pas que Monsieur Necker, il n'y a pas que ce père qui inspire à Madame de Staël une remarque si généralement valable, une remarque — à nouveau recourons à l'expression de Wordsworth — « presque aussi profonde que la vie », il y a aussi Constant, et Madame de Staël vient de nous dire qu'elle « n'a point de préférence décidée », et si en ce qui concerne François de Pange la lettre suffit à nous prouver le contraire, la phrase n'est encore que trop vraie en ce qui concerne Constant. Le 5 mars, François de Pange répond : « J'ai vu qu'enfin mes lettres vous étaient

arrivées. Vous me demandez les explications que je vous ai offertes. Il y a longtemps que je devrais vous les avoir données, mais j'ai été malade, j'ai ensuite voyagé ; je dois aussi le dire, j'ai trouvé que l'entreprise n'était pas sans difficulté. Votre imagination s'est créée un monde bien différent de celui où je retiens la mienne, et cependant nous donnons les mêmes noms aux objets dont nous les avons peuplés. Comment en parler et nous comprendre ? Il ne peut être qu'un seul de ces mots que j'ose prononcer avec vous : c'est celui d'amitié. Je ne reconnais qu'à lui le droit de m'exalter, et c'est depuis que vous y avez attaché votre image. Mais dans tout ce monde intellectuel, il n'y a pas deux idées plus dissemblables que celles que nous nous sommes faites du bonheur. Si je vous disais à quel signe je le reconnais et dans quel biens je le fais consister, l'insipidité de ma description vous en ferait bientôt perdre de vue l'objet. Vous le voyez dans une grande passion mêlée d'événements tumultueux, d'inquiétudes et de jouissances, de sacrifices ; c'est en un mot, pour ne pas étendre cette énumération, tout ce qui peut intéresser et agiter l'âme. Moi je ne voulais que la paix pour la mienne, la paix et des affections douces, une amie qui fût assez sûre de moi pour ne pas avoir besoin de chercher dans le trouble de ma vie les marques de ses droits. Il fallait aussi que son attachement m'inspirât la même confiance, et je n'aurais pas accepté les biens qu'il me donne sous la condition d'avoir à craindre qu'un jour ils puissent me manquer. Ce que j'attendais, vous le voyez, ce n'était que des mains du temps que je pouvais le recevoir. Il a dû travailler quinze ans à composer cette dot à mon amie. Je trouve dans une telle habitude les motifs de confiance que ne me fournit point ma raison. Je sais que je n'ai pas de droit particulier à des chances de bonheur aussi rares ; je sais qu'un sentiment que rien ne contrarie et qui cependant ne s'affaiblit point, qui, conçu dans l'ardeur de la première jeunesse, peut s'acclimater ensuite à tous les autres âges de la vie, est un vrai prodige dans une destinée humaine. C'est cependant sur ce prodige que je suis parvenu à compter, comme les Israélites apprirent à compter sur la manne céleste, fondés seulement sur l'habitude

de l'avoir toujours vu tomber. Voilà l'état de mon coeur, appréciez maintenant, jugez comme vous le voudrez, celui de ma raison... Vous me demandez avec toutes les grâces que répand votre amitié de ne pas changer envers vous et de disposer ma femme à vous aimer. Quand j'ai capitulé avec elle, j'ai positivement exprimé qu'il ne serait rien changé aux dispositions que j'avais déjà faites pour mon bonheur ; et vous voyez que cet article réserve mes relations avec vous. Quant aux sentiments que vous voulez bien demander d'elle, avez-vous jamais essayé sans succès de les inspirer ? » Entre les deux conceptions que se font du bonheur une Madame de Staël et un François de Pange, la distance n'est pas moins grande, pas moins infranchissable que celle qui, d'un agitato schumannien, sépare cette paix où murirent les Géorgiques de Virgile et les Saisons de Poussin. Si ce n'était que des mains du temps que François de Pange pouvait recevoir ce qu'il attendait, c'est que, à l'inverse de Constant et combien plus heureux que lui, il a toujours vécu dans la continuité intérieure, c'est qu'il sait tout ce que les sentiments peuvent gagner, et gagner comme sentiments mêmes, de par cet attribut insondable et sans prix qu'est la valeur cumulative, et qui est celui-là même qu'ignore Madame de Staël parce qu'elle appartient à l'espace, au mouvementé et au dramatique. Ses sentiments à elle ne peuvent se sentir durer que dans la mesure où toujours à nouveau ils explosent, et c'est bien pourquoi il lui faut — il lui faudra plus tard avec Constant — multiplier indéfiniment les explosions, car sans ces explosions ses sentiments cesseraient de se sentir durer : ils ne se sentent pas durer dans les intervalles, et les intervalles, ce sont eux qui assurent le rythme même — et un rythme analogue aux processus de la nature — de tout sentiment qui se déroule vraiment dans le temps. Mais ce qu'en son expérience personnelle Madame de Staël ignore, presque toujours — et rien ne montre mieux l'étendue de son génie d'appréhension — elle le connaît ou l'a connu à l'état d'aspiration, et il suffit qu'on l'évoque pour qu'aussitôt non seulement elle comprenne mais réagisse en un retour sur ellemême qui tout ensemble lui précise et lui éclaire sa propre

situation : de Coppet le 19 mars, elle écrit : « Je vous remercie de votre lettre de Passy, il fallait m'ajouter combien de temps vous y restiez et si dans le mois de mai j'étais assurée de vous retrouver à Paris et d'y rester longtemps avec vous. Il ne me suffirait pas de vous voir à Sens où je passerai ; j'aurais besoin de ne pas d'abord rencontrer les grands changements ; songez que le mieux de l'avenir à présent pour moi c'est de ressembler au passé. Je ne suis point étrangère au tableau de bonheur que vous me faites ; loin de le dédaigner, c'est à ce but que j'avais aspiré ; mais ce qu'il y a de plus frappant dans tout ce que vous me dites, c'est de railler par ses souvenirs l'amour et l'amitié, la première jeunesse à la seconde. Et moi j'ai vu briser ce qui devait être le passé de ma vie, et, à vingt-sept ans, il me faut ou recommencer la carrière de la passion ou débuter par ce qui lui succède. Ni l'un ni l'autre n'est du bonheur, et ma vie flotte dans le vague ; j'ai les peines de tous les partis, le regret de tous les sentiments et l'œuvre de ma destinée me lasse comme un travail et me tourmente comme une passion. En voilà assez sur moi, aussi bien puisque vous êtes marié, il faudra bien que je me décide. A la fin des romans tous les personnages ne sont-ils pas morts ou fixés. Benjamin, dont l'inépuisable bonté pour moi répand un vrai charme sur ma vie, compte aller en France dans quinze jours ou trois semaines ; il se flatte de vous voir sur sa route si vous n'êtes pas encore à Paris ; moi j'y serai dans le mois de mai... Vous me dites que vous avez été malade, comment ne savez-vous pas parler davantage de votre santé ? Toutes ces maximes d'impersonnalité ne s'appliquent jamais à ceux qui nous aiment profondément ; vous m'inquiétez, vous m'obligez d'écrire partout pour trouver quelqu'un qui m'écrive sur vous mieux que vous. Il serait bien plus simple de ne pas me laire de la peine, ou du moins de prévoir tout ce que je vous demanderais. Adieu, adieu. » — « L'œuvre de ma destinée me lasse comme un travail et me tourmente comme une passion » : je ne sais pas de phrase de Madame de Staël qui d'elle nous offre plus saisissant symbole : la seule œuvre qui compte pour elle c'est l'œuvre de sa destinée : telle la lourde et massive Sibylle Persique qui,

à la voûte de la Sixtine, courbée sur le livre fatidique, darde sur lui un œil avide, Madame de Staël, infatigable et lasse, est toujours en travail de sa destinée, et sa destinée la « tourmente comme une passion » parce qu'elle est la plus centrale et la plus puissante de ses passions, celle à laquelle toutes les autres ne servent que de combustibles ; et, dans sa destinée, le moment où elle profère cette phrase est un moment climatérique : elle est à un tournant : faut-il « recommencer la » carrière de la passion ? » La recommencer ? C'est donc qu'avec . Constant — et ici d'elle-même nous en tenons l'aveu — cette carrière-là n'a pas commencé : il n'y a encore eu que deux passions, celle pour Narbonne, mais là elle a « vu briser ce qui devait être le passé de » sa vie », celle pour François de Pange, d'abord inaccessible en tant qu'« être d'une nature à part », aujourd'hui inaccessible en tant que marié. Faut-il au contraire « débuter par ce qui succède à une passion ? » Mais à cela comment Madame de Staël se résignerait-elle, pour cela il ne lui faudrait rien de moins que se nier, se renier elle-même, que rétrocéder jusqu'à cet Ancien Régime dont, en la personne de Narbonne précisément, et à cause de cela même, elle a tant souffert. Cependant puisque François de Pange est marié, il faudra bien, ainsi qu'elle le dit elle-même, qu'elle se décide.

« A la fin des romans tous les personnages ne sont-ils pas morts ou fixés. » Morts, toute sa vitalité se rebelle ; fixés, la polyphonie proteste, mais si du moins la passion pouvait recommencer, recommencer dans le registre et avec le volume que Narbonne avait déclenché, même fixée sur un seul être, la passion ne serait-elle pas susceptible de toutes les vibrations orchestrales ? Et, tout ensemble préparant et se réservant l'avenir, mue ici pas un de ces mouvements si inconscients que d'eux il faudrait dire qu'ils relèvent d'une sorte de sous-inconscience, ayant constaté qu'à la fin des romans tous les personnages sont morts ou fixés, ce qui vient sous la plume de Madame de Staël c'est: « Benjamin, dont l'inépuisable bonté pour moi répand un charme sur ma vie... »

Mais la maladie, à laquelle la lettre de François de Pange ne faisait qu'une si discrète allusion, était en réalité incurable,

et dans quatre mois cet ami de « la paix » et des « affections douces » aura joint cette « paix qui passe tout entendement ». Il faudrait pouvoir suivre jusqu'au terme les lettres de Madame de Staël qui, si elles débordent toujours de passion, s'affinent de tous les émois, de toutes les anxiétés que suscite la pensée d'un malade aimé ; nous ne le pouvons, bornons-nous à sauver ce trésor qui parachève et la figure de François de Pange et le degré jusqu'où Madame de Staël sut la pénétrer : « Vous me donnez l'idée d'une telle perfection de raison et de courage, que c'est à vous que je m'adresse comme si vous deviez me consoler de ce que vous êtes malade. » Consoler les autres de ce que l'on est malade, oui, c'est bien là que la perfection du malade réside.

François de Pange meurt le 15 juillet 1796 dans ce château de Passy-sur-Yonne où un peu plus de deux ans auparavant Antoine de Sérilly avait été arrêté, puis conduit à la guillotine, or ce même jour, à Paris, en prévision d'un duel prochain, Constant rédigeait son testament, et ce testament — document lui aussi inédit et dont je dois aussi communication à la libéralité de la Comtesse de Pange — comportait le post-scriptum suivant : «Je prie qu'on n'annonce ma mort à Madame de Staël qu'aussitôt après celui qui lui portera mon billet, et dans lequel pour diminuer la surprise, je ne m'annonce que comme dangereusement blessé. » Voici ce qui avait eu lieu : Constant, qui était resté tout l'hiver auprès de Madame de Staël à Coppet, avait regagné Paris vers la mi-avril dans l'espoir d'obtenir du Directoire, plus que jamais hostile à Madame de Staël, qu'elle pût rentrer à Paris. Non seulement il n'y réussit pas, mais, ayant publié une brochure politique, il fut vivement pris à partie dans un journal en tant que Suisse, et dans la seconde quinzaine de juillet il se bat en duel avec Monsieur Bertin, le futur directeur du Journal des Débats, duel qui se termine d'ailleurs par une rétractation, une réconciliation et devint le point de départ d'une amitié. Les rumeurs de ce duel se propagent en Suisse avant que l'on en sache le résultat, et le 31 juillet Rosalie de Constant écrit à son frère Charles : « Mon Dieu sur quel affreux théâtre son amie l'a lancé ! Elle est au

désespoir. Hier il y avait un express de Coppet qui courait la ville pour trouver ce journal que tu nous as envoyé et que personne ne reçoit ici », et le même soir c'est Madame de Staël, affolée, redoutant le duel, qui écrit à Rosalie : « Malgré la sotte impertinence de ce journal, il me semble impossible que Benjamin s'abaisse à se battre avec tous ces journalistes... Néanmoins connaissant la violence de Benjamin, je suis au supplice. Que dit Charles, au nom de Dieu, que dit-il ? Son opinion pourra tant influer sur celle de Benjamin. Dites-moi jusqu'aux moindres syllabes. Daignez ne vous pas coucher sans avoir vos lettres et m'écrire ce qu'elles contiennent ; j'ai le droit de vous le demander. Il y a quarante-huit heures à présent que je tremble et pleure et meurs d'inquiétude. Si vous saviez ce qu'il est pour moi, quelle lettre encore j'ai reçue de lui, quel ange de sensibilité il est pour moi ! C'est à lui que tient tout ce que j'ai de vie. Au nom du ciel ne me cachez rien ! S'il était blessé ! Il lui serait si doux de me voir — mais non, il ne se sera pas battu... Gardez le secret de tout et de mon affreuse inquiétude qui pourrait, s'il le savait, l'animer encore... Heureusement vous vous intéressez à Benjamin ; mais si jamais ou moi ou ceux qui m'aiment vous ont intéressée, songez que je donnerais la moitié de ma vie pour sortir d'inquiétude. Hélas ! le fait est si bien dépendant de son sort ! — Adieu, dites-moi tout ; chaque mot est important. — J'avais envie d'aller à Lausanne vous parler; mais j'ai craint d'éveiller sur ce qui doit être si secret. — Mais c'est absurde, mais il ne peut pas se battre pour cela et avec eux — je passe d'un mouvemeht à l'autre sans pouvoir m'arrêter à rien. » Et deux jours plus tard, le 2 août, lorsqu'elle connaît l'heureuse issue du duel, elle fait savoir à Rosalie qu'elle est rassurée : « Je crois que je suis rassurée, j'ai une lettre de Benjamin, de Paris, qui n'a aucun rapport avec toute cette infâme affaire et il sera ici dès qu'il aura reçu ma réponse à cette lettre. C'est encore près de 15 jours. Dieu veuille qu'avant ce temps il n'arrive rien !... Je vous remercie de votre intérêt, ma chère Rosalie, je le reçois, car je l'ai bien mérité, ce que j'ai souffert est inexprimable — ah ! j'ai bien senti que de lui seul dépendait

à jamais le sort de ma vie... Je vous embrasse comme une soeur ; j'aimerais autant comme une cousine, mais le ciel ne l'a pas permis. » Cette fois et enfin la passion est déclenchée, mais il a fallu la menace de mort, et il a fallu aussi — notons-le bien — que cette menace de mort succédât à une mort réelle. Il y a onze mois Madame de Staël écrivait à François de Pange : « Ce qu'il reste de vie à mon existence tient à cette amitié », il y a moins de trois mois encore, dans une des admirables lettres que nous n'avons pas eu le temps de lire ensemble, elle lui disait : « Je me sens liée à vous par tout ce qui fait mon existence », mais François de Pange n'est plus, et aujourd'hui « c'est à » Constant « que tient tout ce qu' » elle a « de vie » : « Ah ! j'ai bien senti que de lui seul dépendait à jamais le sort de ma vie. » Pas plus que ces intervalles dont nous parlions tout à l'heure, Madame de Staël ne connaît les intérims, et ici à nouveau je vous assure bien que je ne cherche pas une ironie facile. L'instinct de conservation de Madame de Staël a quelque chose tout ensemble de si élémentaire et de si imposant que je ressens bien plutôt à son endroit ce mélange d'admiration et d'horreur, l'une et l'autre quasi sacrées, que suscitent les forces de la nature.

Mais, même déclenchée, la passion est bien loin de résoudre la polyphonie, et si c'est de Constant seul que dépend à jamais le sort de la vie de Madame de Staël, elle nous induit ici à constater une fois de plus qu'entre le sort d'une vie et le quotidien de cette même vie l'écart est considérable. Constant est bien arrivé à la date promise, mais l'état dans lequel plonge le voisinage de la mort et celui, la menace de mort levée, qui si vite lui succède, plus que quoi que ce soit au monde témoignent de la radicale, de l'incurable déficience d'une nature humaine abandonnée rien qu'à ses propres ressources. Au lieu, à la faveur et du tout récent péril et de la présence retrouvée, de se centrer sur Constant et de lui rendre à lui seul ce que depuis quinze mois « son inépuisable bonté » — à dessein je reprends les mots de Madame de Staël — attend avec une non moins inépuisable patience, Madame de Staël est plus que jamais reine de sa « basse-cour », selon la formule de Rosalie

qui le 24 mars déjà, c'est-à-dire cinq jours après la lettre à François de Pange où Madame de Staël commence à s'inquiéter de sa maladie et où elle lui dit : « Songez que le mieux de l'avenir à présent pour moi c'est de ressembler au passé », nous décrivait Madame de Staël entourée de tous ses volatiles, qui le 23 août, en une description plus évocatrice encore mais qui justement l'est trop, nous remontre les mêmes volatiles dans l'exercice de leurs fonctions respectives, mais alors avec l'adjonction de l'oiseau de qui dépend à jamais le sort de la vie, avec l'adjonction de Constant. Ces deux aperçus sont trop vifs pour que je veuille les produire dans un dernier entretien : qu'il nous suffise de savoir que Madame de Staël s'y déploie et s'y conduit comme si, tout autant que de Constant, le sort de sa vie dépendait d'Hippolyte Terray et d'Adrien de Mun. Mais — même les planètes offrent de ces surprises — Monsieur de Staël arrive à Coppet vers le 6 ou 8 septembre : il repart le 16 pour Aix, mais revient trois semaines plus tard pour un second séjour, et vous verrez tout à l'heure pourquoi ce double atterrissage planétaire a une importance que de prime abord nous ne serions pas tentés de lui concéder. Adrien de Mun en revanche, rappelé par un père qui tient ici l'office de Juste, a dû regagner la France dès le début de septembre, et l'envol, de part et d'autre regretté, de ce jeune et séduisant volatile nous vaut des lettres de Madame de Staël qui sont nos seuls documents pour ce segment de notre trajet, et dont deux passages constituent des aveux qui éclairent encore le fond et même l'arrière-fond de sa nature. Le 12 septembre elle écrit à Adrien de Mun : « Où que vous soyez, ne restez pas un courrier sans m'écrire : je m'inquiète si aisément et tous les jours vous m'attachez davantage. J'ai peur de prendre tout ce que vous perdez, vous savez que c'est mon grand système en fait de sentiment. » Il y a des aveux devant lesquels on a presque mauvaise conscience si l'on en fait usage, tant peut se retourner contre qui les articule l'arme qu'il vous met dans la main, et si je sentais ici soit une sincérité coûteuse, soit le moindre regret qu'il en aille ainsi, si je sentais n'importe quoi d'autre que cette constatation complaisante d'une « système »

auquel on adhère, j'hésiterais à m'en servir, mais ici l'inconscience va au-delà de ce qui est permis et cette parole est tout ensemble trop vraie et trop capitale pour que nous puissions feindre de l'oublier. « J'ai peur de prendre tout ce que vous perdez » : Madame de Staël n'a pas tort d'avoir peur que se vérifie à nouveau, elle dit : un système, mais moi je dirai : un processus qui n'est rien de moins que le rythme même de son sentir. Dans le domaine sentimental, la définition même de l'égocentrisme, c'est de se laisser aimer, de ne point commencer, de ne point se donner, de ne répondre que dans la mesure où ne pas répondre risquerait d'arrêter l'amour que l'on reçoit — mais en revanche de se mettre à aimer dès que l'amour de l'autre diminue. Nous tenons ici la clé à la fois de tout ce que ne fut pas et de tout ce que fut l'amour de Madame de Staël pour Constant. Mais l'amour véritable, qu'il ait ou non commencé le premier, à partir du moment où il commence, est l'amour qui se donne, et cet amour-là, en ses moins et en ses plus, est tout indépendant des moins et des plus de l'autre : simplement, à chaque heure, qu'il s'agisse d'un moins ou d'un plus, il donne tout ce qu'il a. Mais un tel amour suppose et ces intervalles où le sentiment dure, se développe et s'accroît, et cette solitude qui est le lieu des intervalles mêmes, et cette préférence, dès que l'amour est en jeu, accordée au tête-à-tête sur tout autre société, et c'est ici que le second aveu de Madame de Staël nous livre le pourquoi du premier : il figure dans la lettre du 19 septembre à Adrien de Mun : « Je suis donc ici parfaitement seule avec mon père et le Diable blanc (c'est le surnom que Madame de Charrière avait attribué à Constant : fut-ce elle avant la brouille ou bien Constant qui le transmit à Madame de Staël, laquelle paraît n'avoir éprouvé nulle gêne à recueillir de Madame de Charrière cet héritage de plus ? Je l'ignore. Mais en tout cas c'est là une forme de communisme que je ne goûte guère, et il me semble que, dût-on renoncer au bénéfice d'une blancheur ici aussi précieuse qu'inattendue, de ce Diable on aurait pu tout au moins modifier la couleur). C'est une terrible épreuve pour tous les sentiments que de se regarder face à face : il faut du monde pour avoir de l'esprit,

du monde pour s'aimer, du monde pour tout, excepté pour soi tout seul ; cela n'est pas si bête que l'on pourrait le croire : dès qu'on est deux, il faut être beaucoup plus. » Quand on dit la vérité sur soi-même, cela n'est jamais « si bête que l'on pourrait le croire », et ce que dit ici Madame de Staël, c'est la vérité sur elle-même. Seulement c'est une vérité dont la lumière qu'elle projette illumine presque trop. Vous voyez maintenant pourquoi dès le début j'ai tenu à marquer que pour Madame de Staël, l'unité n'était jamais un, n'était jamais ce chiffre deux sur lequel en amour se fonde ou du moins essaie de se fonder l'unité du couple. « Dès qu'on est deux, il faut être beaucoup plus » : si en toute sincérité — et c'est ici le cas — l'on réagit de la sorte", c'est que l'on est fait non point pour aimer, mais — ce qui est très différent — pour aimer à se sentir aimer et être aimé, et cette sensation-là en effet, d'être plus de deux, d'être avec du monde est susceptible de l'aiguiser et même de la nourrir. Rappelons-nous dans les Confessions ce passage qui a trait au Rousseau de la onzième année et à Mademoiselle de Vulson : « J'aimais surtout Mademoiselle de Vulson en grande compagnie ; les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachaient, m'intéressaient ; je triomphais avec orgueil de ses préférences, près des grands rivaux qu'elle paraissait maltraiter. J'étais tourmenté, mais j'aimais ce tourment. Les applaudissements, les encouragements, les ris m'échauffaient, m'animaient. J'avais des emportements, des saillies, j'étais transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurais été contraint, froid, peut-être ennuyé. » Oui, mais quand à quarante-quatre ans Rousseau aime vraiment, quand il aime Madame d'Houdetot, évoquant cet amour il écrit le prodigieux neuvième Livre des Confessions, ce livre où la solitude embrase à l'égal du tête-à-tête, mais où, en dehors de la solitude et du tête-à-tête, rien n'est seulement concevable. Pareille au tout jeune Rousseau vis-à-vis de Mademoiselle de Vulson, Madame de Staël est « transportée d'amour dans un cercle », mais elle a besoin d'un cercle pour être transportée d'amour : elle-même ne vient-elle pas de nous le dire : « Il faut du monde pour aimer. »

Constant regagne Paris dès octobre et pour faire ce que nous appellerions aujourd'hui le service de presse du livre de Madame de Staël qui vient de paraître : De l'Influence des Passions sur le Bonheur et pour tâcher à nouveau d'obtenir du Directoire que Madame de Staël puisse rentrer en France. Cette fois il n'échoue pas complètement mais ne réussit encore qu'à demi : le Directoire consent à fermer les yeux sur la présence 'de Madame de Staël en France à condition qu'elle ne vienne pas à Paris et s'établisse à une distance d'au moins huit lieues. Bien que Paris soit et ait toujours été pour Madame de Staël le seul endroit au monde où il vaille la peine de vivre, cependant le fait de pouvoir quitter la Suisse et tempérer ainsi son exil, est accueilli par elle avec satisfaction : indéfectible, Constant repart pour Coppet et à la fin de décembre 1796 ramène Madame de Staël qui s'installe tout à côté de la petite propriété qu'il a récemment acquise à Hérivaux. C'est là qu'elle passe l'hiver et le printemps de 1797. Le 19 mars, d'Hérivaux, Constant écrit à l'ami genevois de Madame de Staël, M. Pictet-Diodati : « Notre amie vit ici très tranquillement jusqu'à présent, s'ennuyant un peu. Nous voyons Mathieu, Adrien, M. Terray ; du reste notre solitude est calme et profonde. » Sous la parfaite neutralité constantienne, ces trois lignes ont beaucoup à nous apprendre — surtout si nous les complétons par tels passages de lettres antérieures ou contemporaines que d'Hérivaux Madame de Staël écrit à Adrien de Mun. Notons d'abord que, si la « solitude est calme et profonde », cependant — et quoi de plus logique puisque nous sommes à la campagne — la basse-cour de Madame de Staël est à Hérivaux au grand complet — et même, de temps à autre, descendant de son château voisin d'Ormesson, nous discernons, pour reprendre les termes du récit de Norvins, « dans le fond du- salon, comme une étoile à l'horizon, un jeune homme pensif et triste, qui a l'air de prier pour ceux qui parlent ». Prière non sans raison d'être, car dès le 18 janvier Madame de Staël écrit à Adrien de Mun : « Vous étiez parfaitement joli hier — j'ai été assez fat de ce que vous m'aimiez. Venez vite me revoir, sans négliger les intérêts de Mademoiselle P. », et

trois mois plus tard, le 16 avril, elle ajoute : « Vous viendrez, n'est-ce pas ? dire adieu à Hérivaux ; des souvenirs très doux du temps où vous m'avez le mieux aimée y sont attachés pour moi » : comme dans un autre billet de la même époque, à propos de M. Terray, elle mentionne : « Hippolyte a été partait pour moi, et je l'aime plus que jamais », nous pouvons constater que « ces bruits de la nature » qui absorbaient jusqu'à un mode de vie unitive toutes les facultés d'un Maurice de Guérin, ne nuisent en rien, quand on est Madame de Staël, à la polyphonie qui lui est propre. Cependant le vivant orchestre éprouve le besoin de se déplacer et de restituer en vibrations « au jeune homme pensif et triste » ce qu'il a reçu de lui en prières, et vers le début de mai laissant Constant seul à Hérivaux, Madame de Staël part pour Ormesson.

Quand une solitude est « calme et profonde », une Madame de Staël la peuple, un Constant, lui, y réfléchit, et, avant de participer à ses réflexions — lesquelles se feront jour dans la lettre du 18 mai à sa tante la Comtesse de Nassau — il convient que nous nous arrêtions un moment et que nous préparions les siennes en produisant les nôtres. Nous sommes au début de mai 1797 : depuis deux ans, depuis la mi-mai 1795, depuis la date de l'engagement réciproque, nous ne possédons pas un seul témoignage de Constant sur ses sentiments qui soit contemporain de la courbe de ces sentiments eux-mêmes, car je m'interdis de faire état du post-scriptum testamentaire dont je vous ai donné lecture, ce document étant le type même de ceux dont il est impossible de jamais savoir si c'est l'amour ou la pitié qui les dicte : nous possédons en tout et pour tout, mais, dans le retour en arrière qu'en la lettre à la Comtesse de Nassau Constant opère sur ses sentiments — et les retours en arrière sont presque toujours colorés par le sentiment présent, même quand il s'agit d'un introspectif du rang de Constant, et par là quelque peu sujets à caution — qu'une seule indication. Dans ces conditions, je ne puis donc, comme la dernière fois, que me confier à l'intuition et imaginer devant vous la situation telle que je me la figure, mais, à la clarté de tout ce que je vous ai relaté aujourd'hui, il me semble que

cette fois elle émerge avec plus de sécurité et même de lumière. Eclosion foudroyante de l'amour dans la seconde lettre à Madame de Charrière le 21 octobre 1794, courbe ascendante qui joint son apogée dans l'engagement de la mi-mai 1795, mais qui la joint sans savoir encore à cette date que c'est là une apogée, qui à cette date, de par l'engagement même, est fondée à croire que l'ascension se poursuivra. Tous deux ne sont pas plus tôt à Paris qu'au lendemain de l'engagement l'amour de Madame de Staël pour François de Pange éclate : à partir de là, chez Constant, non point du tout redescentc de la courbe, mais, comme on le dit dans le langage des feuilles de température, Plateau — long et méritoire plateau, sur lequel ne mord pas cette embardée si mouvementée dans la direction de l'inaccessible, l'embardée visant François de Pange. Mais l'inaccessible se marie : Constant est alors auprès de Madame de Staël à Coppet, et il lui faut bien constater et que le mariage de François de Pange ne guérit pas l'amour de Madame de Staël, et que son amour pour elle non plus que sa présence ne lui suffisent : cependant le plateau tient plus ferme que jamais, et c'est en mars 1796 que Madame de Staël écrit à François de Pange: «Benjamin, dont l'inépuisable bonté pour moi répand un charme sur ma vie... ! » Inépuisable, la bonté en tant que bonté survivra encore douze ans, mais ici elle est encore inséparable de l'amour — seulement d'un amour qui en tant qu'amour est bien près d'avoir tout donné. De retour seul à Paris, fin avril, la réflexion de Constant connaît un premier temps, qui, faute de renseignements, nous échappe entièrement, mais — et ici, sur le plan de la chronologie, il me faut bien adhérer à notre seule indication, celle contenue dans la lettre à la Comtesse de Nassau, y adhérer par scrupule tout en n'ignorant pas qu'en raison du degré de mirage possible dans tout retour en arrière, ce scrupule lui-même peut pécher par excès — de ce premier temps de la réflexion le résultat est qu'en mai 1796 Constant pour la première fois envisage, mais sans bien entendu en faire part à qui que ce soit, l'idée d'une rupture. Or, par un de ces synchronismes qui m'émeuvent chaque jour davantage comme le battement même de ce

contretemps dont je vous disais qu'il est inscrit à l'entrée du cercle dantesque que hantent tant de grandes relations amoureuses, c'est le 7 mai 1796 qu'écrivant à François de Pange, et après avoir dit : « Que je m'agite de mon attachement pour vous ! », Madame de Staël ajoute : « J'attends des lettres de Benjamin pour me décider sur mon voyage ou plutôt sur son époque, car il faut enfin fixer sa vie, et de tous les jeux le plus naturel, après tout, c'est celui qui me fait sortir de cette incertitude. » Le moment où, encore sans passion pour Constant, Madame de Staël envisage de « fixer sa vie » est ce moment même où, ayant dépensé en vain son amour, Constant envisage de rompre. Chez Constant le plateau avait duré un an. Cependant, s'il fléchit, si la courbe descendante commence, rien n'est encore perdu : le duel intervient, qui enfin déclenche la passion de Madame de Staël : Coppet offre une nouvelle chance, et cette chance même que par deux fois Constant est encore prêt à saisir : l'épreuve de la solitude. Nous savons comment du côté de Madame de Staël elle fut supportée puisque le 19 septembre 1796 elle écrivait à Adrien de Mun : « C'est une terrible épreuve pour tous les sentiments que de se regarder face à face » : épreuve terrible pour Madame de Staël et surtout, plus encore que terrible, épreuve bien trop forte pour elle, car Madame de Staël peut avoir toute la force que l'on voudra, mais elle n'est pas sérieuse, et Constant peut avoir toute la faiblesse que l'on voudra, mais il est sérieux. Néanmoins à Coppet ce n'était pas l'épreuve absolue du tête-à-tête dans la solitude : solennel, majestueux, intangible, d'autant plus présent qu'absent en apparence, Monsieur Necker est là qui plane, et de plus à Coppet Constant est l'invité, et l'on a maintes fois noté cette impondérable et subtile différence entre le fait d'être reçu et celui de recevoir, et que c'est toujours de celui ou de celle qui reçoit que dans n'importe quelle situation émane l'initiative, le mot d'ordre informulé. A Hérivaux par contre Constant est chez lui, c'est lui qui y reçoit Madame de Staël, et à Hérivaux l'expérience du tête-à-tête dans la solitude pouvait et même aurait dû représenter pour tout l'avenir de leur relation réciproque l'expérience capitale — à condition

toutefois qu'elle ne fût pas faussée, et nous venons de voir que dès l'origine, par la reconstruction de la « basse-cour », Madame de Staël la faussa. Que l'expérience réussît, la courbe ascendante pouvait repartir ; qu'en revanche elle échoue (et ici elle échoue), la courbe descendante ne pouvait que se précipiter. « Notre amie vit ici très tranquillement jusqu'à présent, s'ennuyant un peu. Nous voyons Mathieu, Adrien, M. Terray ; du reste notre solitude est calme et profonde » : oui, il y a tout en ces trois lignes, et non pas en dépit, mais de par leur neutralité qui n'est ici rien d'autre qu'un de ces constats que nous connaissons si bien, et contre les constats que les événements lui imposent, qui d'eux pour lui se dégagent, Constant, nous le savons, jamais ne s'élève : il ne peut que les accepter. Il y a tout dans ce « jusqu'à présent- »), dans l'inévitable lien entre cette cause : « notre amie vit ici très tranquillement » et son effet : « s'ennuyant un peu » : au regard de Madame de Staël, si la « solitude est calme et profonde », c'est qu'elle n'est que relativement peuplée, peuplée du brelan des trois noms : Mathieu, Adrien, M. Terray — et, habitué à devoir compter avec une « basse-cour » plus fournie, Constant lui même, que le sens du relatif jamais ne déserte, à défaut de solitude s'accommode de cet ersatz : qui sait ? il y a encore six semaines. Peut-être quelque réduction à l'unité ?... Mais non, pendant les six semaines le brelan au contraire s'anime, et, quand il en a épuisé l'attrait, le vivant orchestre transfère son festival à Ormesson. Mais cette fois l'instrument laissé en arrière est bien obligé de constater qu'il en éprouve un étrange soulagement : le voici enfin rendu à « une solitude » vraiment « calme et profonde », et cette fois c'est pour de bon qu'il se met à réfléchir.

Le résultat de ces réflexions est consigné dans la lettre du 18 mai à la Comtesse de Nassau que je vous communiquai il y a plus de deux mois lors de notre entretien sur Constant et Adolphe ou la grandeur de la sévérité envers soi-même, mais qu'à ce tournant de notre récit il est indispensable de relire : « Je vous écris, ma chère tante, du fond de la solitude la plus complète, au milieu de mes forêts et sentant qu'il ne me manque

que de la stabilité dans ma situation pour être tolérablement heureux. Je vous écris pour vous demander si vous pouvez m'aider à donner à cette situation ce qui lui manque. Un lien auquel je tiens par devoir, ou si vous voulez par faiblesse — mais auquel je sens bien que je tiendrai aussi longtemps qu'un devoir plus réel ne m'en affranchira pas, et que je ne pourrai briser qu'en avouant que j'en suis terriblement fatigué, ce que je suis trop poli pour dire — un lien qui, me précipitant dans un monde que je n'aime plus et m'arrachant à la campagne que j'aime, me rend profondément malheureux et menace du plus grand désordre une fortune qu'au milieu du vagabondage de ma vie je ne me suis acquise que par miracle, un lien, enfin, qui ne peut se rompre que par une secousse qui ne saurait venir de moi, m'enchaîne depuis deux ans. — Je suis isolé sans être indépendant ; je suis subjugué sans être uni. Je vois s'écouler les dernières années de ma jeunesse sans avoir ni le repos de la solitude ni la légitimité des affections douces. C'est en vain que j'ai tenté de le rompre ! Il est impossible à mon caractère de résister aux plaintes d'une autre, auxquelles je n'ai à opposer que ma volonté, lorsque surtout je puis retarder mon affranchissement d'un moment, d'un jour à l'autre sans un inconvénient évident. Je m'use ainsi dans une situation contraire à mes goûts, à mes occupations favorites et à la tranquillité de ma vie. D'ailleurs, ce lien brisé, je me trouverais dans une solitude qui ajoutera à l'image de la peine vraie ou fausse qu'on dira que j'ai causée. Pour m'en consoler, il faut que je donne à quelqu'un un peu de bonheur. — Devinez-vous, ma chère tante, où je veux en venir ? A une chose que j'ai projetée depuis un an, pour laquelle je vous ai écrit vingt lettres que j'ai déchirées, enfin, à vous demander une femme. J'en ai besoin pour être heureux. Et pour avoir d'avance pour elle tous les sentiments de l'amitié, je la veux tenir de vous. » Lorsqu'il y a plus de deux mois je vous communiquai cette lettre, je n'avais pas connaissance du document inédit que nous devons à la Comtesse de Pange, et quand j'en eus connaissance, je n'avais pas encore étudié en leur détail polyphonique et en leur séquence chronologique ces deux années de

la vie de Madame de Staël qui s'écoulent entre l'engagement lui-même et cette lettre de Constant à la Comtesse de Nassau : aussi vous dois-je de vous avouer qu'avant d'avoir fait cette étude, la contradiction entre l'engagement et la lettre, en ce qui concerne Constant, m'avait beaucoup troublé. Mais pour ces troubles-là, il n'est guère de meilleur sédatif que la connaissance serrée, minutieuse, approfondie, sur quelque sujet que ce soit, de toutes les données existantes, et aujourd'hui j'ai éliminé le trouble, bien que je vous doive aussi l'aveu qu'il me reste un certain malaise. Il est trop claire, et nous l'avons assez vu, que par cet engagement — réciproque, ne l'oublions pas — à aucun moment, et d'aucune manière, Madame de Staël ne s'est sentie liée, mais, et c'est de cela même que mon malaise provient, à mes yeux le fait qu'une des parties contractantes manque à un engagement ne saurait ipso facto exonérer l'autre, par-dessus tout si cet autre est Constant, c'est-à-dire cet être, rare entre tous, qui croit que l'on est responsable non seulement de ses actes mais même de ses sentiments, et c'est précisément à cause de la délicatesse de Constant — et de cette délicatesse même qu'il va nous prouver dans un instant — qu'ici mon malaise subsiste quelque peu. Je tenais à le formuler, mais il n'y a nul lieu d'y insister : allons droit à la seconde lettre à la Comtesse de Nassau, qui, elle, est de six semaines plus tard, du Ier juillet. La Comtesse de Nassau, qui par la suite poussera, encouragera Constant de tout son pouvoir à se remarier, ne pensait sans doute pas que l'heure du remariage eût encore sonné, car voici ce que Constant lui écrit : « Vous voulez donc, la plus aimable des tantes, que votre neveu demeure dans le célibat ! Que votre volonté soit faite ! Je m'y résigne d'autant plus facilement que mon légitime souverain est de retour, et que tout projet d'insurrection est abandonné. Pour parler sérieusement, je vous dirai que j'ai reçu de nouvelles et de si grandes marques de dévouement de la personne à laquelle j'ai cru un moment plus avantageux pour elle et pour moi de paraître moins attaché, que je ne pourrais, sans la plus vive ingratitude et sans me préparer des regrets très amers, penser à faire quoi que ce soit qui lui soit

pénible. Je vous prie donc instamment, ma chére tante, d'oublier la partie de ma lettre qui a rapport à cela, et surtout de ne la montrer à personne et de n'en conserver dans votre souvenir que ce qui s'y rapporte à mon sentiment pour vous. » En dehors du rétablissement de la délicatesse constantienne, entre les deux lettres, dans l'ordre des faits, que s'était-il passé ? Il s'était passé ceci qu'à Paris, dont fort opportunément, au lendemain des élections, l'accès venait de lui être rouvert, le 8 juin, Madame de Staël avait mis au monde une fille, Albertine, la future Duchesse de Broglie. Le 11 juin, toujours militaire, le général de Montesquiou écrit : « Madame de. Staël est enfin accouchée d'une fille, et elle n'a pas cessé un instant d'avoir quinze personnes dans sa chambre. Tout a été facile et très heureux. J'ai été la voir cet après-midi ; elle était dans son lit, mais elle parlait, elle dissertait comme à l'ordinaire. C'est vraiment une femme qui ne ressemble à aucune autre. Je ne crois pas que vous ayez raison de vous inquiéter de l'enfant : on ne manque jamais de gens pour suppléer à tous ces soins, et au besoin, comme vous dites, Mathieu remplacerait fort bien Madame Necker. Aussi sa mère l'avait désignée pour berceuse. » Vous vous souvenez, en septembre et octobre 1796, du double atterrissage planétaire de Monsieur de Staël que j'avais tenu à vous signaler au passage : les neufs mois réglementaires sont sauvegardés. Avant de vous exposer ma manière de voir, je dois produire ici celle de la Comtesse de Pange: « L'enfant ne fut jamais désavoué par Monsieur de Staël. Cette paternité romantique dont on voudrait affubler Benjamin Constant est très flatteuse pour lui, qui n'eut jamais d'enfants ni de ses femmes ni de ses maîtresses, mais la vérité est peut-être plus simple que certains auteurs de vie romancée ne l'imaginent. » Je serais plutôt incliné à penser que « la vérité est peut-être plus» compliquée «que certains auteurs de vie romancée ne l'imaginent », mais laissons de côté les auteurs de vie romancée qui par bonheur n'ont rien à voir avec nos entretiens. Pour le reste, je reconnais toute la force, toute la validité des arguments de la Comtesse de Pange, et comme de toute façon il est sûr que l'on ne saura jamais si Albertine

était la fille de Monsieur de Staël ou de Benjamin Constant, comme en même temps il est possible et même probable que le principal objet de l'imposant autodafé familial si bien mené par Albertine elle-même, était précisément de nous maintenir à jamais dans cette ignorance, comme enfin il serait absurde de prétendre à être plus royaliste que le roi, il n'y a nul lieu de désavouer là où Monsieur de Staël n'a pas désavoué. Qu'il soit donc bien entendu que dans ce qui va suivre je me borne à exposer ma manière de voir. Pour ma part, je crois qu'Albertine était la fille de Constant, mais ceci est mon opinion personnelle qui importe peu ; ce qui importerait beaucoup au contraire, c'est de savoir si Constant, lui, le croyait. Là, à nouveau, faute de document ou de preuve, nous ne pouvons pas le savoir au sens absolu du terme, mais là aussi nous gardons le droit à une manière de voir, et là je suis persuadé que Constant croyait qu'Albertine était sa fille, et ce qui m'en persuade avant tout, c'est que par là justement, et par là seulement, s'éclaire à mes yeux d'une façon tout à fait satisfaisante le contraste entre les deux lettres à la Comtesse de Nassau.

Lorsqu'il lui écrit la première fois, Constant, selon moi, ne doute pas que l'enfant qui va naître ne soit l'enfant de Monsieur de Staël : si alors il en avait douté, il y aurait eu dans le choix de ce moment-là pour « demander une femme » à sa tante non seulement une intermittence de sa coutumière délicatesse, mais singulièrement davantage. Albertine vient au monde, et dans les semaines qui suivent sa naissance Constant reçoit de Madame de Staël « de nouvelles et de si grandes marques de dévouement qu'il ne pourrait, sans la plus vive ingratitude et sans se préparer des regrets très amers, penser à faire quoi que ce soit qui lui soit pénible ». Ces nouvelles et si grandes marques de dévouement, à cette date quelles seraientelles, quelles pourraient-elles être sinon la confidence faite par Madame de Staël à Constant soit de sa paternité réelle, soit même (ce qui avec une nature délicate suffit) d'un simple doute pouvant planer sur la question de paternité. Si pareille confidence intervint, pour Constant toute la perspective aussitôt se renverse, et le contraste entre les deux lettres à la Comtesse

de Nassau devient non seulement explicable mais inévitable. A partir de là, l'engagement, y compris la clause de resserrer les liens qui unissent, aussitôt que l'on en aura le pouvoir, retrouve pour Constant une valeur, et, même si pour d'autres motifs de part et d'autre l'engagement ne peut être tenu, en tout cas les liens existants s'aggravent, et c'est un fait qu'à partir de la naissance d'Albertine, et dans une proportion croissante à mesure qu'Albertine grandit, les liens existants avec Madame de Staël sont toujours éprouvés par Constant avec une croissante gravité, et même, de manière générale, le registre de la gravité constantienne — de cette gravité qui donne à Adolphe et aux Lettres à Prosper de Barante leur ton sans analogue — ne commence à entrer tout à fait en jeu qu'après la naissance d'Albertine. Il va de soi que ce que j'avance ici ne prétend à rien de plus qu'à être une hypothèse explicative, ne saurait d'ailleurs prétendre à rien de plus, mais, dans l'ordre des faits, il faut ajouter que maints témoins, au premier rang desquels figure la Comtesse de Boigne, mais elle n'est pas la seule, furent frappés non seulement de l'affection mais de la manière d'être toute paternelle de Constant vis-à-vis d'Albertine : or ici il est impossible d'admettre que Constant ait assumé semblable attitude avec la visée d'en faire accroire, car non seulement il était trop sincère pour cela, mais viser à en faire accroire est le propre de la vulgarité, et il n'entre pas dans la composition de Constant une once de vulgarité. D'autre part, dans le volume sans prix qui contient les seules lettres de Madame de Staël à Constant qui aient été sauvées parce qu'elles étaient demeurées dans les papiers des héritiers de Constant — ces lettres d'après la rupture qui comptent parmi les chefsd'œuvre du cri, qui sont les cris mêmes de la passion qui a tout perdu — se trouvent plusieurs lettres de l'Albertine de la dix-septième et de la dix-huitième année à Constant, et dans la qualité d'affection de ces lettres flottent partout des impondérables filiaux, tout de même que dans leur qualité d'expression flottent partout des impondérables constantiens. Enfin, dans le Journal Intime de Constant pour les années 1812 et 1813 n'y a-t-il pas ces deux passages : « Madame de Staël est en

voyage avec Rocca, mais elle ne m'écrit plus. Son souvenir et celui d'Albertine me déchirent. — A pareil jour, à onze heures du matin, sur l'escalier de l'hôtel de la Couronne à Lausanne je quittais Madame de Staël qui me dit qu'elle pensait que nous ne nous reverrions de notre vie. Cela en prend le chemin, hélas ! Chère Albertine ! »

Mais nous ne pouvons conduire le récit plus loin, nous ne pouvons plus rien, sinon, en un prestissimo qui n'aura rien de constantien, marquer les mesures essentielles de ce si tragique contretemps. A cause des absurdes et mystérieuses prodigalités de Monsieur de Staël pour la vieille actrice Mademoiselle Clairon, et afin que sa fortune et celle de ses enfants ne fût pas toute dilapidée, Madame de Staël avait dû se décider à se séparer de son mari. Mais Monsieur Necker répugnait à ce qu'elle divorçât, et elle-même ne le souhaitait pas : le 3 décembre 1800, elle écrit à Adrien de Mun : « Non, en vérité, je ne me divorcerai pas ; j'aime trop tous mes amis, c'est-à-dire trois ou quatre, pour prendre ce parti. Si j'épousais Benjamin, je fâcherais Adrien, et le contraire est bien certain aussi. Restons donc à peu près libre », et ces quelques lignes résument à merveille une attitude qui chez elle somme toute jamais ne varia, parce que chez elle cette attitude était la seule qui exprimât toute sa nature. Aussi bien, à cette date de la fin de 1800, Constant de son côté est au plus fort de sa passion pour Anna Lindsay. Mais l'année suivante Monsieur de Staël tombe très gravement malade : il a plusieurs attaques, la paralysie le gagne : prise d'une pitié profonde, Madame de Staël le soigne pendant un an et au début de mai 1802 elle se décide à le ramener à Coppet. La veille de son départ de Paris elle écrit à Rosenstein : « Je regardais la triste histoire de mes relations avec Monsieur de Staël comme terminée lorsqu'il est tombé dans un état de santé qui ne m'a plus permis de garder le souvenir du passé, j'ai pris la direction de lui et de ses affaires. » Victime d'une nouvelle attaque d'apoplexie, Monsieur de Staël meurt en route, à Poligny, et, comme presque toujours en pareil cas, Madame de Staël en éprouve un sentiment de douleur beaucoup plus vif qu'elle ne s'y attendait. Elle écrit à

Pictet de Rochemont : « Je me faisais un vrai bonheur de lui payer en soins ce que je n'avais pu lui donner en sentiments... Je suis très affectée de cette mort et je ne me consolerai jamais de n'avoir pu le rendre heureux quelque temps quand il s'était de nouveau livré à moi et qu'il m'avait retrouvée lorsque ses mauvais amis l'avaient abandonné... Adieu, adieu ! comme la terre tremble sous nos pas, s'il n'y avait pas une autre vie quel misérable rêve serait celle-ci ! » Constant — avec qui peu auparavant Anna Lindsay vient de rompre parce que de lui-même il ne peut se résigner ni à rompre avec Anna pour Madame de Staël ni bien moins encore à rompre avec Madame de Staël pour Anna — Constant arrive aussitôt à Coppet et passe auprès de Madame de Staël tout cet été de 1802. Voici ces deux êtres libres, et Albertine est avec eux, est entre eux : l'engagement, en dépit de. tout, ne pourrait-il être tenu ? Ne pourraient-ils maintenant et enfin s'épouser ? Ils le pourraient, mais au fond ni l'un ni l'autre ne le veut. Si, à partir de ce moment, et pour recourir à sa propre expression, la passion de Madame de Staël « prend », prendra toujours davantage, et après la rupture prendra jusqu'au désespoir, tout ce que la passion de Constant « perd » et même hélas a déjà perdu, cependant ce que veut Madame de Staël, c'est de garder Constant sans cesser d'être Madame de Staël et même sans cesser d'être la Baronne de Staël-Holstein ; et si Constant, lui, souhaite parfois le mariage, il ne le souhaite que dans le vague espoir — espoir fallacieux, espoir vain, et, pour un homme tel que lui, espoir combien naïf (mais n'avons-nous pas dit que, quand il s'agit du mariage, il n'y a rien d'aussi naïf que les grands hommes et les hommes de génie) — que le mariage, que lui seul puisse mettre fin aux scènes chaque jour renouvelées. Mais ce mariage même, il ne peut, il ne saurait le concevoir que comme cette fin précisément, il ne peut plus, il ne saurait plus d'aucune façon l'envisager comme un mariage d'amour, et c'est pourquoi, chaque fois qu'il demande à Madame de Staël de l'épouser, il le lui demande sans que l'accent d'amour y soit. « Dans un de ses moments de franchise — c'est Rosalie de Constant qui parle — Madame de Staël a dit à quelqu'un

qu'elle aurait épousé Constant, s'il le lui avait demandé avec plus de sentiment et d'envie de l'obtenir. » Mais Constant ici se trouvait dans la situation humaine qui, de toutes les situations humaines peut-être, est la plus insoluble parce qu'elle consiste en une double impossibilité : quand il demandait à Madame de Staël de l'épouser, il ne pouvait ni lui dire qu'il l'aimait encore ni lui dire qu'il ne l'aimait plus : il ne pouvait lui dire qu'il l'aimait encore parce que, même s'il le lui disait, un être de la sincérité de Constant ne peut obtenir de soi, en pareille conjoncture, l'accent, la sonorité, le timbre qui seuls sont susceptibles de convaincre l'autre, et il pouvait bien moins encore lui dire qu'il ne l'aimait plus, car cela, un homme qui possède au degré où les possédait Constant le sentiment de l'existence d'autrui et la représentation de sa douleur possible, qui est en quelque sorte intérieur à cette existence et à cette douleur, un tel homme, en face de l'autre, jamais ne pourra l'articuler, et non seulement il ne le peut, mais à ses yeux il ne le doit à cause de sa religion de la douleur : rappelons-nous la déclaration de Constant à Rosalie dont je vous disais qu'elle remonte du plus profond de lui-même : « Tout ce que je respecte sur la terre est la douleur et je veux mourir sans avoir à me reprocher de l'avoir bravée. » Et de cela, des deux aspects de cela, Madame de Staël elle-même avait conscience, qui, dans l'été de 1808, en ce passage d'une lettre à Madame Récamier où à son tour Madame de Staël fait preuve de la plus bouleversante sincérité, écrivait : « Si je croyais être aimée de Constant, tous les malheurs de ma vie disparaîtraient. Mais ni lui, ni vous, ni personne ne me parlerez vrai sur cela et je sens moi-même que je ne puis provoquer la vérité, tant elle me ferait mal si elle n'était pas ce que je souhaite. » Bouleversante, oui, je ne connais guère de sincérité plus bouleversante que celle qui est présente en ces lignes, et c'est pourquoi ne pouvant ni ne voulant ni l'un ni l'autre « provoquer la vérité », il existait entre eux, et semi-inconscient, un accord tacite, informulé, pour ne se la point dire et pour ne se point épouser, et le dernier mot ici appartient à ce fragment de lettre qu'en 1804 Rosalie de Constant écrivait à Madame de Staël : « Oh ! combien je vous aurais aimée, si vous aviez

épousé Benjamin et qu'il y eut trouvé son bonheur. Que n'aurais-je pas fait, pour mériter aussi un peu d'amitié de votre part ! L'accord de vos dispositions à cet égard impose tout à fait silence à mes pensées et à mes paroles ; mais je regrette les vœux que je formais. »

Mais s'il y avait accord de leurs dispositions à cet égard, où en revanche il y avait désaccord aigu, et désaccord qui ne pouvait aboutir qu'à la rupture — c'est que, sans l'épouser, Madame de Staël voulait à tout prix garder Constant, et que Constant, lui — il l'écrit à Rosalie dès le 23 juillet 1803 — ne voulait être « plus longtemps un amant en titre d'une femme libre qu'il n'épousait pas ». Il ne le voulait, et cependant il y consentit, il dut y consentir bien des années encore, non seulement jusqu'au mariage secret avec Charlotte le 5 juin 1808 mais — et c'est ici que son consentement est le plus malaisément pardonnable, et que pour le lui pardonner il faut invoquer à la fois et sa faiblesse limite et la violence limite de Madame de Staël — même après son mariage, puisque, quand, un an plus tard, en mai 18og, dans la terrible entrevue de Sécheron, Madame de Staël se trouva en face de Charlotte, elle exigea que le mariage continuât à être tenu secret, et Constant s'y prêta et se laissa renmener par elle à Coppet, qu'un mois plus tard, quand tous sont réunis à Lyon, a lieu la tentative d'empoisonnement de Charlotte, et que cependant ce n'est que deux ans plus tard, le 10 mai 1811, que s'accomplira à Lausanne la rupture définitive et qu'enfin Constant pourra partir avec sa femme pour l'Allemagne. Pendant le séjour de juin 18og à Lyon, la Comtesse de Boigne a recueilli de la bouche de Constant et sauvé pour nous le mot qu'il sied de donner pour devise à toute cette histoire, qui est la clé de son inévitable dénouement, et dont j'espère que nos deux entretiens vous auront fait sentir toute la profondeur de vérité qu'il recèle : « Je suis fatigué d'être toujours nécessaire et jamais suffisant. » Fatigué, oui : je vous disais la dernière fois que jamais sans doute être humain ne fut usé par un autre être comme Constant le fut par Madame de Staël ; et pourtant, la rupture accomplie, et dès l'année suivante, non moins que Madame de Staël, mais dans son registre à lui, qui n'est pas le registre du cri,

qui est le registre du constat tout ensemble sourd et lancinant, qui serait le registre d'un mal physique incurable, non point aigu, mais chronique, si nos maux physiques pouvaient parler, Constant éprouve la rupture comme un désespoir, et dans le Journal intime de 1812, il inscrit : « Madame de Staël est perdue pour moi, je ne m'en relèverai pas. » Et, cinq mois après la rupture, le 31 octobre 1811, Madame de Staël, elle, écrivait à Madame Récamier : « Rien ne m'intéresse plus ; je ne trouve de plaisir à rien ; la vie est pour moi comme un bal dont le violon a cessé, et tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. Je vous assure que, si vous lisiez dans mon âme, je vous ferais pitié. » — « La vie est pour moi comme un bal dont le violon a cessé » : ô ! la phrase incomparable, unique, et que pour une fois, en dépit de tout son mépris pour le génie des autres, on imagine presque que le Tolstoï de Guerre et Paix et d'Anna Karénine eût enviée ! C'est que, malgré les explosions, malgré les scènes quotidiennes, malgré tout, tant que le violon de Constant était là pour donner le répons à tout cet orchestre qu'à elle seule était déjà Madame de Staël, pour Madame de Staël, pour Constant, pour tous les auditeurs qui jamais ne l'oublièrent, il y avait chaque jour ce bal auquel jamais nous n'assisterons, le bal de la conversation de Coppet. Ici, c'est le parfait témoin, c'est Sismondi qui a dit le dernier mot : « On n'a point connu Madame de Staël, si on ne l'a pas vue avec Benjamin Constant. Lui seul avait la puissance, par un esprit égal au sien, de mettre en jeu tout son esprit, de la faire grandir par la lutte, d'éveiller une éloquence, une profondeur d'âme et de pensée qui ne se sont jamais montrées dans tout leur éclat que vis-à-vis de lui, comme lui aussi n'a jamais été lui-même qu'à Coppet. Quand, après la mort de Madame de Staël, je l'ai vu si éteint, j'aurais à peine pu croire que ce fût le même homme. » Lorsqu'ils sont à ce degré complémentaires, et, plus que complémentaires, l'un et l'autre indispensables, quoi qu'il advienne deux êtres de génie ne devraient jamais rompre, parce que rompre, pour eux c'est tout perdre, et qu'après la rupture, tout non seulement leur « paraît », mais leur est « sans couleur ».

Madame de Staël mourut à Paris le matin du 14 juillet 1817 : laissons la parole à son gendre, le Duc de Broglie, le mari d'Albertine : « Je retournai dans la maison mortuaire pour y passer la nuit. Benjamin Constant vint m'y trouver, et nous veillâmes ensemble au pied du lit de Madame de Staël. Il était touché au vif et sincèrement ému. Après avoir épuisé les souvenirs personnels, et les regrets du passé, nous consacrâmes de longues heures aux réflexions sérieuses. Tous les problèmes qui s'élèvent naturellement dans l'âme en présence de la mort furent agités par nous et résolus dans un sens qui nous satisfaisaient l'un et l'autre. »

Et maintenant il me faut quitter Constant — le quitter pour revenir à lui, car, si je ne gardais l'espoir de lui offrir en mon livre réparation, j'aurais grande honte d'avoir dû ici envers pareil sujet me montrer si fragmentaire, si partiel. Du moins, puisque nous n'avons pu toucher au Constant des Lettres à Juliette Récamier, détachons de l'une d'elles la phrase qui cette année apporte à nos entretiens la seule conclusion tout à fait valable. « Je suis destiné à vous éclairer en me consumant », écrivait en octobre 1815 Constant à Juliette Récamier. — « Je suis destiné à vous éclairer en me consumant » : c'est cela, cela même que font pour nous, et que sont « destinés » à faire pour nous, les grands, parfois les très grands — je songe ici à un Nietzsche — qui, n'ayant pas pour eux-mêmes débouché dans la lumière, nous « éclairent » par là même, nous éclairent d'autant plus, à condition de s'être « consumés ». A ceux-là, si, en se consumant, ils ont rempli avec fidélité la destinée qui leur était assignée, chaque jour davantage je me persuade que, dans les insondables desseins de Dieu, un sort spécial est réservé. Et nous, ceux d'entre nous à qui Dieu dès ici-bas a consenti une lumière, si petite, si frêle, si vacillante soit-elle, ah! nous, nous devons, et jusqu'à la limite, nous consumer — nous consumer en la propageant, et nous consumer au sein de l'espérance, au sein de la vertu de l'espérance, au sein de cette espérance que ce que nous voyons aujourd'hui, dans un

miroir et en énigme, dans l'obscurité de la foi, tous, hoi^àtu^

temps, puissent le voir, dans la lumière et face à face.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE

31 MARS MIL NEUF CENT QUARANTE-SIX

SUR LES PRESSES DU « JOURNAL DE GENÈVE »,

POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS CORRÊA,

- A PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ROMANS, RÉCITS, ESSAIS

BOS (Ch. Du).

Approximations (2e à 7e séries). Du spirituel dans l'ordre littéraire. Extraits d'un Journal.

Dialogues avec André Gide. Byron.

Benjamin Constant.

BRAIBANT (Charles).

Le rire des dieux.

La Guerre à Paris.

Irène Soubeyran.

BUCHET (Edmond).

La volée.

Les enfants de colère. Connaissance de la Musique. Ecrivains intelligents du xx8 siècle.

COMBES (Marguerite).

Le Renard du Levant.

LAUNAY (Pierre-Jean).

Les Héros aux mains vides. Léonie la Bienheureuse. L'amour n'est pas l'affaire des hommes.

LE HARDOUIN (Maria).

Journal de la Jalousie.

La Voile noire.

MOLAINE (Pierre).

Samson a soif.

Violences.

Batailles pour mourir.

De blanc vêtu...

Mort d'homme.

ODIC (C.-J.).

L'Ombre à la Barraquer. Conquête.

Le torpillage du Krakus.

PEILLARD (Léonce).

Françoise.

Le Capitaine Cornil Bart.

PLISNIER (Charles).

Mariages.

Faux Passeports.

(Prix Goncourt 1937).

Meurtres 1 Mort d'Isabelle.

II Présence du fils.

III Martine.

IV Feu dormant.

V La Dernière Journée.

La Matriochka.

Figures détruites.

L'Enfant aux stigmates. Hélolse.

RIVIERE (Isabelle).

Le Bouquet de roses rouges.

VAILLAND (R.).

Drôle de Jeu.

COLLECTION

« Les grandes Professions françaises »

dirigée par Charles BRAI BANT

CHAMBRUN (Ch. de).

L'Esprit de la Diplomatie.

DELA VIGNETTE (R.)

et JULIEN (Ch.-A.).

Constructeurs de la France d'outre-Mer.

GARÇON (M.).

Tableau de l'Eloquence judiciaire.

GILLET (R. P.).

L'Eloquence sacrée.

LHOTE (André).

De la palette à l'écritoire.

MARIE (Jean).

Marins marchands.

MONDOR (H.).

Grands Médecins presque tous.

L'HERBIER (Marcel).

Le Cinéma.

ÉDITIONS CORRÊA & Cie

166, boul. Montparnasse - PARIS 14e